

Sœur SAINT-ANDRÉ-CORSINI, s.g.c.

30 JOURS EN MER
300 JOURS SUR TERRE
30 HEURES DANS L'AIR

●
*Relation d'un voyage
au Basutoland et au Nyasaland
9 janvier—22 décembre
1946*

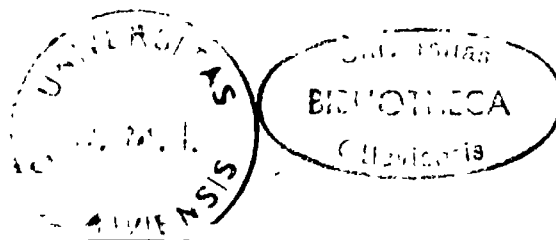


SOEURS GRISES DE LA CROIX ÉDITIONS DE L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

9 rue Bruyère
Ottawa

Avenue Laurier Est
Ottawa

CANADA 1947



INFORMATION TO USERS

The quality of this reproduction is dependent upon the quality of the copy submitted. Broken or indistinct print, colored or poor quality illustrations and photographs, print bleed-through, substandard margins, and improper alignment can adversely affect reproduction.

In the unlikely event that the author did not send a complete manuscript and there are missing pages, these will be noted. Also, if unauthorized copyright material had to be removed, a note will indicate the deletion.



UMI Microform DC54025

Copyright 2011 by ProQuest LLC

All rights reserved. This microform edition is protected against unauthorized copying under Title 17, United States Code.

ProQuest LLC
789 East Eisenhower Parkway
P.O. Box 1346
Ann Arbor, MI 48106-1346

Nihil obstat:

R. Can. LIMOGES, pter.

Censor librorum

Ottawae, die 26: Martii 1947.

Imprimatur:

Ottawae, die 28a Martii 1947

« ALEXANDER

Archiepiscopus Ottaviensis

Cum permissu superiorum

AVANT-PROPOS

La guerre mondiale (1939-1945) n'était pas encore terminée que je songeais à la possibilité de me rendre au Basutoland, auprès du groupe imposant des membres de la Congrégation qui y font œuvre missionnaire apostolique.

Quatre contingents, partis en 1933, en 1934, en 1936 et en 1938, avaient porté le nombre des ouvrières blanches à dix-huit, de cinq qu'elles étaient en 1931, date de la fondation. Trois retours au pays réduisirent ce nombre à quinze.

Depuis son ouverture en 1934, notre noviciat indigène, étonnamment prospère, a fourni près de cinquante membres à la Congrégation. La mort en a fauché cinq, toutes en pleine jeunesse, il est vrai, mais de constitution fortement ébranlée, avant même leur entrée en religion, par les multiples privations endurées à la hutte familiale.

A la maison initiale de Pontmain, vinrent s'ajouter: en 1934, une école-pensionnat à Saint-Paul de Butha Buthe; en 1936, une fondation de même genre à Paray dans le massif des Malutis; deux ans plus tard, un hôpital dans le même endroit; enfin, en 1940, une maison d'étude pour nos Sœurs indigènes à Roma, où Son Excellence Monseigneur Joseph Bonhomme, o.m.i., maintient une Ecole normale pour la formation du personnel enseignant indigène. Tant par son droit de priorité que par les œuvres nombreuses qui s'y pratiquent, la maison de Pontmain est demeurée le cœur de cette intéressante floraison.

Mère Louis-Gérard, supérieure-fondatrice de nos maisons africaines, en a la direction depuis 1931.

Personnes et choses m'attiraient si fortement de ce côté que, les fêtes du centenaire de la Congrégation à peine terminées, je décidai d'entreprendre ce lointain voyage, emmenant avec moi de nouvelles recrues pour le Basutoland, ainsi qu'un contingent de quatre fondatrices qui planteraient notre œuvre missionnaire dans l'épaisse brousse du Nyassa.

C'est la relation de ce voyage que je présente aux chers membres de la Congrégation, aux religieux avec qui nous missionnons, à tous nos bienfaiteurs et amis. La beauté de l'œuvre que nos religieuses accomplissent en ces lointains pays est plus que suffisante pour constituer toute la richesse de ce modeste ouvrage, écrit sans prétention littéraire aucune.

Sœur SAINT-ANDRÉ-CORSINI, s.g.c.,
supérieure générale.

Maison-Mère des Sœurs Grises de la Croix,
Ottawa, 20 février 1947.

30 JOURS EN MER

DE L'AMÉRIQUE À L'AFRIQUE

Entreprises pendant l'été de 1945, les démarches pour nous procurer un bateau demeurent stériles jusqu'au début de 1946. Prêtes à partir depuis de longs mois, mais ne partant pas, les futures missionnaires sont affectées à des emplois réguliers, qui les retiennent jusqu'à ce qu'un navire se profile à l'horizon. Aucune, cependant, ne laisse tomber la flamme qui l'anime. Enfin, le 4 janvier, premier vendredi du mois, l'attente se dissipe. Un appel téléphonique des agents de navigation Furness Withy de Montréal annonce qu'il y aura place pour quatre religieuses à bord du « Chinese Prince » et que le départ s'effectuera de New-York, dans six jours.

Départ
d'Ottawa

Mais nous sommes sept à partir. Avec moi doivent voyager nos Sœurs Sainte-Aurélia et Blanche-Irène pour le Basutoland, et nos Sœurs Françoise-Thérèse, supérieure, Marie-Jacques, Joseph-de-Mazenod et Saint-Félix-de-Valois pour le Nyasaland. La cause est confiée au Sacré-Cœur. Dès la matinée du lendemain, bonne nouvelle. Nous sommes toutes acceptées, mais le bateau ne détachera ses amarres que le douze. Il est décidé que les adieux se feront mercredi prochain.

Le six, fête intime à la salle de communauté, sous le patronage des Rois de l'Orient. Pourquoi, en effet, ne pas appeler sur celles qui vont partir, la protection tutélaire des premiers grands voyageurs de la chrétienté ? Leur étoile n'est-elle pas notre étoile ?

Notre dévouée économe générale, Mère Saint-Josaphat, nous précède à Montréal avec ma Sœur Françoise-Thérèse pour acheter les billets et faire consigner les quelque trente grosses caisses qui seront du trajet ainsi que nos malles de cabine. A Ottawa, on active fébrilement les démarches pour

faire régulariser nos papiers. On nous avait tant dit qu'il ne fallait pas songer à partir avant l'automne de 1946 que nous avions remis à plus tard ces formalités pourtant impérieuses.

MERCREDI, 9 JANVIER 1946.—A huit heures de la matinée, les partantes, en habit de voyage, font leurs adieux à la Communauté réunie. Nous demeurons souriantes même si les paupières sont humides. L'émotion est contenue. Une prière confiante à notre héroïque Mère fondatrice devant son cœur, à l'oratoire de l'infirmerie; quelques moments d'intimité avec le Dieu du tabernacle, puis nous descendons le grand escalier de la chapelle, au chant de l'« Ave Maris Stella ». Une triple bénédiction des RR. PP. Théode Gélinas et Edmond Lemieux, o.m.i., et de M. l'abbé Amédée Allard, p.s.s., nous accompagne. Les grandes portes s'ouvrent, puis se referment, les claquesons résonnent, les autos font le tournant des rues Bruyère et Sussex... Le voyage est commencé. L'avenir est à Dieu.

Nous atteignons Montréal à 11 h. 30. Nos chères Sœurs Grises de la rue Guy nous ouvrent leurs cœurs et leur maison-mère dans la plus accueillante hospitalité. L'après-midi se passe en courses d'affaires à travers la ville. A l'Agence Cook, on nous apprend que le R. P. Philippe Montgrain, o.m.i., sera de la traversée. Nous aurons donc la sainte messe sur le bateau. Merci, mon Dieu, de cette délicate attention pour vos religieuses. Au consulat américain, je fais régulariser mon passeport pour le retour, car si mes braves Filles doivent demeurer au continent noir, j'ai, pour ma part, l'intention bien arrêtée d'en revenir.

Comme Son Excellence Monseigneur Oscar Julien, p.b., Vicaire Apostolique du Nyassa, est à Montréal, nous allons lui présenter nos hommages à la rue Saint-Hubert. Le prélat nous apprend que le R. P. Bertrand Peltier, p.b., partira avec nous sur le « Chinese Prince ». Outre que les futures fondatrices de la mission du Nyassa auront un mentor averti, les voyageuses entrevoient le bonheur d'une deuxième messe quotidienne en mer.

JEUDI, 10. — La Révérende Sœur Sainte-Blandine, économe générale des Sœurs du Bon-Pasteur de Québec, me présente deux membres de sa Congrégation qui sont en partance pour le Basutoland: les Révérendes Sœurs Marie-Consolatrice et Véronique-de-la-Passion. Je suis heureuse de les accepter pour mes Filles jusqu'au terme du voyage.

La plus agréable des surprises nous attend au déjeuner du lendemain. Son Excellence Monseigneur Julien téléphone que, ayant obtenu une place à bord du « Chinese Prince », il s'era des nôtres et que lui-même introduira nos jeunes fondatrices dans leur couvent de Guillemé. Je laisse à penser si la réjouissance est générale.

Au cours de la matinée, je reçois la visite de la Très Honorée Mère Sainte-Marguerite-de-Cortone, supérieure générale des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, et de la Révérende Mère Marie-Claire-de-la-Trinité, future provinciale de leurs maisons du Basutoland. La Très Honorée Mère me charge d'amitiés pour ses religieuses africaines. Nul message ne saurait me plaire davantage.

Deux pèlerinages se partagent l'après-midi: l'un au tombeau de notre vénérable Mère d'Youville pour lui demander la conservation de son esprit dans toutes nos maisons; l'autre au tombeau du Frère André, pour nous assurer la protection du bon saint Joseph.

SAMEDI, 12. — Chant en notre honneur à la messe de communauté, la dernière à laquelle nous assistons en terre canadienne. La religieuse organiste joue « la Marche des Missionnaires », nom de circonstance pour la célèbre « Marche des Rois », de Théodore Dubois. A 8 h. 30, la Très Honorée Mère Évangéline Gallant et les membres du conseil généralice se rendent au parloir de la rue Saint-Mathieu pour nous souhaiter bon voyage, ajoutant, en faveur de nos missionnaires, les vœux d'un fructueux apostolat au pays des Noirs. Les délicatesses de cette chère Mère nous accompagnent jusque dans nos sacs de voyage, où elle a fait mettre, à notre insu,

une substantielle aumône pour nos missions, des livres de choix et les paroles d'un cantique, à nous dédié.

A 10 h. 30, le « Delaware and Hudson » nous emporte en vitesse jusqu'à New-York, que nous atteignons dans la soirée. Sœurs et bagage s'entassent dans deux taxis à destination du numéro 225 East 45th Street. Nous atteignons ainsi « Divine Providence Foundation », foyer pour dames et jeunes filles tenu par les Religieuses Franciscaines Missionnaires de Marie. Nous demeurons une semaine dans cette hospitalière maison, car notre bateau n'aura terminé son chargement que le dix-huit. Notre temps se partage entre la prière, la lecture et la rédaction du journal que chacune veut tenir « ad hoc », en faveur des parents et amis; quelques sorties obligatoires dans la ville dont une à l'Hôpital de la Marine pour inoculation contre la fièvre jaune; une autre pour obtenir un permis de navigation; une troisième au quai 86, pour nous assurer que notre bagage est bien rendu et nous rassurer en même temps sur la mine de notre « Prince Chinois ». Comme nous ne sommes pas ici en touristes, nos visites se bornent à celles de la cathédrale et de l'église des Pères du Saint-Sacrement.

En mer

VENDREDI, 18. — Enfin, nous partons. Pour rasséréner les cœurs, le bon Dieu a fait luire son soleil. A la messe conventuelle, l'« Ave Maris Stella » prend un sens plus intime de confiant abandon à la volonté de Dieu et à la protection de Marie. Pendant la matinée, nous multiplions les visites au Saint-Sacrement, sachant que, en mer, nous serons privées de la Présence Réelle, sauf pendant les trop brèves heures des messes. A deux heures, nous filons vers le quai. Notre chère Mère Alice-de-Marie, assistante générale, et Mère Saint-Josaphat nous accompagnent depuis le départ de Montréal. Leur présence, si secourable jusqu'ici, devient un puissant réconfort. En elles, nous sentons la Communauté entière plus proche de nous. Les derniers adieux échangés en silence, elles s'éloignent précipitamment, question de recéler une émotion trop vive.

Nous inspectons sommairement les lieux, puis gagnons le pont supérieur. Un Père Blanc aperçoit nos Mères au delà du quai. Le point de contact se fait; les mouchoirs s'agitent pendant que les amarres sont libérées les unes après les autres. Une couple de petits remorqueurs aident le « Chinese Prince » à se dégager. A cinq heures, la sirène crie et le bateau s'ébranle. Tout là-bas, les mouchoirs s'agitent encore. Les nôtres répondent. Ce geste transmet à nos chères Mères et, par elles, à la Communauté tant aimée, l'assurance de mon fidèle souvenir et ma reconnaissance pour les prières et sacrifices qui seront faits pour le succès de ce voyage. Les cœurs se serrent, mais les missionnaires se ressaisissent et, d'une voix ferme, chantent l'« Ave Maris Stella », le « Salve Regina », « O divine Providence » et « Il appelle ». Les mouchoirs continuent à s'agiter en dépit de l'obscurité. Nous ne cessons que lorsque le bateau a complètement changé de direction, car, alors, nous nous rendons compte que nous avons tourné le dos à l'Amérique et que nous allons vers l'inconnu, sous l'égide de la Divine Providence.

Vue du pont inférieur, la ville de New-York présente un aspect féerique. L'illumination des gratte-ciel qui se suivent le long de la côte, est de toute beauté. En dépit du froid, plusieurs persistent à rester dehors pour voir la statue de la Liberté. Après une demi-heure d'attente, elle nous apparaît dans un halo lumineux. Nous la saluons au passage, puis nous gagnons nos cabines.

A 6 h. 30, premier repas en mer. Religieux et laïcs font table commune. L'émotion et la nouveauté de la situation n'excitent guère l'appétit. Le roulis ne tarde pas à se faire sentir. Il paraît prudent de se retirer pour la nuit.

DIMANCHE, 20. — Au déjeuner il y a des places vides. Le mal de mer aurait-il déjà terrassé quelques voyageurs et voyageuses? Comme j'en suis quitte pour l'heure présente, du moins, j'en profite pour faire connaissance avec notre maison flottante et ses hôtes permanents ou d'occasion.

Le Chinese Prince

Le « Chinese Prince », cargo de dix mille tonnes, mesure cinq cents pieds de long sur soixante de large. Il possède cinq ponts dont un pour l'équipage et deux pour les passagers. Les deux derniers, très petits, sont réservés au capitaine et aux officiers. Par privilège, nous y monterons quelquefois. Pas plus grandes qu'il ne faut, les cabines sont bien aménagées et, si ce n'était du roulis, on pourrait y dormir sans se border. Déjà vieux de trois ans, le navire a reçu une toilette neuve pour son premier voyage en Afrique du Sud. L'équipage comprend soixante et onze membres. M. le capitaine Y. S. Thornton ainsi que les officiers, y compris le médecin de bord, M. E. McAlpine, sont des Anglais. Trois seulement sont catholiques. Les employés subalternes sont des Chinois.

Le groupe des missionnaires

Des quarante-huit passagers, vingt-six sont des laïcs. Les autres sont des missionnaires pour l'Afrique du Sud ou l'Afrique-Orientale Anglaise. Le personnel religieux comprend Son Excellence Monseigneur Oscar Julien, p.b., et trois Pères Blancs, les RR. PP. Bertrand Peltier et Raymond Tremblay, en route pour le Nyasaland, et le R. P. Paul Besner destiné au vicariat de Bangweolo, Rhodésie du Sud. Un Oblat de Marie-Immaculée, le R. P. Philippe Montgrain, se rend à Roma, Basutoland. Deux Frères Maristes, les RR. FF. Paul-Zacharie et Victor-Ralph, se fixeront à Kutama, Rhodésie du Sud.

Les religieuses sont au nombre de quinze. Trois Sœurs de l'Espérance, les RR. SS. Gonzague-de-Marie, Marie-Lucille et Marie-Delphine, sont destinées à l'hôpital de Roma. Des trois Sœurs de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe qui se rendent au Basutoland, une seulement, la Révérende Sœur Saint-André-Avellin, doit y demeurer. La Très Honorée Mère Saint-Jean-Berchmans, supérieure générale, et sa compagne, Sœur Saint-Jean-de-Matha, reviendront au Canada, après la visite officielle de leur maison de Rafolatsane et d'une autre de fondation récente. Les deux religieuses du Bon-Pasteur de Québec, les RR. SS. Marie-Consolatrice et Véronique-de-la-Passion, seront attachées à l'Université de Roma. Les sept Sœurs Grises de la Croix complètent le groupe, réparties

comme suit: pour le Basutoland, Sœurs Sainte-Aurée et Blanche-Irène; pour le Nyasaland, Sœurs Françoise-Thérèse, supérieure, Marie-Jacques, Joseph-de-Mazenod et Saint-Félix-de-Valois. En ma qualité de Supérieure Générale, j'accompagne mes bonnes Filles pour faire la visite officielle de nos six maisons africaines.

Malgré les imprévus, nos journées en mer auront toutes un air d'intime parenté. Aujourd'hui répétera nécessairement hier, puisque ce sera toujours le même flot, le même navire, les mêmes passagers, le même équipage, et nous, les mêmes entités humaines.

Nos journées en mer

Lever régulièrement à six heures quand le mal de mer n'afflige pas trop. A sept heures, messe de Son Excellence, dans le salon. Le R. P. Raymond Tremblay, p.b., en dit une deuxième à 7 h. 30. D'autres messes se disent dans les cabines transformées en oratoires d'occasion. Celle de ma Sœur Sainte-Aurée est souvent à l'honneur. Chaque matin, donc, nous avons le bonheur d'assister à deux messes et de recevoir la Sainte Communion, véritable Viatique de ceux et celles qui se sont faits grands voyageurs de Dieu pour amener d'autres brebis au bercail.

Tout en fraternisant avec les laïcs dans une mesure qui varie selon les circonstances, nous vivons notre vie de communauté autant que possible. Notre nombre nous favorise singulièrement en cela. Nos exercices de piété se font en commun, le matin, quand les laïcs sont encore au lit, et aux heures des repas. L'exiguïté de la salle à manger obligeant à deux services, Son Excellence Monseigneur Julien a obtenu du capitaine que les vingt-deux missionnaires prennent leurs repas au premier, soit: huit heures du matin, midi et demi et six heures du soir. Notre vie religieuse y gagne sensiblement et la détente aussi.

Les repas s'annoncent invariablement de la même manière. Muni d'une baguette et d'un grand plat en cuivre d'une vingtaine de pouces de diamètre et de quatre pouces de profondeur qu'il porte suspendu à son cou, un vieux Chinois part du fond de la cuisine en frappant sur ce tambour nouveau

genre. Il prend le grand escalier, fait les deux corridors des cabines, circule sur les ponts, puis retourne chez lui. Un large sourire accompagne ses coups bien cadencés. Ce « tambourinage » stimule singulièrement la bonne humeur et l'appétit.

A mesure que le voyage progresse, les places vides se font de plus en plus rares à la salle à manger. Tous les missionnaires, sauf Sœur Françoise-Thérèse, excellent à se faire le pied marin. Quant à cette pauvre Sœur, elle persistera, la traversée durant, à vouloir sauver des âmes par la souffrance. Le mal de mer ne la quitte guère. Tout de même, après la première semaine, elle suit le groupe, mais au prix de quels efforts ! Nos Sœurs Marie-Jacques et Joseph-de-Mazenod tranchent sur le groupe par leur résistance. Faut-il croire qu'elles atteindront le Nyassa sans avoir subi les atteintes du fameux mal ? Je n'ai pas à me plaindre ; je suis une des moins affectées.

Le soir, les missionnaires se réunissent en un endroit peu fréquenté du pont, sous la présidence de Son Excellence Monseigneur Julien. Accompagnés par la musique des flots à laquelle le vent joint presque toujours ses arpèges, éclairés par « la lampe de Notre-Dame et les chandelles des anges » qui s'allument là-haut, nous faisons la visite spirituelle au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge. Nous chantons, souvent en parties, des motets, des hymnes et des cantiques. L'« Ave Maris Stella » et le « Salve Regina » sont de mise avant que Monseigneur donne la bénédiction.

Notre prière et nos chants ne semblent pas déplaire aux compagnons de voyage qui ne partagent pas nos croyances. Ils s'approchent avec respect et se groupent derrière nos chaises. Quand nous avons fini de chanter pour le bon Dieu, ils nous demandent de chanter pour eux. Nous leur servons parfois des chants religieux, toujours des chants de chez nous. Ils prennent part aux chansons à répondre avec une satisfaction visible. Plusieurs de nos missionnaires ont de fort belles voix. Quelques-uns sont d'excellents musiciens. Ces concerts ne manquent ni de fini ni d'attraits ; les improvisés sont souvent les plus beaux.



LE CHINESE PRINCE
au quai d'East London



★

S. E. Mgr O. JULIEN, p.b., et le capi-
taine Y. S. THORNTON

★



MISSIONNAIRES POUR LE BASUTOLAND un Oblat de Marie-Immaculée,
trois Sœurs de l'Espérance, deux Sœurs du Bon-Pasteur de Québec, deux Sœurs
Grises de la Croix d'Ottawa, une Sœur de Saint-Joseph de Saint-Hyacinthe





MISSIONNAIRES POUR L'AFRIQUE-ÉQUATORIALE. Pères Blancs et
Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, avec S. E. Mgr JULIEN et le capitaine.



★
MISSIONNAIRES POUR LA
RHODÉSIE ET LE BASU-
TOLAND

Un Oblat de M.-I. et deux
Frères Maristes.

★



★ Avec Son Excellence et le Capitaine, le groupe des passagers religieux. ★

Nos missionnaires aiment à redire le cantique des adieux, « Partons sans crainte », qui se chante au sanctuaire du Cap-de-la-Madeleine à la cérémonie du départ. L'accent particulier qu'ils y mettent m'étreint toujours la gorge d'émotion. Cependant, eux et elles restent calmes dans le renouvellement de leur oblation. « Notre-Dame du Canada » a souvent aussi son tour. Dieu et Patrie ne se séparent pas. Il est logique de passer de l'Un à l'autre. Les missionnaires restent attachés au sol qui leur a tout donné. Ce sont ses plus exquis richesses qu'ils vont porter aux pauvres Africains.

Si le chant élève l'âme, il traduit un état de sérénité spirituelle qui ne peut que rayonner au dehors. Le capitaine, les officiers, les passagers sont frappés de la bonne humeur qui ne nous quitte pas, de l'esprit de famille qui nous unit, de la simplicité toute franche et cordiale de nos rapports entre nous et avec eux. Ils nous observent, nous découvrent, s'édifient, puis viennent à nous avec confiance. Ajoutons: avec profit. Que l'Étoile des Mers achève de les conduire à bon port ! Il y a parmi eux de bien belles âmes.

Maintenant que nous avons créé l'atmosphère du « Chinese Prince », passons en revue les principaux faits qui jalonnent nos cinq semaines en mer.

LUNDI, 21.— Si j'en juge par les algues nombreuses qui flottent à la surface de l'océan, nous traversons déjà la mer des Sargasses. Les rayons d'un soleil éclatant frappent la crête des vagues qui se brisent sur les flancs du bateau avec des effets de minuscules arcs-en-ciel s'entrecroisant en tous sens.

A onze heures, premier exercice de sauvetage. Nous revêtons les précieux gilets flotteurs, ce qui, au dire du R. P. Besner, nous donne l'air de scaphandriers, et, plus prosaïquement encore, lui fait penser à des bêtes curieuses bonnes à illustrer les revues d'histoire naturelle quand elles manqueront d'images. Le malin ! En cas de danger, une petite lumière rouge, alimentée par une batterie dissimulée dans la poche du gilet, s'allume sur l'épaule gauche. Que Notre-Dame nous préserve d'avoir à nous en servir ! Dans cet accoutrement, nous nous

Exercice de
sauvetage

Classes de
langues
indigènes

rendons à nos chaloupes respectives pour recevoir quelques instructions préliminaires. « It's all for to-day » — « c'est tout pour aujourd'hui », nous disent les officiers. Les nombreux amateurs de photos braquent leurs appareils. Les rires fusent encore pendant que les gilets se débouclent.

Dans l'après-midi, Monseigneur Julien donne la première leçon de cinyanja aux missionnaires du Nyassa. Nos Sœurs ont bien hâte de pouvoir présenter quelques succès à Son Excellence, qui promet deux leçons par jour.

De son côté, le R. P. Montgrain, o.m.i., fait du sesuto avec les religieuses du Basutoland. L'enthousiasme s'efforce de suppléer à l'inexpérience du professeur et des élèves. Je ne doute pas que Dieu ne soit content de ses missionnaires.

MERCREDI, 23.— Dans l'après-midi, nous traversons le tropique du Cancer et nous entrons dans le parcours des vents alizés. Depuis qu'il a quitté New-York, le « Chinese Prince » a parcouru mille six cent quatorze milles anglais, en cent neuf heures et trente et une minutes, soit une moyenne de quatorze nœuds et demi à l'heure. Le jour passe à la nuit presque sans transition. Cela surprend des gens habitués, comme nous, aux longs crépuscules de nos hautes latitudes canadiennes.

SAMEDI, 26. — Au déjeuner, une nouvelle inattendue met les cœurs en liesse: une occasion se présentera pour envoyer des lettres au Canada. Une rencontre en mer, quoi ! et pas plus tard qu'à l'heure du midi. Vite on s'empresse vers les cabines. Le plus religieux silence s'observe. Les plumes courent sur le papier et les cœurs volent vers les chers absents. Vers onze heures, des chuchotements circulent d'une porte à l'autre que... c'est un tour. Un « certain » Chinois en serait responsable. Au dîner, nous lui jurons, mais un peu tard, qu'il ne nous y prendra plus.

Dans l'après-midi, les poissons volants font la farandole sur les vagues. C'est gracieux.

Une passagère américaine, Madame Springer, dont les cheveux ont grisonné pour de vrai, entre aujourd'hui dans une

soixantième année quelconque. Huit jours ont suffi pour établir des liens de sympathie entre elle et le groupe missionnaire. L'événement ne saurait passer inaperçu. Aussi, les Pères Blancs ont-ils cru opportun de fournir la chandelle du gâteau de fête. Le soir, après la visite au Saint-Sacrement, il y a concert au salon, en l'honneur de l'héroïne, sous la présidence conjointe de Son Excellence et du capitaine. Nos missionnaires, dont le répertoire est inépuisable, chantent « Le Credo du Paysan », « Je crois en vous petits poissons », « Sur la route de Berthier », « Prière du soir », « Michaud ». M. l'abbé Gadbois (de Saint-Hyacinthe) ignore combien ses chants ont de la vogue sur le « Chinese Prince ». Le capitaine nous demande l'« Ave Maris Stella ». Un monsieur suggère que les lumières soient éteintes pendant ce chant. L'Étoile des Mers en aurait-elle profité pour faire luire une étincelle de foi dans des yeux obscurcis ? Son Excellence se fait notre interprète auprès de l'héroïne du jour ; puis nous chantons en chœur : « Happy Birthday to You ».

DIMANCHE, 27. — A dix heures, messe chantée au salon, célébrée par le R. P. Bertrand Peltier, p.b. A part les missionnaires, l'assistance comprend le docteur McAlpine, six officiers et quelques passagers. Le R. P. Besner, p.b., dirige la chorale « apostolique » qui exécute la Messe des Anges. Quelques laïcs unissent leurs voix aux nôtres pour le commun. Comme l'autel fait face à la porte, plusieurs protestants suivent la cérémonie du corridor. Le Révérend Cooper, ministre, en route pour Durban avec sa dame et son petit garçon de quatre ans, se dit impressionné de la beauté du culte extérieur catholique. Que ne connaît-il la vie et la force de notre religion tout entière !

Mes Filles grises et leur Mère n'oublient pas que c'est aujourd'hui le cinquante-septième anniversaire de l'approbation pontificale de nos Saintes Règles. Nous en avons remercié Dieu aux trois messes.

LUNDI, 28. — L'incomparable Frère Victor Ralph, le boute-train du bataillon missionnaire, a organisé des équipes de

« Deck Tennis » pour le jeune personnel religieux. Ce jeu consiste à lancer et à saisir des anneaux en câble par-dessus un filet. Nos jeunes Sœurs pourront ainsi prendre leurs ébats pendant que les laïcs seront aux repas du matin et du midi. L'exercice leur fera du bien; des prix seront plus tard décernés aux vainqueurs. Attendons la fin, comme disait le bon La Fontaine.

Le baptême de la ligne MARDI, 29. — A midi, le sextant marque: latitude 0° ; longitude 24° ouest. A deux heures, le personnel religieux est sur le pont pour répondre à la sommation du dieu Neptune. Les laïcs arrivent les uns après les autres, en costumes plutôt légers. Bon gré, mal gré, tous recevront « le baptême équatorial ». Mieux vaut s'y soumettre de bon gré. C'est ce que nous faisons.

Un héraut ouvre la procession en tambourinant sur le plat de notre marmiton chinois. Neptune, longue barbe blanche, grand manteau royal avec couronne et trident à la main, s'avance avec sa digne épouse (Mrs. Springer), elle-même portant manteau royal rouge, couronne et sceptre. Les augustes personnages s'asseyent dans des berceuses à une extrémité de la plate-forme du « Deck Tennis ». Une table est devant eux. Deux officiers sont là, maillets en main. Une escorte entoure « Leurs Divinités ».

Les religieuses sont appelées les premières. Nous montons sur l'estrade. Un héraut émet contre nous l'acte d'accusation ainsi conçu: 1° Elles ont passé la ligne sans visa; 2° Elles n'ont encore rien fait pour avancer les progrès de la civilisation chez les « sud-hémisphériens ». Nous plaidons « coupables », puis cédon la place aux autres accusés. Les comparutions terminées, la procession se réorganise pour le premier pont où les sentences seront exécutées.

Les religieuses s'en sauvent à peu de frais. Il nous faut suivre l'exécuteur à travers des jets d'eau que nous essayons d'éviter le plus possible, puis sauter par-dessus trois câbles mouillés bien tendus à quelque quinze pouces du pont. Monseigneur Julien, qui en est à son huitième passage de la ligne,

nous attend de l'autre côté des obstacles pour nous introduire dans l'hémisphère du Sud. Rien de plus pressé que de monter sur le pont des officiers d'où nous assistons aux sentences des autres passagers et des mousses en premier voyage sur mer. Un barbouillage à la pâte épaisse, puis un plongeon dans une grande piscine pour les débarbouiller font d'eux tous, de féaux sujets du dieu Neptune et de sa déesse Amphitrite.

MERCREDI, 30.— Le bon Frère Ralph nous conduit au pont des officiers où M. Jennings, sous-capitaine, catholique, nous explique le fonctionnement des appareils de la chambre de contrôle. On y voit de tout: cartes océaniques de toutes sortes, baromètre anéroïde, boussole perfectionnée, télescope, périscope, etc. Sœur Joseph-de-Mazenod est invitée à prendre le gouvernail; elle conduit le navire quelques minutes, le maintenant soigneusement dans la direction qui nous rapproche de l'Afrique: sud-sud-est. Pour tout au monde, elle ne voudrait pas regarder en arrière. Le Nyassa l'attend ! Notre « Prince Chinois » a fait quatre mille trois cent trente-deux milles depuis son départ de New-York. Nous toucherons au terme du voyage avant longtemps.

SAMEDI, 2 FÉVRIER.—Le R. P. Montgrain chante la messe en l'honneur de la Purification de Notre-Dame. Au cours de la matinée, je vois enfin quantité de poissons volants. Parfois, c'est un seul qui s'élève brusquement de la vague. Il vole sur une distance de six, neuf, douze pieds, puis disparaît. On dirait un oiseau. Parfois, c'est tout un volier qui sort inopinément de l'eau. C'est à qui volerait le plus loin; mais bientôt ils replongent, laissant derrière eux autant de petits jets qu'il y avait de poissons. Y a-t-il créature plus éthérée que le poisson volant ? Vu du pont, c'est une présence minuscule de la longueur du doigt, d'une couleur blanchâtre, qui apparaît quand et où l'on s'y attend le moins, et qui charme par ses mouvements gracieux. Alors qu'on voudrait admirer ces poissons à satiété, ils disparaissent dans le mystère. Devant un tel spectacle, on pense naturellement à la puissance du Créa-

teur qui se manifeste dans la plus infime créature autant que dans la plus majestueuse.

DIMANCHE, 3.— Les missionnaires font la retraite mensuelle, en silence comme dans nos maisons régulières. A trois heures de l'après-midi, Son Excellence donne le sermon sur l'esprit missionnaire et ses manifestations en pays de mission.

La Saint-
André-
Corsini

A 4 h. 30, grand émoi. La radio de Cape Town transmet au « Chinese Prince » un marconigramme à l'adresse de Mère Saint-André-Corsini: des vœux de bonne fête venant de l'Hôpital Général d'Ottawa. Tout d'abord, je ne comprends pas ce qui a pu arriver à l'Hôpital Général. Mais bientôt, je me rappelle la date, et, alors, tout devient clair. Recevoir des vœux de fête en plein océan n'est pas banal; aussi j'apprécie fort l'amour filial qui me les a adressés. Je m'aperçois vite qu'il y a du mystère autour de moi. Je me retire bonnement à notre cabine où, assise sur le bout d'un sac de voyage, j'attends les événements.

A cinq heures, quatorze Sœurs entrent et m'offrent leurs vœux. Les membres des Communautés-sœurs sont d'une affabilité des plus cordiales.

Pour le souper, les fondatrices du Nyassa ont revêtu le costume blanc qu'elles porteront là-bas. Applaudissements. On les trouve ravissantes dans cet uniforme.

A sept heures, veillée de famille au salon. Monseigneur occupe le fauteuil présidentiel; la Révérende Mère Générale de Saint-Hyacinthe à sa gauche, et moi-même à sa droite. Le reste du groupe missionnaire complète le demi-cercle. Le programme de mes Filles Sœurs Grises de la Croix comporte des chants, des récitations, un hommage en sesuto par les Sœurs du Basutoland, un autre en cinyanja par celles du Nyasaland, un troisième en français par Sœur Sainte-Aurée, et l'offrande d'une riche gerbe de prières apportée de la maison-mère. Son Excellence m'adresse ses compliments en termes touchants; il rappelle discrètement les vertus que doivent pratiquer les supérieures majeures. Le prélat fait des vœux pour la prospérité de notre Institut, nous souhaitant des

sujets nombreux et de première qualité, afin que nous puissions facilement alimenter nos missions, surtout celles d'Afrique. Le personnel religieux m'assure de ses prières pour le lendemain. Le capitaine, qui est arrivé au milieu de la fête, a demandé que nous lui chantions l'« Ave Maris Stella ». Il ne se rassasie pas d'entendre cette hymne. Quand un des Pères est venu pour lui adresser la parole, il pleurait. Un peu plus tôt, en lui montrant mon bouquet spirituel, j'ai remarqué son émotion. Son vif amour pour l'Étoile de la Mer ne devrait pas rester sans récompense.

J'avoue que j'ai été émue jusqu'aux larmes durant cette célébration en pleine mer. Je suis fière de mes Filles. Avant de prendre mon repos, j'ai offert les prières nombreuses que la Communauté fera demain, en faveur de l'humble dépositaire de l'autorité. Qu'il la bénisse, cette chère Communauté ! et tous ses membres, que j'aime tant !

HOMMAGE EN CINYANJA

Amai pkondeka,

M'dzina la ana anu wa ku Nyasa, ndi cimwemwe cacikulu, lero, tipereka kwa inu mafuno atu.

Caka cabwino, Amai okondeka. Mulungu akusungeni, akuda litseni, zaka zambiri.

Mère bien-aimée,

Au nom de vos filles du Nyassa, c'est avec grande joie, aujourd'hui, que je viens vous souhaiter beaucoup de bonheur.

Bonne fête, Mère bien-aimée, que Dieu vous garde et vous bénisse pendant de longues années.

HOMMAGE EN SESUTO

'Me ea ratehang,

Ka mabitso a barali ba hao ba Lesotho, ke thabile, kajeno, ho u lakaletsa lehlohonolo le leholo.

Mokete o motle, 'Me Mofumahali!

Molino a u boloke halelele!

Bien-aimée Mère,

Au nom de vos filles du Basutoland, je suis contente, aujourd'hui, de vous souhaiter beaucoup de bonheur.

Bonne fête, Mère Supérieure! Que Dieu vous garde longtemps!

LUNDI, 4. — Frères et Sœurs se lèvent un peu plus tôt afin que toutes les messes soient dites dès 6 h. 45. A sept heures, Monseigneur Julien célèbre une grand-messe à laquelle tout le personnel religieux assiste. Nous avons juste le temps de faire notre action de grâces avant le déjeuner. Avant de descendre, je sollicite la bénédiction de Son Excellence et la remercie de cette nouvelle marque de bienveillance à mon endroit.

A neuf heures de la matinée, vues du centenaire. Les photographies passent de main en main. Cela fait du bien au cœur de revoir les scènes aimées de la famille religieuse. Au dîner, le R. P. Montgrain, o.m.i., nous sert d'excellentes pêches en conserves. Ce qui rend le cadeau plus précieux, c'est qu'elles ont été préparées par sa propre maman. C'est un peu de chez lui dont il se dépouille pour me faire plaisir. Que Dieu lui rende cette délicatesse !

Après le repas, tout le personnel religieux monte sur le pont. C'est l'heure de la photographie. La journée est idéale : beau soleil, océan très calme, scintillement des vagues qui se bercent tout doucement. Il y a presque autant de cameras que de personnes. Deux laïcs ont la complaisance de monter avec nous pour poser le groupe avec Son Excellence, puis avec le capitaine. Des groupes isolés se forment et les cameras décliquent. A la deuxième photo, voilà que mon rouleau refuse de tourner. Je tâche de remettre la tige en place, mais inutilement. Tout le monde est affairé ; moi seule doit laisser passer l'occasion qui se présente de recueillir des souvenirs de l'aimable compagnie avec laquelle nous faisons un si beau voyage. Ainsi, je compte sur la charité des autres pour avoir ces photos que je désirais tant.

Plusieurs passagers m'ont aimablement souhaité une heureuse fête et « many happy returns ».

Ce matin, à mon lever, j'avais de la correspondance déposée là, tout près de moi, pendant mon sommeil. J'avais aussi apporté des lettres que je ne devais ouvrir que le 4 février. Fidèle à la consigne, j'ai lu toutes ces lettres à la date assignée et avec quel plaisir ! Merci pour tant de délicatesses. Y a-t-il

une seule de mes Filles d'Amérique et d'Afrique qui ne soit, aujourd'hui, venue me rendre visite par son pieux et affectueux souvenir ? Aussi, ma reconnaissance va à chacune et je prie plus intensément pour celles qui me sont unies si filialement de cœur.

Au souper, nouvelle surprise. Pères et Frères ayant aimablement cédé leurs places, les sept Sœurs Grises de la Croix sont invitées à s'asseoir à la table de Son Excellence. Vers la fin du repas, le Père Peltier et le Frère Paul nous chantent « Les Crêpes », de Larrieu. Le refrain se reprend en chœur.

Le coucher du soleil est superbe. La mer présente l'aspect d'un grand lac, très calme. Par moment, on la dirait recouverte d'un interminable voile de tulle qui ondoie gracieusement à la surface. A l'est, le ciel a les tons doux des pastels. A l'ouest, le groupement des nuages à l'horizon donne l'illusion d'un magnifique paysage terrestre : vastes champs éclairés par les rayons d'un soleil encore ardent ; ici, arbres et arbustes disposés avec art ; là, une langue de terre avance dans une baie profonde aux flots embrasés. On se dirait à une distance abordable de ce magnifique panorama. Mais l'or et le rouge perdent rapidement leur éclat ; les détails du paysage s'estompent, puis s'évanouissent. Derrière nous, la lune est venue accrocher son croissant d'or sur le bleu foncé du firmament. Le sextant marque : latitude 23° sud, et longitude 1° est.

Comme nous avons l'usage exclusif du salon de sept heures à neuf heures, nous nous y rendons. Les religieux ont entrepris de me fêter ce soir. Notre sympathique capitaine, qui entend le français, est l'invité d'honneur. Monseigneur se place à sa gauche, et moi à sa droite avec, à mes côtés, la Révérende Mère Générale de Saint-Hyacinthe. Le R. P. Montgrain est maître de cérémonie.

A tous, l'aimable annonceur apprend que c'est présentement le tour des religieux et des religieuses étrangères à notre famille religieuse de fêter celle que, en arrivant sur le bateau, ils ont considérée comme leur mère, remplaçant celle qu'ils venaient de quitter. Cela m'émeut. Je comprends qu'en mon

humble personne, c'est la mère de chacun des missionnaires que l'on fête. Il est facile de deviner mes sentiments. C'est « la mère » qui est à l'honneur ce soir. Quelle confusion n'est pas la mienne devant pareille délicatesse ! Que suis-je, après tout, pour ces admirables prêtres, religieux et religieuses qui m'entourent ? Outre mes intimes sentiments de profond respect, de juste admiration et de vive affection, que leur ai-je donné ? Mais, je comprends. Comme religieux, c'est à l'autorité émanée de Dieu qu'ils rendent hommage. Et puis, c'est la mère, leur mère de là-bas, celle qui veille au foyer et qui prie pour eux qu'ils sont heureux de fêter. Et je pense à mes vraies Filles que « ces enfants adoptifs » remplacent ce soir. Des deux côtés de l'Atlantique, mes Filles fêtent leur Mère. Ici, en plein océan, entre le groupe d'Amérique et celui d'Afrique, une élite missionnaire s'efforce de combler le vide. Que Dieu bénisse les auteurs de ce geste si touchant et leur accorde un apostolat long et fructueux !

Le programme se déroule; plusieurs numéros sont de composition inédite et fort originale.

1. SUR LE "CHINESE". La Révérende Mère Saint-Jean-Berchmans a l'amabilité de chanter elle-même les solos de cette jolie chanson de son cru, sur l'air « Anne de Bretagne ».

C'est la Saint-André en mer
Sur le "Prince Chinois", (bis)
Et le groupe missionnaire
Vient marquer la fête chère.
Ah ! Ah ! Ah ! Vive la Mère d'Ottawa !

Ce que vous ont dit les Grises,
Ainsi les noires vous disent (bis)
En chantant avec les brises:
Sur le "Prince Chinois",
Ah ! Ah ! Ah ! Vive la Mère d'Ottawa !

Soyez heureuse, bonne Mère,
Sur le "Prince Chinois";
Soyez-le, la vie entière,
En de longs jours tous prospères.
Ah ! Ah ! Ah ! Vive la Mère d'Ottawa !

Écoutez notre prière,
Sur le "Prince Chinois" :
Seigneur Jésus, tendre Père,
Bénissez nos vœux sincères,
Ah ! Ah ! Ah ! pour la Mère d'Ottawa !

2. LA CABANE A SUCRE (Larrieu), chanté à l'unisson, nous ramène en pèlerinage aux érablières de chez nous.

3. Après avoir récité LE MOT (Victor Hugo), le R. P. Montgrain nous met en garde contre le danger de trop parler des autres dans notre journal. Heureusement que l'interdiction ne reçoit pas la sanction épiscopale.

4. Les chères Sœurs du Bon-Pasteur font passer de belles visions sous nos yeux dans leur chant: AU FOND DE NOS CAMPAGNES.

5. La Révérende Mère Saint-Jean-Berchmans nous revient avec: SING LITTLE BIRD. C'est gracieux.

6. Mes six Filles chantent: LA ROBE GRISE, composition de Sœur Françoise-Thérèse. Même en paradis, les Sœurs Grises tiendront à leur costume distinctif. Les dons de Dieu ne sont-ils pas sans repentance ?

MA ROBE GRISE
(Air: MON CHAPEAU DE PAILLE)

Chez les Sœurs Grises de la Croix,
Un jour, remplie d'un saint émoi,
Je mis pour la première fois
Ma robe grise.
De Dieu comprenant la parole,
Dans cette bure je m'envole
Vers une vie où l'on s'immole
En robe grise.

Pour toujours suivre de bien près
Celui que mon cœur adorait,
Je pris le chemin des parfaits
En robe grise.
Quelques épines m'ont blessée:
Il fallait bien être éprouvée.
J'ai conservé, toujours aimée,
Ma robe grise.

Bientôt arriva le beau jour
De prouver à Dieu mon amour;
Je promis de porter toujours
Ma robe grise.
Je lui demandai la faveur
De toujours l'aimer à plein cœur,
Me dévouant avec ardeur
En robe grise.

De mon Jésus, mourant en croix,
J'entendis la plaintive voix:
" Oh ! viens t'immoler avec moi
En robe *blanche*.

Des âmes, tu seras la mère,
 Au beau pays des missionnaires;
 Je te rendrai dans la Lumière
 Ta robe grise."

Et puis, durant l'éternité,
 Si le Très-Haut, dans sa bonté,
 Voulait bien me laisser porter
 Ma robe grise,
 Dans le cortège de l'Agneau,
 Chantant le cantique nouveau,
 J'offrirais spectacle bien beau
 En robe grise.

7. A LA CLAIRE FONTAINE du Père Besner met le Frère Ralph sur pied. « C'est le temps de se désaltérer », dit-il. Aussi, comme par enchantement, paraissent des mousses du « céleste empire » qui nous apportent: verres, liqueurs douces, biscuits, noix, bonbons et les deux boîtes de chocolats, cadeaux d'hier, que j'avais confiées au Frère pour la distribution. C'est un « party » en règle. Pardonnez cette expression de mes jeunes années; elle me revient ce soir, devant tant de franche gaieté. Jusqu'à la fin de la veillée, le bon Frère s'évertue pour que les rafraîchissements aient la composition et la température voulues, et arrivent à point.

Son Excellence suit le programme avec sa bienveillance habituelle. Lui présent et sous sa sanction, nous pouvons nous laisser aller à la joie à plein cœur. Notre attitude est toute une révélation pour M. le capitaine Y. S. Thornton, qui croyait cependant nous connaître déjà. Que se passe-t-il en son esprit ?

8. Lorsque nous lui demandons de chanter, il accepte. « I'll try to sing to the end if I can restrain my emotion », me dit-il en se levant. De sa belle voix grave, il nous chante ce qu'il n'a pas chanté depuis vingt-trois ans.

SINCERITY

No little word of mine can tell
 The Thoughts that fill my heart.
 That God may bless you, day and night,
 I pray (bis).
 And if we part, that on your pathway,
 Wheresoe'er your walk in life may lead,
 That you'll remember me (bis)
 And find I am your friend indeed.

If when the world should coldly frown
 And sadness fill your breast,
 Weary, you gaze around in vain, in vain
 For rest, (bis)
 Then think of one whose heart is true,
 And come to me, love, in your need.
 Oh, then remember me (bis)
 And prove I am your friend indeed.

Son chant terminé, M. Thornton de nous dire à tous:
 « I mean every word I sang ». Nous étions émus. Que Dieu
 lui accorde la pleine lumière en retour de sa droiture et de sa
 bonté pour les missionnaires !

9. Le Frère Paul, qui a l'âme pleine de sa mission, chante
LES ADIEUX DE RENE GOUPIL A SA MÈRE. Il y a des
 larmes au bord de quelques paupières.

10. Les Sœurs de l'Espérance nous donnent une adapta-
 tion agréablement circonstanciée de **VIVE LE BONHEUR**.

11. Mère Saint-Jean-Berchmans nous revient avec
LITTLE THINGS, nous charmant de ces précieuses vérités
 que saint François de Sales aimait tant.

12. **SUR LE BATEAU, QUE FAISONS-NOUS ?** vient
 nous chanter le Frère Paul-Zacharie, sur l'air de **CADET
 ROUSSEL A TROIS MAISONS**. Toute notre journée y passe
 dans les cinq couplets qui se succèdent.

SUR LE BATEAU QUE FAISONS-NOUS ?

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous méditons et nous prions; (bis)
 Nous souffrons pour les missionnaires,
 Pour soulager leur grande misère.
 Mi-mi-mille millions...
 Vous, les chrétiens, aidez-nous donc !

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous plaisantons et nous chantons; (bis)
 Nous travaillons avec l'Église
 Pour baptiser les masses grises.
 Mi-mi-mille-millions...
 Vous, les amis, mais priez donc !

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous écrivons et nous lisons; (bis)
 Nous parcourons les latitudes
 Pour dénombrer les multitudes.
 Mi-mi-mille millions...
 Des malheureux, qu'il y en a donc !

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous questionnons, nous visitons; (bis)
 Nous traversons les vastes mers
 Pour consoler des cœurs amers.
 Mi-mi-mille millions...
 Des oubliés, qu'il y en a donc !

Sue le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous écoutons, nous apprenons. (bis)
 Notre mine pas trop sévère
 Réjouit les gens, les confrères...
 Mi-mi-mille millions...
 Nombreux sont ceux dans l'abandon !

Vous pensez que le programme achève ? Pas du tout.

13. Sœur Blanche-Irène, qui récite fort joliment, nous donne: **LE PRIX D'UN AVE MARIA.**

14. La verve reprend avec le chant en chœur: **BON-HOMME.** Soliste: R. P. Besner, p.b.

15. Le Frère Paul interprète: **I WENT TO THE MARKET.**

16. Puis la Révérende Mère Saint-Jean-Berchmans rend hommage à Son Excellence sur l'air bien connu dans nos monastères « Il n'y a qu'un seul Dieu ». Nous reproduisons avec la permission de l'auteur.

IL N'Y A QU'UN PRÉLAT EN ROUT' POUR LE NYASSA.

Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa (en chœur)

Il y a aussi un Oblat, rien qu'un Oblat
 Un prélat, un Oblat...
 Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa (en chœur)

On dit qu'il y en a deux:
 du Bon-Pasteur et deux Frères Maristes...
 Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

On dit qu'il y en a trois:
 de Saint-Joseph et trois de l'Espérance !
 Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

On dit qu'il y en a quatre:
 quatre Pères Blancs: quatre grands missionnaires...
 Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

On dit qu'il y en a cinq:
 cinq prêtres du Seigneur: tous enfants de Marie...
 Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

On dit qu'il y en a six:
six Sœurs de la Croix: 2 Grises et 4 Blanches...
Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

On dit qu'il y en a sept:
sept religieux; aussi sept bon' Sœurs Grises...
Il n'y a qu'un prélat en rout' pour le Nyassa !

17. Ensemble, nous chantons **LA PRIERE EN FAMILLE**.
Le capitaine fredonne l'air avec nous.

18. Son Excellence félicite le groupe pour le succès de la soirée; la Révérende Mère St-Jean-Berchmans pour ses belles compositions; le capitaine pour nous avoir honorés de sa présence. Il me réitère ses vœux et termine par les mots de la chanson: **VIVE NOTRE BONHEUR !**

19. Un couplet à la patrie: **O CANADA**.

Au cours de la journée, Monseigneur m'avait demandé de préparer la visite au Saint-Sacrement. Le capitaine exprime le désir de rester à cette partie religieuse de notre veillée. Nous en sommes heureux. En nous quittant, il adresse à tous ces paroles bien significatives: « Thank you for loving me ». Il demeure dans le corridor pendant que nous allons sur le pont redire à Notre-Dame l'hymne tant aimée.

Quand le R. P. Peltier rentre, il trouve M. Thornton avec de grosses larmes dans les yeux et incapable de lui dire un seul mot tant il est ému. Les rayons de l'Étoile des Mers pénètrent-ils en profondeur dans la sensibilité de cette âme devenue presque sœur des nôtres ?

Je remercie Dieu du bonheur de ce jour et lui offre à l'avance mes deux messes de demain pour ceux et celles qui y ont si largement contribué.

MARDI, 5.— Bonne nouvelle ! Nous ne sommes qu'à huit cent trente milles de Cape Town, que nous atteindrons vendredi. Des oiseaux voltigent sur la mer. Nous longeons les côtes de l'Afrique à une centaine de milles près. Quelques passagers ont vu évoluer des marsouins. Pour ma part, je n'ai vu qu'une couple de museaux obtus sortir de l'eau.

Dan Cooper fête son cinquième anniversaire de naissance. Dans le corridor, il nous offre gentiment de son gâteau de fête.

Nous lui chantons: **HAPPY BIRTHDAY TO YOU**. Sœur Blanche-Irène lui fait cadeau d'un jouet canadien qu'elle destinait à ses petits nègres.

Avant de rentrer dans nos cabines, nous allons voir les étoiles sur le pont supérieur. Un officier nous montre la Croix du Sud, Orion, les Jumelles, Saturne, Mars et Sirius, la plus brillante étoile du firmament. Le croissant de la lune se reflète sur la vague. C'est une réalité splendide comme tant d'autres qui ont tenté les peintres de tous les âges.

MERCREDI, 6.—Dernière journée de blanchissage avant d'arriver à Cape Town. Les Pères Tremblay et Besner aident au nettoyage des gandouras. Le séchage terminé à l'arrière du pont inférieur, les Sœurs s'empressent de repasser. On ne veut rien perdre du spectacle que présentera la terre à l'accostage de notre « Prince Chinois ».

Nous sommes à la latitude du Basutoland. De loin, je salue Notre-Seigneur dans chacun de ses tabernacles africains. Bientôt, je serai à ses pieds, entourée de mes chères Filles, blanches et noires, toutes miennes.

Distribu-
tion des
prix

A sept heures, au salon, en présence de Son Excellence et du capitaine, distribution des prix aux vainqueurs religieux des tournois de « Deck Tennis ». Nous avons tous apporté notre petite contribution.

Premiers prix: R. P. Tremblay et Sœur Gonzague-de-Marie.

Deuxièmes prix: R. P. Peltier et Sœur Saint-Jean-de-Matha.

Troisièmes prix: R. P. Besner et Sœur Marie-Consolatrice.

Quatrièmes prix: R. Frère Ralph et Sœur Saint-Félix-de-Valois.

Prix de consolation: R. P. Montgrain et Sœur Joseph-de-Mazenod.

Prix d'affabilité et de dévouement: R. Frère Victor-Ralph.

Le R. P. Montgrain a hérité d'une petite négresse et Sœur Joseph-de-Mazenod, d'un bâton de sucre d'orge. Les taquineries ne manquent pas.

La distribution des prix se fait ensuite en faveur des laïcs. Tel que convenu, nous chantons avec eux, en les alternant, des

« Christmas Carols » et des « Noël » de chez nous. A leur demande, nous terminons par l'« Ave Maris Stella ».

JEUDI, 7. — Comme plusieurs laïcs nous quitteront demain, le souper d'adieu se prend ce soir. Un officier préside à chaque table. M. Musson, un catholique, est à la nôtre. Le capitaine est à celle des religieux avec Monseigneur à sa droite. Devant son couvert, il trouve un feuillet fort artistique contenant la chanson que le R. Frère Ralph lui a composée et que nous lui avons chantée à deux reprises, et l'« Ave Maris Stella » en latin et en anglais. Nous y avons apposé nos quinze signatures. Comme décoration : des lavis, une réplique du « Chinese Prince » en bleu, l'Étoile de la Mer enveloppant le navire de ses rayons, des petites roses en bordure et jetées çà et là à travers les chants.

Souper
d'adieu

YOUKAIDI ! YOUKAIDA ! FOR OUR CAPTAIN !

Our Captain is a jolly one
Youkaidi, Youkaida !
He's kind and gracious and fair.
Youkaidi, Youkaida !
His ship is always in fun
For nothin' gets in his hair.
Youkaidi...

The Chinese Prince keeps afloat
Youkaidi, Youkaida !
'Cause it's manned by our Master,
Youkaidi, Youkaida !
Who sails only the best boats;
For they go all the faster.
Youkaidi...

What shall we say of the crew ?
Youkaidi, Youkaida !
It's the best in all the world !
Youkaidi, Youkaida !
For ne'er has there been so few
To stop the gyration whirl.
Youkaidi...

Listen, friends, to our ditty
Youkaidi, Youkaida !
The Capt. and his valiant crew
Youkaidi, Youkaida !
Must last to eternity !
They're the best group we e'er knew !
Youkaidi...

We'll think of you, CA-PI-TAINE
 Youkaidi, Youkaida !
 We all have known your good cheer
 Youkaidi, Youkaida !
 So here's to you, our good friend,
 A wish, long-life, through the years.
 Youkaidi...

A la fin du repas, M. Thornton nous présente des certificats comme quoi nous avons satisfait à toutes les exigences du dieu Neptune. Ces certificats portent les signatures de Neptune (M. Musson) et du capitaine lui-même. Un gros cachet de cire rouge atteste l'authenticité du document.

Au salon, où le capitaine nous accompagne, nous reprenons le populaire refrain: **SUR LE BATEAU, QUE FAISONS-NOUS ?** Les savoureuses improvisations suivantes nous sont servies:

Le R. P. Peltier nous arrive avec le couplet-surprise que voici:

Sur le bateau que faisons-nous ? (bis)
 Nous écrivons et relatons; (bis)
 Déposons dans la matinée
 Nos écrits dans la grosse bouée.
 Mi-mi-mille millions...
 Le gros bateau, nous arrêterons !

Allusion au fameux tour de samedi, le 26 janvier, qui nous fit observer un si religieux silence pendant toute une matinée.

Les chères Sœurs de l'Espérance s'amènent ensuite avec les trois couplets suivants:

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Des oranges, nous épluchons, (bis)
 Et séparons cosse par cosse
 Sans que la bon' fée carabosse
 Soit-soit-soit trop offensée,
 Car c'est par pure charité.

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous prions et puis nous jouons; (bis)
 Nous recevons de fortes vagues
 Qui nous lavent bien le visage.
 Tout-tout-tout détrempé,
 Il faut aller se faire sécher.

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Parlements puis répétitions (bis)
 Assez souvent sont à l'honneur,
 Sous l'égide d'un bon professeur
 Qui-qui-qui, de guerre lasse,
 Nous quitte avant que l'on trépasse.

Sœur Joseph-de-Mazenod a aussi ses couplets qui la caractérisent à merveille.

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous grignotons et badinons (bis)
 Le "deck tennis" est à la mode,
 Mais les hommes, bien malcommodes.
 Mi-mi-mille millions...
 Ne faut pas mettre trop de passion !

Sur le bateau, que faisons-nous ? (bis)
 Nous blanchissons et repassons (bis)
 De nos chansons, de nos ramages,
 Nous égayons notre entourage,
 Mi-mi-mille millions...
 Semons la joie à profusion.

Et quelqu'une qui songe à bientôt, Sœur Saint-Jean-de-Matha, de se lever à son tour pour chanter :

Hors du bateau, que ferons-nous ? (bis)
 Sur le passé nous reviendrons (bis)
 Nous cueillerons les immortelles
 Des amitiés surnaturelles
 Mi-mi-mille millions...
 De nos amis que nous aimons.

Son Excellence et le capitaine sont fort amusés de ces impromptus. La corporation des auteurs nous a gracieusement permis d'imprimer.

VENDREDI, 8.—Lever à 5 h. 15; pour quelques-unes, plus tôt. **Cape Town**
 Soleil superbe. Comme il fait bon voir la terre après trois semaines sur l'océan. A 5 h. 30, Robben Island se dessine à notre gauche. Bientôt c'est un immense rocher, la célèbre Table du Cap, qui nous apparaît avec, à ses pieds, la ville encore endormie.

Monseigneur dit sa messe à six heures. Les autres prêtres célèbrent dans les cabines. C'est à ces dernières messes que les Sœurs communient. L'action de grâces n'est pas sans être troublée par des formules à remplir.

Un pilote du Cap est monté à bord; il dirige l'accostage du « Chinese Prince », qui se fait à 7 h. 30 de la matinée. La passerelle s'abaisse. Vingt-deux passagers la traversent. Deux Sœurs de l'Espérance viennent chercher leurs trois consœurs; et deux Frères Maristes, leurs confrères. Je descends pour envoyer un câblogramme à notre chère Mère Assistante et, par elle, à ma grande famille d'Ottawa. A Mère Louis-Gérard, directrice de nos missions du Basutoland, je télégraphie notre heureuse arrivée à Cape Town.

Pendant ce temps, il se fait un grand brouhaha sur le quai. Treize mille quarante et une tonnes d'huile à sortir des cales du « Chinese Prince » !

Au cours de la matinée, Monseigneur Julien conduit les Pères Blancs et nos quatre Sœurs du Nyassa chez le consul portugais pour obtenir l'autorisation d'entrer dans ses missions par le port de Beira. Permission accordée. Mère Saint-Jean-Berchmans et sa compagne descendent en ville. Monseigneur et les Sœurs nous reviennent pour le lunch. Ces dernières m'apportent de superbes roses. La ville en est remplie à cette saison.

Comme notre bateau doit rester au quai pendant quatre jours, nous décidons de visiter la ville par étapes. Je commence dans l'après-midi. Nos Sœurs Sainte-Aurée, Blanche-Irène et mes deux Filles adoptives du Bon-Pasteur m'accompagnent en taxi. Nous arrêtons au premier tabernacle qui se trouve sur notre route: celui de la cathédrale de Son Excellence Monseigneur Hennemann, prélat allemand de l'Ordre des Palatins. La promenade nous conduit au pied des rochers qui dominant la ville. Les sites enchanteurs se succèdent. Plusieurs de nos Sœurs font l'ascension de « Table Mountain », ce qui les élève à plus de trois mille cinq cents pieds au-dessus du niveau de la mer. De ce poste d'observation, l'œil embrasse deux océans et la presqu'île du Cap dans toute sa profondeur. De près, les crevasses de la montagne se réduisent souvent à des vallons fleuris, coupés par maints petits cours d'eau formant cascades.

Sur le chemin de retour, je remarque que de nombreux piétons portent le fez, que les véhicules à deux roues sont de toutes les formes, que les tramways n'ont pas de rails et que la plupart des autobus sont à deux étages. On dirait ces derniers toujours prêts à perdre l'équilibre quand ils tournent à l'intersection des rues.

Souper sur le bateau. Dans la soirée, Monseigneur Julien nous arrive avec Son Excellence Monseigneur F. Hennemann, p.s.m., Vicaire Apostolique du Cap. La conversation roule sur la population hétérogène de la ville. Sur trois cent cinquante mille habitants, il n'y a que vingt-six mille catholiques de toutes les nationalités. La messe se dit dans dix-huit églises et onze chapelles. Ici le grand problème des races concerne les mulâtres. Ils sont près de cent soixante-dix mille dans le vicariat du Cap, privés des privilèges dont jouissent les Blancs et les Noirs. Pauvres gens qu'une couleur et des traits indécis mettent au rang des parias ! Quand donc serons-nous tous frères dans le Christ ?

S. E. Mgr
F. Henne-
mann

SAMEDI, 9. — Après le déjeuner, je pars à pied avec Sœur Françoise-Thérèse et nos deux compagnes du Bon-Pasteur. L'allée des Palmiers nous conduit à la banque. De là, nous atteignons le jardin botanique où croissent plus de huit mille variétés d'arbres et de plantes. Les orchidées et les palmes sont incomparables de beauté.

Après une légère réfection prise à l'ombre d'un eucalyptus géant, nous visitons le musée avec son pavillon des oiseaux, sa section zoologique où la faune de l'Afrique s'étale à nos yeux, sa section ethnologique où la vie primitive des Indigènes est abondamment illustrée.

DIMANCHE, 10. — Nous restons sur le bateau. C'est le jour du Seigneur et celui de la correspondance. Dans l'après-midi, visite de Nosseigneurs Julien et Hennemann. Ils prennent le thé avec nous. Vers 7 h. 30, le vent s'élève. Il fait du soixante-dix milles à l'heure. Je me risque sur l'avant-pont pour voir la mer. Le vent prend dans la crête des vagues qu'il

déchire en lançant l'écume au loin. On dirait une poudrerie du Canada. Les mouettes semblent jouir de ce déchaînement des flots. Admirable force des ailes !

LUNDI, 11. — Visite du jardin zoologique, à neuf milles de Cape Town, sous la direction du R. P. Peltier, gracieuseté de Monseigneur Julien. Les autos roulent sur la superbe avenue De Waal, entre des villas princières. Au jardin, lions, autruches, singes, serpents ont leurs habitats propres. Des oiseaux variés étalent leur plumage brillant. Un nid de dix pieds de diamètre et de deux à trois pieds de profondeur abrite de deux cents à trois cents oiseaux qui vivent en colonie : question de se protéger contre les serpents.

En revenant, nous passons par l'Université du Cap où deux mille étudiants poursuivent leurs études.

De nou-
veau en
mer

Nous revenons dîner sur le bateau, qui lève l'ancre à cinq heures. La prochaine escale sera Port Elisabeth. Après souper, nous montons sur le pont. Les rochers du Cap de Bonne-Espérance n'ont rien perdu de leur beauté. Un village de pêcheurs à la baleine est blotti près de la grève à quelque cinq milles de Cape Town. La vie sur le bateau reprend son traintrain coutumier.

Port-
Elisabeth

MERCREDI, 13. A 9 h. 30 de la matinée, le « Chinese Prince » jette l'ancre devant Port-Elisabeth. Cette ville de quinze cent mille habitants de toutes couleurs et de tous costumes, s'étage en amphithéâtre sur une longueur de cinq milles autour d'une baie vaste et profonde. Le point de mire est un campanile garni de vingt-trois cloches, érigé en 1936 à la mémoire des fondateurs de l'établissement.

Heureuses de mettre pied à terre, nous commençons à visiter. Une rue montante nous conduit à St-Mary's Church, belle construction en pierre jaune. A l'intérieur : près de la porte, statue de la Vierge et de l'Enfant ; à l'entrée du chœur, un calvaire ; au fond, l'autel. La position inaccoutumée du calvaire et celle de la Madone attirent notre attention et font

naître des doutes. Une dame qui nous a vues entrer, vient nous avertir que nous sommes dans un temple anglican. Elle nous indique le chemin de la cathédrale de Monseigneur Colbert, Vicaire Apostolique de Port-Elisabeth. Nous y arrivons par un escalier de cinquante marches en bordure de la rue.

Bien que l'architecture de la cathédrale soit belle, dans l'ensemble, l'église est pauvre: voûte nue, bancs anciens, plancher en bois commun, trône épiscopal sans éclat. N'importe. La Présence Réelle est au tabernacle. Nous faisons une longue visite au Saint-Sacrement et parcourons notre premier chemin de croix devant stations depuis le 18 janvier. La cathédrale est située au centre de « Prospect Hill », le quartier aristocratique de Port-Elisabeth. On n'y voit que d'élégantes villas entourées de parterres où fleurissent les plantes exotiques les plus rares.

Le musée d'histoire naturelle, un des plus complets de l'Afrique du Sud, vaut la peine qu'on s'y rende. La section la plus intéressante est peut-être le parc aux serpents où semble réuni tout ce que l'Afrique a de reptiles ophidiens. Leur charmeur, un Noir qui exerce le métier depuis trente ans, en fait ce qu'il veut. N'empêche qu'il porte de longues bottes et des gants en cuir solide. Un laboratoire prépare sur place les sérums anti-venimeux. Le venin de quarante serpents, qui suffirait à empoisonner quatre-vingts personnes, entre dans la composition d'une ampoule de deux centimètres cubes.

Dans la partie sud de la ville s'étend un jardin botanique que les gens désignent sous le beau nom de « Happy Valley ». Un ruisseau le traverse par le milieu. De chaque côté, ce ne sont que pelouses et plates-bandes où croissent des plantes exotiques en une abondance vue nulle part ailleurs. Sœur Sainte-Aurée présente un sac de pistaches à un jeune singe. L'animal n'a rien de mieux à faire que de gaffer contenant et contenu et d'aller là-haut se délecter des douces amandes. On est singe ou on ne l'est pas.

Je suis contente de voir nos jeunes Sœurs s'initier à la vie, à la flore et à la faune africaines. Elles se documentent de façon intelligente et pratique.

Les Noirs sont proportionnellement plus nombreux à Port-Elisabeth qu'à Cape Town. Ils sont relégués dans les parties basses de la ville. Sur les quais, ils peinent dur comme débardeurs, le torse nu ou à peu près, la tête enveloppée d'une guenille pour prévenir l'insolation.

Les négresses ne manquent pas d'attraits. On les rencontre dans les rues, portant longues jupes aux couleurs éclatantes: bleu royal, violet, rouge clair, jaune serin, vert émeraude. Elles ont la tête capricieusement recouverte d'un turban à hautes boucles et à longs pendants qui retombent sur les épaules. Le traditionnel châle ne les quitte pas. En me rendant à l'église, je rencontre de jeunes mamans qui portent leur bébé sur leur dos, solidement retenu dans cette ample pièce de vêtement. Sur leur turban reposent des paquets qui me semblent lourds. Elles marchent droit cependant, le corps et le pas bien équilibrés.

J'ai vu aujourd'hui d'intéressants poissons. Au large du port, d'énormes requins luttent contre de gros éperviers de mer. Lorsque le poisson sort la tête de l'eau, l'oiseau y enfonce prestement son long bec pointu. Dans la lutte, les ailes sortent souvent victorieuses. Ailleurs, un troupeau de marsouins roulaient leur large dos sur la lame. Entre le « Chinese Prince » et le quai, une méduse (Jelly Fish) se chauffait au soleil. Le Frère Ralph, aidé d'un passager, l'a montée sur le pont dans un panier. C'est une masse informe, blanchâtre, d'environ quinze pouces de diamètre. On la remet à l'eau en lui souhaitant longue vie.

**Encore en
mer**

VENDREDI, 15. — A 6 h. 30 de l'après-midi, le « Chinese Prince » lève l'ancre en partance pour East London, distance de cent trente et un milles. Le bateau berce d'autant plus qu'il est délesté d'une partie de sa cargaison, mais les missionnaires le remarquent à peine. On s'habitue à tout.

Une journée de navigation nous amène à ce nouveau port d'attache. Plus j'approche, plus mon désir est grand de voir nos Sœurs. Elles me savent dans les eaux territoriales sud-

africaines. C'est déjà une consolation en attendant la rencontre si ardemment désirée.

SAMEDI, 16. — Lever à 5 h. 15. Messe à 5 h. 40. Deux heures plus tard, le « Chinese Prince » accoste au quai d'East London, dans l'estuaire de la rivière Buffalo. Le port est fermé par de hautes murailles de rochers stratifiés au sommet desquels se découpent de jolies résidences encadrées d'arbres touffus. Pour atteindre la ville, qui est à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, il faut gravir cent quarante-cinq marches. Sœur Françoise-Thérèse et Sœur Sainte-Aurée partent en éclaireurs.

Vers dix heures, Son Excellence Monseigneur J. Colbert, Vicaire Apostolique de Port-Elisabeth, vient nous saluer. Monseigneur Julien et les autres missionnaires ne tardent pas à le rejoindre. Le Vicaire Apostolique de Port-Elisabeth est relativement jeune. Il a été sacré à Rome le 29 octobre 1939, en ce mémorable dimanche des Missions où Sa Sainteté Pie XII conféra la plénitude du sacerdoce à des prélats de quatorze nationalités différentes. Les cinquante-cinq prêtres de son diocèse sont des Irlandais. Un seul est indigène.

Le prélat nous entretient de l'état de ses ouailles. La relève de son clergé et du personnel religieux est un problème d'autant plus inquiétant que les Communautés indigènes se recrutent peu dans son vicariat. Les Dominicaines allemandes et les Sœurs de l'Assomption d'Irlande ont bien quelques maisons, mais elles ne suffisent pas. Une loi récente, en vigueur dans la Province du Cap, ajoute à l'acuité de la situation. Les Noirs devront être servis par des Noirs, et les Blancs par des Blancs, sujets britanniques. Songe-t-on à l'ostracisme brutal que cette mesure va imposer ? Pauvres Noirs ! Esclaves, serviteurs et parias dans un continent qui est pourtant bien à eux.

C'est édifiant d'entendre parler ces saints évêques qui ne vivent que pour le salut de leurs ouailles. Cela crève le cœur de voir tant de besoins et si peu d'ouvriers. Oh ! s'il était permis à nos chères élèves de voir, de comprendre la grandeur

de la vocation missionnaire, les réponses à l'appel seraient plus nombreuses. Pierre l'Ermite a écrit quelque part cette judicieuse observation: « Dieu a fait pour les vocations comme pour les semences naturelles: Il les a suscitées en surnombre, sachant bien que, par la négligence humaine et la dureté des circonstances, beaucoup n'arriveraient pas à fleurir cette fleur. Une personne est, dans un village, attentive aux vocations; elle en trouve. Cette personne quitte le village. Après son départ, il n'y a plus aucune vocation. Je me trompe; il y en a tout autant, mais elles meurent faute de soin, faute d'amour. Ayez donc les yeux attentifs ». Que l'Esprit-Saint, la Reine des Vocations et la Petite Thérèse nous obtiennent des vocations nombreuses et choisies, car il faut envoyer de la première qualité en pays de missions !

**Première
séparation**

Le R. P. Montgrain, o.m.i., nous a quittés ce matin. En attendant de prendre le train pour Roma, il se retire chez Monseigneur Hugh Boyle, curé de l'Immaculée-Conception.

DIMANCHE, 17. — Fête des RR. PP. Oblats. Les Sœurs Grises du « Chinese Prince » avec leurs Sœurs de partout, ont prié pour eux. Que Dieu bénisse et multiplie leurs œuvres !

Les pauvres Noirs travaillent aujourd'hui comme sur semaine pour décharger les trois mille tonnes de rails mises à bord du « Chinese Prince » à Sydney, île du Cap-Breton. Ces débardeurs ont l'air plus misérables encore qu'à Port-Elisabeth. Mal vêtus, nu-pieds, la tête enveloppée d'une guenille qui sert de turban, ils peinent à longueur de jour sous de pesants fardeaux. En partant d'ici, dans quels bouges se retirent-ils ? Si, du moins, ils pouvaient peiner avec mérite et espérer un meilleur sort dans l'éternité ! Tel est le grand souci du missionnaire.

O Seigneur, voyez combien sont grandes les moissons noires, jaunes et cuivrées. Envoyez donc des ouvrières à votre vigne. Les Sœurs Grises de la Croix seraient si heureuses de vous les former et de les lancer ensuite dans vos champs incultes ! Ames jeunes, âmes neuves, répondez à l'appel de milliers d'Indigènes assoiffés de vérité. Ils attendent que vous,

vous qui lisez ces lignes, allez leur annoncer la bonne nouvelle, allez les aider à vivre l'Évangile.

Le R.P. Montgrain, qui, pour obliger un prêtre, a dit sa messe dans une des petites chapelles de la ville, vient dîner avec nous. C'est en effet, un peu fête de famille.

Dans l'après-midi arrivent deux Sœurs Dominicaines avec quarante-deux petites filles pensionnaires, dont une douzaine seulement sont catholiques. La plupart sont très blondes. On dit qu'elles n'aiment pas être brunettes de crainte qu'on ne leur attribue du sang nègre.

Ces religieuses ont leur maison-mère à King William's Town, à trente-sept milles d'ici. Elles font un admirable travail dans le vicariat de Port-Elisabeth. Le gouvernement du Cap leur défend de faire la classe aux Noirs. Il veut que les « Natives » s'occupent des « Natives ». Il en sera bientôt ainsi dans les hôpitaux. Encore une fois, pauvres Noirs!

Après avoir pris le thé ensemble en compagnie de Monseigneur Julien, nous montons causer sur le pont. Les jeunes Sœurs se sont chargées d'intéresser les élèves.

Monseigneur Colbert me demande au salon. Son Excellence vient me proposer une fondation à seize milles d'ici, dans une agglomération de Noirs. La maison du prêtre-desservant nous ferait un bon couvent. Une clinique attirerait les Indigènes. Comme le diocèse ne compte que des prêtres séculiers, Son Excellence dit ne pouvoir offrir les conditions des Pères Oblats ou des Pères Blancs. Tout de même, il veut bien nous aider. Sans me prononcer officiellement, je réponds au prélat que je crois le projet irréalisable, à moins que le Basutoland ne puisse répondre. J'y verrai quand je serai sur les lieux. Que l'Esprit-Saint nous vienne en aide!

Les religieuses et leurs élèves parties, nous montons sur le pont, où Monseigneur Julien nous rejoint. Je m'initie davantage aux mœurs des Naturels, notamment à leur amour savoureux de grosses sauterelles, à leur méfiance des Blancs qui les exploitent à qui mieux mieux, à l'infranchissable « Colour Bar », cause de tant de haine et de misère pour le pauvre Noir et le Mulâtre.

Lilyfontein LUNDI, 18. — Monseigneur J. Colbert vient nous chercher pour visiter notre futur couvent à Lilyfontein, dans la banlieue d'East London. Une ascension de cent quarante-cinq marches aboutit à la rue Oxford où l'auto de Son Excellence nous attend. La rue principale est propre. Les maisons sont coquettes. La plupart n'ont qu'un étage.

La campagne est intéressante par la rencontre des Indigènes. Les hommes portent la couverture rouge, partie sur eux-mêmes et partie sur l'extrémité d'un solide gourdin qu'ils tiennent sur l'épaule. Ce gourdin leur sert de défense contre les serpents, leurs semblables ou l'imprévu. Les femmes portent la robe longue et de couleur voyante; elles sont fortes et habiles. Pendant que leurs fils et leurs maris vont travailler aux mines de Johannesburg, elles vivent de fermage primitif. Leurs huttes sont circulaires, à toit de chaume, sans fenêtre ni porte; tout juste une ouverture assez grande pour passer. Entre ces huttes jetées çà et là au petit bonheur, émergent des collines demi-sphériques d'environ cinq pieds de diamètre. Ce sont les fameuses fourmillières si utiles et si malfaisantes à la fois.

Après de nombreux circuits, l'océan nous apparaît tout à coup. Devant nous s'étage une colline dominée par l'église et son annexe. Nous descendons de voiture. Son Excellence nous introduit dans notre futur couvent: construction en ciment, gris à la base, crème au-dessus. Six pièces se partagent l'unique plancher. L'eau de pluie est seule accessible, pour le moment du moins. Un corridor conduit à l'arrière du sanctuaire. L'église, dédiée à Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, est garnie d'une jolie tour dont la cloche vibre bien.

Quels sont au juste les desseins de Dieu sur ce projet de fondation? Seigneur, éclairez-nous!

On reste ébahi devant la beauté de ce petit sanctuaire de Notre-Dame-du-Sacré-Cœur, perdu en ce coin de sauvagerie. Monseigneur Schmidt, natif de la Suisse, premier desservant et habile artiste, a sculpté sur bois l'autel avec son grand crucifix, les statues et le chemin de la Croix. Un harmonium venu de Suisse attend les chantres. Nous servons à Monsei-

gneur Colbert et à son chauffeur, le R.P. Lalor, un chant à la Vierge, en français.

De belles fleurs croissent autour de l'église. Le cimetière est tout proche. En bas, se trouve une petite école pour les Noirs avec dispensaire attenant.

Monseigneur nous sert le thé préparé par le R.P. Lalor. Cette politesse est une partie indispensable du protocole africain. Au retour, Monseigneur Colbert nous fait traverser des endroits féeriques: montagnes couvertes d'arbres odorants, vallées fleuries traversées par des cours d'eau sinueux, quartiers résidentiels où l'art s'unit au luxe.

Nous revenons au bateau pour le dîner. Après la visite du Saint-Sacrement sur le pont supérieur, nous célébrons le bon Frère Ralph dont c'est aujourd'hui la fête. Chacun est invité à chanter sa chanson. Son Excellence Monseigneur Julien tient à être premier soliste. Tout est joli et vient à propos. Entre autres compositions, il me plaît reproduire le dernier des quatre couplets de LA BLANCHE INFIRMIERE, que nous ont chantés les chères Sœurs de l'Espérance sur l'air de « Santa Lucia ».

Fête du
R. Frère
Victor
Ralph

Aimer suffit peut-être
Pour être garde un jour,
Mais pour l'être toujours,
Apôtre, il faut l'être.
Car il lui faut prudence,
Dévouement et bonté,
Discretion et doigté,
Douceur et patience.
Du bon samaritain,
Elle a l'âme et la main,
La blanche infirmière (bis)
Oui, ta grande mission,
C'est une vocation,
O blanche infirmière (bis).

MARDI, 19. — Au retour d'une course en ville, je trouve Monseigneur Colbert à causer sur le pont avec Monseigneur Julien. Il m'invite à visiter sa ferme de Port-Elisabeth à mon retour du Nyassa, prend le lunch avec nous et se retire en faisant des vœux pour la fécondité de notre apostolat, en Amérique comme en Afrique. Sa bénédiction nous accompagnera.

Soirée
d'adieu en
mer.

Départ d'East London à 3.h 30 de l'après-midi. Le soir, au salon, veillée d'adieu. Commencée tard, elle s'achève à minuit. Le personnel religieux et le capitaine y assistent seuls. Ce dernier suit attentivement nos chants religieux coutumiers, puis prend part à nos chansons. Nous lui redisons en chœur celle que le Frère Ralph lui a dédiée. Lui-même chante « Daily, I'll pray for you all ». En nous faisant ses adieux, car c'est demain que nous nous séparons, M. Thornton nous assure de son souvenir affectueux et de sa reconnaissance pour le bonheur que lui a procuré la présence des missionnaires. Monseigneur Julien remercie le capitaine en notre nom pour les délicates attentions dont il nous a comblés depuis bientôt cinq semaines. Son souvenir rencontrera souvent le nôtre, surtout au chant de l'« Ave Maris Stella ».

MERCREDI, 20.— Cent-unième anniversaire de la fondation de notre belle Congrégation. Fin de l'année centenaire. Dernière messe en mer! Des actions de grâces sont montées vers le bon Dieu pour notre beau voyage.

Le déjeuner manque d'entrain. La matinée se passe à boucler les malles. Lunch à midi.

Durban

A 12h. 45, le « Chinese Prince » est au quai de Durban. J'y cherche en vain des Sœurs Grises. Je n'en vois que d'habillées en blanc et d'autres en noir. Désappointement des sept. Je retourne à mes paquets. Mais voici qu'on m'amène une religieuse Augustine, Mère Saint-Charles, supérieure du Sanatorium. Elle me présente un télégramme de bienvenue envoyé de Pontmain. Mère Louis-Gérard, que des circonstances incontrôlables ont empêchée de se rendre à Durban, a délégué cette digne religieuse pour m'accueillir au bateau. La Révérende Mère Saint-Charles aura la bienveillance de s'occuper de nous jusqu'à notre départ pour le Basutoland.

Deux Sœurs de Saint-Joseph, accompagnées du R.P. E. Legendre, o.m.i., sont venues de Rafolatsane à la rencontre de leur Très Honorée Mère Générale et de la R. Sœur Saint-Jean-de-Matha. Les Sœurs de l'Espérance sont accueillies par la Très Révérende Mère Provinciale et d'autres religieuses

de leur maison de Durban. Le R.P. Thomas, o.m.i., du Basutoland, s'est porté à la rencontre de sa sœur, Sœur Marie-Lucile. Nous nous disons au revoir quelque part au pays des Basutos. Quant à nous, les formalités de la douane nous retiendront sur le bateau jusqu'à demain matin.

JEUDI, 21. — Lever hâtif. Monseigneur Julien nous dit la messe à six heures. Après le déjeuner, je salue notre Chinois de table, M. Musson et le docteur Mc Alpine. Le capitaine est introuvable. Je lui laisse un dernier message. Les voyageuses du Basutoland disent adieu aux fondatrices du Nyassa. Il faut faire effort pour retenir ses larmes. Sur le pont, rencontre de quatre Pères Oblats qui attendent un bateau pour le Canada. Avec émotion, nous prenons congé de Monseigneur Julien, des Pères Blancs et des Frères Maristes.

Échange de bons souhaits. Adieu, « Chinese Prince » !

L'auto du Sanatorium des Sœurs Augustines nous conduit à l'Agence Cook, où je m'intéresse afin que nos caisses nous rejoignent à la gare. J'obtiens des formules pour mon retour au Canada. De là, nous filons au bureau de poste pour adresser trois messages : un à Pontmain, un autre à Ottawa et le dernier à Montréal.

Dîner au Sanatorium. A quatre heures, nouvelle visite à l'Agence Cook. Souper au Sanatorium. Le R.P. Langevin, o.m.i., nous rejoint. Il fera route avec nous jusqu'au Basutoland. Les Sœurs du Bon-Pasteur sont toujours des nôtres.

A 7 heures, nous partons pour la gare où la plus agréable des surprises m'attend. Les trois Pères Blancs et nos chères missionnaires du Nyassa sont venus nous souhaiter bon voyage. Si doux est le revoir qu'on dirait que nous nous sommes quittés depuis longtemps. Une dernière étreinte avec nos Sœurs, une franche poignée de main à ces bons Pères, des hommages à Monseigneur, des salutations au capitaine, et nous voilà installées dans le compartiment B.622, en route pour Fouriesburg. Le R.P. Langevin et les Sœurs du Bon-Pasteur nous rejoignent et, jusqu'à dix heures, nous causons

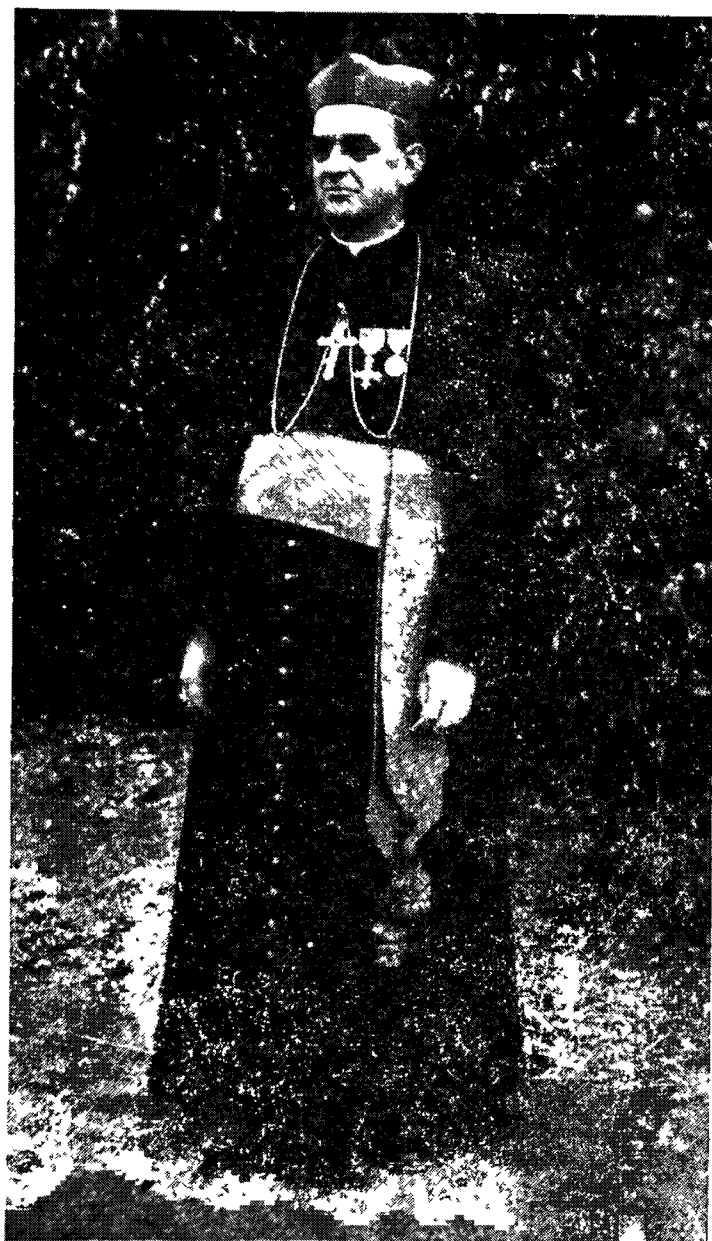
Adieu aux
mission-
naires du
Nyassa et
de la Rho-
désie

naturellement du Basutoland et de ses missionnaires. La nuit est assez reposante.

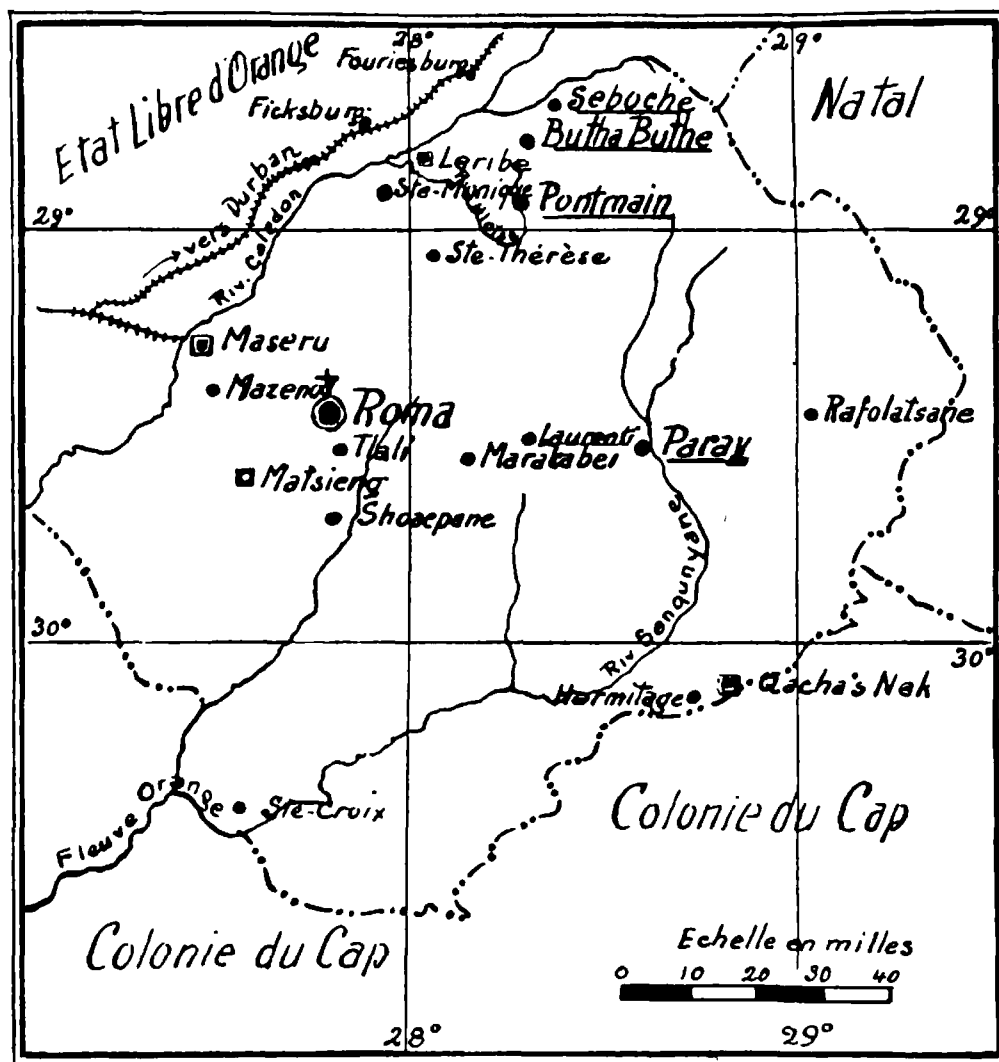
VENDREDI, 22.—Déjeuner à 8h.30. A onze heures, l'indicateur annonce Morisburg. Altitude, trois mille pieds. Notre cicerone indique au loin les montagnes du Basutoland. Le cœur nous bat plus fort. Présentement, ce ne sont que hauts sommets arides et ravins profonds avec des villages de huttes disséminés çà et là sur tout espace de terrain capable de faire vivre cinquante personnes.

A 1h.20, c'est Fouriesburg. Des Sœurs Grises de la Croix nous attendent. Deo Gratias!

300 JOURS SUR TERRE



Son Excellence Mgr JOSEPH BONHOMME, o m i
Vicaire Apostolique du Basutoland



CARTE DU BASUTOLAND

Les Sœurs Grises de la Croix ont des missions à: PONTMAIN, BUTHA BUTHE, PARAY (couvent et hôpital), ROMA, SEBOCHE.

AU BASUTOLAND

VENDREDI, 22 FÉVRIER — Sur les trains de l'Afrique du Sud, les stations ne s'annoncent pas comme au Canada. Aussi, étions-nous aux aguets pour voir l'indication: Fouriesburg, si bien que toutes trois, nous nous écrivions en même temps: « Des Sœurs Grises! »

La ren-
contre

Mère Louis-Gérard et Sœur Marie-de-l'Annonciation sont là. Quelle étreinte de part et d'autre! Que de sentiments s'agitent dans des cœurs qui, depuis si longtemps, désirent ce revoir! Les larmes perlent; mais il faut prendre congé du bon Père E. Langevin, du Frère Brunelle et de mes deux Filles adoptives, Sœurs Marie-Consolatrice et Véronique-de-la-Passion. J'en éprouve de la peine, car je les aime déjà beaucoup. Probablement que je les reverrai avant longtemps.

Me voilà seule avec mes pauvres chères exilées et les deux compagnes que je leur amène. Seules... mais non. Le R.P. P. Béchard, o.m.i., curé à Saint-Charles de Seboche, poste voisin de Butha Buthe, est là qui nous regarde, ému de notre émotion. Il a eu la bonté de conduire nos Sœurs à ma rencontre, dans son « lorry » (lisez: camion-autobus). On me le présente, et lui nous présente son véhicule avec la plus charmante grâce du monde. Malles et sacs encombrent l'étroite plate-forme. Le Père prend soin de cet arsenal pendant que son chauffeur noir nous conduit à Butha Buthe.

Nous approchons de la mission. Grand déploiement: drapeaux, fanions aux couleurs vives, une masse de cinq cents enfants noirs, des « teachers » et des religieuses en gris. La cloche de l'église sonne. Toutes cinq, nous enfilons entre deux interminables rangées d'élèves qui acclament en agitant frénétiquement drapeaux ou bras. Je salue à droite et à

Butha
Buthe

gauche avec une émotion facile à comprendre. Le personnel religieux— une Sœur canadienne et huit Sœurs indigènes— nous accueille devant l'église. Quel bonheur de les serrer toutes dans mes bras! Le R.P. A. Hammond, o.m.i., curé de Saint-Paul, vient me saluer. Je m'agenouille pour recevoir une bénédiction qui assurera le succès spirituel de ma mission.

A l'église, les grandes élèves chantent un beau « Magnificat » en parties. En mon for intérieur, je le chante ainsi: « Merci, mon Dieu, de m'avoir permis d'arriver jusqu'à nos vaillantes missionnaires. Nonobstant ma faiblesse et mon indignité, vous m'avez envoyée comme l'émissaire de votre sainte volonté auprès d'elles. Avec Vous, je puis tout. Forte de cette assurance, je m'efforcerai, Seigneur, par une vigilance redoublée, d'être votre interprète fidèle. »

Sœur Marie-de-l'Annonciation nous introduit dans sa maison construite en belle pierre blanche du pays, que les Noirs ont taillée. A la chapelle, nos Sœurs indigènes ont fait une parure de première classe. Elles ont aussi préparé le dîner à la mode canadienne. C'est succulent. A la table, « le noir et le blanc » se fusionnent. Nous ne faisons qu'une seule et même famille religieuse, cela va sans dire. Les paroles affluent. Il y a tant à se dire. Chacune aide l'autre à vaincre son émotion. Si les larmes allaient couler! Mais non, c'est la joie et rien que la joie qui convient à cette heure.

Le repas terminé, les nouvelles arrivées inspectent un peu. Rares au Basutoland sont les maisons qui peuvent se payer le luxe d'un corridor. Le couvent de Butha Buthe en a un, car la bâtisse fut primitivement destinée à des fins hospitalières. Le plafond est élevé et les pièces bien disposées. La première impression est favorable.

Je laisse les Sœurs canadiennes ensemble pour aller causer avec nos Sœurs indigènes. Elles sont huit à ce poste. Chacune décline son nom et son emploi. Six enseignent aux « Grades » (cours primaire) et aux « Standards » (cours intermédiaire). Une autre est au dispensaire et la huitième à la cuisine. Toutes parlent bien l'anglais, sauf la cuisinière, qui le comprend un peu. Elles sont affables et leur tenue bien religieuse. On

oublie la diversité de couleur pour ne voir en elles que les chères enfants de la Congrégation... chères à un degré particulier, quand on considère les sacrifices faits par chacune pour entrer en religion et atteindre ce degré de culture.

A six heures, Bénédiction du Très Saint-Sacrement à Réception l'église en actions de grâces de notre arrivée. Après le souper, réunion à la salle de communauté. Nos Sœurs indigènes sont en grande tenue. Elles exécutent, en sesuto et en parties, des chants de réjouissance en mon honneur. Ces chants sont de leur cru, paroles et musique. La plus habile a fourni les mots; une autre, la partie de soprano. L'harmonisation s'est faite impromptu. Pas une note qui ne soit de la plus grande justesse. Les voix sont belles. Il y a de quoi étonner.

Sœur Marguerite-d'Youville, leur doyenne, fille du grand chef de la Montagne, lit l'adresse qu'elle-même a composée. Sœur Marie-de-l'Annonciation m'assure qu'elle n'y a pas mis la main. Malgré quelques imperfections, cette pièce témoigne du développement de nos chères Sœurs indigènes. Je la cite.

St Paul Mission
22nd Feb. 1946.

Most Reverend Mother St André Corsini, s.g.c.

Reverend and dear Mother,

Certainly we have no words to express our feelings to such a grand visitor as you are. Allow us therefore to approach thee with the children's simplicity and love for their dear Mother.

Though St Paul is not the first mission of the Grey Nuns, nevertheless to-day we are the first native sisters to receive you in this country, all along the valleys of our small mountainous land. Therefore we have all the reasons to be proud for ours is the best part.

Therefore we welcome thee, most Honorable Mother. We greet thee, the brave and noble heart. Your motherly love has bound you to such a long, tiresome and perilous journey. Truly the love has conquered thee. To think that you have come for your Canadian children shows your love, bravery and courage, but to believe that you did not come for them only, rather for these poor darkies of Africa, sounds so strange, yet true that we cannot help to gaze and admire at such generosity and self denial of our dear Mother.

To-day, our dear Mother Louis-Gerard is glad to put in your hands, a group of little native sisters, her spiritual daughters. These are the fruits of her work during fifteen long years in Africa. She and all the Sisters have tried their best to make us real Grey Nuns of the Cross. We hope through our good will that God will give us the strength to be real religious,

fervent souls who shall only work for his glory, by practicing to be saints every day.

Dear Reverend Mother, we are aware of the fact that we owe a great debt to Canada for having given us her daughters for our mothers; especially our Mother Louis-Gerard. We dare not tell of her works in Basutoland, her noble deeds, what sacrifices she has made daily; through what great difficulties she did pass only God knows, and He alone has counted the prize.

We welcome thee, kind and good Mother; in the name of all the African Sisters of our Congregation, in the name of our Mother Louis-Gerard, the Provincial, and in the name of our dear Superior, and finally in the name of all the pupils of St Paul Mission. May our heavenly Mother Mary, Queen of heaven and earth, bless your days in Africa, guide you back as you return to Canada, and through her powerful prayers may we be united at the feet of the Saviour for ever.

“Long live Our dear Reverend Mother”

Your loving Basuto children

By Sr Marguerite d'Youville, s.g.c.

Il est difficile d'avoir mieux. En félicitant ces braves petites Sœurs, je souligne le dévouement et la compétence de leur Mère-Maitresse, Mère Louis-Gérard, fondatrice et directrice générale de nos maisons du Basutoland depuis quinze ans. Je loue le savoir-faire de ses auxiliaires et la bonne volonté de nos chères indigènes. Dans ce premier contact avec nos missions africaines, on m'a offert une cueillette peu banale quant à la quantité, la variété et la qualité. Que le Père Éternel soit béni d'avoir à ce point fécondé le labeur de nos missionnaires!

Au coucher, j'occupe la chambre de la supérieure. Une chandelle éclaire la pièce.

En route
pour Pont-
main

SAMEDI, 23. — Messe à l'église. Après le déjeuner, le bon Père Béchard s'amène avec son chauffeur nègre et son lorry, où je retrouve les malles destinées à Pontmain. Deux sièges ont été placés pour me recevoir ainsi que Mère Louis-Gérard, nos Sœurs Sainte-Aurélia et Blanche-Irène, la supérieure de Butha Buthe et sa compagne blanche, Sœur Saint-Patrice. Le véhicule est bien garni.

Dans ce pays de hautes montagnes et de profondes vallées, on ne fait pas de vitesse. C'est à loisir que nous admirons les beautés sauvages de cette partie du Basutoland. Mère Louis-



R. P. E. L'HOURL, o m i.
Pontman



R. P. JÉRÉMIAH, o m i.
Cathédrale, Roma



R. P. J.-B. CARON, o m i.
Paray



R. P. J. SANSFAÇON, o m i.
Butha Buthe



R. P. J. BÉCHARD,
o m i
Seboche





★

Mère SAINT ANDRÉ-CORSINI, supérieure générale, avec les premières missionnaires (1931), encore au Basutoland Mère LOUIS-GÉRARD, supérieure fondatrice et directrice actuelle des missions, Sœur MARIE-DE JÉSUS, Sœur MARIE-DES-ANGES et Sœur JEANNE-EMMANUEL

★



★

Avec les RR PP KIEGER et E L' HOUR et la T R Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI le groupe des religieuses canadiennes

★



★

Avec Mère LOUIS GÉRARD et Sœur SAINT FAUSTIN, le groupe des religieuses indigènes Professes, Novices et Postulantes

★

Gérard me dit que ce n'est rien comparé à la Montagne. J'aurai l'occasion de le constater par moi-même, en me rendant vers mes chères Filles de Paray.

Pour le moment, c'est à Pontmain que nous allons. Nous passons au camp de Butha Buthe, groupement de Blancs, en presque totalité des Anglais. Un magistrat y siège avec bureau de recrutement pour les travaux du gouvernement, surtout les mines. A part le bureau de poste et de télégraphie, il y a quelques boutiques, petits magasins généraux fréquentés par les Blancs et les Noirs.

Plus loin, c'est le camp de Leribe, du même genre que le précédent, mais plus étendu et plus peuplé. Le courrier de Pontmain arrive ici. L'hôpital, auquel est annexé un gros dispensaire, est sous le contrôle des agents du gouvernement anglais.

Un détour nous conduit à Ficksburg, dans la Colonie de la rivière Orange, province de l'Union Sud-Africaine. Centre géographique du territoire conquis par les Anglais, Ficksburg est une ville cosmopolite, où toutes les races se rencontrent dans une agglomération de six mille âmes. Mère Louis-Gérard en profite pour magasiner un peu. Nous prenons ensuite quelques aliments à l'annexe du Marché. Il est près de midi lorsque nous revenons au camp. En route, nous croisons des nègres de tous les types, à cheval sur toutes sortes de montures. Les femmes portent sur leur tête des fardeaux parfois énormes.

Le chemin qui va de Leribe à Pontmain est représentatif des routes de la Plaine, partie basse du Basutoland. Je dis « basse » par comparaison avec la Montagne ou plateau des Malutis, dont l'altitude moyenne dépasse neuf mille pieds. Celle de la Plaine est de six mille. On conviendra que, pour une plaine, c'est encore bien respectable comme niveau au-dessus de la mer.

On contourne continuellement des montagnes dénudées. Les sentiers se croisent en tous sens. Des touffes et même des bordures d'aloès brisent la monotonie de ce paysage où les montagnes semblent s'éterniser. Huit côtes, et pas des moins

dres, sont déjà franchies. Il en reste trois avant d'atteindre Pontmain.

A mi-chemin entre Leribe et Pontmain, coule la rivière Hlotse que, en 1936, Mère Saint-Bruno dut traverser debout sur le siège de l'auto, pour aller prendre le train à Durban. Un pont a été construit à cet endroit en 1943. La situation s'est améliorée. On n'est plus maintenant six à sept semaines sans recevoir de courrier.

Pontmain

A deux heures, la mission de Pontmain se dessine au tournant de la route. Nous faisons notre entrée au son des cloches de l'église et du couvent. Les élèves forment la haie sur une distance d'environ cinq cents pieds: enfants de toutes les catégories: petits, grands et moyens; fils de chefs et enfants de la plèbe; pensionnaires et externes. Les chants et les cris de joie s'entremêlent.

J'arrive enfin à la partie la plus chère du troupeau, le personnel religieux de la mission: six Sœurs blanches, neuf professes indigènes, cinq novices, huit postulantes et cinq aspirantes. Elles sont placées près de la haie du couvent. Je salue d'abord Sœur Saint-Faustin, supérieure, missionnaire depuis 1933. Quel appui pour l'autorité provinciale! Quel modèle pour tous que cette bonne Sœur Saint-Faustin! Je passe aux autres, qui attendent impatiemment leur tour. Ce sont les chères enfants que le Père Céleste m'a confiées le 4 mars 1944. Nous nous aimons déjà et nous sentons que nous nous comprendrons. Mère Louis-Gérard me présente le R.P. E. L'Hour, o.m.i., le dévoué curé de Pontmain. Je sollicite une bénédiction spéciale sur mon travail. Je fais connaissance avec le beau jardin de Sœur Supérieure, sans cependant m'y attarder, car notre chère Sœur Marie-du-Calvaire m'attend sur la véranda. Une fièvre rhumatismale dégénérée en arthrite l'immobilise depuis trois ans. Je lui dis nos inquiétudes à son sujet et notre bonheur de la revoir.

A la chapelle, le trop-plein se déverse. Larmes de bonheur, s'il en fût jamais. Nos Sœurs et leurs élèves chantent un très beau « Magnificat » en parties, sous la direction du R.P. L'Hour.

A 2h.30, dîner dont le menu se couronne d'un gâteau-hutte attrayant. Visite sommaire du pavillon de la communauté; les pièces sont aménagées comme dans nos couvents du Canada. Une véranda de quarante pieds sur onze, avec plancher en ciment rouge, est encadrée d'une vigne, lourde de gros raisins bleus. Une haie de macrocarpas (épinettes natives) longe le jardin, où il reste encore assez de fleurs pour qu'on le trouve très beau.

L'heure du départ sonne pour les Sœurs de Butha Buthe. C'est un au revoir que nous leur adressons ainsi qu'au R.P. Béchard.

Après le souper, Bénédiction du Saint-Sacrement dans la chapelle du couvent. Chant exécuté avec art.

DIMANCHE, 24. — C'est le grand jour de réception. Au Basutoland, si on prend son temps pour vivre, on le prend encore davantage pour fêter. Vous en pourrez juger par la réception officielle qui m'est faite après la messe paroissiale.

Et d'abord, la messe elle-même m'intéresse, étant la première à laquelle j'assiste au milieu d'une paroisse toute noire, sauf les missionnaires. C'est si peu comme au Canada que je ne résiste pas au désir d'esquisser le tableau.

**Dimanche
à Pontmain**

L'église est une des plus spacieuses et des plus belles du pays. L'autel est vu de partout. Le plancher est en carreaux de ciment rouge foncé et vert. Les murs, me dit-on, ont été bousillés à la main par les dames de la paroisse. Huit tableaux, œuvre de Sœur Marie-Mastaï, décorent le sanctuaire et les transepts.

Les religieuses occupent des bancs dans le transept du côté de l'Évangile. Près d'elles, les petits du jardin d'enfants. Le transept de l'Épître est réservé aux Dames de Sainte-Anne. Elles n'ont pas de bancs. Les pensionnaires en uniforme et les externes occupent la nef du côté de l'Épître. Les autres femmes viennent ensuite, assises sur leurs talons quand elles ne sont pas debout: pieds nus pour la plupart, châles de couleurs variées, coiffures-turbans, appelées « tukus » (prononcez tou-kou), tournées en tous sens, bébés sur le dos

occupés à grignoter une croûte. Les hommes sont du côté de l'Évangile. Ces messieurs ont des bancs. Ils portent le pantalon et la traditionnelle couverture. Les plus «chics» portent le complet. Les femmes qui ne peuvent trouver place en arrière des pensionnaires se tiennent en arrière des hommes.

La foule est compacte. Avec des bancs et des agenouilloirs comme dans nos églises, il n'y aurait pas de place pour la moitié de ces braves gens. Ils ont l'air si à l'aise dans la maison du bon Dieu que mieux vaut les laisser à leurs coutumes.

Avant la messe, le R.P. Curé m'adresse la bienvenue en sesuto. Ce beau geste me touche.

La messe commence. L'assistance chante le signe de la croix lentement et en chœur. « Ka lebitso la Ntate le la Mora, le la Moea o halalelang ». Réponse collective à l'« Asperges », puis commencent les prières en sesuto et les cantiques. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur touche l'harmonium au milieu de la nef. Tout le monde chante et en parties. Les voix sont riches. Les communions sont si nombreuses que le prêtre va et vient pendant plus d'une demi-heure. Une Sœur indigène frappe quand le quart de la sainte table a communiqué. Une autre voit à ce qu'on remplisse les places immédiatement et en bon ordre. Les communicants observent un certain protocole. Les Dames de Sainte-Anne avancent les premières, suivies des autres femmes. Les hommes viennent ensuite.

Après la messe, sermon suivi de l'action de grâces en commun. Le bon Dieu reçoit large sa part du dimanche au Basutoland. Heureux pays!

Aux abords de l'église, le spectacle est captivant pour des yeux étrangers. Au loin paissent des chevaux de tous les calibres sur lesquels les paroissiens éloignés sont venus à l'église. Les femmes, elles, sont parties à pied, au lever du soleil parfois, avec provisions sur la tête et souvent bébé sur le dos. Après la messe elles s'assoient paisiblement sur le gazon et prennent leur réfection.

Le mur extérieur de l'église, face au presbytère, est bordé de bâtons et de cannes surmontés de chapeaux aux formes les plus diverses. Par terre, bidons ou paniers de provisions.

Du côté de l'ombre s'alignent les réceptacles les plus bizarres contenant le dîner des femmes et des enfants, car les deux sexes prendront leur repas séparément au sortir de la messe.

A une heure, la cloche annonce la Bénédiction du Saint-Sacrement. J'y assiste du perron, afin d'avoir une idée de toute cette foule dont le recueillement m'a vivement impressionnée. Leur attitude n'a pas changé. Même élan dans la prière. Même harmonie dans les chants religieux. A côté de moi, une toute petite Noire dans une jolie robe bleue prend ses ébats sans bruit en grugeant son épi de maïs.

Au premier moment de liberté, je me rends aux huttes du jardin d'enfants fréquenté par les jeunes fils et filles de chefs. Je me fais photographier avec ces petits pendant qu'ils ont encore leurs habits de gala.

Je m'attarderais volontiers avec eux, mais Mère Louis- Gérard vient me dire que ma présence est requise près du pavillon-chapelle. Me voici devant la paroisse entière groupée sur le terrain à l'est de la chapelle. Une réception officielle en forme. Une rangée de chaises a été placée sur le trottoir qui longe la chapelle. On m'y fait prendre le fauteuil d'honneur à côté du R.P. Curé. Toutes nos Sœurs sont là. Le R.P. L'Hour me présente d'abord les Dames de Sainte-Anne, autrement dit les Dames de l'Action Catholique. L'une d'elles m'offre les hommages du groupe. Chacune me tend ses deux mains ouvertes en forme de V, et moi j'y place les miennes. C'est la coutume. Ce geste ne les empêche pas de maintenir en équilibre sur leur tête, plats de pêches, balais, paniers d'œufs, citrouilles, poteries, nattes, etc., qu'elles me présentent incontinent. Plusieurs me donnent de l'argent. Je reçois plusieurs gros sous et même des pièces blanches. J'ai réalisé la somme de cinq schellings, soit \$1.25: générosité qui me touche bien profondément de la part de ces pauvres gens. N'est-ce pas le cœur qui donne de la valeur au cadeau? Je reçois aussi deux jolis moutons blancs bien en vie: un du chef Letsie et l'autre de la Mofumahali Angelina. (Lisez: cheffesse Angeline).

Réception

Lorsqu'elles m'ont saluée, les dames vont se placer à gauche du terrain. La danse se prépare. Leur impatience de

commencer fait interrompre les salutations. Nous nous asseyons pour ne rien perdre du spectacle. Les autres femmes de la paroisse font bloc derrière l'avant-scène où s'exécutent les Dames de Sainte-Anne. Toutes se mettent à frapper des mains en cadence. Celles d'en avant, assises sur leurs talons, font des contorsions à se disloquer les épaules tout en élevant et abaissant le tronc. Le battement cadencé des mains rythme tous leurs mouvements. Derrière les danseuses, les femmes lancent des cris de joie.

A un moment donné,—est-ce le psychologique pour elles?—une dame âgée s'avance vers nous en faisant des gestes significatifs pour les Indigènes. Plusieurs autres font de même, s'étudiant à varier les attitudes et les cris. La scène me paraît presque tragique parfois, mais elle finit toujours par faire naître un large sourire d'approbation de la part du groupe. Ce qui me semble étrange, c'est que ce sont les plus âgées qui jouissent du privilège de venir danser en solos. Honneur aux cheveux blancs!

Comme la danse paraît vouloir se prolonger, le teacher John Tebele, fait résonner le cri strident d'un sifflet. Tout cesse comme par enchantement. Dans un excellent anglais, ce précieux auxiliaire de nos Sœurs enseignantes me souhaite la bienvenue, puis il invite Joakim Mokoalibane, le délégué du chef Khethisa Tau, à adresser la parole. Ce Noir, qui porte un complet de belle qualité, est assis au premier rang. Il s'avance avec dignité, me salue, souligne aimablement les importants services que les Sœurs Grises de la Croix ont rendus à Pontmain depuis quinze ans. Il me remercie au nom des chefs, des parents et des enfants.

Le teacher commence ensuite le programme qu'il a préparé avec les élèves des Standards IV, V, VI, (correspondant à nos 6e, 7e et 8e années de la province d'Ontario.) Comme ils sont musicaux ces Noirs! Si la radio avait pu transmettre leur programme, l'Amérique aurait été émerveillée de l'art avec lequel ces enfants ont exécuté des chants difficiles à trois, à quatre et même à sept parties.

Les hommes assistent à la fête en spectateurs. Ils sont groupés en arrière de la haie qui délimite le terrain de la chapelle. Avec leurs coiffures pittoresques, ils forment une arrière-scène intéressante. L'un d'eux surtout, Michel Mohale, attire mon attention. C'est un arrière-petit-fils du grand Moshoeshoe, le père de la nation Basuto. Il porte crânement un large feutre et une couverture bigarrée retenue sur l'épaule droite par une épingle à ressort de six pouces de long. Quelquefois, il agite un sceptre ou « lechoba », espèce de bâton bien poli au bout duquel est enfilée l'extrémité d'une queue de vache en guise de panache. On comprend que Michel ne manque pas d'attirer l'attention. Sur mon regard interrogateur, Sœur Claire-du-Sacré-Cœur lui souffle à l'oreille d'en faire le sacrifice en ma faveur. Fidèle à cette invitation, le fier Mosuto s'avance en plein milieu d'un beau chant et me l'offre galamment. Une vieille Indigène, qui n'est pas pour se laisser vaincre en générosité, accourt m'offrir un gros deux sous. Ces incidents m'ont fait perdre une bonne partie du chant principal. Le teacher le recommence complaisamment, à mon intime satisfaction.

Les élèves des autres cours s'exécutent à leur tour sous la direction des Sœurs indigènes. Quelques fillettes s'avancent deux à deux, frappant des mains et dansant au rythme d'un chant exécuté par leurs compagnes. Aux grands applaudissements de la foule, elles réussissent le fameux mouvement giratoire des épaules dont leurs grand'mamans se sont délectées au début de la réception.

Comme tout prend fin ici-bas en dépit de l'intérêt qu'on y porte, le teacher annonce que l'héroïne de la fête est invitée à faire un discours qui terminera la réception. Jusqu'ici, prise par l'étrangeté du spectacle, j'avais traversé le tout un peu comme dans un rêve. Cette annonce me rendit à la réalité. Le teacher me sert d'interprète. Il traduit mes remerciements à tous ceux et celles qui ont contribué à cette réception inattendue. Il leur dit ma promesse d'apporter au Canada, avec leur bon souvenir, tous les cadeaux qu'ils m'ont faits (ceux qui sont apportables, bien entendu), et même le sceptre de

Michel. Je remercie d'une manière toute spéciale le dévoué Père L'Hour, Mère Louis-Gérard et ses collaboratrices du beau travail qu'elles ont accompli. Je termine mon improvisation par le mot Khotso (paix), que me suggère discrètement le R. Père Curé. Tous de répondre: « Pula! Nala! » (La pluie! l'abondance).

Après la paix, le plus grand bien désirable pour ces braves gens, c'est la pluie, qui leur assure une récolte abondante. Et il n'en est pas tombé un grain qui vaille depuis des mois et des mois. Puisse Dieu leur ouvrir les écluses de son ciel comme il leur ouvre celles de la grâce!

J'allais oublier de dire que, en me saluant, les Dames de Sainte-Anne m'ont, sans le savoir, tracé un beau programme de vie. L'une m'appelle: « Ma Mosa » — Mère de la douceur; une autre: « Ma Lehlohonolo » — Mère de la bénédiction.

Souper-pique-nique sur la véranda. Le R.P. L'Hour préside nos agapes.

Réception

A huit heures, réception par nos chères Sœurs à la salle Bruyère, une vraie salle capable de contenir une centaine de personnes, avec théâtre à dix-huit pouces de terre, coulisses, arrière-scène, rideau et piano. De belles rangées de chaises nous attendent avec un vrai fauteuil au centre. Outre les religieuses, les vingt-deux filles pensionnaires assistent à la séance.

Nos Sœurs indigènes répètent une partie du programme de leur fête du centenaire de la Congrégation. C'est merveille de les entendre chanter en français, en anglais et en sesuto. Sur la scène, elles évoluent avec une aisance qui parle hautement en faveur de leur formation et de leur docilité. Les petites pensionnaires exécutent des danses vraiment artistiques.

Sœur Marie-Bruno me présente les vœux des Sœurs indigènes. Je reproduis quelques extraits de la belle adresse de Mère Louis-Gérard me souhaitant la bienvenue au nom de la Communauté grise du Basutoland.

Bien chère Mère,

Pour la Sœur Grise de la Croix en terre africaine, il a aussi brillé le rayon lumineux d'un siècle de gloire. Son cœur a subi le charme d'une



Résidence des religieuses à BUTHA BUTHE

★



Mission de PONTMAIN
(Vue prise d'une éminence)

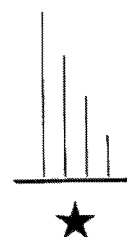
★



Intérieur de l'église
de PONTMAIN

★

★

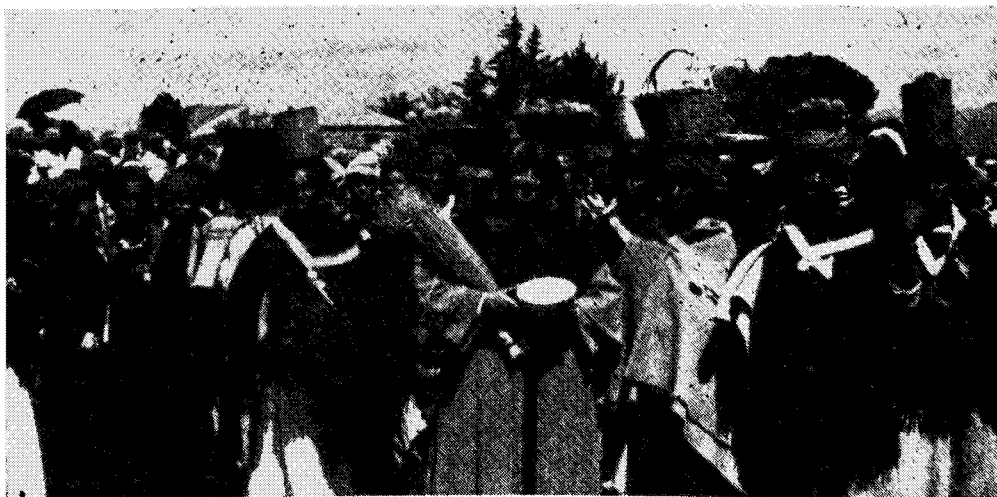




Sœur MARIE-HECTORINE, Indigène, guide le chant des élèves



Le chef MICHEL MOHALE
offre son bâton
à la T. R. Mère Générale



LA T. R. Mère Générale au milieu des Dames de Sainte-Anne. Celles-ci portent leurs cadeaux sur leur tête.

épopée, il nous semble, selon les désirs de notre vénérée Fondatrice, Mère Bruyère. Redirait-elle aujourd'hui avec moi, ses paroles d'autrefois: " Le nombre toujours croissant de notre humble famille, les bénédictions répandues avec tant d'abondance sur chacune de nous et sur toutes nos œuvres, tout atteste que notre Congrégation est l'œuvre de Dieu seul " ? (Vie de Mère Bruyère, page 354.) Je le crois, bien-aimée Mère, et c'est avec bonheur que je remets ce soir entre vos mains, la belle quinzaine gris-blanc et près la cinquantaine gris-noir qui missionnent en ce pays de montagnes et de promesses.

Cette phalange bien vôtre vous a désirée depuis longtemps, mais surtout ces jours derniers, alors que les échos du premier centenaire s'harmonisaient au diapason des cœurs en liesse. Avec la pensée de vous voir allumer avec nous le flambeau du second siècle, le désir de vous posséder s'intensifiait au point de nous remplir d'une anxiété déraisonnable. Pourquoi ? Soixante voix vous répondront: deux amours nous émouvaient, celui que nous vous portons, Mère bien-aimée, et celui que nous découvrons plus intense que jamais au fond de nos cœurs pour notre florissante Congrégation. Nous sommes allées jusqu'à prier le Dieu des Océans et l'Étoile des Mers de vous bercer plus " *accelerando* " et de vous amener au milieu de nous pour le 20 février. Nous étions certaines que vous désiriez fêter cet anniversaire dans l'intimité de nos missions africaines. La Providence, qui, depuis un an, éprouve notre patience, a mis un dernier fleuron à notre mérite en nous refusant ce plaisir. Cependant, écoutez bien et vous percevrez encore des notes qui disent: Vive le Centenaire en l'Afrique " *grise de bonheur* " !

Qu'elles sont douces les émotions qui étreignent et dilatent tout à la fois ! Les larmes qui disent le bonheur et n'assombrissent pas les fronts ! Restez longtemps avec nous. Vous nous avez aimées sans nous connaître peut-être; fasse le ciel que vous nous aimiez davantage parce que vous aurez vécu avec nous des heures heureuses, des heures missionnaires, des heures de miséricorde où votre cœur aura donné de tous les dévouements placés par le bon Maître en votre âme façonnée tout exprès pour votre mission de " Mère du Centenaire ".

Avec vous, très bonne Mère, nous saluons nos chères compagnes. Qu'elles soient heureuses au Lesotho qu'elles ont désiré. Que le bon Maître leur donne force et soutien en ce pays qui recèle à la fois consolations et sacrifices. Le temps leur dira qu'elles ne se sont pas trompées en renonçant au Canada pour venir sauver les âmes africaines.

Bien chères Sœurs Sainte-Aurée et Blanche-Irène, nous vous souhaitons une carrière féconde auprès des Basutos et la réalisation de l'idéal rêvé au jour de votre appel.

Mère Louis-Gérard me présente l'album-compte-rendu de leur fête du Centenaire et le beau film qui en perpétuera le souvenir dans la Congrégation: digne complément de celui que M. l'abbé Félicien Raymond a monté de nos fêtes de la maison-mère.

LUNDI, 25. — Messe d'actions de grâces au couvent. C'est à plein cœur que je rends grâce à Dieu de l'œuvre admirable que la Congrégation accomplit au Basutoland, n'oubliant pas de le remercier pour la protection qui m'a conduite jusqu'à ces chères Sœurs.

Pique-nique à la grotte de Pitseng

Grand congé. Pique-nique. Animation du côté de la cuisine. Dans un accoutrement approprié, pensionnaires et Sœurs indigènes en sortent avec le nécessaire « sur leur tête » : bouteilles, paniers de vaisselle, de mets, etc. C'est typique de les voir aller ainsi, nu-pieds, riant au soleil et chantant comme des alouettes au pré. Elles marchent allègrement les trois milles qui nous séparent de la grotte de Pitseng. Rendues sur les hauteurs, elles descendent à la grotte par le chemin le plus escarpé. Rien ne bronche sur leur tête. Comment font-elles ?

A côté du couvent, nos Sœurs Sainte-Aurélia et Blanche-Irène se préparent à faire leurs débuts dans l'équitation. Avec leur chapeau colonial bien posé, elles ont déjà l'air de véritables « professionnelles ». C'est ainsi qu'elles se rendent à la grotte.

J'assiste à ces départs pittoresques. C'est mon tour maintenant. Je monte sur le cheval du R.P. L'Hour avec plus ou moins de facilité et de grâce ; Mère Louis-Gérard est sur le sien. J'écoute attentivement les recommandations qui me sont faites. Conduite par un Indigène, ma monture prend le chemin de la grotte. Je puis me maintenir en selle, même quand mon guide laisse la bride. Je suis heureuse de ces débuts. Nos Sœurs m'encouragent en me disant que, d'après les apparences, je pourrai me rendre à Paray. Vraiment, on ne peut me faire plus heureuse prédiction. Sœur Supérieure, Sœur Sainte-Blanche et Sœur Jeanne-Emmanuel nous suivent à pied. Une fois rendues, nous avons envoyé nos chevaux à leur rencontre.

Sur l'éminence, un paysage alpestre s'offre à nos regards, grandiose comme je n'en ai pas encore vu. Au fond d'un ravin profond, la rivière Bolahla coule en décrivant maintes sinuosités. A trois cents pieds du lit de la rivière, une grotte d'une

quarantaine de pieds de profondeur s'ouvre dans le flanc d'une montagne si haute qu'elle semble vouloir l'écraser.

Pour atteindre cette grotte, il faut descendre péniblement en faisant maints détours. Je crains les entorses. Une main secourable se présente au moment opportun. Enfin, nous y voilà. Le chaudron est déjà sur un bon feu. Une nappe est étendue sur le roc. Assises sur des roches tapissées d'herbe fraîche, nous dinons à la bonne franquette.

Les jeunes ont ensuite la permission de prendre leurs ébats dans le ravin. En un instant, elles ont toutes disparu. Seuls, des cris de joie et des chants arrivent jusqu'à nous.

Pendant ce temps, je montre à mes Filles blanches les photographies du centenaire de la Congrégation. Ces chères Sœurs ne connaissent pas la maison-mère neuve. Nous la parcourons en tous sens, de cœur et d'esprit, les larmes aux yeux souvent. Tout s'est évanoui autour de nous. Il n'y a qu'un groupe de Sœurs Grises de la Croix vibrant au même diapason d'attachement filial à la « Maison Grise » de plus en plus chère.

Le temps file. Après le chapelet, nous visitons l'intérieur de la grotte. On y voit des traces de stalactites. Au fond, la paroi rocheuse paraît tantôt jaune brillant, tantôt gris cendré. Quelques lichens étalent ça et là leur croûte rougeâtre. A l'entrée, des fougères s'ancrent au plafond, la tête en bas. Pendant l'hiver, les bergers s'y réfugient avec leurs troupeaux. On me raconte qu'une vingtaine de filles païennes y furent faites prisonnières pendant un violent orage. Toutes se noyèrent.

Nous soupions au maïs cuit sur la braise. C'est délicieux. Chant de reconnaissance à la Vierge, puis, en un tournemain, nous sommes prêtes à partir. Quelques-unes de nos pensionnaires apportent une abondante provision de grosses saute-relles enfilées dans des tiges de chiendent. Les bestioles seront rôties demain et, savoureuses, prolongeront les délices du pique-nique. La montée est plus facile que la descente, mais avec des pauses répétées. Les jeunes partent à pied, fardeaux sur la tête. Elles vont chantant les refrains de leur pays.

Notre charrette à bœufs nous attend. On ne monte pas facilement dans cette sorte de véhicule. Je m'assieds confortablement au fond. Devant moi, les autres Sœurs forment deux rangées compactes, Sœurs blanches et Sœurs indigènes en face les unes des autres. Nos deux plus belles paires de bœufs traînent la voiture. Le cocher, Molupe, un païen en costume du pays, vieille couverture, vieux feutre et long fouet, pique les bêtes. Notre petit berger et deux amis négrillons marchent à côté. Le « Salve Regina », des cantiques en sesuto et en français élèvent nos cœurs vers Dieu et sa divine Mère. Près de certaines huttes, des femmes viennent nous saluer en dansant.

Ce grand congé a fait du bien à toutes et resserre les liens qui nous unissent.

MARDI, 26. — Le Rév. Père Jalbert, o.m.i., desservant de la mission de Lejone, nous dit la messe. Nous causons du problème de la Montagne.

Mariage
indigène

MERCREDI, 27. — Encore du nouveau pour moi. Eulalia, une de nos protégées, se marie à un païen. Quand nous sortons de la messe, elle est déjà rendue dans une de nos huttes avec sa parenté. La coutume veut qu'elle se fasse habiller sans s'aider. Elle doit pleurer à chaudes larmes en témoignage de gratitude envers les parents qu'elle quitte, et aussi pour s'assurer une nombreuse progéniture: coutume que les missionnaires s'efforcent de faire disparaître.

A titre de documentation, je veux tout voir. Je me rends auprès de la mariée après le déjeuner. Fidèle aux recommandations de Mère Louis-Gérard, elle ne pleure pas trop fort. Par convenance, elle a le visage éploré et tient un mouchoir pour réprimer les sanglots que l'hérédité lui fait monter à la gorge. Je lui donne un de mes beaux chapelets. Elle se le passe au cou. Elle a l'air tout à fait bien dans sa robe blanche avec ceinturon bleu pâle, voile blanc et souliers noirs. D'après moi, il n'y a que sa mine de mi-carême qui fasse défaut. D'après les Basutos, c'est parfait.

Vers huit heures, escortée d'une Dame de Sainte-Anne, sa tante, et d'une Enfant de Marie, sa cousine, tête basse, les épaules secouées par des sanglots et le mouchoir sur les yeux, elle est conduite lentement au presbytère où doit avoir lieu la cérémonie.

Le marié est arrivé pendant la nuit, en lorry, avec ses amis. Comme la mariée doit communier après le mariage, je me rends à l'église avec nos Sœurs Sainte-Aurée et Blanche-Irène. J'ai le temps de réciter une couple de chapelets. Deux priere-Dieu ont été placés près de la balustrade. Toujours dans la même attitude larmoyante, la mariée s'agenouille à celui de gauche; l'Enfant de Marie, à celui de droite. La tante reste debout. La fillette qui tient le bout du voile est à genoux en arrière. Le marié se place dans les bancs avec le reste de la noce. Tout se passe religieusement. Presque toute l'assistance communie. C'est édifiant. L'action de grâces collective se prolonge comme d'habitude.

A un titre spécial — pour signaler la vertu de la mariée et encourager les jeunes filles à se conserver bonnes, — les nouveaux époux et les témoins prennent le thé sur la véranda du couvent, servi par les Sœurs. La mariée, modérée dans son chagrin, garde toujours la même attitude. Il ne faut pas que le marié soit gai non plus. Par contre, ceux de la noce s'en donnent! Un groupe chante et danse en allant et venant dans l'allée qui conduit à la véranda où sont attablés nos mariés. Parmi eux, se trouve un soldat en uniforme qui ne se rassasie pas de danser: bonheur de se retrouver bien mosuto après avoir fréquenté les Européens au front.

Le chef Michel, qui, dimanche dernier, a sacrifié son sceptre pour enrichir ma collection, est le frère de la mariée. Aujourd'hui, habillé à l'européenne, il circule gravement dans les allées du jardin. Bientôt la voix du sang parle plus fort que tout et il entre dans la danse avec des mouvements exagérés comme pour rattraper le temps perdu.

Danseurs et danseuses sont à l'étroit entre les plates-bandes. Sauf quelques bonnes vieilles qui continuent d'admirer la scène de la véranda, la bande se dirige vers le spacieux terrain

qui sépare notre chapelle du presbytère. Du renfort leur arrive de la part des dames âgées. Ils sont maintenant deux groupes distincts, chacun allant et venant à sa guise, chantant et dansant sans paraître se lasser. Le chant est beau et il n'y a rien de burlesque ni d'inconvenant dans ces danses.

Pendant que le thé achève et désirant prendre quelques photographies, je me dirige vers le couvent. Dans l'avenue bordée de beaux arbres s'en vont quatre femmes revêtues du costume traditionnel, portant au-dessus de leur tête une assez grande table, chacune la tenant par un pied. Sous ce dais nouveau genre, notre gros Michel danse à se désosser. Le portrait qu'on peut s'en faire demeure en deçà de la réalité.

Pendant que je m'attarde à ce spectacle inattendu, un groupe vient en dansant chercher les mariés. Il est conduit par une matrone à jupe très ample, couleur magenta, châle et coiffure à l'avenant. Je ne sais trop comment il y est parvenu, mais Michel ferme la marche.

Les deux époux doivent passer la journée dans la tristesse tandis que les invités jubilent. Sur le soir se présente un cas grave. Le père de la mariée ne veut pas laisser partir sa fille en lorry avec son mari, car ce dernier demeure loin. Impossible de faire entendre raison ni à Michel ni à son père. Il ne peut être question d'enlèvement, car la mariée est bien cachée. L'époux part seul. Que fera-t-il de toute la nourriture préparée la-bas pour recevoir la noce ?

Parfois, les parents retiennent leur fille plusieurs jours avant de la remettre à son époux. Quand ils sont décidés, la nouvelle épouse part avec son avoir sur la tête, accompagnée de jeunes filles qui chantent et dansent tout le long du chemin. C'est ainsi que devra faire Eulalia.

Qu'on veuille bien me pardonner la longueur de ce récit. Ce n'est pas tous les jours qu'on assiste à une noce indigène.

Le midi, ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur m'apprend qu'au dispensaire est arrivée une jeune femme de vingt-deux ans atteinte de tuberculose. Elle n'en a pas pour longtemps à vivre. Comme elle est passablement instruite des vérités de la religion, le R.P. L'Hour permet le baptême. J'ai le privilège de



Le R. P. L'HOUE, la Supérieure générale, la directrice des Missions et le personnel indigène de Pontmain. Pensionnaires, Aspirantes, Postulantes, Novices et Professes



Le personnel du Couvent de Pontmain en route pour la Grotte de Pitseng



Nouveaux mariés sur la véranda du Couvent de Pontmain
(Avenue d'Youville)



★

Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI
baptise le petit Andréas.

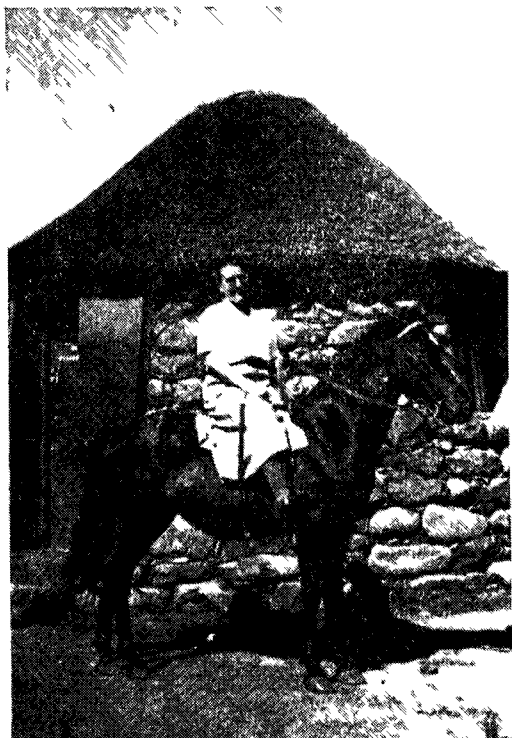
En arrière
Sœur CLAIRE-DU-SACRÉ-CŒUR

★



Sœurs MARIA-MONICA et MARIA-
THOMAS, s g c, étudiantes en
science infirmière à Queenstown

★ ————— ★



★

Le Docteur BERTHA HARDEGGER
médecin missionnaire au Basutoland

★

le lui administrer en présence de son mari et de son père païen. Selon son désir, je la baptise sous le nom d'Angélina.

Après le souper, Mère Louis-Gérard nous conduit au cimetière, au bout de l'avenue des macrocarpas. Cinq de nos chères Sœurs indigènes dorment côte à côte à l'ombre d'une grande croix noire. Chacune a sa petite croix de ciment. Une aspirante est enterrée près des nôtres.

JEUDI, 28. — Je fais ma deuxième expérience à cheval. Le Père Curé me prête son beau « Bonzo ». Je pars avec Sœur Jeanne-Emmanuel pour un village voisin. Il s'agit de mettre en pratique les excellents conseils que l'on m'a donnés. C'est un gros problème que de se maintenir en selle une couple d'heures. Tout de même, cela se fait.

Mes débuts
à cheval

De retour au presbytère, j'entends le R.P. L'Hour me dire que je n'ai pas encore acquis assez d'expérience. Il me présente une petite branche en guise de fouet. Je touche la croupe de ma monture, qui détale à belle allure. Toute mon énergie se concentre non pas tant à guider le cheval qu'à rester dessus. Pour me débarrasser de mon fouet d'occasion, je le glisse sous mon bras gauche sans penser au feuillage qui en orne l'extrémité et qui, à chaque mouvement du cheval, lui touche la croupe, l'incitant à accélérer davantage son galop. Je me cramponne de mon mieux sans même songer à ce qui pourrait m'arriver. Le Père, qui voit le danger dans lequel je suis, me crie de jeter mon fouet et de tirer sur la bride. C'est magique. Le cheval arrête court. Le bon Curé respire d'aise et moi aussi. Je remercie le bon Dieu et saint Christophe de m'avoir protégée. J'avais reçu le baptême des cavalières.

VENDREDI, 1^{er} MARS. — Les RR. PP. J.L. Brisson et O. Chevrier, o.m.i., ce dernier frère de ma Sœur Joseph-Auguste, nous arrivent au commencement de la soirée. Nous causons du pays.

SAMEDI, 2. — Au dispensaire, je baptise un bébé de deux mois qui se meurt. Le petit Komane Tulo, fils de païens, devient Andréas, le frerot des anges.

DIMANCHE, 3. — Après la messe paroissiale, je fais la connaissance de deux femmes de chefs: Lydia, épouse de Letsie, grand chef du district de Leribe. Peterosi, leur fils, est à notre jardin d'enfants depuis trois ans. L'autre dame est Marianna, quatrième femme de Khetisa, sous-chef du district de Pit-seng.

**Voyage à
Queens-
town**

LUNDI, 4. — Je pars avec Mère Louis-Gérard pour conduire deux de nos chères Indigènes, nos Sœurs Maria-Thomas et Maria-Monica, à l'hôpital Glen Grey de Queenstown, tenu par des religieuses Dominicaines. Elles vont y faire leur entraînement de gardes-malades. Ici comme au Canada, les qualifications sont requises dans le domaine hospitalier aussi bien que dans le domaine scolaire. Malgré les sacrifices que cela impose, nous nous y soumettons volontiers, sachant que la compétence des religieuses seconde admirablement leur œuvre apostolique auprès des Noirs.

Le R.P. Béchard, o.m.i., de Seboche, vient nous chercher dans son lorry. Nos Sœurs Saint-Patrice et Sainte-Aurée sont du voyage; elles se rendent à Butha Buthe.

A Leribe, nous saluons le R.P. O. Chevrier, qui prépare les voies pour une fondation missionnaire. A midi, nous atteignons Ficksburg. Le « Colour Bar », inflexible ici comme partout ailleurs en Afrique du Sud, empêche nos Sœurs indigènes de prendre leur repas avec nous au Café. On ne les y aurait pas admises. Force leur est donc de prendre leur réfection dans l'endroit réservé aux Noirs: ce qu'elles font de très bonne grâce pour ne pas nous chagriner. Elles savent d'ailleurs que, dans nos maisons, c'est incolore parce que catholique.

A 2h.50, nous prenons le train pour Bloemfontein. Ici encore, nos petites Sœurs doivent se retirer dans le wagon des Noirs. Pauvres enfants, comme nous voudrions les avoir avec nous! Une famille de Boers partage notre compartiment. Le paysage est toujours le même: montagne après montagne avec, çà et là, des touffes d'eucalyptus et d'aloès.

7h.50 de l'après-midi, arrivée à Bloemfontein. Notre bagage descend avec nous, car nous ne prendrons le train de

Queenstown qu'à 10h.30, s'il y a place. Sur les bancs de la gare, une pancarte indique: « For Europeans only ». Encore le méprisable « Colour Bar ». Je suppose que je n'ai pas fini d'en voir les effets. Pendant que nous allons au guichet, nos Sœurs indigènes s'installent dans une petite pièce, à l'écart, réservée aux Noirs. Impossible de rien savoir avant l'arrivée du train. Par téléphone, Mère Louis-Gérard recourt à Monsieur et Madame Barry, résidents influents de Bloemfontein. Ces bons amis nous rendent service une fois de plus.

Après une course à travers la gare et par les escaliers du pont, nous entrons dans le train à onze heures du soir, juste comme il s'ébranle. Nous voilà toutes quatre dans le compartiment privé du chef de train. Comment cela s'est-il fait? Mère Louis-Gérard explique. Bien que ce chef fût disposé à éconduire tous les passagers qui demandaient une place, elle l'aborde avec sa confiance coutumière en saint Joseph et plaide sa cause brièvement. Elle a mal à la gorge et les sueurs l'aveuglent. Croyant qu'elle pleure, l'homme offre son compartiment, disant qu'il arrangera cela en route. A 11h.30, on vient chercher nos Sœurs pour le compartiment des Noirs. Mère Louis-Gérard ne tarde pas à les suivre. Elle les trouve confortablement installées, n'ayant qu'une petite fille avec elles. Ma compagne et moi passons la nuit dans la cabine du compatissant chef de train.

MARDI, 5. — Father C. Frey, p.s.m., un Palatin, chapelain Hôpital de l'hôpital, nous reçoit à la gare. Il est neuf heures de la matinée. Mère Louis-Gérard retient immédiatement nos places pour le train du lendemain. Arrêt au pensionnat des Sœurs Dominicaines. Les élèves sont en majeure partie protestantes. Rien de surprenant quand on sait que la population de la ville ne compte que cinq cents catholiques. Glen Grey

Un coup d'œil jeté sur Queenstown en la traversant, nous y fait rencontrer des noms familiers: Cathcart Road, Ford Cars, Sunlight Soap, etc. Toutes les rues rayonnent d'un jardin hexagonal qui est au cœur même de la ville.

L'hôpital Glen Grey est à trente-cinq milles. La route est sinueuse. D'un côté, de hautes montagnes; de l'autre, des ravins profonds. Des troupeaux de moutons et de bêtes à cornes paissent sur les hauteurs. Les huttes ressemblent à celles du Basutoland, avec, çà et là, des abris rectangulaires dont les murs sont de terre. Le toit, en fer galvanisé, est retenu par de lourdes pierres qui en font le tour: question de le maintenir en place pendant les grands vents qui soufflent presque sans interruption. La célèbre montagne «Three Crown's Kop» se dessine au loin. Un léger nuage en couvre le sommet. Vu de l'extérieur, l'hôpital Glen Grey fait une bonne impression. C'est une bâtisse de brique à deux étages, avec beau parterre et vastes champs. La Supérieure nous accueille avec bonté. Mère Louis-Gérard et moi prenons le lunch avec Father Frey, tandis que nos Sœurs indigènes mangent ailleurs.

Nous visitons l'établissement, après quoi Mère Louis-Gérard fait les arrangements pour le séjour de nos deux petites Sœurs. Deux Sœurs Dominicaines et plusieurs jeunes filles noires feront le cours d'infirmière en même temps que les nôtres.

Le lendemain, mercredi des cendres. Les Sœurs indigènes occupent le fond de la chapelle; les étudiantes et les servantes sont dans l'allée. Au cours de la matinée, je vois les pièces où logeront nos chères Sœurs. C'est bien.

Ensemble, sous la conduite de Mère Supérieure, nous visitons l'institution. Le corps central est réservé aux Blancs; les deux ailes, aux Noirs. Aménagement moderne. Rien ne manque. Les Frères Palatins (allemands) ont accompli des prodiges d'ingéniosité pour élever cette merveille en terrain désertique, avec des ressources pécuniaires bien restreintes.

A 2h.30, je dis adieu à mes deux chères Filles, bien courageuses malgré les larmes qu'elles versent. Que Marie et notre Vénérable Mère d'Youville les gardent!

Pendant les trois heures qui nous restent avant le départ du train, Father Frey nous fait visiter le futur «Hostel for Boys» où les Frères Palatins sont à l'œuvre. Les Pères ont une mission près de l'aérodrome. Un vieux prêtre vit dans la



La Supérieure Générale des Sœurs Grises de la Croix avec le personnel du Couvent de Roma.



Normaliennes avec leurs professeurs dont Sœur BEATRIX-D'ASSISE et quatre étudiantes religieuses indigènes des Sœurs Grises de la Croix (Photo de 1941)



★

SA MAJESTÉ AMÉLIA SEEISO 'MAT-
SEBO, régente et première autorité indigène
du pays

★



A MARACABEI. De gauche à droite: KOKO, notre guide, R. Sœur
CLAIRE DU SACRÉ-CŒUR, R. Frère LABRECQUE, T. R. Mère
SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup.-gén., R. P. Emile GILBERT,
o.m.i., curé



★

Quittant Maracabei
pour Paray

★



tourelle de son église. Pendant ses heures libres, il fait la classe aux enfants indigènes.

Nous soupçons sur le train et y passons la nuit.

Au lever du soleil, nous descendons à Bloemfontein. J'ai la bonne fortune d'y rencontrer le R.P. Roland Jacques, o.m.i. frère de notre chère Sœur Louis-Roland. Naturellement, nous causons famille.

A neuf heures, nous montons sur le train à destination de Vers Roma Roma. Comme il me tarde de le rencontrer, ce troisième groupe de mes chères Filles! A 12h.30, nous sommes à Marseille. Sœur Marie-des-Anges nous attend à la gare. On devine l'étreinte. Elle nous présente le R.P. Adjutor Milot, o.m.i., qui a eu la bienveillance de venir nous chercher en auto. Voyageuses et sacs s'installent et nous filons vers Maseru, siège des agents de la Couronne Britannique. Dîner au Café. Visite à la petite église desservie par le R.P. Jean-Louis Benoît, o.m.i. Nous franchissons la rivière Caledon, limitrophe entre la Colonie d'Orange et le Basutoland.

Au passage, on me fait remarquer une léproserie tenue par des laïcs. La lèpre est une maladie commune chez les Noirs. Dès qu'on la découvre, on ne permet pas à sa victime de retourner chez les siens. On l'isole ici. Prise à temps, la maladie est guérissable.

La mission de Lorette se dessine au loin. En arrière-plan s'étagent les Drakenberg. Plus proche, la chaîne des Malutis que je traverserai pour rejoindre mes chères Filles de la Montagne.

Un détour nous conduit à Mazenod. Les Oblats y ont leur maison provinciale avec une imprimerie missionnaire des mieux outillées. Au passage, nous saluons les RR. PP. O. Chevrier, J. Brisson, J. Hébert, L. Damphouse, et les RR. FF. Latrémouille et Boutin, o.m.i. Les Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie sont chargées des écoles.

La dernière étape nous conduit directement à Roma. Comme partout ailleurs, la route longe de hautes montagnes. Nous passons la mission Saint-Michel où des Sœurs indigènes

de la Sainte-Famille enseignent aux petits Noirs. Deux ou trois boutiques mettent une allure de vie dans le paysage.

Roma

Roma se dessine avec ses imposantes constructions en pierre que domine le clocher de la cathédrale de Son Excellence Monseigneur Bonhomme, o.m.i. Pour moi, c'est la terre promise vers laquelle j'aspire avec impatience.

Il est 4h.15 de l'après-midi. Le Père Milot nous annonce bruyamment. Nos chères Sœurs Saint-Léonidas, Béatrix-d'Assise et nos neuf étudiantes indigènes ne sont pas lentes à m'entourer. Comment exprimer le bonheur de me trouver enfin au milieu d'elles! Nous passons à la chapelle saluer le divin Maître. Comme je le remercie de m'avoir fait arriver saine et sauve! On n'en peut dire autant de Mère Louis-Gérard. La grippe la tient depuis Queenstown. Elle est littéralement à bout de forces. J'espère que les bons soins et le repos la remettront bientôt sur pied. Juste le temps de faire connaissance avec mes Filles, et c'est le souper.

Le docteur
Hardegger

A peine sommes-nous à table que le docteur Berthe Hardegger frappe à la porte du réfectoire. Elle descend de Paray. Quelle délicatesse de la Providence de permettre que, de part et d'autre, nous arrivions à temps pour cette rencontre! Nous parlons de mon voyage et de celui qu'elle entreprend. Elle doit passer un an dans sa famille en Suisse. C'est bien légitime, car il y a huit ans qu'elle fait du service dans la Montagne en qualité de médecin-missionnaire. Elle nous manquera beaucoup, car elle a été des plus intéressées au progrès de l'hôpital de Paray et au soulagement de toutes les souffrances. Nous-mêmes sentirons son absence plus vivement que personne. Nous la comptons parmi les meilleurs amis et bienfaiteurs de notre Communauté au Basutoland.

Mlle Hardegger se propose de se perfectionner dans l'art médical et de nous revenir, s'il plaît à Dieu. Tout le monde réclame à grands cris celle qu'il est convenu d'appeler « la Mère des Basutos ».

A 6h.30, Bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le « Magnificat » qui la termine permet de donner libre cours aux sentiments dont les cœurs débordent.

VENDREDI, 8. — A l'évêché, grande réunion des Évêques à l'occasion de la Saint-Thomas d'Aquin et de la première visite du nouveau Délégué Apostolique, Monseigneur Martin Lucas, S.V.D. Son Excellence a célébré une messe pontificale hier, pour inaugurer l'année universitaire. Le Conseil universitaire tient présentement ses assises.

En me rendant avec Sœur Marie-des-Anges présenter mes hommages à Son Excellence Monseigneur Bonhomme, o.m.i., je rencontre Son Excellence le Délégué Apostolique, qui nous accueille avec bonté. Son Excellence Monseigneur Colbert est sur la véranda. Salutations respectueuses. Un rendez-vous est fixé. Je parviens enfin au Vicaire Apostolique du Basutoland qui nous reçoit avec une extrême bienveillance. L'entrevue officielle est remise à plus tard.

S. E. Mgr
J. Bon-
homme,
o.m.i.

Je salue le R.P. Jacques Gilbert, o.m.i., et le R. Frère Jules, s.s.c. Ce dernier m'invite à visiter le Collège et leur Juniorat.

Les prélats et autres dignitaires prennent le dîner à l'évêché. Nos Sœurs se sont surpassées dans les préparatifs. La partie principale du gâteau de circonstance porte le sceau de l'Université en couleurs, œuvre de ma Sœur Béatrix-d'Assise. L'écu, surmonté de l'aigle africaine et encadré des drapeaux papal et britannique, renferme une section de clavier où figurent des blanches et des noires: symbole de l'harmonie qui doit résulter de l'intelligent maniement du noir et du blanc. Il porte la devise: « Veritas vos liberabit ».

Comme je suis au Basutoland pour faire la visite des maisons de la Congrégation, je fais l'ouverture officielle de celle de Roma à 2h.30. A cet effet, je porte la croix de profession de notre vénérée fondatrice, Mère Elisabeth Bruyère, au lieu de la mienne. N'est-ce pas la mission de ses Filles, le prolongement de son œuvre en terre africaine, que je viens sanctionner dans ce voyage?

Visite
canonique

Les RR.SS. Rose-Elisabeth et Saint-Barnabé, des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, viennent me saluer. Nous prenons le thé ensemble et promettons d'aller leur rendre visite sous peu. Le R.P. P. Montgrain, o.m.i., m'arrive

un peu plus tard. Revoir ce Père, c'est revivre les beaux jours du « Chinese Prince ». Le Père a déjà eu quelques consolations apostoliques. Son courage est grand. Ample sera sa moisson.

Sur la fin de l'après-midi, le docteur Hardegger vient me chercher pour une course à cheval. Je ne lambine pas. Elle me présente notre guide Vincenti et mon cheval « Basuto ». Je m'aperçois bientôt que j'ai perdu le peu d'aplomb que j'avais gagné les fois précédentes. Tout en m'efforçant de rester en position, je tâche d'emmagasiner les précieux avis qu'elle me donne. La course est très agréable. Espérons qu'elle sera aussi profitable.

S. E. Mgr J. J. Rosenthal, p.s.m. **SAMEDI, 9.** — Son Excellence Monseigneur J. B. Rosenthal, de Queenstown, s'annonce pour après le déjeuner. C'est lui qui s'occupe directement de l'hôpital où sont nos deux Sœurs indigènes. Mère Louis-Gérard assiste à l'entrevue. Elle ne tient pas tant à recevoir une certaine rémunération pour les services de nos Sœurs qu'à les voir bénéficier de leur formation en science infirmière et vivre en même temps leur vie religieuse. Son Excellence demande des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa pour une fondation dans son vicariat. Je dois décliner l'invitation, du moins, en ce moment.

S. E. Mgr J. Colbert Son Excellence Monseigneur Colbert se présente à 4h.45. La question d'une fondation à East London est sérieusement discutée. Le projet sourit à Mère Louis-Gérard: — en plus du bien qui s'accomplirait, nos Sœurs en besoin de repos trouveraient les avantages de la campagne et de la plage dans une altitude beaucoup moins élevée que celle du Basutoland. Nos missionnaires du Nyassa, quoique très éloignées, pourraient en profiter également; le climat de cet endroit tonifierait vite celles que l'équateur aurait pu épuiser. Enfin, Son Excellence doit faire sa demande par écrit.

La visite du docteur Hardegger fait suite à ces entrevues. Comme je dois la voir par affaires, nous la gardons à souper. Elle m'apporte un précieux album de photos bien classées

qui illustrent le développement progressif de nos deux maisons de Paray.

DIMANCHE, 10. — Les heures pressées que nous avons vécu depuis mon arrivée ont retardé jusqu'à cette après-midi la réception officielle que nos Sœurs m'ont préparée. Comme à Butha Buthe et à Pontmain, le chant est beau et l'adresse de bienvenue touchante. A part une riche gerbe spirituelle et une abondante corbeille de fleurs, je reçois de précieux objets confectionnés en fibre d'aloès par nos chères Sœurs indigènes.

Réception

Le R.P. Marcel Ferragne, o.m.i., arrête me saluer en passant. C'est un bonheur de le revoir dans son pays d'adoption.

LUNDI, 11. — A dix heures de la matinée, le docteur Hardegger vient nous faire ses adieux. Nous prenons le thé une dernière fois ensemble, et nous entamons le gâteau-hutte qui décorait la table à mon arrivée. Bientôt, on annonce le « Car ». On se dit: Au revoir. Mais où? quand? C'est le secret de Dieu. Son départ laisse dans la peine tous ceux et celles avec qui elle a été en contact pendant ces années de dévouement.

Comme c'est grand, être médecin-missionnaire! Si on le savait mieux au Canada et ailleurs, combien seraient heureux de se sacrifier pour Dieu et les âmes! Le bien accompli par un médecin-missionnaire ne se peut calculer. Les ouvertures sont nombreuses en pays de missions. Qui entendra l'appel de l'humanité souffrante, et surtout celle des âmes? Elles sont légion celles qui vivent dans le paganisme. Bien nombreuses aussi celles qui sont en continuel danger d'y retourner! Mon Dieu, donnez-nous des missionnaires!

A 3h.30, visite du R.P. Otto Grimm, c.m.m., de Mariazell, Natal. Il vient au nom de son évêque, Son Excellence Monseigneur J. Grueter, c.m.m., demander des Sœurs Grises de la Croix pour une fondation à Butterworth, Transkei (réserve pour les Indigènes, sur la frontière occidentale du Natal). Comme c'est pénible de refuser!

S. E. Mgr
Grueter,
c.m.m.

Fête nationale **MARDI, 12.** — Fête nationale par tout le Basutoland. Grandes réjouissances. On célèbre le soixante-dix-huitième anniversaire du jour où le grand chef Moshoeshoe —prononcez: Mushwaysway — mit son pays sous la protection de l'Angleterre. A la cathédrale de Roma, messe pontificale célébrée par Son Excellence Monseigneur le Délégué Apostolique en présence de Son Excellence Monseigneur Bonhomme.

Frères du Sacré-Cœur Les Séminaristes et les élèves du collège font les frais du chant. Ces jeunes sont prometteurs d'un bel avenir pour leur pays. Les Frères du Sacré-Cœur de la province canadienne d'Arthabaskaville, préparent ici un laïcat indigène, non seulement instruit, mais surtout catholique. A la sortie du Délégué, la chorale chante en sesuto: « Tu es Petrus ».

S. E. Mgr J. Bonhomme, o.m.i. Son Excellence Monseigneur Bonhomme, o.m.i., me donne audience à 9h.30. Il se montre des plus paternels. Puissions-nous répondre aux désirs apostoliques de ce grand évêque missionnaire! S'il entend que nous étendions notre cercle d'action dans son vicariat, il voit aussi la nécessité pour nous d'essaimer un peu. Le projet d'une fondation à East London lui sourit. Sa bénédiction ne manquera pas de seconder nos humbles efforts en terre africaine.

Les Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie En revenant du couvent, je vois nos jeunes qui partent en pique-nique dans la montagne. C'est de tradition. Deux Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie s'unissent à elles. Accompagnée des trois Sœurs blanches de la maison, je réponds à l'invitation de la Révérende Sœur Rose-Elisabeth, supérieure des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie. Nous visitons leur petit domaine. Une table bien garnie nous attend sous les grands peupliers. Le R.P. Jacques Gilbert, o.m.i., supérieur du Séminaire, vient y causer avec nous. La conversation roule sur un sujet cher à tous: la vie missionnaire.

minaire Le R.P. Gilbert nous fait visiter le Séminaire. Les grands séminaristes sont au nombre de quinze: les petits séminaristes, cinquante-cinq. Chaque catégorie a ses quartiers spéciaux avec chapelle. L'entrée principale est imposante avec son perron monumental et son couloir cintré qui traverse

la maison de part en part. La vue sur les montagnes est de toute beauté. Un jeu de tennis est aménagé à l'arrière de la bâtisse. A deux pas, une montagne abrupte ferme l'horizon de ce côté. Un chemin de Croix a été érigé à mi-hauteur. La grande croix mesure huit pieds; celles des stations, quatre.

Le séminaire, fondé en 1924, a déjà donné douze prêtres indigènes à six vicariats différents. Cinq seront ordonnés en juin.

Au cours de cette visite, j'ai le plaisir de saluer les RR.PP. J.-L. Benoît, J. Hébert, P. Quirion, P. Blanchard, A. Milot et L. Klein, o.m.i. Je suis heureuse d'avoir l'occasion de remercier personnellement le R.P. Klein, ex-curé de Butha Buthe, pour son grand dévouement envers nos Sœurs.

JEUDI, 14. — Nous visitons les Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux dont la maison abrite l'École normale où nos Sœurs indigènes se qualifient pour l'enseignement ou pour l'admission au cours de garde-malade. Leur établissement compte plus de cent grandes pensionnaires. La directrice des classes, Sœur Marie-Lucie, nous accueille aimablement. Sœur Gonzague-de-Marie nous accompagne dans la visite de l'École normale. École normale

La fabrication de la poterie m'intéresse tout particulièrement. J'en suis les phases successives avec une attentive curiosité. L'argile est écrasée avec une pierre jusqu'à ce qu'elle ait acquis la douceur voulue. La pâte se prépare à la main. Le moulage requiert une grande dextérité de manipulation. Les jeunes filles basutos n'en manquent pas. Le vase est ensuite poli avec un morceau de vitre jusqu'à ce que la surface soit lisse et luisante. On le recouvre d'un linge pour le faire sécher afin qu'il soit à l'abri des courants d'air. La cuisson ne se fait qu'après séchage complet.

De l'École normale, nous nous rendons chez les RR. Sœurs de la Croix, dont la maison-mère est en Suisse. La Supérieure, R. Sœur Saint-Vincent, enseigne à l'École normale. Ces religieuses ont le soin du Collège des RR. FF. du Sacré-Cœur. Le R.Frère Basile nous fait les honneurs de l'institution. De Collège

là, nous passons au Juniorat de ces religieux, où nous accueille le R.Frère Jules, directeur provincial, maître des novices et professeur au Collège. Le groupe des recrues indigènes, six postulants et trois novices, me paraît une belle promesse d'avenir.

Je reviens à cheval avec Sœur Béatrix-d'Assise.

A 7h.30, au réfectoire des Pères, vues animées des fêtes du centenaire à notre maison-mère d'Ottawa. Les Pères, plusieurs Frères, nos voisins de la Sainte-Famille et des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, nous font l'honneur d'assister à la représentation. Le R.P. Guilbeault, o.m.i., se charge de nous dérouler les cinq films. Après la séance, nous servons le thé à nos invités. Cordial merci à ce bon Père.

Hôpital VENDREDI, 15. — Visite à l'hôpital tenu par les Sœurs de la Sainte-Famille. J'y salue le R.P. D. Desrosiers, o.m.i., provincial, ainsi que les RR.PP. J. Thomas et Henri Le Breton, ce dernier, aumônier de l'institution depuis sa fondation. Je rencontre avec plaisir les RR.SS. Marie-Lucile et Marie-Delphine, compagnes à bord du « Chinese Prince ».

En route pour Matsieng SAMEDI, 16. — Visite de cérémonie à Sa Majesté Amélie, Régente du royaume des Basutos. Ce n'est pas un mince événement.

Dès 8h.30 de la matinée, M. T. Mofolo, M.A., nouveau converti, nous attend avec son auto. M. l'abbé Raphaël Mohasi, le doyen des prêtres séculiers indigènes du Basutoland, nous accompagne. Après m'être assurée que j'ai bien sur moi notre lettre d'audience et le cadeau destiné à Sa Majesté, je monte en voiture avec Sœur Marie-des-Anges.

Mazenod A 9h.30, nous arrêtons à Mazenod pour visiter les ateliers de la célèbre imprimerie missionnaire du vicariat du Basutoland. Des Indigènes habiles et bien formés, travaillent partout. Un pavillon spécial abrite l'atelier de menuiserie. Tout à côté se trouve la maison provinciale des RR.PP. Oblats. Un peu plus loin, c'est le couvent des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie. Ces religieuses ont soin

de la maison provinciale et tiennent une école pour les enfants de l'endroit. Sœur Marie-Léonius, supérieure, nous accueille tout fraternellement. Ensemble, nous nous dirigeons vers le cimetière où reposent les restes du R.P. Jean-Paul Cornellier, o.m.i., décédé le 2 août 1944. Le défunt était le frère du R.P. Philippe Cornellier, ancien recteur de l'Université d'Ottawa.

En plus des hommages reconnaissants que je dépose sur sa tombe, en retour de son inlassable dévouement pour nos Sœurs de Butha Buthe et de Paray, je lui apporte du Canada, le souvenir de ses deux familles, par le sang et par la religion. Notre prière se fait ardente pour l'âme de ce généreux missionnaire qui laisse dans la région un souvenir impérissable. Peu de temps après la sépulture, des fleurs blanches, en faïence, ont été déposées près de la pierre tombale, par un inconnu. La pierre voisine porte le nom du R.P. Philippe, o.m.i., décédé en 1939. Comme le Seigneur doit bien recevoir ses missionnaires en son ciel de gloire!

Au couvent, la chère Sœur Supérieure nous sert le thé sur la véranda. Sœur Anne-Maureen, du dispensaire, et Sœur Marie-Malvina le prennent avec nous. La conversation s'engage sur un terrain facile à deviner: leur Mère Générale et leur future Mère Provinciale rencontrées à Montréal avant mon départ, la retraite du R.P. Matéo et la vie missionnaire. Nous prenons le dîner avec la communauté. Mère Supérieure me confère l'honneur de la présidence comme si j'eusse été de leur famille. N'est-ce pas l'entente cordiale dans l'unité catholique?

A une heure, le R.P. J. Thomas, o.m.i., est à la porte avec son auto. Nous nous mettons en route par Matsieng, le village royal. Le ciel est chargé de nuages menaçants. Bientôt, la pluie commence à tomber et nous essuyons plusieurs orages.

Nous laissons la grand'route et prenons celle de Matsieng. Partout des groupements de huttes. Voici le Moreneng ou village du grand chef du Basutoland. A notre droite, une longue maison basse avec véranda chargée d'Indigènes fort animés. Le Père explique que la cour de justice se tient à

Le Mo-
reneng

l'intérieur. Ceux que nous voyons sont les accusés ou les témoins. A notre gauche, des huttes ordinaires jetées çà et là au petit bonheur. Des poules « Banty » avec plumes aux pattes, picorent partout. Sur la pente voisine, un troupeau de moutons et de chèvres ruminent dans une immobilité quasi parfaite, sauf le mouvement régulier des mâchoires qui broient l'herbe. Des piétons portant la traditionnelle couverture nous examinent au passage.

Matsieng Notre auto arrête un peu au delà de la cour de justice. C'est Matsieng, but de notre voyage. Un émissaire vient s'enquérir du motif de notre présence. Le Père Thomas décline nos noms et titres, et souligne le fait que nous sommes attendus. Après quelques minutes, le messenger revient nous dire que la Régente est à dépouiller sa correspondance en présence de ses conseillers et qu'elle nous recevra dans peu de temps. Le R.P. Thomas se hasarde à lui dire que nous sommes pressés et que nous voudrions bien lui présenter notre cadeau nous-mêmes.

**La Régente
Amélia** A peine dix minutes s'écoulent qu'on fait pénétrer notre auto dans l'enceinte royale. Après être descendus de voiture, nous nous mettons en grande tenue et, cadeau à la main, nous suivons notre guide. Il ouvre une porte battante entre deux huttes. Nous pénétrons. Sur un geste du guide, nous tournons la vue à droite. Assise par terre sur une natte, entre quatre femmes, est Sa Majesté la Reine Régente Amélia Seeiso «Ma Ntsebo». Elle se lève à notre approche et complaisamment nous donne la main. Les femmes s'éclipsent.

La Régente est très grande et replète. Elle porte une robe d'indienne grise à petits motifs noirs. Sur le dos, la traditionnelle couverture attachée avec une grosse épingle à ressort. La tête est recouverte d'un béret incolore. Elle porte chaussures et bas. Son bon visage s'anime en parlant.

Après les compliments d'usage, nous pénétrons dans sa hutte couverte de chaume comme celle de ses sujets. Il fait sombre. Nous ouvrons la fameuse boîte et déployons le magnifique châle rose à longue frange de soie et rubans de même couleur, confectionné par les doigts habiles d'une de nos

Sœurs. La reine se sépare de sa couverture et, revêtue du châle, elle se rend à l'entrée de sa hutte. Exclamations admiratives de ses suivantes. Je lui présente un beau chapelet tout en argent; il miroite au soleil. Je le lui passe au cou et nous prenons des portraits. Elle s'y prête de bonne grâce, mais, tout de suite après, reprend sa couverture et nous invite à la suivre dans sa maison européenne.

Nous traversons une cour de terre jaunâtre. Un perron de plusieurs marches accède à une véranda. Nous entrons. A gauche, une pièce de moyenne grandeur: murs rosâtres, tentures aux fenêtres, beau tapis sur le plancher, table au centre, une couple de chaises avec coussins et quelques tableaux. Un étroit corridor conduit à la pièce de droite, vaste et presque luxueuse; sur le plancher, carpette importée; riche et grande table au centre, magnifiques draperies dans les fenêtres, deux grandes horloges de six pieds de haut, une autre de trois pieds; des cadres représentant les souverains d'Angleterre et les ex-souverains des Basutos: Moshoeshoe, Leretoli et Griffith. Cette pièce est la salle de réception.

Nous rentrons dans la chambre, à gauche, où la Reine nous montre des portraits de famille: beaux groupes. Nous sortons. A l'autre extrémité de la véranda, elle nous fait pénétrer dans ce qu'elle appelle « la pièce de la prière ». C'est ici, devant une grande statue de Notre-Dame de Lourdes et un crucifix orné de quatre chandeliers que se fait la prière. Sur les murs, quelques portraits. Son mari en habit de gala; la reine elle-même, en habits de deuil, lorsqu'elle fut reconnue Régente par le gouvernement anglais. Elle s'éloigne quelques instants pour parler à son aide de camp, qui glisse quelque chose dans la main du R.P. Thomas. Celui-ci me remet un billet de cinq livres sterling, cadeau de la Reine. Je la remercie avec effusion.

Sœur Marie-des-Anges avait apporté des bonbons, et moi des médailles. En un rien de temps, des petits enfants nous arrivent de tous côtés. Grands et petits sont vite servis. Même nous en laissons pour les absents.

La reine sort de son enclos, et nous à sa suite. En traversant la cour, je remarque au centre, sur une feuille de ferblanc,

le traditionnel chaudron noir à trois pieds recouvert d'un autre morceau de ferblanc. Ici et là, des résidus d'épis de maïs. Un regard attentif sur la hutte de Sa Majesté m'en dévoile l'entrée surmontée d'une arche semi-circulaire ornée de motifs gravés dans la pierre. Une élévation haute de quinze pouces et profonde de quatre à cinq pieds sert de portique.

La Reine nous conduit à la hutte de sa belle-mère, une des femmes de Griffith avant la conversion de ce dernier. C'est une vieille luthérienne qui fait beaucoup de tort à la religion. Assise dans une grande chaise et vêtue à la mode du pays, elle accepte avec joie les bonbons que Sœur Marie-des-Anges lui présente et les met en sûreté, dans la poche de son tablier. Tous ceux qui ont quelque parenté avec la famille royale résident à Matsieng et vivent aux frais de la Reine. Jusqu'à la majorité de l'héritier, la Régente règle certains cas particuliers propres à la nation. En vertu du protectorat, ce sont les agents du gouvernement de Sa Majesté Britannique qui légifèrent en tout. Leur conseil siège à Maseru.

Il est temps de retourner à Roma. Une nouvelle poignée de main accompagnée de compliments, et nous nous retirons enchantés de la réception que nous a faite celle que tous les Basutos vénèrent.

Saint-Louis En route, nous arrêtons à Saint-Louis de Matsieng, où nous saluons le R.P. A. McComber, o.m.i., curé, et les RR.SS. de la Sainte-Famille. La Supérieure nous fait visiter l'église. La Reine y a son prie-Dieu en avant, recouvert d'un feutre rouge qui tombe jusqu'à terre. Elle se rend aux offices religieux dans son propre auto.

Des orages éclatent tout le long du chemin. Le bon Père Thomas nous laisse au couvent. Il retourne à Mazonod, son pied-à-terre, emportant avec lui notre entière gratitude pour l'amabilité avec laquelle il nous a rendu possible cette importante visite.

Pendant mon absence, Sœur Béatrix-d'Assise partait pour Pontmain dans l'auto du R.P. R. Guilbeault, o.m.i., avec le R.F. Voyer, o.m.i., comme chauffeur. Elle doit revenir avec

tout ce dont j'ai besoin pour le voyage dans la Montagne et ramener Sœur Claire-du-Sacré-Cœur qui m'accompagnera.

DIMANCHE, 17. — Après la messe paroissiale, je rencontre la famille Thorn, les seuls Blancs catholiques de la région. Le R.P. Joseph Kelly, o.m.i., de Durban, les accompagne. Ce Père est de Boston; il a fait son noviciat à Tewkesbury, Mass. et il a pris des leçons de chant de nos Sœurs de Buffalo. Comme notre planète est petite!

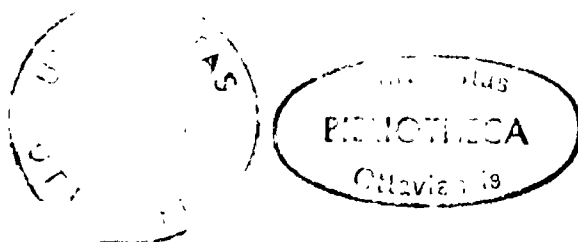
Dans l'après-midi, je pars à cheval avec ma Sœur Saint-Léonidas pour un dernier exercice avant de prendre la Montagne. Nous nous rendons à l'hôpital des Sœurs de la Sainte-Famille voir Mère Louis-Gérard, qui se remet enfin de la grippe apportée de Queenstown. Je profite de l'occasion pour saluer le docteur Antoni Blais et sa famille. Ce médecin, originaire de Québec, pratique ici depuis 1936. Sa femme est venue le rejoindre en 1937. Trois fillettes et deux garçons ornent son foyer. Ils attendent un bateau pour le Canada. Son remplaçant doit arriver en septembre prochain. Comme le docteur Hardegger, le docteur Blais laissera des regrets et des amis en terre africaine.

Le docteur
A. Blais

Pendant la veillée, je regarde des vues de Paray comme préparation immédiate à mon voyage. Sœur Saint-Léonidas, qui y vécut neuf années consécutives, est en mesure de me renseigner.

Après la prière du soir nous arrivent les voyageuses de Pontmain. Sœur Béatrix-d'Assise a apporté le courrier. Une lettre de l'Université du Cap lui annonce qu'en raison de ses brillants succès aux examens du baccalauréat, elle devient bénéficiaire d'une bourse pour la Maîtrise ès arts. Nous la félicitons de cet honneur qui rejaillit sur toute la Congrégation. Elle m'apporte aussi plusieurs lettres du Canada adressées à Pontmain. Pour un moment, j'oublie la distance et je me délecte auprès de mes chères Sœurs d'outre-Atlantique.

LUNDI, 18. — La journée se passe en préparatifs pour le voyage dans la Montagne. Les colis destinés au mulet de charge et les



paquets pour nos sacs de bât sont solidement ficelés. Les pièces du costume de voyage sont mises à la main.

Au milieu de cet empressement m'arrivent trois belles visites: les RR.PP. L. Kieger et M. Guilcher, o.m.i., qui ont tant fait en faveur de notre jeune communauté de Pontmain. Le R.P. Montgrain vient me faire ses adieux; il se rend à Lekolo, dans la Montagne, à une journée de Roma. Je lui annonce mon départ pour Paray. Nous nous souhaitons bon voyage. Sa bénédiction me protégera. Puisse mon humble prière contribuer à lui obtenir un fructueux apostolat!

Sur la fin de la matinée, le R.P. Ferragne, o.m.i., m'accorde une audience. Je règle quelques affaires et lui présente mes félicitations et mes vœux à l'occasion de sa nomination au poste de supérieur. Pour souligner l'heureux événement, je lui offre un beau cingulon blanc.

Le courrier m'apporte trois lettres de l'Agence Cook. Je leur envoie un chèque de cinquante-neuf livres, quatre schellings et neuf pence, dont trente en dépôt sur mon billet de retour. Le reste acquitte des frais de transport et de douane. Je réitère ma demande d'un bateau pour le premier juin.

Dans l'après-midi, je vais à l'hôpital avec Sœur Claire-du-Sacré-Cœur faire nos adieux à Mère Louis-Gérard. Il est convenu que Sœur Claire-du-Sacré-Cœur remplacera le docteur Hardegger dans toute la mesure du possible, en envoyant les patients à l'hôpital et en les y suivant de près. Sa longue expérience et ses capacités personnelles lui donnent déjà une assez grande compétence. Elle complètera la formation de Sœur Thérèse-Angéline au dispensaire.

Je rends visite au R.P. LeBreton, fondateur de la mission de Paray. Comme le contact avec ces héroïques missionnaires fait, mieux que de longs écrits, comprendre la valeur de cette vie de dévouement! Je signale, avec une profonde gratitude, son assistance précieuse dans la traduction, en sesuto, de nos Saintes Règles, du Directoire, des prières de règle et des livres de méditation, qui ont tant aidé et aident encore nos Sœurs indigènes.

MARDI, 19. — C'est le grand jour! Messe à 5h.15. Chant en l'honneur de saint Joseph. La protection de ce saint patron nous sera nécessaire dans le long et périlleux voyage que nous entreprenons. Déjeuner hâtif. A 6h.45, départ en lorry. Nos Sœurs Marie-des-Anges, Saint-Léonidas et Beatrix-d'Assise nous accompagnent jusqu'à la boutique de M. C. Denyer, où nous arrivons à 8h.15. En route, nous avons contourné des montagnes par un chemin qui va montant, traversé la rivière Mahlakeng et les villages de Mafefoane et de Mapotong, salué en esprit le R.P. G. Desrochers à sa mission de Saint-Benoît, admiré les fleurs éclatantes qui décorent les ravins et regardé paître des troupeaux considérables conduits par de tout petits bergers.

Départ
pour la
Montagne

Madame Denyer nous fait le plus gracieux accueil. En quelques minutes, le thé est servi. Nous l'apprécions, car la fatigue se fait déjà sentir. Monsieur Denyer va à la recherche de notre guide, Vincenti, qu'il trouve à quelque distance dans la montagne, avec la mule de charge et nos chevaux.

A 9h.30, nous rejoignons Vincenti. Je monte mon cheval « Basuto »; ma compagne s'installe sur son « Bijou ». Quelques paroles d'adieu. Nos Sœurs prennent le chemin de Roma, et nous, celui de Paray.

Il est 10h.30 lorsque la caravane se met en mouvement. La mule, bien chargée de nos effets, ouvre la marche. Le guide vient ensuite monté sur un bon cheval. Je le suis. Ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur ferme la marche.

En dépit de tous les renseignements que l'on m'a donnés, j'avance vers l'inconnu. J'ignore comment je me tirerai d'affaire. Tout de même, forte d'un devoir à accomplir et appuyée sur la confiance que les prières de toutes mes Filles sont agréées de Dieu, je commence la longue ascension sans aucune crainte. Je pourrais même ajouter que ma faiblesse, mon incapacité m'inspirent la certitude que la divine Providence m'aidera, me protégera. Et puis, c'est la fête de saint Joseph. Notre bonne Mère Marie ne peut se désintéresser de notre sort. Et nos Anges Gardiens, et saint Raphaël, et saint Christophe, et toute la Communauté « grise » du ciel ne

plaident-ils pas en faveur des présentes voyageuses de la Montagne ?

Nous allons à la grâce de Dieu. Comme assurance humaine, j'ai Vincenti, notre bon guide, et ma compagne, garde-malade et habituée de la Montagne, où elle a vécu et voyagé pendant huit ans.

Nature du
pays

Dès le début, j'expérimente du nouveau, non seulement dans le paysage qui devient plus accidenté, mais surtout dans les montées et les descentes abruptes sur des pierres souvent mobiles et lisses. Les cours d'eau se traversent à gué. La mule avance allègrement. De son propre mouvement, elle tourne toujours du bon côté. Basuto se comporte bien. Il suit de près le cheval du guide. Par bonheur, le soleil ne paraît pas; c'est moins fatigant.

Nous montons, montons, montons toujours. Les sommets qui, tout à l'heure, se perdaient dans les nuages, sont maintenant à notre niveau. De cette altitude, le coup d'œil vers les ravins est merveilleux. Les yeux ne se rassasient pas de contempler ces beautés alpestres. Des oiseaux de paradis voltigent au-dessus des lopins en culture. Leur longue queue ondule à chaque mouvement. Tout près de nous, un héron prend son vol.

La caravane longe la rivière Lekidikidi, qu'elle traverse sur des roches glissantes. Les nouvelles hauteurs sont à huit mille pieds d'altitude. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur me dit que nous goûtons déjà au vrai climat de la Montagne.

A 12h.30, nous descendons de cheval pour dîner. Confortablement assises sur un tertre, au versant d'une montagne, nous dégustons lentement le bon goûter préparé par nos chères Sœurs de Roma. Les prières d'usage récitées, je m'apprête à marcher pour me dégourdir, quand, tout à coup, je me sens le cœur faible; je respire difficilement. Ma compagne me fait prendre la position horizontale. Après un quart d'heure d'immobilité, je me sens mieux. Je me rends compte que c'est la raréfaction de l'air qui m'a fait éprouver ce malaise. On me dit que peu de voyageurs font une première ascension dans les hautes montagnes sans éprouver quelque chose de semblable.

Nous nous reposons jusqu'à deux heures. D'énormes corbeaux noirs au col blanc volent bas autour de nous. Les nuages s'amoncellent; ils deviennent menaçants.

A peine sommes-nous remises en selle que la pluie se met à tomber. Heureusement que nous avons de bons imperméables. La route serpente en zigzags, car les montagnes sont trop élevées pour qu'on les gravisse ou qu'on les dévale autrement. A chaque plan nouveau, elle fait un angle souvent fort aigu. Comme elle est généralement très étroite et qu'elle longe des abîmes, à chaque tournant, on se trouve au bord d'un précipice qui donne le vertige. Mais les petits chevaux de la Montagne ont le pied sûr et la bonne Providence veille sur nous, ses missionnaires.

Difficultés
de la route

La route est devenue glissante. Il faut ralentir et même aller aux pas comptés des chevaux. Notre mule est fatiguée, je pense, et son caractère perce. Elle biaise souvent. Il faut que le guide la remette en forme. Au moment le plus critique, elle s'immobilise sur une roche, ou bien elle oblique vers une étroite lisière de terre pour prendre quelque bonne bouchée de blé ou de maïs. Si le guide essaie de la morigéner, elle rue en vraie mule. Après ces escapades, son flair semble lui revenir, à notre grande satisfaction.

Bien que je me sente les jambes engourdies, on ne peut songer à descendre de selle car l'obscurité s'en vient, et il nous reste encore une bonne distance à parcourir avant d'arriver au col de Marakabei. Nous tombons dans le vieux chemin impraticable en temps de pluie. Les chevaux glissent et Vincenti devient soucieux. Par bonheur, la divine Providence a mis un bon samaritain sur notre route: le teacher de la mission de Marakabei. Il parle avec notre guide, prend la bride de mon cheval et se met en devoir de nous remettre dans le bon chemin, celui que le gouvernement a terminé depuis peu. Ma compagne et moi chantons: « Providence de Dieu, je crois en vous, j'espère en vous, je vous aime de tout mon cœur, je vous remercie de tout. » Cela ravive notre courage. La caravane monte, puis descend; remonte et redescend... sur un terrain impraticable. Le teacher ne semble pas incommodé

pour autant. Il converse gaiement avec Vincenti, qui, lui, n'est pas sans se sentir soulagé de se retrouver dans la bonne route. Un chaleureux merci au compatissant teacher, et nous continuons sans lui.

**En danger
imminent**

La noirceur nous surprend dans la dernière et pire montée. Nos bêtes sont fatiguées. Elles avancent lentement, clapotant et glissant sur la route qu'on distingue à peine. Le silence s'est fait. Chacune prie. Nous sentons le danger imminent. La voix tremblante de ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur me parle dans la nuit: « Ma mère, je n'ose pas vous demander comment vous êtes ». Je comprends et son inquiétude et la responsabilité qu'elle sent peser sur elle. Elle a tout fait pour m'aider et ne peut plus rien. J'ai la ferme confiance que, avec l'aide de Dieu, nous sortirons saines et sauvées de cette impasse. Je crains d'aggraver la situation par une parole malencontreuse. Par une grâce spéciale, à cette heure de danger imminent, je reste calme, me sentant privilégiée que Dieu me trouve digne de traverser quelques-unes des difficultés de nos missionnaires. Je réponds à ses inquiétudes par des paroles encourageantes et un franc rire qui la remettent un peu, je crois. Je sens que les autres ont peine à tenir leur monture debout, et ce sont des habitués. Mais moi, j'ai tant de prières qui m'aident!

On signale le col que nous devons traverser, tout en haut. Comme cela semble loin! Vincenti juge à propos de prendre la bride de mon cheval. Il laisse aller le sien avec la mule. Le pauvre garçon n'en peut plus. Il tombe dans la boue.

Enfin, nous atteignons le col — « Koro » en langue indigène. Vincenti demande à Sœur Claire-du-Sacré-Cœur de m'avertir qu'il faut me tenir ferme, car la pente est raide et glissante. Tout en bas dans les ténèbres, une petite lumière nous apparaît. C'est la mission et donc le salut. Nous multiplions les invocations à nos Anges Gardiens et à nos Mères décédées.

Après une dizaine de verges, le guide déclare qu'il ne voit plus le chemin. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur sait la route dangereuse. Alors, ne voulant pas courir de risque, elle suggère au guide de crier aussi fort qu'il peut pour qu'on vienne à notre

secours. Et aussi fort qu'il peut, le pauvre garçon lance l'appel : « Frère Labrecque! Frère Labrecque! » Ma compagne, qui pense qu'on reconnaîtra sa voix, se met aussi à crier : « Frère Labrecque! ce sont les Sœurs Grises ». Une lumière qui va et vient nous dit que nous avons été entendus. « Où êtes-vous? Etes-vous dans le chemin du gouvernement? » nous crie le Frère. Sur notre réponse affirmative, il lance l'avertissement : « Restez là! Je viens à vous. Vous êtes proche d'un précipice! »

Il pleut toujours. La petite lumière monte, monte. Elle approche. Le cheval du guide a pris peur devant cette lumière et se met à ruer. Peu s'en faut qu'il n'atteigne le Frère à la tête. Enfin, notre sauveur arrive jusqu'à nous. Quel soupir de soulagement s'échappe des poitrines! Le Frère conseille de laisser le chemin qui est long et dangereux, et de le suivre avec précaution. Muni de sa lumière de poche, il prend la bride de mon cheval et me recommande de bien me tenir. Le pauvre Frère trébuche ici et là; il tombe même, se relève et continue vaillamment la descente. Les chevaux sont à la veille de fléchir, tellement ils sont fatigués. J'entends Sœur Claire-du-Sacré-Cœur encourager le sien qui butte à chaque pas.

A un certain moment, les genoux de Basuto ont dû fléchir, car, en un instant, j'ai quitté la selle et je tiens mon cheval par le cou. Un faux mouvement, et je tombais, tête première, dans l'abîme. « Tâchez de vous remettre en position », me dit le Frère, « et d'une main, tenez l'arrière de la selle ». Je fais tout à la lettre et la descente se poursuit. Enfin, le cher Frère annonce que nous sommes assez proche de la mission pour descendre de cheval. Comme j'ai les jambes engourdies, Sœur Claire-du-Sacré-Cœur vient à mon secours. Elle me reçoit dans ses bras en exclamant un « Deo Gratias » significatif. Appuyée d'un côté sur le Frère et de l'autre sur ma chère compagne, je descends le reste de la côte, piétinant dans la boue, comme les autres d'ailleurs.

Le R.P. Raymond Fortier, o.m.i., curé de Sainte-Anne Marakabei d'Auray, nous accueille avec sympathie. Comme le R.P. Emile Gilbert, o.m.i., curé de Marakabei, est allé faire du ministère dans ses stations, le Père Fortier s'était offert pour garder la

mission au cas où nous arriverions. Nos charitables hôtes nous installent dans leur salle de récréation. La chaufferette est allumée. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur a la tête et les épaules mouillées: son chapeau prenait l'eau. Moi, ce sont les pieds. On me passe les bas de Monseigneur, des pantoufles et des caoutchoucs. Un cordial ramène la vigueur dans nos membres engourdis. Un bon souper chaud et bien apprêté finit de nous restaurer. Le bon Frère Labrecque s'occupe de notre guide et de nos bêtes. Le pauvre Vincenti a bien besoin de se ravigoter. Les dangers de la route l'ont aussi fortement secoué.

On nous conseille de faire la grasse matinée demain, car c'est alors surtout que nous nous sentirons brisées par tout le corps. Nous souhaitons bonne nuit aux braves missionnaires, allons à la chapelle saluer Notre-Seigneur et le remercier de sa protection, puis nous nous retirons pour prendre notre repos.

MERCREDI, 20.— Je m'éveille avant que le Frère annonce le lever par un coup de sifflet. J'ai les membres endoloris, mais je me sens assez bien, ma compagne aussi, pour assister à la messe et communier. Il pleut à verse. Aux repas, la conversation roule sur les événements de la veille. Le Père et le Frère nous disent leur côté de l'histoire. Pendant qu'ils prenaient leur récréation de règle, un Indigène entre et dit sans préambule: « Viens vite, Frère. On t'appelle en une langue étrange ». D'un bond, le Frère est dehors. Il pense d'agiter son projecteur pour nous signifier qu'il vient sans retard. Maintenant que tout est passé, nous trouvons ample matière à rire.

R. P. E. Gilbert, o.m.i.

Dans l'après-midi, je crois sage de prendre quelque repos. Ma compagne en fait autant. A cinq heures, le R.P. Gilbert arrive de sa station à bride abattue, tout trempé et souffrant du froid. Je me présente à lui sur la galerie. Il me salue par ces mots: « Quel honneur vous nous faites, ma Mère! C'est la première fois depuis la création du monde qu'une Supérieure Générale vient à Marakabei! » Le bon Frère Labrecque s'empresse autour de son curé; il renouvelle en sa faveur les délicatesses qu'il nous a prodiguées la veille.

Après le souper, les Pères nous entretiennent des coutumes des Basutos. Certaines de ces coutumes tout imprégnées de paganisme persistent toujours. La plus farouche est, sans contredit, le meurtre rituel. Ces sacrifices humains, véritables assassinats, sont pratiqués par les sorciers à la demande de chefs encore païens, afin de se procurer de la médecine dans laquelle entre une certaine quantité de chair humaine. Les victimes sont choisies à l'avance. Ce choix est souvent déterminé par la haine ou la cupidité. On poursuit le malheureux jusqu'à ce que, de guerre lasse, il roule dans un précipice ou tombe sous les coups des meutriers. On le transporte alors en lieu sûr, presque toujours un antre profond. On lui enlève les parties requises: yeux, tranches de chair, foie, cœur, le plus possible pendant que la victime vit encore. Ces parties sont rôties. La graisse qui en sort est mêlée au joala, fameuse bière de sorgho hautement fermentée. Voilà la médecine. On comprend la terreur des pauvres Indigènes à la pensée que le sort peut tomber sur eux. Plusieurs de ces meutriers ont subi la peine capitale; quelques autres ont été réprimandés; mais la pratique persiste quand même. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur s'aperçoit que ces détails m'effraient. Par signes, elle s'efforce, mais en vain, d'attirer l'attention des narrateurs qui poursuivent jusqu'au bout. Comme il faut prier pour la conversion de ces pauvres païens!

Meurtres
rituels

JEUDI, 21. — La pluie tombe toujours. Impossible de se mettre en route. Nous avons deux messes ce matin dans la chapelle des Pères. C'est édifiant de voir les Indigènes se rendre assez tôt pour faire la prière du matin en commun. Pendant la messe, prières et cantiques se succèdent. Après la messe, action de grâces en commun. L'Angélus se dit avant de partir. Pendant la matinée, la pluie cesse. Après le dîner, le R.P. Fortier retourne à sa mission qui est à deux heures de cheval d'ici. La pluie recommence à quatre heures.

Le R.P. Gilbert est médecin à ses heures, voire chirurgien. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur lui vient en aide pour mettre dans le plâtre le bras qu'une Noire vient de se fracturer. Il est,

en outre, maître de poste. Un missionnaire doit être de tous les métiers.

VENDREDI, 22. — La pluie tombe à boire debout. Des cascades torrentueuses descendent de la montagne. La rivière Senqunyana est trop grossie pour être traversée en bateau. Cela semble paradoxal; mais le courant est tellement fort que personne n'ose s'y aventurer. De lundi à aujourd'hui, il est tombé cinq pouces et demi de pluie. La radio rapporte que cette condition est générale.

La température est froide; c'est une vraie journée d'automne. Je ne suis pas sans penser que c'est le printemps au Canada, et que tout s'apprête à bourgeonner.

Vers dix heures, le temps s'éclaircit. Quelques coins bleus se dessinent dans le ciel, qui reste chargé et lourd. Un vent bienfaisant souffle et le soleil peut se percer un passage. Père et Frère sont tellement bons pour nous que nous demeurons en paix jusqu'à ce que les chemins soient praticables.

Le R.P. Gilbert nous fait visiter son domaine. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur, qui est passée ici il y a trois ans, trouve que la mission n'est plus reconnaissable. La résidence des Pères est en belle pierre dure, d'un beau gris-bleu. Les joints ont été tirés. On y trouve un bureau, une salle de récréation, quatre chambres à coucher et une chapelle privée. Le tout est peinturé à l'huile dans des couleurs qui s'harmonisent bien. Sur le devant de la maison s'étend une véranda avec perron en pierre de plusieurs marches. Deux gros pins l'encadrent. Une bordure d'aloès de la montagne, variété qu'on ne trouve qu'ici, et d'abondantes fleurs garnissent la terrasse, elle-même retenue par un mur solide. L'école se fait dans la nef de l'église, la chapelle privée des Pères étant à l'usage commun sur semaine.

La nouvelle église commence à sortir de terre. La pierre gris-bleu des murs provient d'une carrière rapprochée. Elle sera spacieuse, aura une sacristie, des arches en ciment et un campanile. Les Indigènes prieront dans une atmosphère de beauté. Le presbytère neuf sera construit à côté, sur un terrain plus élevé.

La mission est dotée d'un verger, d'un jardin potager, d'un moulin à farine, d'un enclos où les troupeaux trouvent un gîte pendant la nuit, d'un poulailler où circulent poules, dindons et canards. Comme le Père Gilbert, le Frère Labrecque est de tous les métiers: fermier, meunier, maçon, menuisier et peintre décorateur.

En remontant au presbytère, nous arrêtons pour prier sur la tombe du R.P. J.-M. Rousseau, le premier oblat canadien décédé au Basutoland (1933). Ses deux frères, le R.P. J.B. Rousseau, o.m.i., et le Frère Paul Rousseau, o.m.i., sont tous deux missionnaires dans ce même pays.

R. P. J.-M.
Rousseau,
o.m.i.

SAMEDI, 23. — Il pleut toujours. Ma compagne et moi en sommes vraiment décontenancées. Le bon Père Gilbert s'amuse fort de notre déconfiture: ce qui nous met à l'aise. A la première éclaircie du ciel, il me montre, à l'horizon, les montagnes que j'aurai à gravir pour atteindre Paray. C'est chaîne après chaîne que nous devons traverser. Heureusement que mes Filles prient pour moi et que la divine Providence veille sur son humble émissaire.

Vincenti n'est pas bien. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur craint qu'il ne fasse de l'obstruction intestinale. Le Père Curé entend sa confession et, par mesure de prudence, l'installe dans une hutte rapprochée du presbytère.

DIMANCHE, 24. — Soleil glorieux à notre réveil. Comme cela fait du bien au cœur des voyageuses! Les chemins sont trop détrempés pour que nous songions à remonter en selle aujourd'hui. La journée sera donc entièrement consacrée au Seigneur. Communion à huit heures de la matinée dans la chapelle privée des Pères. Plusieurs Indigènes viennent aussi recevoir Notre-Seigneur. Grand'messe à 10h.30. L'assistance est nombreuse. On nous a placées sur deux prie-Dieu du côté de l'Épître. En avant, plusieurs fillettes, le visage reluisant. En arrière, les femmes avec châles et tukus de toutes les formes; la plupart ont le visage bien graissé. « La peau des Noires nécessite ce cosmétique », m'a-t-on dit à Pontmain. La

vanité y trouve peut-être aussi son compte. Quand elles n'ont pas de vaseline, elles emploient n'importe quelle substance grasse: d'où le nuage de mouches qui accompagne les femmes de Marakabei, ce matin.

Les hommes sont du côté de l'Évangile, selon la coutume du pays. Près de l'autel se tiennent une dizaine de garçonnets de huit à dix ans, bien enveloppés dans leurs couvertures: bergers qui suivent la cérémonie avec beaucoup de recueillement, ce qui ne les empêche pas de rouler de côté et d'autre leurs grands yeux blancs.

Les gens récitent ensemble les prières de la messe. Ils en chantent certaines parties, toujours à plusieurs voix. Nombreuses communions et longue action de grâces en commun.

Après la messe, ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur va voir notre pauvre Vincenti. Elle ne le trouve pas bien du tout. C'est avec inquiétude que nous le laisserons au départ. Heureusement qu'il est entre les mains du Père Gilbert, dont nous connaissons la grande bonté de cœur et l'expertise en matière médicale.

Après le dîner, autre spectacle bien édifiant à l'église, où la foule est compacte. Chemin de la Croix chanté et fait avec ferveur. Après la Bénédiction, un Indigène protestant est reçu au catéchuménat. Il s'agenouille à la balustrade, reçoit une courte exhortation et une bénédiction, après quoi le prêtre lui passe au cou une médaille de la Sainte Vierge pendant que l'assistance chante le cantique d'usage.

Au sortir de l'église, je rencontre la mère et la sœur de notre Sœur Indigène, Louisa-Maria, actuellement à Paray.

Les RR.PP. Desrochers et Guilbault, o.m.i., nous arrivent au souper. Ce dernier est le visiteur officiel des écoles catholiques du Basutoland. Sur leur affirmation que les chemins sont praticables, nous décidons de partir demain matin.

LUNDI, 25. — Annonciation de la Sainte Vierge. La visite arrivée hier soir nous favorise de trois messes.

De nouveau
en route

A 9h.45, nous reprenons nos montures avec Koko, notre nouveau guide. Prévoyant que la traversée de la rivière

Senqunyana sera difficile à cause de la crue des eaux, le bon Frère Labrecque nous accompagne jusqu'au gué. Nous y arrivons après une demi-heure de chevauchée. Libérés de leurs fardeaux et de leur attelage, la mule et les chevaux traversent comme ils peuvent dans l'eau glacée. Une chaloupe reçoit Koko et notre bagage. Vu de la rive, le spectacle est des plus intéressants. Une ânesse bien chargée traverse bravement, éperonnée par son maître et suivie de son ânon. Quelques Noirs passent sur leur monture; ils ont de l'eau jusqu'aux genoux. D'autres vont à pied, dans l'eau jusqu'au cou. Un Indigène prête son concours aux nécessiteux. Sur la rive opposée, de nombreux troupeaux de moutons et de chèvres se désaltèrent là où la pente est moins escarpée.

Le Frère nous a trouvé un rameur expert, et nous voilà tous quatre installés dans un bateau construit par le Frère aux frais de la Mission de Marakabei. Les services d'un autre homme ont été retenus pour nous aider sur l'autre bord. Comment remercier le bon Père Gilbert et son « apôtre inconnu » pour tant de délicate charité?

Nous reprenons l'escalade des montagnes à 11h.15. Le **Laurenti** dîner se prend près d'une jolie cascade. Un peu de repos et de nouveau, en selle. A 3h.45, nous atteignons la mission de Laurenti, à huit mille trois cents pieds d'altitude. Son desservant, le R.P. Fortier, o.m.i., est absent. Le teacher et sa femme nous donnent l'hospitalité pour la nuit, dans une hutte. L'installation est sommaire. Une table, deux chaises et deux lits de camp constituent le mobilier. Un des lits est un prêt gracieux que le Père Gilbert nous a fait ce matin. Madame prépare le thé, la soupe et les fèves, autre délicatesse du R.P. Gilbert. Le souper est appétissant.

A 6h.30, la cloche nous appelle à la hutte-église pour la prière du soir. Il y a chant et récitation de l'Angélus. Les enfants nous entourent à la sortie. Ils s'éloignent joyeux en dégustant les bonbons que Sœur Claire-du-Sacré-Cœur leur a distribués. Après avoir écouté le babil du cours d'eau qui jase tout au fond du ravin et contemplé les étoiles, nous prenons

notre repos. Le sommeil prend du temps à venir sous ce toit de paille.

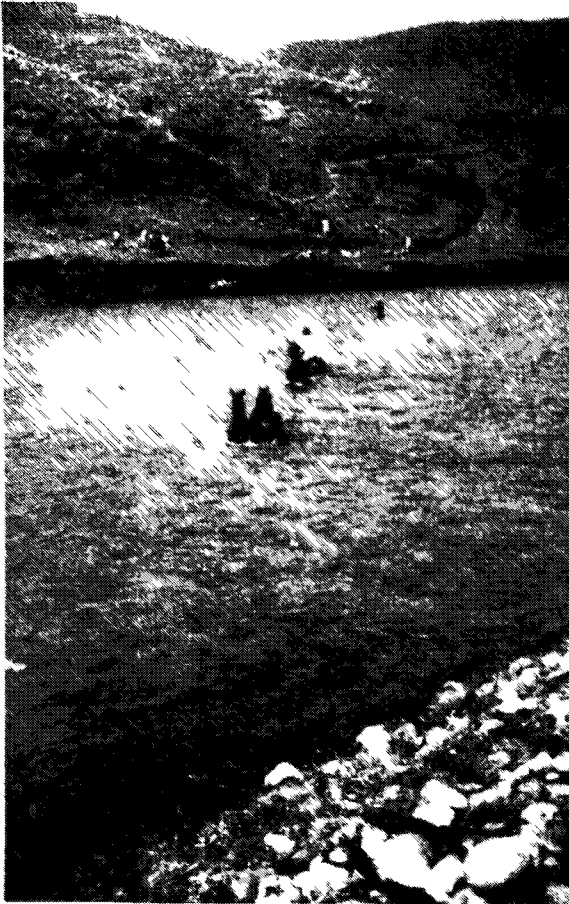
**Dernière
étape**

MARDI, 26. — Koko nous a devancées. Au réveil, nos montures attendent bien chargées. Déjeuner hâtif et nous partons, non sans avoir confié à la garde du teacher le lit de camp du R.P. Gilbert, o.m.i. Josefa, le beau-frère du teacher, nous accompagne jusqu'à la rivière Mantsonyane. L'eau est encore haute. Nous y entrons sur nos montures. L'inégalité du lit fait trébucher la bête, qui doit déjà résister au courant qui l'entraîne. Quant à nous, nous devons constamment nous mettre en garde contre le vertige. J'en sors les pieds mouillés par les éclaboussures. Encore une expérience.

Le paysage est d'une majesté dantesque tant les montagnes sont hautes et les ravins profonds. Des oiseaux de paradis voltigent un peu partout. Des troupeaux paissent sur des pentes si abruptes qu'on dirait qu'ils y sont accrochés. Sur une hauteur assez éloignée, le profil d'un cavalier se dessine très net contre un ciel d'une limpidité inconnue au Canada. A un tournant de la route se présente le tableau de quatre petits bergers accroupis autour d'un feu, occupés à se faire griller du maïs; les épis sont déposés sans cérémonie sur du lisou (bouse de vache) sec. Je me demande quelle saveur ils auront.

**Chemins de
montagne**

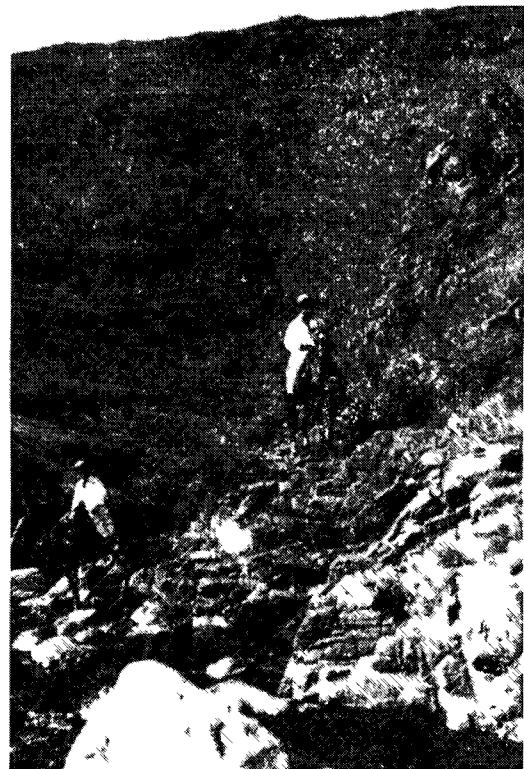
Nous suivons tantôt le vieux chemin, tantôt le chemin du gouvernement. L'expression sonne mieux que la réalité. Ce chemin du gouvernement va en zigzag sur le flanc des montagnes. Ici et là, une bordure de pierres le retient en place. De distance en distance, traversant le chemin à angle droit, deux rangées de pierres espacées de trente pouces environ forment une espèce de canal par où s'écoule l'eau des hauteurs qui, en certains endroits, atteignent douze mille pieds d'altitude. Comme le cheval a souvent la fantaisie de tenir le bord, il ne faudrait qu'un faux pas pour nous entraîner au fond de l'abîme. Sur certains sommets, le sentier ne dépasse guère un pied de large. C'est à nous en donner des frissons; il vaut mieux ne pas regarder en bas trop souvent, surtout pour les débu-



★

Traversant la rivière Sengunyane

★



★

S E Mgr J BONHOMME, dans les montagnes du Basutoland On descend une pente pour en remonter une autre

★



L'hôpital de Paray avec ses dépendances



★

Le R. P. J.-B. CARON,
o.m.i., curé de Paray,
avec la T. R. Mère
générale et le personnel
du couvent.

★

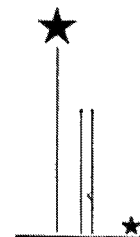


A PARAY

R. S. MARIE-LÉONARD, sup., R. Frère VIEN, o.m.i., T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup. gén., R. Frère FILTEAU, o.m.i., M. VALENTINUS KOTELO, teacher, et les garçons pensionnaires.



En avant: Docteur B. HARDEGGER, R. P. Paul CORNELLIER, o.m.i., ancien curé, R. P. JALBERT, o.m.i., R. Fr. VIEN, o.m.i., et notre guide VINCENTI, alors Frère Oblat.. (Ancienne photo prise à Paray)



tants en équitation. Étonnant le nombre des rivières, desséchées la plupart du temps, que nous avons à traverser. Sur ces hauteurs dénudées, l'ardeur du soleil est telle que, sans mon chapeau colonial, j'aurais fait de l'insolation. Constatation étrange: le côté du corps exposé au soleil rôtit presque, alors que l'autre gèle.

Il est 3h.30 à ma montre lorsque ma compagne m'indique **Paray** quelques toits devant nous. C'est l'hôpital de Paray, terme de notre voyage. Le guide prend les devants avec la mule. Bientôt, je vois sortir une Sœur, puis une autre et d'autres encore. On sort, on rentre, on sort de nouveau, on s'agite, on avance précipitamment dans le chemin. Des exclamations résonnent jusqu'à nos oreilles. En quelques instants, je les serre toutes dans mes bras. Comme elle m'émeut cette première rencontre avec mes Filles de la Montagne! Ensemble nous allons remercier Notre-Seigneur à la chapelle. Pendant ce temps, mon « Basuto » est parti en délégation vers le couvent, à un mille de distance.

On nous sert le thé sans tarder; nous causons gaîment, **Réception** Sœurs Grises — noires et blanches. Ce n'est pas long, car Sœur Marie-Mastai a tôt fait de monter le cheval du guide; Sœur Marie-de-Jésus, « Rex »; et moi, le fameux « Boliba ». La cavalcade, mule en tête, part vers l'autre groupe gris qu'il me tarde de saluer. Monté sur mon « Basuto », Andréas, un de nos pensionnaires, fait l'office d'éclaireur. Menant sa monture à une allure vertigineuse, le garçon agite frénétiquement un semblant de drapeau au bout d'une longue perche. Voilà qu'aussitôt les filles pensionnaires descendent la côte en chantant, dansant, faisant résonner toutes les cloches et clochettes de la mission. Les garçons suivent avec des signes de joie identiques. Comme « Boliba » menace de prendre peur devant cette manifestation neuve à ses yeux d'animal, Koko le conduit par la bride. Nos Sœurs arrivent. Les premières effusions de la rencontre ne se décrivent pas.

Le R.P. J.-B. Caron, o.m.i., curé, m'attend près du presbytère. Avec lui sont les RR.P.P Guilbeault et Desrochers, qui viennent d'arriver. Ces derniers nous apprennent que notre

guide, Vincenti, est mort pendant la nuit de lundi. Nous lui devons plus qu'un regret, car il nous a été si secourable pendant la partie tragique de notre voyage. Nous nous rendons à l'église pour le chant du « Magnificat ». Sœur Claire-du-Sacré-Cœur et moi ajoutons un « De Profundis » pour l'âme du défunt.

En retournant au couvent, j'aperçois les garçons et les filles qui continuent à s'en donner à cœur joie. Cette réception improvisée est un véritable succès.

Nous prenons le souper en famille. Sont restées à l'hôpital les seules religieuses indispensables; les autres sont avec nous. La conversation s'engage sur Ottawa et Paray. Le temps passe trop vite pour tout ce que nous aurions à nous dire, et c'est trop tôt l'heure du repos. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur occupe la hutte du docteur Hardegger, et moi, sa chambre à coucher.

Visite cano-
nique

MERCREDI, 27.—Comme je suis ici pour environ deux semaines, je prends la matinée pour m'installer. Le R.P. Guilbeault visite les classes pendant la journée. Contentement de la part du visiteur et des visitées. C'est l'idéal en l'occurrence, j'en remercie le bon Dieu. A quatre heures de l'après-midi, je fais l'ouverture de la visite officielle au couvent. Dans la soirée, le R.P. L. Hamel, o.m.i., revient d'une station voisine. Je suis heureuse de le saluer et de lui donner des nouvelles de ses trois sœurs: nos Sœurs Sainte-Brigitte, Louis-Ephrem et Sainte-Azélie.

JEUDI, 28. — Les RR.PP. Guilbeault et Desrochers quittent la mission. C'est avec bonheur que je consigne ici les inappréciables services rendus par le Père Guilbeault à nos Sœurs enseignantes du Basutoland, surtout à nos étudiantes de Roma.

Sœur Claire-du-Sacré-Cœur débute à l'hôpital comme remplaçante du docteur Hardegger. Assistée de Sœur Thérèse-Angéline, elle opère un genou. Cela augure bien.

VENDREDI, 29. — Comme le R.P. Hamel est seul à Paray, les Sœurs de l'hôpital viennent entendre la messe à l'église. Après

le déjeuner, je reçois 'Me Maria, épouse du défunt grand chef Ntaote et mère de notre Sœur Marguerite-d'Youville. Quelques femmes du Moreneng l'accompagnent. Je lui offre un **Me Maria** chapelet en nacre de perle, monté en argent. Elle me présente les femmes de sa suite: Agnès, sa fille, puis Amélia, Cléopha, Alix-Maria et Anna. Toutes acceptent de poser pour moi. Une des femmes tourne et retourne en tous sens le tuku de l'ex-cheffesse Maria, jusqu'à ce qu'elle décide qu'il lui sied très bien. Le portrait témoigne du succès.

Ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur vient saluer les visiteuses. Explosion de joie! Elles se mettent à lui chanter en battant des mains: « Nos larmes se taisent »; puis, se tournant vers moi, elles entonnent aimablement: « Peuples, réjouissons-nous aujourd'hui ». Je leur ai distribué des médailles de notre Vénérable Mère d'Youville.

La réunion du personnel enseignant catholique de la région me fournit l'occasion de rencontrer les teachers, ces dévoués auxiliaires du missionnaire. Tous portent un cachet de distinction naturelle qui frappe au premier abord. Le R.P. Curé étant occupé avec eux toute la journée, j'ai, dans l'après-midi, le privilège de baptiser un bébé qui n'a qu'un souffle de vie. Je nomme la fillette Maria.

SAMEDI, 30. — Visite de Madame J. Van Jaarsoeld, femme du boutiquier de Thaba Tseka, charmante personne fort sympathique aux religieuses. Le courrier de Paray vient de cet endroit.

DIMANCHE, 31. — Le régime d'hiver commence aujourd'hui. **La mission** Au Canada, c'est le printemps. Messe à 7h.30. Après le déjeuner, je profite du beau soleil pour poser des portraits: groupes des Sœurs, des filles et des garçons pensionnaires, M. Valentinus Kotelo, le teacher; les Frères Firmin Vien et Pierre Filteau, o.m.i. En me rendant à l'église, je visite la hutte des employés et celle du teacher. Un collège d'imposantes dimensions pour l'endroit, avec coupole, a été construit pour les garçons. Un corridor le sépare en deux grandes pièces: d'un

côté, salle commune avec lavabo et cases individuelles; de l'autre, dortoir où sont disposés avec ordre matelas et couvertures; on y voit aussi quelques peaux apportées de la hutte familiale. Au bout, réfectoire avec longues tables et bancs; cuisine où une Indigène apprête la nourriture du pays. L'enseignement se donne dans des locaux spéciaux, aménagés à coup d'intelligence et d'industrie de la part du Père Curé et des Frères de la Mission.

Le dimanche à Paray

Messe à dix heures. L'église est complètement remplie. Comme ailleurs, les hommes occupent le côté de l'Évangile; les femmes, celui de l'Épître. On dit que les femmes de la Montagne tiennent plus à leur turban que celles de la Plaine. J'en vois ici de tous les genres. La plupart des femmes se tournent autour de la tête un linge quelconque dont les bouts qui dépassent quelque part cachent souvent une partie du visage. D'autres ne font que plier le linge pour le poser délicatement sur la tête. A la rigueur, elles se contenteront d'un bout de laine sur leurs cheveux crépus.

Thérèse

Près de moi, Thérèse assiste à la messe, accroupie dans l'allée. La chère vieille a adopté cette place depuis longtemps. La Supérieure a coutume de lui indiquer l'endroit dans son livre de prière. Ignorant que je puis l'obliger, j'ometts la formalité d'usage. Assise par terre, Thérèse a déposé son livre près de notre agenouilloir. Elle le palpe de temps à autre, se frappe la tête chaque fois sur l'appui-mains de notre banc. Voyant que je ne comprends pas, elle reste tranquille et se contente de chanter, d'une voix de stentor, les bribes de cantiques qu'elle sait. Elle porte une tuque de laine verte et le châle traditionnel. C'est probablement une belle âme.

Vincenti

Du haut de la chaire, le Père m'adresse quelques mots de bienvenue, parle de nos œuvres et du but de ma visite. Il recommande aux prières l'âme de Vincenti, en annonçant aux paroissiens qu'il dit la messe pour lui. Le brave garçon était bien connu ici. Originaire de la mission de Gethsémani, Vincenti Masumo était entré à Villa-Maria, noviciat des Frères convers indigènes. En 1943, une obédience l'envoie au presbytère de Paray. L'année d'après, il est opéré d'urgence

pour l'appendicite. Après sa convalescence, il retourne au siècle. Domestique de Ntaote, il continue de mener une vie édifiante. Le docteur Hardegger avait retenu ses services pour descendre à Roma. Elle nous l'offrit comme guide. On sait le reste.

J'assiste au chemin de la Croix avec la paroisse. L'église est encore pleine. Thérèse suit le Père et ses deux acolytes tout le tour de l'église. C'est une vieille coutume qu'on respecte chez elle. Comme à la messe, le chant, beau et pieux, est en parties.

Après le dîner, je dois m'éclipser, car ici comme à Butha **Réception** Buthe et à Pontmain, on m'a préparé une réception officielle. A deux heures, la Supérieure du couvent, Sœur Marie-Léonard, vient me chercher. La séance a lieu à l'église, d'où l'on a enlevé le Saint-Sacrement. La scène est à l'arrière. J'entre par là, face à l'auditoire. Applaudissements et acclamations.

Voici le programme exécuté avec une perfection surprenante:

1. ADRESSE DE BIENVENUE, par M. Valentinus Kotelo, très heureux dans l'expression de ses vœux. Il débite le tout de mémoire, avec aisance et affabilité.

2. WELCOME SONG, par les grands élèves de Sœur Supérieure, (Standard V et VI). Belle tenue et beau chant.

3. Chant, KOENA BOLIBA, par les garçons pensionnaires. Je n'en reviens pas d'entendre ces enfants chanter des pièces difficiles, avec un art remarquable.

4. CHANT MIMÉ, par les petits qui, sans se déplacer, chassent des poulets imaginaires avec un naturel charmant.

5. Drame: THE LAD OF LIMA, tableaux 1, 2, 3. C'est l'histoire édifiante de saint Martin de Porrès, un Noir dominicain. Un narrateur lit une partie explicative; les personnages costumés continuent l'action.

6. CHANT EN ZOULOU, par les filles pensionnaires; elles se tiennent comme de vraies demoiselles. Puisse Dieu nous susciter de nombreuses vocations religieuses parmi elles!

7. THE LAD OF LIMA, tableaux 4, 5.

8. RECITATION AND SONG, par les élèves des Standards I et II.

9. THE LAD OF LIMA, tableaux 6, 7, 8. Les grands garçons de Sœur Marie-Léonard se sont bien acquittés de leurs rôles.

10. SONG: par les garçons et filles pensionnaires des Standards V et VI. Chant magnifique, en parties, exécuté sous la direction du teacher. C'est la digne fin d'un beau programme.

Le teacher me demande d'adresser quelques mots. Je dis la fierté des Sœurs Grises de la Croix d'avoir été les premières appelées à faire œuvre missionnaire d'enseignement et d'hospitalisation dans la Montagne. Je remercie les Révérends Pères Oblats de Marie-Immaculée, dignement représentés par le curé actuel, le R.P. J.-B. Caron, de leur grande charité envers leurs aides apostoliques féminines et des sages directives qu'ils leur ont données. Je félicite le teacher de sa belle adresse, et les enfants, du savoureux programme qu'ils nous ont servi. A tous les assistants, restés très nombreux après le chemin de la Croix, je redis mon bonheur d'être parmi eux.

Le R.P. Caron explique ensuite la pièce de résistance: THE LAD OF LIMA, dont il tire d'excellentes leçons pour les petits comme pour les grands. Il traduit ensuite la deuxième partie de mon discours, le teacher s'étant chargé de la première. La fête se termine par l'hymne national: LESOTHO.

A la vérité, j'ai été littéralement ébahie du savoir-faire des élèves. Si je suis des plus fières du travail de nos Sœurs, je n'ignore pas à quel prix on obtient de tels résultats.

J'ai reçu des cadeaux. 'Me Maria Ntaote m'offre un mouton; d'autres me présentent: balais, nattes, poterie, « motlotlo » ou sac pour couler la bière, quelques schellings. Le plus précieux de tous est sans contredit le beau nom dont on m'a décorée: Ma Khotso, Mère de la Paix.

Bière de
de sorgho

Le motlotlo, sac cylindrique d'environ six pouces de diamètre et dix-huit pouces de profondeur, est fait de paille admirablement enlacée. La bière est à base de sorgho, de levure et d'eau. L'alcool y figure pour moins de cinq pour

cent. Après ébullition, la liqueur est tamisée dans cette passoire que le fabricant tord avec force pour en extraire le liquide. Cette bière, couleur d'ambre foncé, est très dense, quelque peu acidulée, rafraîchissante et agréable au goût. Le sorgho, riche en vitamine C, constitue le mets principal du régime des scorbutiques.

Le souper réunit le personnel religieux des deux maisons, puis c'est la réception communautaire qui se déroule. Chant: **VIVAT-HYMNE ET PRIERE**; adresse; présentation d'un album d'aquarelles représentant nos cinq maisons du Basutoland vues à vol d'oiseau, ouvrage de Sœur Marie-Mastaï. Sœur Louisa-Maria, indigène, m'offre un magnifique tapis et un sous-plat qu'elle a confectionnés, et très habilement.

Comment ai-je pu retenir mes larmes en entendant les paroles touchantes que ces habituées de la souffrance m'adressaient avec tant de joie? N'ai-je pas raison d'être fière d'elles? Combien de traits d'héroïsme leurs Anges Gardiens ne pourraient-ils pas raconter? Quand on les voit à l'œuvre là où l'obéissance les a placées, on pressent les drames qui ont dû se dérouler au fond de l'âme, avant qu'elles puissent crier « Victoire ». Les religieuses aiment leurs emplois et s'y dévouent avec générosité sous la garde du Sacré-Cœur. Il y a un attrait surnaturel qui fait qu'on s'attache à l'œuvre apostolique.

Le reste de la soirée se passe à causer de la famille religieuse tant aimée. Quand l'électricité fait défaut à neuf heures du soir, comme d'habitude, la lampe prêtée par le bon Père Curé continue d'éclairer des figures épanouies. La veillée se prolonge aux dépens du sommeil, mais ce n'est pas tous les jours que s'établit un pareil contact entre la Mère et ses Filles africaines de la Montagne.

LUNDI, 1er AVRIL. — A sept heures de la matinée, grand-messe de Requiem, pour le repos de l'âme du R.P. Paul Cornellier, o.m.i., ancien curé de Paray. Les religieuses, les femmes du Moreneng et d'autres personnes, les élèves externes et pensionnaires en corps, y assistent. Il n'est pas oublié de nos Sœurs, ce bon

Père, qui leur a fait tant de bien; elles ont l'assurance que, du haut du ciel, il continue à les aider.

Les classes

Dans l'après-midi, je visite les classes, commençant par celle de Sœur Supérieure: vingt-huit grands élèves, garçons et filles; local étroit, mais bonne atmosphère. On sent qu'il s'y fait du travail sérieux. Sur le terrain d'en face, les garçons m'exécutent six danses typiques dont la dernière simule la préparation d'une peau. Ces évolutions sont toujours accompagnées de chants.

L'École ménagère, dite industrielle, se fait dans la même bâtisse que les Standards V et VI. Sœur Thomas-Edmond, mulâtre originaire du Transvaal, en a la direction. Neuf élèves régulières et les filles du Standard VI suivent ce cours, trois heures par semaine. Sans être complet, l'ameublement est de bonne forme. Il y a même trois machines à coudre.

Les grands élèves bénéficient de cours pratiques en agriculture. Leur jardin témoigne de l'excellent travail des professeurs et de l'application des élèves.

De l'autre côté de l'église, une même pièce séparée par un rideau renferme deux classes. Dans l'une, le teacher enseigne à quarante-cinq élèves des Standards III et IV. Tableaux bien garnis et salle décorée avec goût sont au crédit de M. Kotelo. Dans l'autre, Sœur Louisa-Maria instruit vingt-sept élèves des Standards I et II. Attention et ordre parfaits en dépit des inconvénients du local. Au tableau, je lis un chant à trois parties, noté en tonique sol-fa. Cette notation est aussi celle des cahiers de cantiques à leur usage. Le chant en parties ne leur crée jamais d'embarras. Ils solfient à vue d'œil, avec une certitude étonnante. Décidément, le Noir est bien doué au point de vue musical.

La classe du Grade I, particulièrement intéressante, se fait dans une hutte à part. Ici comme ailleurs, au lieu de frapper avant d'entrer, on dit simplement koko, et le devoir de politesse est rempli. Les enfants s'assoient en cercle sur un banc à même le mur. Ceux qui n'y trouvent pas place restent par terre. Ils n'en paraissent pas moins heureux. Le matériel scolaire est adéquat et suffisant. La lecture en sesuto

s'enseigne par la méthode phonique, au moyen d'images et de cartes dessinées par les Sœurs elles-mêmes. Le calcul s'enseigne par le graphique. Comme boulier-compteur, on utilise une planche à laver dont la tôle a été remplacée par des rangées de broche dans lesquelles sont enfilées de grosses perles. Sœur Alix-Maria, Indigène, enseigne à cinquante-trois petits et petites.

Les trente-huit élèves des Grades II et III sont dans une hutte en bas de la côte, face au ravin, sous la direction de Sœur Anna-Maria. Nos Sœurs indigènes mettent à profit l'excellente formation reçue à l'École normale de Roma.

Plus bas, sur la pente du ravin, deux femmes indigènes préparent du lisou qui servira de combustible. Près d'elles s'élève un monticule de bonne taille, fruit de leur journée.

J'ai laissé au personnel enseignant des médailles et des images de Marie-Immaculée pour les élèves les plus méritants.

Des louanges doivent être adressées à Sœur Marie-Léonard, supérieure actuelle, et à Sœur Saint-Léonidas, fondatrice et supérieure de cette florissante maison pendant neuf ans. L'œuvre repose sur des bases solides. Puissent notre Vénérable Mère d'Youville et notre vénérée Mère Bruyère nous aider à développer toutes nos œuvres selon l'esprit de charité qui les animait et que je vois bien vivant dans toutes nos maisons du Basutoland.

MARDI, 2. — Je prends la journée pour examiner les livres de la maison. Le cahier des chroniques est un éloquent ACTA APOSTOLORUM. Sur la première page, une image a été collée: VOCATION DES APOTRES, avec les paroles suivantes:

Cœur de Jésus, vous voulez des apôtres,
Des cœurs vaillants s'immolant avec vous,
Des cœurs jaloux de souffrir pour les autres;
Cœur de Jésus, nous voici. Prenez-nous.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus occupe la deuxième page. Elle a aussi son couplet. Saint François-Xavier et Mère d'Youville viennent ensuite. Sous le portrait de cette Vénérable Mère, je lis:

O Vénérable Mère, demandez au divin Maître pour vos filles de Paray:
— des âmes vraiment missionnaires;
— des âmes enthousiastes, qui ne seront jamais ni vulgaires, ni médiocres;
— des âmes qui ne connaîtront ni les fléchissements, ni les découragements;
— qu'elles soient vaillantes devant le devoir et le sacrifice;
— qu'elles soient heureuses et rendent heureux ceux qui les entourent.

Devant cette prière si émouvante de simplicité, d'ardeur et de sens pratique, je me suis dit que, au fond, la grande famille « Grise » est toujours la même. Que la religieuse Sœur Grise soit à Paray, à Aklavik ou à Chesterfield Inlet, aux Iles de la Madeleine ou à Haïti, en Chine ou en Alaska, c'est toujours le même esprit qui l'anime.

Sur la fin de la matinée, je reçois la visite du R.P. J.- B. Rousseau, o.m.i., frère du R.P. Rousseau, décédé et enterré à Marakabei. Le Père est curé de la mission Saint-François de Tsoelike, dans les montagnes Drakenberg, à cent milles d'ici. Le bon Père, qui a été aumônier militaire, me dit que les soldats revenus de la guerre font un bel apostolat auprès des leurs. Grâce à leur zèle, soixante-dix à quatre-vingts protestants se sont convertis.

Hôpital

Après le dîner, je me rends à l'hôpital, escortée de toutes les Sœurs du couvent. Chemin faisant, je rencontre une jeune femme avec des feuilles qui lui sortent du nez. C'est, me dit-on, un préventif contre le rhume de cerveau. La plante magique n'est autre que la langana (Wormwood), vulgairement appelée armoise. Comme j'approche de l'hôpital, je vois trois Indigènes venir à ma rencontre. Filipina, en service à l'hôpital depuis la fondation, marche la première. Elle porte une jupe d'un rouge flamboyant, et agite un semblant de drapeau en faisant maintes cabrioles. Les deux autres, plus jeunes, la suivent de près, manifestant aussi leur allégresse par des bonds de côté et d'autre. Toutes trois lancent des cris stridents, signe incontestable (d'après les coutumes locales) de leur grande joie. Je leur donne la main et elles nous escortent sur le même rythme jusqu'à la porte de l'hôpital. Une pluie soudaine retient ici les Sœurs du couvent pendant une heure: ce qui n'est pas pour nous déplaire.

De la véranda couverte où je me trouve, Sœur Marie-de-Jésus, supérieure, m'indique les parties de son domaine, puis nous en commençons la visite. A gauche, c'est la cuisine, pièce assez vaste et bien éclairée. Le combustible en usage est le lisou ainsi que les herbes sèches. On se fait une idée de la quantité qu'il faut avoir en réserve pour faire la cuisine à un personnel qui peut atteindre le chiffre de quarante. De la cuisine, nous passons à la salle des hommes où huit lits sont à la disposition des patients; de là, dans une minuscule salle d'opération, où le docteur Hardegger et ses aides ont fait de l'excellente chirurgie; en arrière, une petite pièce pour la stérilisation. La salle d'opération donne sur la salle commune des religieuses.

Visite canonique

En face de la salle des hommes se trouve celle des femmes, garnie de douze lits dont sept sont vides. Les cinq patientes actuelles sont si attachées à leur tuku qu'elles le portent jusque dans leur lit. Il est à noter que, en venant à l'hôpital, hommes, femmes et enfants, en règle générale, couchent dans un lit pour la première fois.

Une véranda ouverte en forme d'équerre, avec plancher en ciment, longe la bâtisse sur deux côtés. Les salles des femmes et des hommes, une chambre privée, la salle de communauté, la salle d'opération, la chapelle et le réfectoire des religieuses y ont accès.

C'est tout un problème que de maintenir cet hôpital perché à plus de huit mille pieds d'altitude, dans une région quasi désertique, et n'ayant pour patients que des miséreux.

Le gouvernement salarie le médecin cent cinquante à deux cents livres sterling par année, soit environ six cents à huit cents dollars de notre monnaie canadienne. L'héroïque dévouement de la femme médecin-missionnaire en charge de l'hôpital de Paray depuis huit ans, ne s'explique pas par l'allèchement d'un tel salaire. Il faut s'élever au domaine surnaturel pour en trouver la raison d'être. On pourrait en dire autant des religieuses. Il y a du bien à faire aux corps et aux âmes; cela explique le don de soi, mais ne suffit pas à boucler le budget. Le Père Curé le sait plus que tout autre, puisqu'il porte la responsabilité administrative de l'institu-

tion. Les faibles octrois du gouvernement et la rémunération d'un schelling par jour, soit vingt-cinq sous, toutes dépenses comprises, des patients qui la peuvent donner, sont tellement en deçà des besoins qu'il est vrai de dire que l'hôpital de Paray est un monument élevé à la générosité des catholiques du Canada français, générosité dont ils trouvent la récompense dans la régénération de nombreuses âmes païennes.

On m'apprend que le gouvernement anglais de Maseru vient d'interdire à tout Noir de faire de la médecine, sous peine d'emprisonnement. Cette mesure contribuera à faire disparaître, à part maintes superstitions, la farouche pratique des meurtres rituels.

MERCREDI, 3.— J'ai bien dormi sous le toit de chaume qui couvre la hutte de Sœur Supérieure. C'est surprenant comme semblable habitation, sept pieds de haut sur vingt de diamètre, peut prendre l'aspect d'un « home », attendu qu'on n'y exige que le strict nécessaire et rien de plus. Trois étroites fenêtres garnies de moustiquaires et une porte dont le haut forme une quatrième fenêtre, sont les seules ouvertures. C'est ici que, après avoir entendu la messe du R.P. Louis-Georges Hamel, o.m.i., et pris le déjeuner, je me retire pour continuer mon journal pendant que nos Sœurs vaquent à leurs occupations. Un visiteur, le R.P. J.-B. Rousseau, vient me saluer. Le R.F. Firmin Vien l'accompagne. Le Père est en route pour sa mission, à quelque cent milles de Paray. Il fera quelques stations en chemin. Je ne le laisse pas partir sans solliciter une bénédiction particulière.

Un trot de chevaux nous alerte au début de la lecture spirituelle. C'est Madame A. Van Jaarsoeld, femme du boutiquier, qui envoie un guide et des chevaux afin que ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur et moi allions lui faire une simple visite d'amitié. Un engagement pressant me force à décliner l'invitation, quitte à me reprendre dans quelques jours si le temps le permet.

JEUDI, 4. — Ciel chargé de nuages. Il pleut presque toute la journée. On comprend qu'avec une telle température, la

coiffe noire d'usage ne puisse être portée ici: les Sœurs étant toujours dehors pour passer d'une pièce à une autre. On la remplace par une coiffe blanche fortement empesée.

Heure sainte collective à la chapelle, de 7 heures à 8 heures du soir. Je profite de ce temps précieux pour recommander encore une fois au Sacré-Cœur les membres de notre chère Congrégation, nos parents et bienfaiteurs.

Quand je regagne ma hutte, les étoiles brillent, mais le vent est violent. Heureusement que les murs sont de pierre et ont un pied d'épaisseur, autrement je risquerais de m'éveiller dans le ravin.

VENDREDI, 5. — Je cause avec le R.P. J.-B. Caron, o.m.i., avant son départ pour la station la plus éloignée des quinze qui dépendent de Paray. A la question que je lui pose: « Comment vivent les missions? — «Pratiquement d'aumônes, me répond-il. Car, que peuvent fournir les Noirs qui, la plupart du temps, n'ont presque rien à manger? » Si on le comprenait davantage, combien de bourses se délieraient pour laisser tomber leur superflu dans la main du missionnaire! Que de soucis matériels on enlèverait aux porteurs de la « bonne nouvelle »! Que d'âmes païennes on prendrait ainsi, dans les filets de sa charité! Ah! si l'on savait comme Dieu sait!

Sœur Supérieure, ma compagne de hutte, n'a guère dormi cette nuit, ni moi non plus. La violence du vent a livré passage à travers le chaume du toit à toute une série de petites choses incommodes qui tombaient sur nous.

La pluie a cessé, mais la violence du vent persiste. Il siffle autour de ma hutte. L'air est rempli d'une poussière qui obstrue complètement la vue des montagnes en face de l'hôpital. Les vents d'août sont si violents, paraît-il, qu'ils affectent le système nerveux; même nos Sœurs indigènes en souffrent.

Ce soir, il fait très froid, aussi froid qu'en fin de novembre au Canada. Ici, pas de fournaises. On compte uniquement sur le soleil du bon Dieu pour se réchauffer. C'est pourquoi les maisons et les huttes sont pourvues de fenêtres disposées de

façon à capter le plus de soleil possible pendant les mois d'hiver.

SAMEDI, 6. — Je distribue aux malades des médailles de notre Vénérable Mère d'Youville. Puisse le Père Éternel glorifier sa servante pour les faveurs qu'elle obtiendra à nos chers Noirs!

DIMANCHE DE LA PASSION, 7. — Beau froid sec. C'est l'automne qui bat déjà son plein. Comment nos Sœurs traverseront-elles les mois d'hiver, juin, juillet et août, sans chauffer? Elles le feront joyeusement. Leur grande souffrance est de savoir les petits bergers mal préparés à affronter les rigueurs de la saison, dans ces altitudes où le thermomètre descend souvent au-dessous de zéro. On se demandera pourquoi ne pas chauffer de quelque façon? La raison est péremptoire: on manque de combustible. Le lisou est limité et ne va pas loin; les plantes sèches non plus. En raison de la distance à parcourir, des difficultés de la route, du mode de transport et surtout du coût de la marchandise, il est facile de comprendre qu'on doive se passer souvent du nécessaire. N'est-ce pas par la souffrance qu'on achète les âmes?

Comme mon séjour à l'hôpital de Paray tire à sa fin, je profite de la journée pour examiner les registres de la maison. De même qu'au couvent, le cahier des chroniques m'émeut profondément. Sur la première page, des images du Sacré-Cœur, de Monseigneur de Mazenod et de notre Vénérable Mère d'Youville ont été collées. En exergue, je lis ces vers appropriés de saint François de Sales:

Mourir à l'hôpital ou mourir sur les roses
Sont deux semblables choses,
Car c'est toujours mourir.
Mais c'est à l'hôpital et non sur les roses
Que l'on apprend à souffrir
Et à bien mourir.

Voici quelques éphémérides des débuts:

JANVIER 1937. — Arrivée des Sœurs. La religieuse infirmière se charge du dispensaire et soigne à domicile. Sont gardés à l'hôpital les patients trop malades pour retourner chez eux.

JANVIER 1938.— Arrivée du docteur Bertha Hardegger. Les malades sont d'abord soignés à la Mission.

JUILLET 1938.— Entrée dans l'hôpital actuel.

Mon Dieu, comme elles sont belles, nos œuvres missionnaires! Comme ils sont beaux aussi devant vous, les ouvriers et les ouvrières qui les accomplissent!

Dans l'avant-midi, je continue la visite des lieux. A côté de ma hutte se dresse la hutte-boutique où sont remisés des outils, des instruments aratoires rudimentaires et une réserve de paille pour les toits. La hutte suivante est la salle de couture; la machine à coudre est un des généreux dons du docteur Hardegger; la lingerie qui garnit les armoires attend d'être employée. Encore quelques pas, et nous voici dans la hutte où couchent nos quatre Sœurs indigènes. Elles ne sont pas à l'étroit. Selon notre usage communautaire, des rideaux délimitent les cellules individuelles.

Comme en pays civilisé, un hôpital de mission doit avoir sa morgue. La hutte destinée à cet usage est au bord du ravin. Le cimetière, lui, est près de l'église. Peu de morts y sont enterrés, car chaque village un tant soit peu éloigné possède son propre terrain bénit. En l'absence du prêtre, le teacher préside à l'enterrement.

Dans une autre direction se trouvent la hutte à lisou et celle où couchent les hommes engagés.

Le réservoir de la mission est sur une petite éminence, voisine de l'hôpital; l'eau d'une source y a été canalisée depuis quelques années.

Le jardin s'étend sur un espace considérable. Un poulailler s'élève tout proche; son toit de tôle est retenu en place par de grosses pierres qui en suivent la périphérie. Aucun clou ne saurait résister aux vents violents de cette altitude.

La cuisine pour les Indigènes se fait à la mode du pays: dans un large chaudron de fer placé au centre d'un enclos spécial. Une Indigène s'en occupe. Le blanchissage se fait aussi en plein air.

Le beau soleil du matin a suffisamment réchauffé l'atmosphère pour que nous prenions commodément notre dîner

Dîner en
plein air

dehors, au bord du ravin, mais pas à côté de la morgue, bien entendu. Toutes pensent avec un serrement de cœur à la séparation prochaine; chacune comprend le devoir impérieux de taire ses impressions. En psychologue avisé, Sœur Claire-du-Sacré-Cœur a apporté les recueils de chansons de M. l'abbé Gadbois. Entendez-vous les six Sœurs canadiennes-françaises chanter avec émotion les refrains du terroir dans ce décor purement africain? Ici, comme pour les mineurs de Dickens, dans son poème: **THE SONG IN CAMP**, chaque chant remémore des scènes chères d'autrefois. **LES ROSES BLANCHES** de Charles Pothier sont naturellement au programme. C'était une des chansons préférées du regretté Père Paul Cornellier, o.m.i. Et je revois d'ici le petit bouquet de roses blanches en faïence, déposé sur sa tombe, à Mazenod, par une main reconnaissante mais inconnue. En face de ce paysage aux replis immenses, le **CREDO DU PAYSAN** a des accents plus pénétrants. Des chants au Christ et à la Vierge alternent avec nos refrains de Communauté. L'après-midi s'écoule dans une intimité qui rappelle celle de la chère maison-mère. On parle de tout et de toutes.

Le souper réunit le personnel religieux des deux maisons. Sœur Claire-du-Sacré-Cœur nous a préparé un vrai gâteau de Sœurs Grises. Comme décoration, le blason de la Congrégation: croix sur rocher, avec lierre et rubans portant les devises: « J'étais malade et vous m'avez visité » et « Je suis l'appui du faible ». Même le rocher porte notre monogramme V.J. et S.C. (Vive Jésus et sa Croix). Nos petites Sœurs indigènes en sont émerveillées. En plus d'être beau, le gâteau est savoureux.

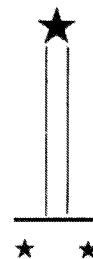
On chante beaucoup dans nos missions: question d'aider l'âme à se maintenir au diapason du devoir et du sacrifice. Les refrains reprennent dans la veillée, refrains religieux, refrains canadiens, refrains sesuto. Nous chantons les leurs; elles chantent les nôtres. Charmant esprit familial!

Andréas

LUNDI, 8. — Avant-dernière messe à Paray et clôture de la visite officielle de l'hôpital. La journée me réserve une adoption: celle du petit Tahleho Kopa, six ans, qui s'est fait ampu-



Personnel de l'hôpital de Paray. En avant T. R. Mère
SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup-gén, R. P. L.-G.
HAMEL, o.m.i., R. Sœur MARIE-DE-JÉSUS, sup.



ANDRÉAS, l'infirme, après son baptême;
avec lui R. Sœur MARIE-DE-JÉSUS, sup.,
et le grand-père de l'enfant.



Départ de Paray
Nous reprenons les montagnes.



Me MARIA, grande cheffesse de la Montagne, et ses suivantes accueillant la T R. MÈRE GÉNÉRALE et Sœur CLAIRE-DU-SACRÉ-CŒUR



Madame Blanche JOHNSTONE, propriétaire de "Mountain View Hotel" et bienfaitrice des missionnaires



M Lawrence LENKHANYA, teacher à Butha Buthe. En arrière, l'aloès avec son fruit.

ter la jambe droite en haut du genou. Le garçonnet jouait avec trois petits bergers, quand une grosse pierre se détache de la montagne, tue ses compagnons et lui écrase complètement la jambe. Le docteur Hardegger fait l'amputation. Tahleho regarde guérir la plaie avec résignation. Tahleho est intelligent et montre d'excellentes dispositions pour la religion catholique. Il aime à prier et fait des efforts pour apprendre son catéchisme. Dieu a évidemment des desseins sur lui. Incapable de payer l'hôpital de l'enfant, le grand-père, encore païen, travaille à la carrière de la mission pour défrayer le coût de la maladie. Sur la promesse que je lui fais de payer l'instruction de Tahleho dans une école catholique, il est heureux d'acquiescer au baptême de son petit-fils. Sœur Marie-de-Jésus jubile devant la réalisation de son intime désir.

Assis dans un fauteuil et tout de blanc vêtu, Tahleho assiste à la messe dans la chapelle. Après le déjeuner, le R.P. Hamel procède à la cérémonie du baptême. Le grand-papa est à genoux, à droite. Le parrain, Andréas, patient lui-même à l'hôpital, est à gauche. Moi-même, 'Ma Andréas, suis au pied du lit. Les religieuses et les autres patients sont présents. Le petit suit la cérémonie avec un sérieux au delà de son âge. Nos Sœurs chantent un cantique en sesuto sur l'air de JE SUIS CHRÉTIEN. Andréas a les yeux pleins de larmes. Puissent Dieu et la Vierge protéger le cher enfant!

Après le dîner, Sœur Supérieure et moi chevauchons jusqu'au couvent. Cet exercice me prépare pour le grand grand voyage de demain. Sœur Marie-Léonard et Sœur Marie-Mastaï viennent à notre rencontre. Je m'empresse de préparer mon bagage pour la mule et mon cheval. Sœur Marie-Mastaï en fait autant, car je la ramène à Pontmain.

Les élèves viennent me faire leurs adieux. Le teacher me dit **Adieux** que je ne devrais pas les quitter. En retour de cette amabilité, je donne l'assurance de ma prière et de mon souvenir. Andréas, l'éclaireur, trouve le moyen de rester en arrière pour me donner la main. Ce que ces petits cœurs cachent d'affection! Et le mien donc! Je suis toute triste d'avoir à quitter ces chers enfants, et je les connais à peine.

A six heures de l'après-midi, le R.P. Hamel nous donne la Bénédiction du Saint-Sacrement. Il fait bon prier ensemble encore une fois.

Dernier souper en famille. Le gâteau a la forme d'un calepin MEMO. Il porte le message: Reconnaissance! Amour! Bon voyage! Pendant la veillée, une aspirante du nom de Marguerite vient solliciter son admission au noviciat de Pontmain. C'est une brave fille de vingt ans qui en a passé trois à Butha Buthe et un à Paray.

MARDI, 9. — Lever à cinq heures. Messe une heure plus tard. Les Sœurs de l'hôpital et les pensionnaires y assistent. Toutes les prières sont à l'intention des voyageuses. Au sortir de l'église, deux chevaux sont déjà devant le couvent. Le R. Frère Filteau, o.m.i., effectue les derniers préparatifs du départ.

Départ de
Paray

Après le déjeuner, je dis un adieu définitif à nos chères Sœurs indigènes. Je ne les reverrai probablement plus sur la terre, mais je serai heureuse d'apprendre leurs progrès dans la vie religieuse.

A 7h.30, la cavalcade se forme. Toutes les Sœurs blanches tiennent à nous accompagner pour un bout de chemin. Le R.P. Hamel nous bénit. Je lui adresse mes remerciements ainsi qu'aux bons Frères Filteau et Vien, et laisse un mot de profonde gratitude à l'intention du R.P. Curé, dont je regrette l'absence en ce moment.

Nous atteignons l'hôpital à huit heures. Les vœux de « Bon voyage » nous sont transmis par Filipina, qui sait se faire entendre.

La mule ouvre la marche, suivie du guide Joannes et des six religieuses. Après une heure, j'engage mes quatre Filles à retourner sur leurs pas, les remerciant de cette dernière délicatesse à mon endroit. Je leur donne rendez-vous à Pontmain, où nous ferons la retraite annuelle ensemble, dans la dernière semaine de mai.

Le voyage

Le long voyage commence pour de bon. La température est idéale. La mule ne tarde pas à faire des écarts vers les pâtura-

ges de la mission où elle vient de passer treize heureux jours de farniente. Sœur Marie-Mastaï prend les devants. La mule suit, non sans succomber parfois à la tentation d'aller tondre le pré. Il faut que je vous dise que notre mule s'appelle MIVA, mot formé de la première lettre des mots suivants: MISSIONARY, INSTITUTE, VEHICLE, ASSOCIATION. Le R.P. Shulte, o.m.i., fut le premier président de cette association. Cette mule et d'autres montures du pays ont été achetées avec les fonds de cette association.

A onze heures, premier arrêt pour prendre le goûter et faire reposer nos montures. Le morceau de gâteau AMOUR nous a suivies. Pensée et pâte sont délicieuses. Deux corbeaux à col blanc tournoient au-dessus de nos têtes. C'est presque lugubre.

Remontées en selle à midi, nous avons bientôt sous les yeux des scènes pastorales de toute beauté. Des petits bergers, recouverts de peaux de mouton, la laine près du corps, font paître de nombreux troupeaux sur les pentes abruptes. C'est leur apprentissage de la vie rude mais libre des montagnards indigènes.

Tantôt nous suivons la route du gouvernement; tantôt l'ancienne, si étroite que l'interminable ruban semble ne reposer sur rien. Les chevaux y sont néanmoins parfaitement à l'aise. A trois heures, arrêt près d'un ruisseau. Nous reprenons la route après une heure de repos. Juste avant d'arriver à Laurenti, il nous faut traverser une rivière encore grossie. Le lit est glissant et d'inégal niveau. Le courant est fort. Cramponnée à la selle de mon Basuto, j'arrive saine et sauve de l'autre côté.

D'une montagne à l'autre, on s'est sans doute crié la **Laurenti** nouvelle de notre passage, car le teacher nous attend. La hutte est ouverte, et des personnages sont là pour nous accueillir: Josefa, le frère du teacher, la femme de ce dernier et Florina, leur bébé d'un an, qui nous avait câlinées en montant. Je lui donne la jolie petite robe que j'ai fait faire pour elle, au couvent de Paray.

Notre hutte se prépare prestement. Madame nous sert un réconfortant souper: mouton chaud, pommes de terre fumantes, soupe et thé. Pendant la nuit, nous avons la visite de poux d'oiseaux qui tombent du toit de chaume; des rats viennent voir les nouvelles arrivées. Rien d'alarmant pour notre sûreté, cependant.

MERCREDI, 10.—Lever à 6h.45. Bon déjeuner chaud. Visite aux huttes du teacher. L'une est décorée en ciment du pays, l'intérieur est garni de tablettes sur lesquelles reposent la vaisselle, la poterie et quelques bibelots du pays. Dans la deuxième, deux femmes à genoux, l'une vis-à-vis de l'autre, sont à moudre du sorgho. Chacune a, devant elle, une roche oblongue, creusée par le milieu, haute de dix pouces à une extrémité et de douze à l'autre. Elles mettent le grain dans la cavité, puis au moyen d'une pierre arrondie, l'écrasent en rythmant leurs mouvements. La farine, qui s'échappe par l'extrémité de dix pouces, tombe sur une natte bien propre. Cette farine de sorgho forme, avec le blé d'inde, la base de l'alimentation des Indigènes. L'une des deux filles porte Florina à cheval sur son dos. Ainsi perchée, la petite va et vient sans sourciller ni perdre son équilibre. Elle ne se tient que de la main droite au collet de sa grande sœur. Après avoir donné médailles, pourboires et poignées de main, nous partons à 8h.30.

La distance entre Laurenti et Marakabei n'est pas longue, mais le chemin est mauvais. Les récentes pluies l'ont tellement endommagé que, à deux endroits, la mince chaussée est complètement défaite. Ici, il nous faut traverser la rivière à gué et gravir la pente abrupte tandis que le guide conduit nos montures. Ailleurs, c'est mon Basuto, pourtant si prudent, qui atteint un sommet d'un seul bond. Heureusement que je reste dessus. Montées et descentes ne se comptent pas, si bien que nous traversons un même cours d'eau au moins trente-deux fois.

Les habitants des villages sont très affables. Tous nous saluent au passage. Pour répondre à leurs amabilités, je ne manque pas de me servir du peu de sesuto que je sais. Un invariable sourire me répond. Invariablement aussi, ils s'informent qui nous sommes, d'où nous venons, où nous allons. Ces nouvelles sont transmises d'un village à l'autre par voie aérienne, leurs puissants gosiers faisant l'office de postes émetteurs.

La rivière Senqunyana est encore gonflée. Je la traverse sans accident. Le vent transmettra-t-il le soupir de soulagement que je pousse en atteignant l'autre rive ?

De là à Marakabei, nous traversons des villages propres Marakabei
où les enfants nous lancent d'enthousiastes hurrahs. Enfin, la mission se dessine, une des plus belles de la Montagne. Le Frère Labrecque nous salue le premier. A quatre heures, le R.P. Gilbert nous reçoit en son accueillant presbytère. Pour moi, c'est un peu revenir « chez nous ». Comme on prend vite racine ! Une courte visite à la chapelle, puis nous prenons une réconfortante tasse de thé. Naturellement, nous parlons de Vincenti
Vincenti. Le Père alla le voir à onze heures, dans la soirée de lundi ; comme le malade avait sa pleine connaissance, il ne le crut pas en danger de mort. Tout de même, il le confessa, l'exhorta à faire le sacrifice de sa vie si Dieu venait le chercher sous peu, et lui promit la Sainte Communion le lendemain matin. Vincenti avait deux compagnons de hutte. Vers quatre heures du matin, il demanda de se faire soulever un peu. Pendant qu'on lui rendait cet office de charité, il expira. On ne peut imaginer la douloureuse surprise du Père et celle du Frère à cette nouvelle. Le Père Gilbert avertit les parents par exprès. Le R.P. Provincial, qui se trouvait ici en visite officielle, se souvenant que Vincenti a été Frère convers modèle, chanta le service funèbre mercredi, le vingt-sept. Vincenti avait vingt-deux ans. Que son âme repose en paix !

Pendant la veillée, Sœur Marie-Mastaï fait la toilette de l'Enfant-Jésus de la Crèche. Il sera prêt pour Noël.

En prévision de la longue distance à parcourir demain, nous nous retirons à bonne heure.

De nouveau en route JEUDI, 11. — Lever à six heures. Messe à 6h.30, suivie du déjeuner. Nous partons à 7h.45. La journée s'annonce belle. La pente à gravir est haute et escarpée. En la contemplant, je me rends compte du danger dans lequel Sœur Claire-du-Sacré-Cœur et moi avons été exposées. Avant de prendre le col, je contemple une dernière fois l'hospitalière mission Saint-Jean-Baptiste. Que le bon Maître bénisse l'immense charité du R.P. Émile Gilbert et du Frère Labrecque!

Arrêts à 10h.45 de la matinée et à 2h.45 de l'après-midi. Que de montagnes qu'il faut gravir et descendre par des chemins de toutes sortes! Le paysage est beau. C'est la saison des récoltes. Des hommes et des femmes fauchent le blé. Quand la faucille n'est pas utilisée, les femmes l'engainent dans le bord de leur tuku. Comment ne se blessent-elles pas? Mystère! En certains endroits, le travail se fait par corvées. Un peu partout, on nous salue au passage, et, d'une voix stridente, les interrogations coutumières nous sont lancées: Qui êtes-vous? D'où venez-vous? Où allez-vous? On nous suggère même un endroit où nous pourrions coucher, s'il nous est impossible d'atteindre Roma ce soir. Ces causeries à la volette brisent la monotonie de la route.

A 5h.15, nous rejoignons la boutique de M. Denyer, qui n'a pas été prévenu de notre arrivée. L'accueil n'en est pas moins cordial et le repos de la nuit restaurateur.

Vers Roma VENDREDI, 12. — Lever à 6h.30. Déjeuner à huit heures. Le R.P. Ferragne est-il averti de notre retour? A défaut de l'auto de Roma, nous prendrons le camion de la boutique. Certaines d'une issue, nous préparons les effets qui retourneront à Paray, avec notre guide Joannes. Pendant que nous faisons notre méditation, le R.Frère Nadeau, o.m.i., arrive avec le car de l'Université. A cause de la lourdeur de la charge, nous gravissons deux côtes à pied. Croira-t-on que, en parcourant les treize milles qui séparent la boutique de Roma, il faut traverser quatorze cours d'eau, dont un assez profond?

Roma A 12h.30, nous sommes au couvent de Roma. Je rassure les Sœurs qui ont beaucoup craint pour nous, tant pour l'aller

que pour le retour. Avec elles, je remercie le bon Dieu, qui a si bien exaucé leurs prières. Dans l'après-midi, le R.P. Antoine Lecompte, o.m.i., de la villa Saint-Joseph, se présente avec un véritable appareil photographique. C'est une aubaine dont nous sommes heureuses de profiter.

SAMEDI, 13. — Au lever, j'apprends que Mère Louis-Gérard est arrivée de Pontmain, assez tard hier soir, dans le lorry du R.P. Joseph Thomas, o.m.i. Il faut toutes deux nous rendre à Maseru, chercher nos passeports pour le Nyasaland. Le R.P. Hébert, o.m.i., nous conduit. Chemin faisant, il nous montre l'éminence où reposent les restes de Moshoeshoe. Les grands chefs, ses successeurs, sont enterrés au même endroit. L'avant-dernier roi du pays, Griffith, catholique convaincu, demanda d'être inhumé en terre bénite.

Nos passeports sollicités, nous nous rendons au bureau de poste, d'où j'envoie à nos Sœurs d'Ottawa un message de nouvelles et de vœux de Pâques. A Sœur Françoise-Thérèse, supérieure, j'annonce, pour le 22 courant, mon départ pour le Nyasaland.

DIMANCHE DES RAMEAUX, 14.—Trop fatiguée pour assister à la grand-messe à la cathédrale, je me contente, à regret, d'une messe basse. De ma fenêtre, je suis la procession. Les participants tiennent à la main des branches d'olivier.

Dans l'après-midi, nous recevons les Sœurs de la Sainte-Famille avec qui nous passons deux belles heures de religieuse fraternité. Le R.P. Guilbeault me fait un consolant rapport de l'activité scolaire de nos Sœurs. J'en remercie Dieu.

Avec Mère Louis-Gérard, j'arrête les obédiences suivantes: Sœur Saint-Léonidas retournera comme supérieure au couvent de Paray; Sœur Marie-Léonard viendra enseigner à l'École normale de Roma; Sœur Béatrix-d'Assise ira enseigner au Standard VI de Paray; Sœur Thomas-Edmond y prendra la charge du dispensaire, en l'absence des Sœurs blanches.

LUNDI, 15. — Après la messe, nous allons présenter nos hommages à Son Excellence Mgr Bonhomme. A huit heures de

Départ de
Roma

la matinée, Mère Louis-Gérard, Sœur Marie-Mastaï et moi-même quittons Roma pour Pontmain. A moins de circonstances imprévues, c'est un adieu que j'adresse à nos chères Sœurs indigènes. Aux Sœurs blanches, c'est un au revoir à la retraite de mai.

Le R.P. Thomas nous conduit à Mazenod, où je salue les RR.PP. P. E. Legendre et E. Pageau, o.m.i., ce dernier encore dans l'armée en qualité d'aumônier. Le Frère Paquette, o.m.i., nous conduit à Maseru, d'où le train nous amène à Ficksburg en deux heures.

Il nous faut attendre quatre heures pour une voiture. Enfin, le R.P. Paul Chicoine, o.m.i., apparaît avec son autobus, MONTREAL, pour conduire les gens à la mission de Sebetia. A défaut de voiture pour Pontmain, Mère Louis-Gérard et moi prenons place avec le chauffeur, tandis que Sœur Marie-Mastaï doit s'asseoir en arrière avec les passagers noirs, qui la traitent d'ailleurs avec beaucoup d'égards.

Chemin faisant, je vois des Noirs drôlement vêtus d'un pantalon très ample, retenu en bas des genoux, par un lien quelconque: espèce de larges bouffantes avec frison qui enveloppe les jambes jusqu'à la cheville. Imaginez un Noir portant semblable vêtement jaune serin, acheté, s'il vous plaît, dans une boutique de Johannesburg, et garni, sur les genoux, de substantielles pièces d'étoffe bleu royal, et, dans la partie saillante, d'une demi-lune de même couleur. Au Canada, un tel accoutrement ferait jeter les hauts cris. Ici, c'est de l'élégance indigène.

Sion

A six heures de l'après-midi, nous descendons à Sion, une des plus anciennes missions du Basutoland. Nous saluons le R.P. F. Larour, o.m.i., curé, et les Sœurs de la Sainte-Famille, qui y tiennent école et dispensaire.

Sebetia

A huit heures, nous atteignons Sebetia. Les garçons de l'école presbytérale du R.P. Chicoine nous font une ovation. Le Père Brisson, o.m.i., curé de la mission, nous donne une généreuse hospitalité pour la nuit. Ce détour, qui nous a permis d'aimables rencontres, n'en retarde pas moins d'une journée notre arrivée à Pontmain.

MARDI, 16. — En route pour Pontmain, dans le lorry conduit par le Frère Dollard Chamberland, o.m.i.

Le chemin longe un précipice de cinq cents pieds de profondeur. En temps de pluie, cette route est très dangereuse. Dieu protège visiblement ses missionnaires, car jamais un de leurs autos n'y a encore dérapé.

Les cosmos sont en fleurs. Au Canada, ils sont un ornement; ici, une mauvaise herbe; les champs en sont remplis. Partout, des étendues de mauve ou de blanc. Ici et là, s'élancent de jeunes peupliers, à la tige grêle et au feuillage tremblant. Sur un plateau voisin se déploie le Moreneng, village du chef. Ailleurs, des troupeaux de chèvres paissent sous la garde de petits bergers. Devant les huttes païennes se tiennent des fillettes qui ne portent d'autres vêtements que la « tetana », petite jupe de corde, longue de quatre pouces et garnie de rassade. La vue de ces fillettes remet à la mémoire de Mère Louis-Gérard une couple d'anecdotes savoureuses. Voulant faire comprendre à son élève un problème catéchétique abstrait, le teacher concrétise en disant: « C'est comme si tu avais plusieurs gros diables « blancs » après toi ». A une petite élève du jardin d'enfants qui disait à Sœur Saint-Faustin sa peine de ce que l'on représentait toujours le diable comme un Noir, la religieuse répond: « Cela se comprend. Ça fait si longtemps qu'il brûle qu'il est tourné en charbon ». Et la petite s'en alla consolée.

Nous rencontrons un troupeau d'une trentaine de mules que l'on conduit à la boutique. Comme il faut décharger ici de nombreux blocs de ciment, nous descendons du lorry pour nous dégourdir un peu. Sœur Marie-Mastaï nous ayant rejointes, raconte qu'un sorcier authentique, traditionnels bracelets aux bras, est monté dans le lorry le long du chemin. A chaque village, l'individu criait à tue-tête, appelant les esprits à lui pour les apaiser. Il se tut sur l'invitation que la religieuse lui fit de cesser ce beau tapage. Encore agréable, le sorcier! A côté de la boutique, une femme porte des souliers de peau de vache, poil à l'extérieur.

A Leribe, nous allons chez le bon Père Odilon Chevrier, o.m.i., le missionnaire ami de tous les missionnaires. Chez Madame B. Johnstone, nous apprenons qu'il n'y aura pas d'avion cette semaine, pour le Nyassa. Sœur Françoise-Thérèse est avertie de notre changement d'horaire.

Le jour tombe comme nous arrivons à Pontmain, où la mission entière nous accueille avec enthousiasme.

Pontmain JEUDI SAINT, 18.— Imposantes cérémonies à l'église. Superbe reposoir garni d'abondantes corbeilles de cosmos. Des femmes qui demeurent au loin ont apporté leur nourriture pour deux et même trois jours, car elles ne veulent rien perdre des offices de la semaine sainte. Elles coucheront dans l'église comme dans la maison de leur Père.

Après que la Sainte Réserve est au reposoir, chants et prières se succèdent sans interruption. De 7h.30 jusqu'à minuit, la garde du Saint-Sacrement nous est confiée. De minuit jusqu'à l'office du vendredi saint, les femmes nous remplacent. La foi de ces braves gens est bien édifiante.

VENDREDI SAINT, 19. — Nombreuse assistance à l'office religieux. A 10h.30, à l'église, chemin de la Croix en suseto. Nos Sœurs indigènes y assistent. A trois heures, le R.P. Langevin, vient le faire en français, dans notre chapelle.

SAMEDI SAINT, 20. — Les communions sont nombreuses. A quatre heures de l'après-midi, le R.P. Langevin préside à la bénédiction du couvent et de ses dépendances, selon les prières du rituel romain. Cette cérémonie est d'usage dans toutes les maisons de l'Institut. Immédiatement après, a lieu le baptême d'Elisabeth Kopa, jeune anglicane de dix-huit ans, assistante de Sœur Jeanne-Emmanuel au jardin d'enfants. Bien que ses parents s'opposent à son entrée en religion, cette excellente jeune fille espère obtenir leur consentement dans un prochain voyage qu'elle fera à leur hutte. Pour s'unir au bonheur d'Albertina-Elisabetha, les dix-neuf petits élèves de Sœur Jeanne-Emmanuel dansent devant leur

hutte, chantant à plein cœur ce refrain qu'ils modulent dans leur langue en tons variés:

Elle a été baptisée, Albertina. Vive, vive Albertina !
C'est la fête d'Albertina ! On chante pour Albertina.

J'apprends que mes deux baptisés, le petit Andréas et la poitrinaire Angelina, sont décédés, l'un le 13 mars; l'autre le 13 avril. Deux élus à qui j'ai eu l'ineffable consolation d'ouvrir les portes du ciel; deux protecteurs sur mon humble personne et ma chère Congrégation.

PAQUES, 21. — Christus resurrexit! La fête est magnifique **Pâques** au couvent, et grandiose à l'église paroissiale. Les renforts reçus de Roma, les mercredi et vendredi saints, y contribuent dans une large mesure. En effet, un premier auto nous amène le R.P. Langevin, o.m.i., pour aider au ministère, et le R. Frère Fabien, f.s.c., pour accompagner à l'harmonium. Le deuxième contingent comprend les RR.Frères Voyer, Brunelle, Boutin et Noël, o.m.i., ainsi que nos Sœurs Saint-Léonidas, Béatrix-d'Assise et Saint-Patrice.

Le R.P. Langevin célèbre la messe de dix heures. Le R.P. L'Hour dirige la chorale où Frères, Sœurs et élèves répètent la messe du Centenaire (juin 1945), en parties, avec le R.Frère Fabien comme accompagnateur. La religion occupe une large place dans la vie des Basutos catholiques. Dieu en soit loué!

Après la Bénédiction du Saint-Sacrement, Pères, Frères **"Maryland Kindergarten"** et autres invités, dont les chefs de la région, se rendent à la salle Bruyère. Les onze fils et les huit filles de chefs qui composent notre jardin d'enfants nous présentent l'intéressant programme que voici:

1. **CHANTS MIMÉS.**
2. **ÉVOLUTIONS.** Bien réussi. Rappel de la « Roue », difficile pour des enfants de cet âge.
3. **JEUX TRADITIONNELS DES BASUTOS.** Bel ensemble. Les filles dansent en soli.
4. **A LA LOUANGE D'UN CHEF,** compliments par deux garçonnets.

5. **LE PETIT CHAPERON ROUGE**, pièce en cinq tableaux. Naturel parfait. L'anglais est fort compréhensible.

6. **CHANT: MERCI**, en français.

7. Présentation des cadeaux: objets tissés, poterie, argent. Chaque petit est heureux de m'offrir le sien. C'est bien gentil.

Le R.Frère Fabien a la complaisance d'être au piano pendant le concert.

Au Basutoland, comme au Canada, une fête ne saurait être complète sans discours. Mokhachane, chef anglican très digne et père du jeune Luka, parle brièvement et avec tact. Deux soldats en uniforme prononcent aussi des discours. On loue Mère Louis-Gérard d'avoir fondé cette œuvre, et Sœur Jeanne-Emmanuel de la mener à bien. Il faut dire que, de fait, nos Sœurs n'épargnent rien pour donner une formation adéquate aux chefs et cheffesses de demain. Ajoutons que le mérite de l'idée d'un tel jardin d'enfants revient en tout premier lieu au R.P. Odilon Chevrier, o.m.i., toujours à l'affût d'œuvres nouvelles pour la gloire de Dieu et le bien des chers Basutos.

Après le concert, souper-pique-nique suivi des refrains des deux « chez-nous »: Basutoland et Canada. Au milieu des chants nous arrive le R.Frère Nadeau, trempé comme une soupe. On s'empresse de lui trouver des vêtements de rechange et de lui servir un bon souper chaud. Le pauvre Frère revenait de Durban en auto. Il avait presque atteint la mission lorsque ses lumières font défaut et, à la montée d'une côte glissante, sa machine dérape dans un fossé. Il en sort comme il peut, sans blessure heureusement, et prend le parti de marcher jusqu'ici.

Vers Butha Buthe **LUNDI, 22 AVRIL.**— Le lorry du Frère Voyer s'emplit de voyageurs pour deux destinations. Le Père Langevin et les Frères retournent à Roma, tandis que mes compagnes et moi, nous nous dirigeons vers Butha Buthe, où je ferai la visite canonique de notre maison. Le car du Frère Nadeau est bel et bien à côté du chemin, les roues d'arrière dans le vide. Le gaz s'échappe du réservoir. Père et

Frères tirent et poussent si adroitement que le véhicule finit par sortir du fossé. Mais voici que le pauvre Frère Nadeau constate avoir perdu son porte-monnaie. Un malheur ne vient jamais seul. Nous reprenons le chemin de Pontmain. A la mission, tous cherchent la précieuse enveloppe de cuir qui, malheureusement, demeure introuvable. « La Providence y pourvoira », disons-nous au Frère Nadeau. Forts de cette confiance, nous nous remettons en route avec deux Sœurs de plus, Sœur Jeanne-Emmanuel et Sœur Marie-Mastaï, qui se rendent à Roma, par affaires.

Chemin faisant, le Père Langevin, mon compagnon sur la banquette du chauffeur, me renseigne sur l'état politique et social du pays. Chefs et sous-chefs se partagent l'administration de la justice à ce peuple de six cent mille habitants. Les requérants ont toujours droit d'appel au gouvernement anglais. La police est faite en partie par les chefs et en partie par le gouvernement anglais. Les stations de Leribe, Butha Buthe et autres portent encore le nom de « camp » parce que, à l'origine, ils étaient de véritables camps policiers. On est conservateur au Basutoland. L'éducation est donnée en grande partie par des maîtres d'école indigènes, sous la direction des missionnaires et la surveillance du gouvernement.

A Leribe, nous arrêtons chez Madame Blanche Johnstone, « Moutain View-Hotel ». Les services rendus à nos Sœurs par cette dame ne se comptent pas. Elle vient de faire toutes les démarches requises pour nous obtenir nos billets pour le Nyassa. Je n'ai qu'à lui en remettre le prix, en l'assurant de notre plus vive gratitude. Le R.P. Langevin s'intéresse à nous trouver un auto qui nous mènera à Butha Buthe. Les seuls taxis de Leribe sont déjà à ce camp pour une noce. Les propriétaires promettent de nous conduire au retour.

Entre temps, nous nous dirigeons vers la maison du R.P. Odilon Chevrier. Ne voilà-t-il pas que nous le rencontrons, à un tournant de la route, sac de voyage à la main. Impossible d'aller plus loin quand pareille voiturée de missionnaires vous arrive! Le Père est des nôtres. Les Sœurs s'emparent de sa cuisine et du réfectoire pendant que Pères et Frères

s'installent sans cérémonie, dans son bureau. Le dîner est bientôt prêt; nous lui faisons honneur. Sans s'attarder, les religieux montent en lorry pour Ficksburg.

A la porte, un taxi. Quoi! On vient déjà nous chercher pour Butha Buthe! Nous partons pour refaire par monts et par vaux la route parcourue en sens inverse, le 23 février.

Visite cano-
nique

A 2h.45, Sœurs et pensionnaires nous accueillent à l'entrée du couvent. Ma première visite est pour l'Hôte divin du Tabernacle, à qui je confie la mission que je viens remplir. Après le souper, je vais saluer le R.P. J. Sanfaçon, o.m.i., nouvellement arrivé à la cure.

JEUDI, 25. — Je jouis beaucoup de la tranquillité de la maison. C'est étrange comme il fait froid le matin. Il est vrai qu'ici, nous sommes à six mille quatre cents pieds d'altitude. Mais, dès que le soleil paraît, la température se réchauffe à tel point que, dehors, je dois porter le chapeau colonial pour ne pas être incommodée. De petits lézards viennent se chauffer au soleil, sur la véranda.

Je fais la connaissance du père de Sœur Maria-Theresia, un bon grand vieillard qui parle bien l'anglais.

A l'heure du souper, Mère Louis-Gérard arrive de Pontmain, à cheval, avec un guide. Elle m'apprend que nous ne pourrions avoir de place sur l'avion du Nyassa avant le vingt-neuf mai. Encore un mois avant de revoir mes quatre Filles de la brousse équatoriale! C'est long. Fiat.

VENDREDI, 26. — Les Dames de Sainte-Anne ont offert les honoraires de la messe de ce matin à mes intentions. L'assistance est nombreuse; comme toujours, recueillement profond. Une retardataire communie après la messe. Elle prolonge son action de grâce seule et à hautes voix. On me dit que cela se fait assez souvent.

Après le déjeuner, Mère Louis-Gérard se rend à pied au camp de Butha Buthe pour téléphoner à l'agence des voyageurs à Bloemfontein. Après une couple d'heures, elle est



Le Personnel de notre couvent de Butha Buthe. En avant: T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup.-gén.; le R. P. J. SANFAÇON, o.m.i., curé; R. Sœur MARIE-DE-L'ANNONCIATION, supre.



Les pensionnaires du couvent de Butha Buthe. En avant: R. Sœur MARIE-DE-L'ANNONCIATION, sup.; T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup.-gén., Sœur MARIA, Indigène.



de retour pour me donner l'espoir que nous partirons pour le Nyassa le six mai.

Pendant ce temps, j'assiste à une séance en plein air. Les Réception sièges d'honneur sont adossés à l'église. Y prennent place: R.P. Curé, le personnel religieux de la mission et mon humble personne. Les cinq cents enfants de l'école sont disposés en demi-cercle, les plus jeunes à gauche, les autres à droite, sous la direction des religieuses et des teachers. Tous les cours prennent part au programme. Avec entrain, on exécute des chants en parties, des danses nationales, de la gymnastique et des récitations dont une en afrikaanse.

Comme les élèves sont familiers avec la notation tonique sol-fa, la religieuse, le teacher ou l'élève qui dirige donne au début l'accord majeur sol-mi-do; le morceau se déroule ensuite avec une perfection et un ensemble qui seraient enviés dans maintes de nos écoles primaires. On chante et on récite en sesuto, en anglais et en français. Par un truc ingénieux, les fillettes du troisième grade font danser, parler et chanter une grosse poupée.

Le numéro-surprise me vient du R.P. Sanfaçon, qui fait rendre avec brio, par les élèves du Standard VI et celles de l'École industrielle, un de nos plus beaux pots-pourris canadiens harmonisé avec beaucoup de soin. Je l'ai fort goûté.

Pas de fête sans présentation de cadeaux. Ces chers Noirs ont le cœur sur la main. Ils aiment que leur gratitude prenne une forme tangible. Dames et élèves m'offrent des nattes, de la poterie, des balais, voire de l'argent. Un riche bouquet spirituel de la part des élèves m'assure de cinq cents messes entendues, autant de communions et de rosaires et de cinq mille invocations.

Sœur Marguerite-d'Youville me sert d'interprète auprès de ces chers enfants, que je félicite de tout cœur et à qui je redis, pour la deuxième fois, mon bonheur de me retrouver au milieu d'eux. Le Père curé m'adresse quelques mots fort aimables. Je le remercie, puis je salue les teachers présents: M. Lawrence Lenkhanya, célibataire, protégé de ma Sœur Saint-Télesphore, première supérieure de Butha Buthe, à qui il

École industrielle

fait honneur; M. Francis Manhanetsa, marié, qui a ses huttes tout près; les trois demoiselles Elisabeth, Julia et Bernice.

Dans l'après-midi, je visite les jeunes filles de l'École industrielle. Cette classe, sous la direction de Sœur Saint-Patrice, se fait dans une hutte spacieuse. L'ameublement, la propreté, l'ordre, l'animation et les travaux exposés sont tout à l'honneur du R.P. Curé, de l'institutrice et de ses élèves. Ces dernières me chantent en beau français: **VIVE LA BONNE MERE**, sur l'air de « Vive la Canadienne ». Elles me présentent, pour notre musée missionnaire d'Ottawa, quelques beaux objets de leur confection, entre autres, un tapis tissé aux motifs basutos. Quelques-unes de ces jeunes filles feraient bonne et belle figure à notre noviciat de Pontmain. Dieu les y conduise!

A la veillée, dans la hutte de l'École industrielle, séance intime par les religieuses indigènes et les pensionnaires, garçons et filles. Le R.P. Curé nous fait l'honneur d'y assister.

SAMEDI, 27. — Je reçois la visite d'une cheffesse de marque et d'un sous-chef. Justina Kuini est l'épouse du chef de district de Butha Buthe. Elle est cousine de la Régente Amélia et de notre Sœur Marguerite-d'Youville. Son mari est catéchumène depuis longtemps. Julias Molapo est sous-chef au village de Makopu, non loin d'ici. Son fils est au Séminaire de Roma et sa fille pensionnaire chez nous.

DIMANCHE, 28. — Je fais, par le détail, la visite du couvent, de ses dépendances et des environs. J'en retire de précieux renseignements sur l'histoire et les coutumes locales.

Moshoe shoe

Dans la montagne juste en face de la mission, la silhouette d'un sphinx se profile à proximité des deux grottes célèbres où Moshoeshoe et ses partisans se réfugièrent contre les attaques des Batlokoa. L'histoire raconte que, n'étant pas de taille à se défendre, Moshoeshoe envoya secrètement dire aux belliqueux Zoulous que s'ils désiraient faire la guerre et s'emparer de grands troupeaux, ils n'avaient qu'à attaquer les Batlokoa campés au pied de la montagne de Butha Buthe. L'engagement

eut lieu, les assiégeants s'enfuirent, et les Zoulous se retirèrent chargés d'un riche butin. L'adroit Moshoeshoe en profita pour se réfugier avec son peuple, à la montagne de Thaba Bosiu, à vingt milles au sud. Dans une des deux grottes de Butha Buthe subsiste encore le mur construit par les gens de Moshoeshoe pour dérober leur chef à la vue des Batlokoa.

Le jardin des garçons est en avant du presbytère. Dans de Écoles belles plates-bandes bien alignées, croissent: choux, épinards, citrouilles, pois, fèves, oignons et autres légumes. Au centre et à l'extrémité, un essai de verger fort prometteur. La culture du sorgho et du maïs se fait scientifiquement dans une partie du jardin. Cette dernière plante fournit aux naturels le « leshele-shele » espèce de farine grise qui ressemble à notre crème de blé. Ajoutée à la fécule de la citrouille, elle fait un excellent potage.

Une école intermédiaire, pour les Standards IV, V et VI, est en construction. Entre cette bâtisse et l'église se dresse la résidence des garçons pensionnaires: dortoir et réfectoire. M. Lawrence Lenkanya, professeur et maître de discipline, y a sa chambre. Beaucoup plus loin, sont les deux huttes de M. Manshanetsa. Le cimetière termine le terrain de la mission de ce côté.

En deçà de l'église s'étend le jardin des filles, fort bien tenu. Les abricotiers sont chargés de fruits.

Les classes des Grades I, II et III et celles des Standards I, II et III sont logées dans l'ancien presbytère, qui sera bientôt rénové et agrandi. Les cours inférieurs se donnent dans des huttes avec bancs tout autour, comme à Paray. Butha Buthe a plus d'élèves que Pontmain et Paray. Le chiffre global est présentement de cinq cent trente, dont quatre-vingt-cinq à l'École intermédiaire, et trente à l'École industrielle. Dans toutes les classes, le matériel scolaire est de confection domestique.

Un réservoir fournit l'eau aux besoins de la mission.

La maison des religieuses, vue sommairement le vingt-trois février, me paraît très confortable. C'est une construction à un étage, en pierre blanche. Une vaste hutte hexagonale

sert de dortoir pour les filles pensionnaires. Une hutte carrée est affectée à la cuisine des Indigènes.

Sur la fin de l'après-midi, le R.P. Béchard, o.m.i., curé de Seboche, vient nous inviter à ouvrir une mission chez lui. Mère Louis-Gérard laisse entendre que ce sera possible en janvier, après la profession des Sœurs indigènes.

“Mountain
View
Hotel”

LUNDI, 29. — J'ai terminé la visite officielle de cette maison. Il me faut maintenant partir. Les RR.PP. Sanfaçon et Bédard viennent me saluer: délicatesse que j'apprécie beaucoup. A 11h.30 de la matinée, je traverse les rangs des élèves pour une dernière fois. Les chants et les visages ont des airs de tristesse, et dans mon cœur donc! Dieu bénisse le pasteur, les professeurs et les élèves! Sœur Marie-de-l'Annonciation, supérieure, et Sœur Blanche-Irène m'accompagnent jusqu'au camp de Leribe. Sœur Marie-Mastaï est venue à ma rencontre chez Madame Blanche Johnstone, où m'attend une heureuse nouvelle: nous pourrons partir de Ficksburg pour le Nyassa, le six mai. Obligée de sortir, cette dame invite Sœur Marie-Mastaï à me faire visiter sa propriété après le dîner. Le luxe et le goût n'y manquent pas. Dans deux étangs artificiels avec rocailles au centre, se prélassent quantité de petits poissons rouges. Des grenouilles viennent rejeter leurs grosses bulles d'air entre les nénuphars qui en fleurissent la surface. Des cages disséminées dans la verdure abritent des perroquets de de toutes sortes. Huit pavillons peuvent accueillir autant de groupes de visiteurs dont la vie est agrémentée par des cours de tennis et une vaste piscine. Un immense préau recouvert de vignes invite au repos. Un ruisseau artificiel jase au pied d'une grotte également artificielle. Partout, des plates-bandes où s'épanouissent les fleurs les plus variées. Somme toute, « Mountain View Hotel » est un paradis pour le touriste qui n'a pas autre chose à faire que de visiter et de s'amuser.

Le lorry de Pontmain nous prend vers les quatre heures. Nous nous asseyons sur la banquette du chauffeur.

Pontmain

MARDI, 30. — Ouverture du mois de Marie à l'église paroissiale. La statue de la Vierge ressort admirablement bien sur un

fond ivoire au bas duquel est suspendue une ample draperie de soie bleue fleurdalisée. Nous demandons à cette bonne Mère de nombreuses vocations: blanches et indigènes.

JEUDI, 2 MAI. — Messe du R.P. E. Legendre, o.m.i. Son frère, religieux des Écoles Chrétiennes, fait l'office de servant. Ce dernier, missionnaire dans l'Ouganda depuis de nombreuses années, s'embarquera pour le Canada, le treize mai.

VENDREDI, 3. — Fête de saint Alexandre, patron de Son Excellence Monseigneur Alexandre Vachon d'Ottawa. Notre câblogramme, envoyé de Butha Buthe le 26 avril, l'a assuré des vœux et des prières des Sœurs Grises de la Croix en terre africaine. Les remerciements et la bénédiction du distingué prélat nous sont parvenus trois jours plus tard. Aujourd'hui, messe, communion et autres prières sont à ses intentions. Nous prenons le grand congé d'usage.

L'Invention de la Sainte Croix se célèbre ici comme à la maison-mère. Exposition de la relique de la vraie Croix que j'ai apportée avec moi d'Ottawa. A l'église, de 10h.30 à 11h.30 de la matinée, heure sainte terminée par la Bénédiction du Saint-Sacrement. Les Dames de Sainte-Anne sont nombreuses. Elles sortent de l'église en procession et en chantant, font le tour d'un énorme mimosa, puis s'agenouillent et prient. Une d'elles porte ensuite la parole: les autres écoutent religieusement. Il arrive parfois qu'elles tiennent leurs assises judiciaires où sont discutés les méfaits publics dont l'une ou l'autre a pu se rendre coupable. Les assises terminées, elles se groupent pour dîner.

DIMANCHE, 5. — Le R.P. L'Hour et Mère Louis-Gérard retiennent les services du lorry du Moreneng pour nous conduire au camp de Le:ibe, à deux heures de l'après-midi. Toutes les Sœurs nous promettent leurs prières pour le long voyage que nous entreprenons.

En passant près de l'hôpital du camp, Mère Louis-Gérard attire mon attention sur un arbre appelé « Monkey Puzzle ».

**Départ
pour le
Nyasaland**

Les branches sont ainsi disposées que le singe, tout habile qu'il est, n'en saurait pénétrer l'enchevêtrement. Court arrêt chez le R.P. Chevrier.

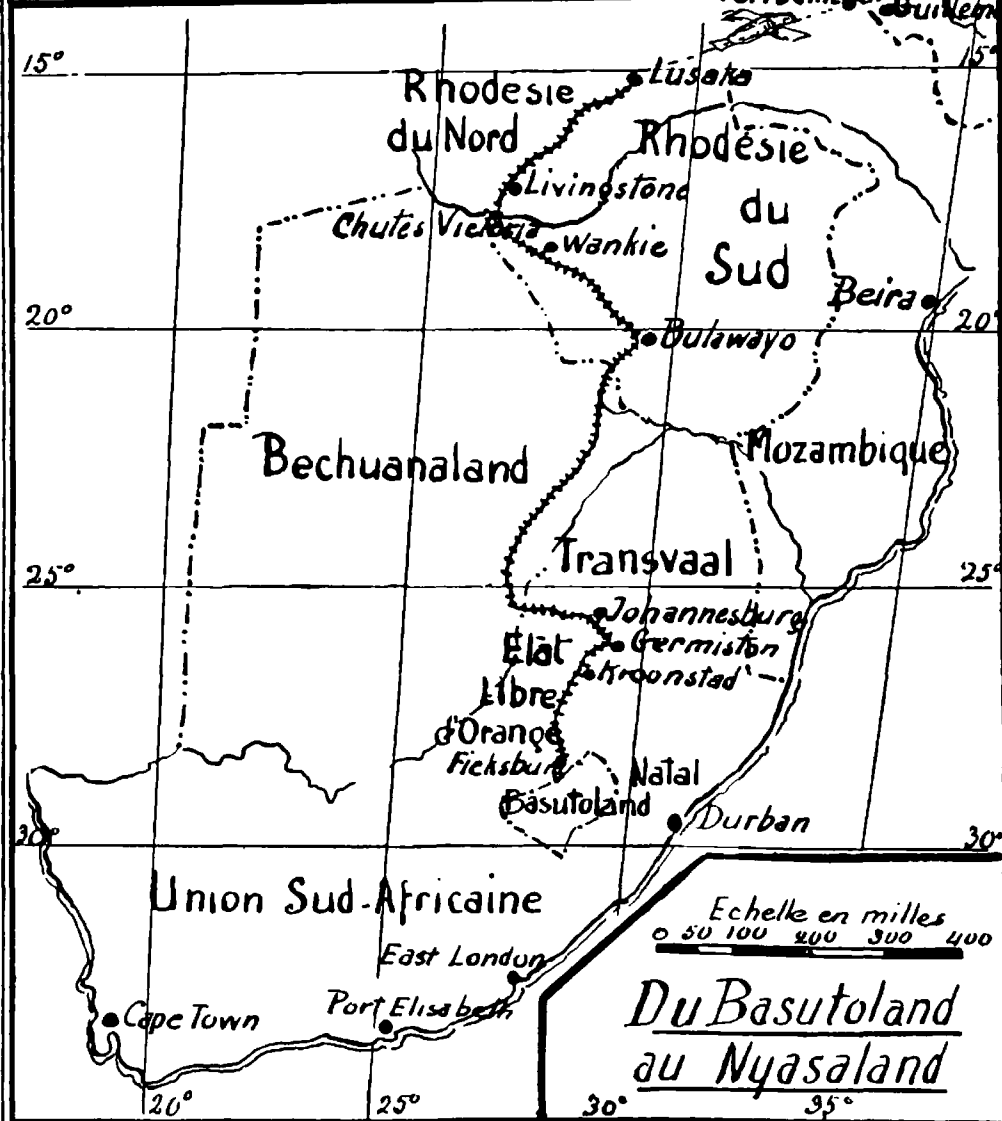
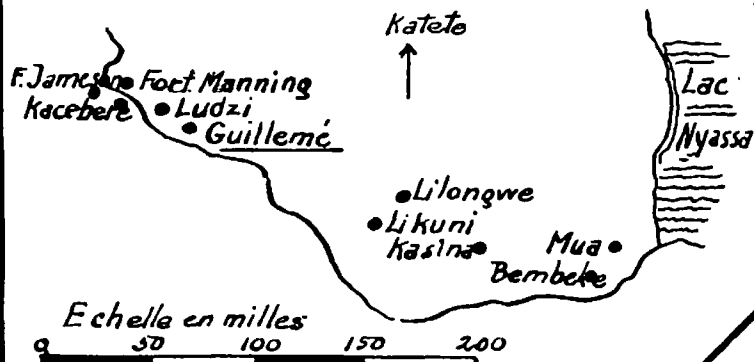
La bienveillante Madame Blanche Johnstone nous donne l'hospitalité dans un bungalow de son hôtel. Elle-même nous conduira à Ficksburg demain matin. Entre temps, nous rendons visite à Madame Reginald Balfe, excellente catholique, épouse du Commissaire anglais pour le district.

LUNDI 6. — Levées à 2h.30 du matin, nous partons sans retard pour Ficksburg. A quatre heures, le train nous emporte vers la brousse équatoriale. C'est le voyage du Nyassa qui commence. Que Notre-Dame nous ait en sa maternelle garde!



Son Excellence Monseigneur OSCAR JULIEN, P.B.
Vicaire apostolique du Nyasaland.

Partie sud du Vicariat du Nyassa



*Du Basutoland
au Nyasaland*

AU NYASALAND

Son Excellence Monseigneur Julien a eu l'obligeance de nous tracer, par le menu, l'itinéraire que nous devons suivre pour atteindre la mission de Guillemé, au Nyasaland. D'étape en étape, nous nous acheminons vers mes quatre Filles, rendues depuis le 16 mars, pour faire œuvre missionnaire apostolique

LUNDI, 6 MAI.— Montées à Ficksburg dans le compartiment 725-G. d'un wagon de première classe, nous arrivons à Bethlehem à sept heures de la matinée. Il fait assez froid: une gelée blanche recouvre tout. A 7h.25, départ pour Kroonstad. Des fourmilières s'élèvent partout dans les champs que nous traversons.

**État Libre
d'Orange**

Arrivée à Kroonstad à 11h.25 de la matinée. Tout juste le temps de prendre une légère réfection et nous montons dans le coupé 1506-D du train qui nous emporte jusqu'à Johannesburg, métropole minière du Transvaal.

Le paysage est beau. Les eucalyptus portent leurs troncs effilés droit vers le ciel.

Un aéroplane survole notre train. C'est le premier que je vois en ciel africain. De gros troupeaux de bœufs et de chèvres paissent un peu partout. A Germiston, des centaines d'Indigènes montent dans un train spécial, en route pour Johannesburg, où nous arrivons à 5h.45 de l'après-midi. Nous avons trois heures à nous pour prendre un bon souper et nous délasser.

Transvaal

MARDI, 7.— Depuis neuf heures hier soir, nous sommes en route pour Bulawayo. Miss Stoyale, anglicane à cheveux gris,

très distinguée, partage notre compartiment. La nuit a été bonne. Café à 6h.30. Déjeuner deux heures plus tard.

Contrairement au Basutoland, les huttes de la région, en terre séchée, sont entourées d'une rangée de perches, simples branches tordues en tous sens qui soutiennent le chaume de la couverture et assurent à la hutte une protection efficace contre le soleil et la pluie. En certains endroits, des cactus gros comme des arbres bordent la route.

Arrêt à Lobotsi. Je descends à la gare dans l'espoir d'expédier les télégrammes que je n'avais pas eu le temps d'enregistrer à Johannesburg. Malheureusement, un passager m'a précédée auprès de l'opérateur. On annonce que le train se met en branle. Lui de partir à toute vitesse, et moi par derrière, tenant toujours à la main mes précieuses feuilles. Mère Louis-Gérard et Miss Stoye ne manquent pas de me taquiner et de me signaler ensuite tous les bureaux de poste que nous rencontrons.

Bechuana- land

Vers midi, nous entrons dans le Bechuanaland. L'aspect d'un village nouveau-genre nous frappe. Les huttes, toujours en terre séchée, sont disposées sur deux rangées parallèles avec palissades de branches bien serrées les unes contre les autres. Est-ce protection contre les fauves ? Je le pense, car nous approchons de la brousse. Autour de nous, plus de traces de montagnes. Les arbres deviennent de plus en plus gros à mesure que nous montons vers l'équateur. De six mille pieds qu'elle est à Pontmain, l'altitude a baissé de trois mille pieds.

C'est le jour du grand recensement dans l'Union Sud-Africaine. On nous présente les formules sur le train. Comme Mère Louis-Gérard, je m'inscris en déclarant nom, nationalité, occupation. L'officier d'immigration nous présente ensuite des papiers à remplir.

Rhodésie du Sud

MERCREDI, 8.—A 7h.15 de la matinée, nous entrons en gare de Bulawayo, sur la frontière de la Rhodésie du Sud. Un arrêt de deux heures me permet d'expédier enfin mes précieux télégrammes. Ici, on parle français. A 9h.30, le train s'ébranle à destination de Lusaka, Rhodésie du Nord, où nous comptons

arriver demain matin, après avoir parcouru un nouveau six cents milles.

Les sites sont variés. Dans le voisinage de Sawmills, les huttes des Indigènes sont faites de planches larges et minces, encore revêtues de leur écorce, et disjointes de façon à ce qu'on puisse voir à l'intérieur de part en part. La prospérité de Dett, sur la limite méridionale de la région carbonifère de la Rhodésie du Sud, s'accuse par d'attrayants bungalows encadrés de haies fleuries, de plates-bandes éclatantes, avec des cyprès et des peupliers comme fond de scène. Wankie, riche en charbon et en argile, possède de vastes briqueteries. Cela paraît étrange de voir des nids de loriots suspendus par centaines aux branches des arbres de cette petite ville industrielle.

A 7h.45 de l'après-midi, nous sommes tout yeux et tout oreilles pour voir les célèbres cataractes Victoria, de la rivière Zambèse. Bientôt, nous entendons le bruit sourd de l'eau qui, sur une longueur totale de près d'un mille, dévale dans un abîme dont la profondeur, en certains endroits, atteint quatre cents pieds. Les Indigènes appellent ces chutes Mosi-oa-Tunya « la vapeur qui tonne ». A 8h.30, notre train passe sur un pont au pied de la cataracte; la force de l'eau est telle que l'écume se vaporise sur les vitres de notre convoi. Une masse blanche qui se dessine sur un mur de basalte noir est tout ce que nous voyons de la plus célèbre cataracte du monde.

**Chutes
Victoria**

Miss Stoye nous quitte à Livingstone, à sept milles des chutes.

JEUDI, 9. — Notre convoi atteint Lusaka à neuf heures du matin. Son Excellence Monseigneur Vclnik, s.j., évêque de Lusaka, prévenu de notre arrivée, nous rencontre à la gare. Il est accompagné de la Révérende Sœur Réginald, supérieure des Sœurs Dominicaines. Nous présentons nos hommages à Son Excellence et la remercions de son extrême bienveillance. Sœur Saint-Réginald nous conduit à l'aérodrome, où nos billets sont examinés, nos personnes et nos bagages pesés. Le commis déclare qu'il y a la pesanteur d'une personne de trop pour l'avion. Un nouvel arrivé « galonné » avait dérangé les

**En avion
vers le
Nyassa**

poids. Mère Louis-Gérard doit en subir les conséquences, en raison de la « priorité ». Pourtant nos places étaient bien réservées. Ma compagne devra donc attendre huit jours pour le prochain avion. Elle passera ce temps dans une brave famille catholique où notre cicerone dominicaine la conduira.

Je pars donc seule avec le pilote, le militaire et deux autres passagers pour une envolée de quatre cents milles. Il est dix heures. L'avion survole un pays peu habité: quelques rares huttes; des arbres en assez grand nombre; quelques minces cours d'eau serpentant dans la plaine; des collines ici et là. Nous montons au-dessus des nuages blancs, tout ouatés; nous en traversons un plus considérable et tout gris de gouttelettes d'eau. A cette altitude, il fait froid. C'est ma première expérience en avion.

**Fort
Jameson**

A 12h.45 de l'après-midi, l'oiseau commence à descendre. De loin, je vois une ligne blanche qui se précise et remue, Ce sont des Pères Blancs et mes quatre Filles aussi de blanc vêtues. Au sortir de l'avion, je suis accueillie par leurs Excellences Nosseigneurs O. Julien, p.b., Vicaire Apostolique du Nyassa, et F. Martin, p.b., Vicaire Apostolique de Fort Jameson. L'accolade avec mes chères Filles est chaleureuse de part et d'autre. Après les salutations d'usage, ma Soeur Françoise-Thérèse, supérieure, et moi montons dans l'auto des prélats. Les autres suivent dans le lorry de Monseigneur Julien.

Monseigneur Martin nous offre à dîner chez lui, à Sainte-Marie, à cinq milles de l'aérodrome. Des abeilles sauvages qui ont leurs ruches sous la maison, circulent librement autour de nous. Son Excellence nous dit de ne pas les craindre; elles n'ont encore jamais piqué un visiteur et ne semblent pas vouloir perdre leur réputation d'innocence.

Kacebere

A 2h.30 de l'après-midi, départ pour Guillemé. Comme le Grand Séminaire indigène de Kacebere est sur la route, Monseigneur Julien nous invite à y entrer. Le R.P. F.-X. Lapointe, p.b., supérieur, nous fait les honneurs de la maison intervicariale, qui dépend de la Propagande. Il nous présente le corps professoral, composé des RR.PP. R. Bernier, P.L. Darot, A. Sormany et O. Dufault. Le R.F. Paul-de-la-Croix

est le précieux auxiliaire des Pères. Les bâtisses sont de briques faites sur place.

Partout des arbres tropicaux chargés de fleurs ou de fruits, entre autres le kopoquier, dont la gousse produit un coton employé dans la fabrication des appareils de sauvetage. Nos gracieuses poinsettias du Canada atteignent ici la taille d'arbustes dont les fleurs sont deux fois plus grandes que les nôtres et d'un rouge plus éclatant. Tout à l'écart, j'aperçois un piège nouveau pour moi. On me dit qu'une demi-douzaine de léopards s'y sont pris récemment.

Dans une cour intérieure, je rencontre les quarante grands séminaristes indigènes recrutés dans les quatre vicariats avoisinants. Au départ, l'un d'eux me débite un fort joli compliment en français.

Notre auto reprend la route à 4h.15 de l'après-midi. A Fort Manning, on nous arrête pour les formalités d'immigration. Une heure plus tard, la mission de Guillemé dresse devant nous ses constructions solides, vastes à me surprendre. **Guillemé** Son Excellence nous accompagne toujours.

Le R.P. J. Boyer p.b., supérieur, nous accueille. Il me présente ses assistants, les RR.PP. J.-L. Lesueur et V. Chamberland. Après une courte visite au Roi des rois dans sa magnifique église de la brousse, nous nous rendons au couvent, où les quatre Sœurs indigènes, Sainte-Salomé, Sainte-Madeleine, Sainte-Theresia et Sainte-Anna, me souhaitent la bienvenue. Elles appartiennent à la Congrégation des Filles de Maria-Theresia Ledochowska de Bembeke. Une Sœur Blanche de Notre-Dame d'Afrique est chargée de leur formation. Ces Sœurs indigènes occupent trois des dix pièces du couvent de Guillemé; elles partagent la cuisine, le lavoir et la chapelle avec nos Sœurs. Ma Sœur Françoise-Thérèse, supérieure, me présente ensuite les employées de la maison: Anna-Marie, première garde-malade au dispensaire, Adélina, Célinia, Adjulita et Amélania. Toutes nous saluent à genoux ou font la gémuflexion, selon la coutume du pays.

Je me rends à la chapelle et fais ensuite une visite sommaire à travers les autres pièces de la maison. Un large corridor la

traverse d'un bout à l'autre. Les chambres sont grandes et suffisamment hautes. Presque partout, les planchers sont enciment pour empêcher les fourmis blanches de se frayer leur chemin à l'intérieur. Sur les soliveaux reposent de grosses tiges de bambou serrées les unes contre les autres. Lorsque le plafond sera lambrissé avec des nattes de paille, il présentera un aspect plus fini.

La cour intérieure possède un puits de bonne eau potable. Comme dans nos vieilles campagnes candiennes, le seau descend et remonte par une manivelle.

J'admire le savoir-faire de la chère Supérieure-fondatrice, qui, en si peu de temps, a su aménager sa maison avec une dextérité et un sens pratique dignes d'éloges.

Le lorry de Monseigneur Julien nous amène bientôt nos Sœurs Marie-Jacques, Joseph-de-Mazenod et Saint-Félix-de-Valois. Le souper se prolonge et la veillée de même. Nous avons tant à nous dire.

Lorsque Sœur Françoise-Thérèse me fait les honneurs de sa propre chambre à coucher, elle me recommande de ne pas ouvrir ma fenêtre avant d'avoir éteint la lampe. Sans cette précaution, les moustiques porteurs de la malaria pourraient s'introduire chez moi. Je couche sous une vraie tente. Le lit garni de quatre poteaux qui s'élèvent à près de six pieds, est complètement entouré d'une moustiquaire bordée d'une lisière de coton de quinze pouces de large qui se replie sous le matelas. Le ciel de lit est également de coton. Je jette un regard sur les murs. Quatre énormes araignées de trois pouces de diamètre s'y promènent à grandes enjambées. On me les dit inoffensives pour l'homme mais voraces pour les moustiques dont elles sont friandes. Tout de même, comme je ne me sens pas trop en sûreté en leur présence, je les fais déloger.

VENDREDI, 10. — Messe au couvent par le R.P. Supérieur. Nos Sœurs font du beau chant. Après le déjeuner, une série de réceptions m'attendent. Ce sont d'abord les Sœurs indigènes qui me chantent une chanson en cinyanja à la salle de communauté. C'est joli. Elles m'offrent ensuite des fleurs de leur



LA MISSION DE GUILLEMÉ

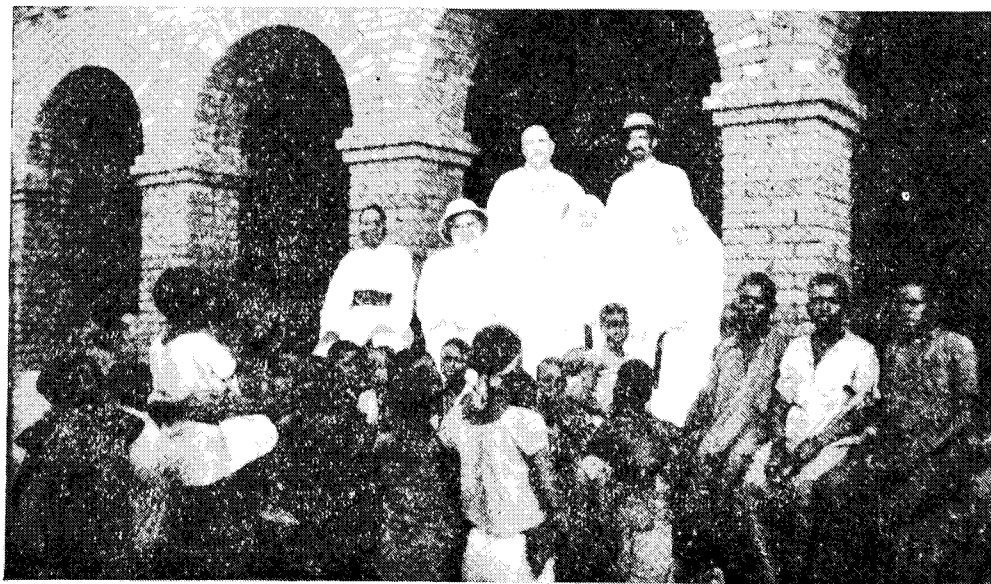
- | | | | | |
|----------------------|--|-----------------------|---------------------|-------------------------------------|
| Entrée
du couvent | Salle de l'Action Catholique
et classes | Entrée
de l'église | Résidence des Pères | Entrée du pensionnat
des garçons |
|----------------------|--|-----------------------|---------------------|-------------------------------------|



Son Excellence Monseigneur O. JULIEN, p.b., le R. P. J. BOYER, p.b.,
la T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI, sup.-gén., et les quatre fon-
datrices de Guillemé.



A GUILLEME
Réception par les garçons pensionnaires sous la direction du teacher Bernardo.



LUDZI NOUS ATTEND

jardin. Les domestiques se présentent à leur tour. Les garçons du «Boarding School» exécutent leur programme de gymnastique et de chant dehors, sous la direction de leur professeur, Bernardo. Dans une adresse en anglais, un élève me dit le bonheur que leur a causé l'arrivée des religieuses, les avantages éducationnels et hospitaliers que leur présence apporte à la mission, et, crânement, il me demande d'autres Sœurs afin que plus de bien s'accomplisse encore à Guillemé. Monseigneur Julien et le R.P. Boyer m'ont accompagnée tout ce temps. Son Excellence s'est gracieusement constituée mon interprète pour remercier professeur et élèves de leur démonstration en mon honneur.

Si les jeunes filles savaient le beau travail qu'elles pourraient accomplir en Afrique, elles afflueraient au noviciat. Puissent quelques-unes au moins de celles qui liront ces lignes répondre à l'appel de tant d'âmes avides de vérité!

A 9h.30 de la matinée, nous partons pour Ludzi, à quatorze milles d'ici, dans le lorry de Monseigneur Julien. Son Excellence est accompagnée du R.P. Boyer, et moi, de Sœur Supérieure. Je fais connaissance avec la vraie brousse africaine. La route passe à travers d'épaisses herbes plus hautes que taille d'homme. Il est dangereux pour le voyageur de s'y engager; il peut facilement être surpris par les fauves qui y séjournent.

Ludzi

Le R.P. Bertrand Peltier, p.b., qui a fait avec nous la traversée sur le «Chinese Prince», vient à notre rencontre à bicyclette. Si je suis heureuse de revoir ce bon Père! Il a tôt fait de prendre les devants pour nous recevoir à la mission de Ludzi, où nous arrivons vers les dix heures. Le R.P. Albert Hovington, p.b., supérieur, et le R.P. Peltier nous accueillent des plus aimablement. Nous nous rendons d'abord à l'église, belle et spacieuse. Une chrétienté de dix mille âmes, accroupie, y trouve facilement place aux messes les dimanches et jours de fête.

Nous examinons ensuite l'emplacement du couvent à nous destiné lorsque nous aurons des religieuses disponibles.

**Une bri-
queterie**

Ce serait comme à Guillemé, sauf quelques modifications pour le mieux.

Les briques se font sur place, sous la direction d'un Frère convers. Le R.Frère Vitus est précisément au travail avec son équipe de Noirs. Comme base, on emploie la terre des termi-tières, bien malaxée par les fourmis blanches pendant l'érec-tion de leurs monticules. Après y avoir ajouté un peu d'eau, les ouvriers pétrissent cette terre avec leurs pieds. Lorsque le mélange a la consistance voulue, on le coule dans des formes au préalable saupoudrées de sable fin pour empêcher la pâte de coller. Des garçons transportent les moules sur leur tête jusqu'à l'endroit où on les fait sécher.

Pour être à point, le séchage doit se faire lentement et autant que possible à l'abri de l'air; c'est pourquoi les briques sont légèrement recouvertes de paille. Après douze jours, on procède à la cuisson. Un four de huit à douze bouches peut contenir quatre-vingt mille briques. La cuisson prend trois jours, et le refroidissement des briques, deux semaines.

Les tuiles se font par un procédé analogue. Une technique et une argile appropriées les rendent imperméables.

La mission possède un verger et un jardin potager superbes. J'y vois au-dessus de ma tête des kopoquiers, des citronniers, des mandariniers, des papayers, des manguiers, des bananiers. A mes pieds, des épinards, du piment, des haricots, du persil, des tomates, des aubergines, des pois, des citrouilles, des pom-mes de terre et des cacahuètes. La rivière Ludzi limite le terrain des Pères. On y a vu des crocodiles et des hippopo-tames déjà. Les serpents sont nombreux. Des fauves rôdent le soir assez près de la mission. On est en pleine brousse.

A la résidence, je rencontre le R.Père Frédérick Van Maat, p.b., vieux missionnaire-artiste qui a décoré plusieurs églises. Guillemé lui doit un beau chemin de Croix; celui de Ludzi s'annonce bien. Sur la véranda, une peinture représentant saint Joseph et l'Enfant-Jésus témoigne de l'heureuse originalité de son talent et de son expertise artistique. Je fais aussi la connaissance de M. l'abbé Cornelio Citsulo, le premier prêtre indigène ordonné au Nyassa.

Des petits Noirs nous tiennent compagnie sur la véranda, où nous attendons le lorry qui nous ramènera à Guillemé. Ils nous regardent sans se lasser. Evidemment nous sommes neuves à leurs yeux. Comme récompense, ils figurent dans les photos que je prends. Pauvres enfants! que ne puis-je leur envoyer des Sœurs Grises de la Croix!

A deux heures, nous reprenons le chemin de Guillemé avec les RR.PP. Boyer et Peltier. Monseigneur Julien permet à ce dernier de venir passer quelques heures avec nous, « for old times' sake ». A la maison, nous remémorons les beaux jours passés sur le « Chinese Prince ». Je suis heureuse surtout d'apprendre les débuts apostoliques du Père dans la brousse.

Retour à
Guillemé

Après souper, fête de famille où l'entrain ne manque pas. Chants déjà connus et chants nouveaux composés pour la circonstance s'entremêlent agréablement. Les rires se changent en effroi au moment où Sœur Marie-Jacques signale une vipère qui, s'étant glissée sous la porte, se dirige vers l'harmonium. Les Sœurs indigènes viennent à notre secours et l'intruse disparaît, morte ou vive, je ne sais trop. La soirée se poursuit en se montrant, les unes aux autres, les vues prises au Basutoland et celles que l'on a prises au Nyassa.

SAMEDI, 11. — Messe à l'église. Comme à Pontmain, les religieuses occupent des sièges dans le transept du côté de l'Évangile. Le teacher et les garçons pensionnaires font les frais du chant. Dans l'avant-midi, le R.P. Peltier vient nous voir, accompagné du R.P. V. Chamberland. Nous échangeons des photos, nous parlons du voyage, mais surtout des besoins apostoliques du pays. Si le bon Dieu nous envoyait de nombreuses vocations, comme je serais heureuse de donner des aides à ces bons Pères et à ceux du Basutoland.

Dans l'après-midi, je visite les huttes du teacher Bernardo, et le jardin des Pères avec son bel étang artificiel. Monseigneur Julien arrive de Ludzi vers trois heures, et le R.P. Peltier retourne à sa mission, emportant avec lui nos remerciements bien mérités.

Dimanche à Guillemé DIMANCHE, 12. — Messe à sept heures. Pendant le déjeuner, le R.P. Supérieur vient m'avertir qu'on m'attend en face du couvent. Je coiffe mon chapeau colonial et le suis pour me trouver en face d'une foule compacte qui est tout yeux et tout sourire. Je suis immédiatement conquise. Bernardo a eu l'esprit d'être présent. Aussi me sert-il d'interprète pour dire à ces braves Noirs ma joie d'être au milieu d'eux, l'amitié que nos Sœurs leur vouent déjà et mon désir de les aider de toutes façons.

Deuxième messe à 9h.15. Les hommes portent le costume européen plus ou moins défraîchi. Les femmes se contentent d'une lisière de cotonnade bien bandée sous les bras, avec, parfois, corsage et jupe en plus. La plupart des femmes sont nu-tête.

Son Excellence assiste au trône. Après l'Évangile, le prélat monte en chaire. Comme il semble heureux d'être au milieu de ses chers Noirs et de leur parler des Sœurs Grises de la Croix! Il s'adresse à nous en français, traduisant ce qu'il vient de dire à ses ouailles: que nous sommes venues de bien loin afin de travailler pour eux; que leurs prières devront encore obtenir des religieuses, mais pour d'autres missions. Le prélat a aussi encouragé les parents à donner leurs filles au bon Dieu. Dieu nous fasse trouver les moyens de répondre à ces désirs apostoliques!

Le Père Supérieur fait ensuite réciter cinq Pater, Ave et Gloria par les catéchumènes pour le succès de mon voyage au Nyassa. Comme dans la primitive Église, les catéchumènes n'assistent pas au reste de la messe.

Au sortir, il y a encore affluence à la porte de l'église. C'est l'autre teacher, Lawrence, qui me sert d'interprète cette fois pour dire à ces bonnes gens ce que j'ai dit au premier groupe. Il faut se rappeler qu'il y a douze mille chrétiens à Guillemé.

Les Sœurs indigènes prennent la récréation du midi avec nous. Nous répondons à toutes leurs questions. Nos propres Sœurs noires sont membres de la Congrégation au même titre que les Sœurs blanches; elles font des vœux perpétuels; elles portent la chaussure le matin, quand il fait froid, et chaque

fois aussi qu'elles revêtent leur costume le plus propre. Celles de Guillemé ne font que des vœux temporaires renouvelés annuellement, et vont toujours nu-pieds.

A quatre heures, Son Excellence vient au couvent me parler de ses projets de Ludzi. Plus tard, le R.P. Supérieur me fait les honneurs de son jardin. On y voit tous les légumes ordinaires et tous les fruits de la zone torride. Le système d'irrigation est très perfectionné. Tout en marchant, nous causons température. Il me dit que, en hiver, le thermomètre monte facilement à 120° le midi au soleil. La seule différence avec l'été, c'est que la fraîcheur se fait sentir à la tombée du jour, tandis que, en été, les nuits sont très chaudes.

Comme, au Nyassa, c'est présentement l'hiver, je jouis de la fraîcheur des nuits tout comme je jouis de la moustiquaire qui enveloppe mon lit. Coton et gaze me protègent de tout ce qui fourmille dans les bambous et la paille du plafond, et jusque dans les moindres fissures des murs. Sans cette protection, nous recevrons sur nous et nos lits tout ce que nous trouvons le matin sur les meubles.

LUNDI, 13. — Monseigneur et le R.P. Lesueur nous invitent à inspecter le terrain pour choisir l'emplacement des futures constructions. Le noviciat sera parallèle au couvent. Le dortoir des filles-pensionnaires et l'hôpital formeront les deux autres côtés du quadrilatère. Des portes percées dans les murs des angles permettront d'atteindre l'extérieur. La cour intérieure, complètement fermée, sera garnie d'allées, de pelouses et de plates-bandes. L'hôpital-village que Monseigneur projette de construire serait à une distance raisonnable de la mission.

Projets
d'avenir

Ce matin, a lieu l'ouverture des classes après les trois semaines de vacances de Pâques. Quatre Sœurs indigènes et deux « mistresses » enseignent à près de trois cents élèves. Sœur Joseph-de-Mazenod a la direction de l'école. Elle enseigne l'anglais au Standard I. Le système scolaire du Nyassa ressemble à celui du Basutoland.

Les classes

Depuis l'arrivée de nos Sœurs, Bernardo, ancien séminariste et auteur d'une grammaire cinyanja, leur donne deux

heures de cours chaque après-midi. Les progrès sont manifestes. Elles se débrouillent déjà avec les enfants et les Sœurs indigènes.

MARDI, 14. — Monseigneur revient causer de divers projets que nous confions au bon Dieu.

Depuis mon arrivée, on me parle d'une hyène qui rôde le soir autour de la mission. J'avais beau prêter l'oreille, je n'entendais rien. Or, ce soir, je l'entends, ce cri lugubre dans le grand silence. On dit que cet animal attaque les enfants, et fait du dégât dans les basses-cours et chez les animaux domestiques.

MERCREDI, 15.—Fête patronale de Mère Saint-Jean-Baptiste-de-la-Salle. Communion, messe, journée à ses intentions. Sœur Saint-Félix-de-Valois a commencé hier ses cours d'agriculture au Standard I. Elle m'invite aujourd'hui à me rendre au jardin pour voir ses élèves faire de la terre neuve avec leurs instruments primitifs. Elle me précède à bicyclette, car ici c'est le moyen le plus expéditif de parcourir en peu de temps une distance un tant soit peu considérable. J'en profite pour poser des portraits dans le jardin des Pères où sont réunis à peu près tous les arbres fruitiers de la zone torride. Les RR.PP. Boyer et Chamberland, passés maîtres en arboriculture fruitière tropicale, me donnent tous les renseignements que je désire.

En revenant, je m'arrête près d'un groupe où deux de nos employées sont à moudre du grain dans un même tronc d'arbre creux. Comme pilons, elles emploient de solides rondins de bois très dur, qu'elles abaissent et relèvent alternativement au rythme d'un chant populaire. Bien que les « meunières » se tiennent debout, le procédé est beaucoup plus fatigant qu'au Basutoland, où elles demeurent à genoux. La lourdeur du rondin explique la différence.

Dispensaire A deux pas, un dispensaire temporaire construit avec les longues herbes de la brousse, attend notre visite. L'infirmière, Sœur Marie-Jacques, nous fait les honneurs de ce château branlant, où elle a déjà fait beaucoup de bien aux âmes et au

corps. Des ouvertures jamais fermées l'obligent chaque matin à transporter du couvent remèdes, pansements, bandages, etc. Le soir venu, la religieuse doit rapporter au logis la pharmacie et ses accessoires.

Dans ce domaine ouvert à tout vent et à tout venant, Sœur Marie-Jacques évolue avec l'aisance et la charité d'une vieille missionnaire. Lorsque l'hôpital sera terminé, l'aménagement moderne du dispensaire lui permettra de décupler ses soins aux Indigènes qui les requerront, en plus grand nombre sûrement.

JEUDI, 16. — Deux mariages, ce matin. Les conjoints se sont présentés à l'autel de Notre-Dame de Lourdes pour unir leurs destinées, puis chacun s'en est allé de son côté pour la communion. A la sortie de l'église, Bernardo réussit à les réunir pour les photographies. Ce n'est pas excitant se marier au Nyassa.

Le R.P. A.-J. Dufault, de Kacebere, arrive avec Mère Louis-Gérard vers cinq heures de l'après-midi. Son Excellence et les Pères de la mission viennent la saluer. Monseigneur parle de nous emmener, dès demain matin, visiter d'autres missions intéressantes. Le trajet nécessitera une absence de quelques jours.

VENDREDI, 17. — Dès 8h.30 de la matinée, Mère Louis-Gérard, Sœur Françoise-Thérèse et moi prenons la route de Likuni en compagnie de Monseigneur Julien. Partout, des huttes semblables à celles de Guillemé. La couverture de chaume déborde le mur circulaire, d'une couple de pieds. Des rondins sinueux soutiennent le bord de cette couverture. L'habitation a plutôt l'air négligé.

Randonnée
à travers la
brousse

Nous faisons un premier arrêt à Lilongwe, chef-lieu du district du même nom et résidence du commissaire anglais; centre important pour le marché du tabac que les Indigènes cultivent sur une grande échelle. Lilongwe est à cinquante-quatre milles de Guillemé.

Likuni

Cinq milles plus loin, c'est Likuni, but de cette longue randonnée à travers la brousse. Likuni est le siège épiscopal de Monseigneur Julien. Les Sœurs Blanches de Notre-Dame d'Afrique y tiennent pensionnat, école primaire, École normale et hôpital. Monseigneur nous présente à la Révérende Mère Marie-d'Aquin, supérieure, qui nous offre une bien gracieuse hospitalité. Je me trouve privilégiée d'être installée dans la chambre même où Monseigneur Guillemé et le R.P. Ernest Paradis, p.b., rendirent le dernier soupir. Ce dernier était l'oncle des RR.PP. Sanfaçon et Pageau, o.m.i., du Basutoland. Mes deux compagnes occupent la chambre voisine.

Au cours de l'après-midi, nous visitons le cimetière. Prières sur les tombes du Prélat et du Père, puis photos du monument Guillemé et du tertre du Père Paradis.

Les écoles

On nous conduit ensuite aux bâtiments scolaires, vastes constructions de brique qui abritent le pensionnat et l'École normale des garçons, sous le vocable de saint Jean-Baptiste, l'école des catéchistes, le pensionnat et l'externat des filles. Le personnel enseignant de cette population écolière composée de cent soixante-dix garçons pensionnaires et de cent quarante externes, de deux cent trente filles pensionnaires et de cent quatre-vingts externes, comprend des Pères, des Sœurs Blanches, des Sœurs indigènes de Maria-Thérésia, des teachers et des mistresses. Les locaux sont vastes, bien éclairés et bien aménagés. Partout les horaires sont en évidence. Chez les garçons, une exposition considérable de travaux manuels est en cours. J'en admire l'exécution et le sens pratique. La devise de leur école « Ora et labora » est éloquente. Elle me semble être vécue dans le plein sens du mot.

Les catéchistes reçoivent ici une formation de deux ans.

Près de trois cents normaliens et catéchistes nous chantent un magnifique VIVAT en parties. Les filles nous donnent un concert en plein air au soleil couchant. Le programme comporte de la gymnastique, un chant de bienvenue, des chants en cinyanja, en anglais et même un français. Les élèves, petites et grandes, sont charmantes d'exécution et de tenue. Monseigneur leur adresse quelques paroles de félicitations et me per-

met de donner un grand congé, qui commence incontinent. Quatre par quatre, elles s'éloignent au son du tambour. Plaçant leur instrument au centre du terrain de jeu, elles se mettent à chanter et à danser tout autour. Nous rejoignons le groupe pour constater que l'enfant noir du Nyassa ne diffère guère de celui du Basutoland.

SAMEDI, 18. — Monseigneur Julien vient dire la messe au couvent. En nous rendant à l'hôpital, nous visitons les locaux des filles. C'est très spacieux et hygiénique. Le samedi matin, les religieuses permettent aux pensionnaires de préparer leur propre déjeuner comme elles l'entendent. Ici et là, le long du chemin, accroupies près d'un feu, des groupes de jeunes filles font cuire leur popote. Elles proclament que c'est là leur meilleur repas de la semaine.

Le dispensaire, très moderne, est un modèle du genre dans la brousse. Deux vastes pièces sont à l'usage des clients, en plus d'une salle d'attente où chacun trouve un siège et le numéro sous lequel il devra s'enregistrer. **L'hôpital**

Tout à côté s'élève l'hôpital de la maternité, œuvre de la plus haute importance dans ces pays de missions. C'est très confortable et tout à fait adapté aux coutumes du pays. Une véranda couverte, qui longe la maison, donne sur de belles peïouses. Quelques mamans, assises sur des nattes, surveillent leurs poudons, dont les bécoux sont entourés de moustiquaires. Un pavillon de quatre chambres est réservé aux futures mamans qui requièrent des soins particuliers ou qui attendent simplement l'heure de la délivrance. Outre la salle de délivrance, la bâtisse principale renferme trois salles de cinq lits chacune, et une couple de chambres pour les mamans très malades. Chaque salle est pourvue d'un foyer.

L'organisation de l'hôpital est adaptée au tempérament et aux coutumes des Indigènes. Les mamans qui s'inscrivent comme patientes doivent y séjourner quatre jours. Chacune reçoit de sa famille sa propre nourriture et celle de sa garde-malade, nécessairement une maman elle-même. A la naissance de l'enfant, les parents paient deux schellings six pence. Pour

défrayer les dépenses de la fête qu'on fait au poupon et à la maman lorsqu'ils sont sur le point de quitter l'hôpital, les parents qui y assistent payent six pence additionnels et apportent un fagot de bois, un plat de maïs et deux livres de cacahuètes. C'est ainsi que l'on enseigne à ces Indigènes le respect de la vie naturelle et de la vie chrétienne.

Douze gardes-malades indigènes assistent les religieuses à l'hôpital de la maternité, où plus de sept cents naissances eurent lieu en 1945.

Une route ombragée conduit à l'hôpital « S. Joannes de Deo », Saint-Jean-de-Dieu. A l'entrée, une coquette maison pour les oiseaux avec, à gauche, la hutte du surveillant. Un peu plus loin, une maison basse en terre battue sert d'oratoire. Douze huttes avec véranda, mais sans fenêtre, sont à l'usage des patients. Les parents s'occupent de leurs malades. La Sœur hospitalière visite ces derniers, suggère les traitements et soigne elle-même dans certains cas. Le loyer d'une hutte est de deux pence par semaine. Les miséreux y sont reçus gratuitement.

En approchant de l'évêché, nous rencontrons le bon vieux P. Alfred Honoré, p.b., dans sa chaise roulante. Il a été compagnon d'apostolat de Monseigneur Guillemé au Nyassa, dès 1902. Lépreux pendant deux ans, ce vénérable Père a souffert tout ce que cette maladie comporte. Guéri, il continua son ministère jusqu'à ce que la paralysie eût raison de lui, il y a cinq ans. Monseigneur le garde à l'évêché. Sa bénédiction ne manquera pas de me porter bonheur.

L'évêché

Nous allons saluer Monseigneur dans son palais épiscopal, si l'on peut appeler « palais » une maison dont la modestie est le principal ornement. Dans la chapelle privée de Son Excellence, deux petits anges noirs en adoration prêchent éloquemment l'apostolat missionnaire. Le décor naturel est de toute beauté. Des tiges grimpantes aux fleurs orange ornent une large véranda couverte. Le jardin aux plantes tropicales variées avec ses allées bien ratissées, la bananerie formant une ligne de borne, Son Excellence circulant dans ce décor: tout cet

ensemble forme un tableau des plus pittoresques et difficile à décrire.

A la cathédrale, je me suis arrêtée au trône, en bois sculpté, de l'évêque. Les Européens de Dedza, près Bembeke, l'offrirent à Monseigneur Guillemé à l'occasion du cinquantième anniversaire de son arrivée en Afrique. L'autel de droite est dédié à Notre-Dame de Lourdes. La statue porte à la méditation. On dit que, la plupart du temps, les prêtres viennent finir leur action de grâces à ses pieds.

A 10h.30 de la matinée, Monseigneur nous conduit à **Kasina** Kasina, au pied des montagnes. Nous traversons la rivière Lilongwe sur un pont qui est au niveau du chemin. En esprit, je revois la route de Pontmain à Leribe, avec sa rivière Hlotse coulant au fond du ravin. Le pont qui la traverse est à peine à deux pieds au-dessus de l'eau. Pour le franchir, il faut descendre presque entièrement une pente du ravin pour en remonter l'autre péniblement.

Une croix qui étend ses bras au sommet d'une éminence **Le Petit Séminaire** indique le but de notre visite: le Petit Séminaire. Toute la maisonnée se porte à notre arrivée. Il fait bon voir la joie des Pères et des Frères en présence de leur Evêque vénéré. Ces bons religieux nous entourent de respect et nous font dîner à leur table.

Du haut du grand escalier de la bâtisse centrale, nous saluons les élèves massés au pied: jeunesse aux figures intelligentes et épanouies. Monseigneur leur parle en cinyanja pour leur dire que, jusqu'à ce jour, le vicariat n'a reçu la visite que de deux supérieurs généraux: le T.R.P. Voillard, p.b., en 1927, et moi-même aujourd'hui. A ce dernier titre, il m'autorise à donner un grand congé. J'en fais l'annonce avec bonheur. De son côté, Mère Louis-Gérard promet des « sweets » au cours de la journée. Des applaudissements répétés attestent la reconnaissance des élèves.

Pendant que les étudiants se récréent, nous visitons. L'établissement, sous le vocable de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, abrite cent soixante-dix jeunes séminaristes dont quatorze partiront prochainement pour le Grand Séminaire de

Kacebere. Guillemé a déjà fourni plusieurs vocations sacerdotales. Puissent les vocations féminines y germer bientôt!

Le personnel dirigeant et enseignant comprend neuf Pères Blancs, dont le R.P. J.-B. Cherbonnier, supérieur, un Jésuite portugais arrivé depuis peu de l'Amérique du Sud, un Frère Mariste, deux abbés en formation et le Frère Jean-Guy, convers.

Les bâtisses sont de pierre et de brique agencées avec goût. La chapelle est imposante. On ne se lasse pas d'admirer l'abondante végétation du jardin. De novembre à avril, il tombe jusqu'à quarante pouces de pluie. Cette saturation du sol explique la richesse végétative de la région.

Bembeke

Au départ, le R.F. Jean-Guy se met au volant, avec Monseigneur à ses côtés. Bembeke à soixante-quinze milles de Likuni, est notre présent objectif. La route longe la frontière de l'Afrique-Orientale portugaise. Elle est aussi plane que celles du Basutoland sont montueuses. Des marchés de tabac se rencontrent à intervalles. Le plus important est à Dedza, chef-lieu et centre postal du district, résidence du commissaire anglais. Nous traversons plusieurs stations desservies par les Pères Blancs. Les gens y ont la messe toutes les cinq ou six semaines.

A 4h.30 de l'après-midi, nous descendons chez les Sœurs Blanches. La Révérende Sœur Saint-Evariste, supérieure, nous accueille. Sœur Françoise-Thérèse se trouve un peu chez elle, étant arrêtée ici en se rendant à Guillemé. Son Excellence nous présente le R.P. Joseph Fady, p.b., son vicaire général, qui administra le diocèse pendant son absence au Canada. La veillée se passe à causer vie et projets missionnaires. En raison de son altitude de cinq mille pieds, le climat de Bembeke est très salubre. Les missionnaires viennent y refaire leurs forces.

Les écoles

DIMANCHE, 19. — A six heures, messe dans la chapelle du couvent. Après le déjeuner, la Supérieure nous fait visiter l'établissement. Les constructions, aux toits de tôle, abritent des œuvres diverses et importantes: pensionnat, externat et École normale pour filles, dispensaire et maison de formation

pour les Sœurs indigènes de Maria-Theresia. Les petites pensionnaires sont au nombre de cent; les grandes, quatre-vingts. Toutes couchent par terre sur des nattes. Six classes et une vaste cour de récréation sont à leur usage exclusif. Les neuf classes de l'externat comprennent trois cents élèves. Ces dernières n'ont aucun rapport avec les pensionnaires. Quatre Sœurs indigènes et des institutrices laïques aident les Sœurs Blanches à éduquer ce petit peuple.

Les filles qui veulent continuer leurs études après le Standard III sont envoyées à la maison de Likuni pour faire les Standards IV, V et VI. Celles qui désirent se consacrer à l'enseignement font leur École normale ici même, à Bembeke. Le cours de deux ans se donne en langue cinyanja. Comme la coutume permet aux jeunes filles de se marier dès l'âge de quatorze ans, peu nombreuses sont celles qui se consacrent à l'enseignement. Une fois qualifiées, elles donnent peu d'années de service.

Dans une pièce, nous trouvons treize femmes réunies en assemblée de la Légion de Marie « Legio ya Maria ». Monseigneur Julien entre comme je me renseigne sur les progrès de l'Action Catholique en ces régions. Il encourage ces bonnes dames à continuer leur admirable travail.

Nous assistons à la grand'messe à l'église paroissiale. Il y a grande affluence. Le sermon est donné en cinyanja par M. l'abbé Laurenti Mangani, prêtre indigène. Tous les hommes chantent en alternance avec la chorale. Comme au Basutoland, les femmes s'accroupissent sur le plancher. On voit rarement le turban ou la couverte ici.

Après la messe, nous répondons à l'invitation de Son Excellence en nous rendant à la résidence des Pères, dont le R.P. A. Marleau, p.b., est supérieur. Une large véranda remplit la façade. Tout au bout, on m'a montré la fenêtre de la pièce qu'occupait Monseigneur Guillemé.

Le collège, sous la direction du R.P. H. Lanter, p.b., est fréquenté par cent quatre-vingts pensionnaires et soixante externes. Par ses bienveillantes paroles, Monseigneur nous

attire la sympathie de tous ici comme ailleurs. Une fois de plus, je profite de mon privilège de donner grand congé.

L'imprimerie des Pères est bien outillée. Le R.P. J.-B. Rouvière est assisté du R.F. Olivier et d'Indigènes formés aux travaux d'impression et de reliure. Nous en emportons des brochures, entre autres, une vie de Monseigneur Guillemé.

Après le dîner pris à la résidence des religieuses, nous visitons l'aile affectée aux Sœurs indigènes de Maria-Theresia. Elles sont douze professes, deux novices et neuf postulantes. La Supérieure des Sœurs Blanches est leur maîtresse des novices.

Cent soixante-douze filles pensionnaires nous donnent un joli programme de gymnastique sur des airs du folklore canadien. Ces enfants évoluent avec un ensemble parfait. J'apprécie d'autant plus leurs succès que je sais ce qu'il en coûte aux institutrices pour l'obtenir.

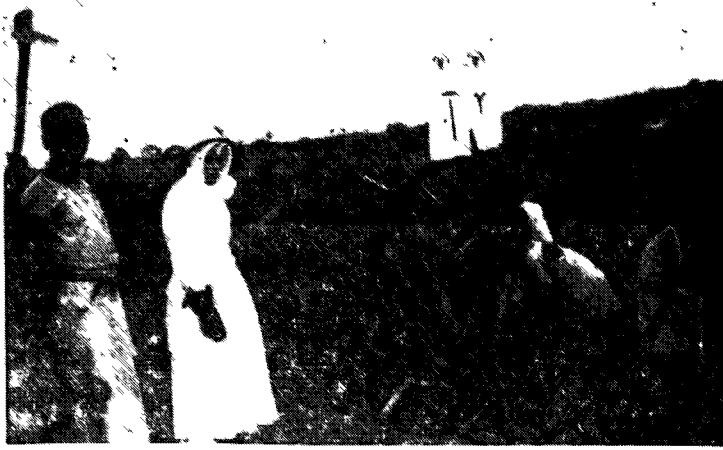
Après avoir pris le thé, nous partons pour Likuni à 3h.15, toujours avec Son Excellence. En route, nous faisons la visite au Saint-Sacrement en esprit: chapelet, motets, Tantum, oraison et Laudate. Avec émotion, je constate que c'est un adieu à une pratique chère, accomplie pendant quatre semaines à bord du « Chinese Prince ».

Le paysage est varié. Les herbes prennent une teinte mauve ravissante au soleil couchant. Quantité de singes, bien au naturel, nous regardent passer.

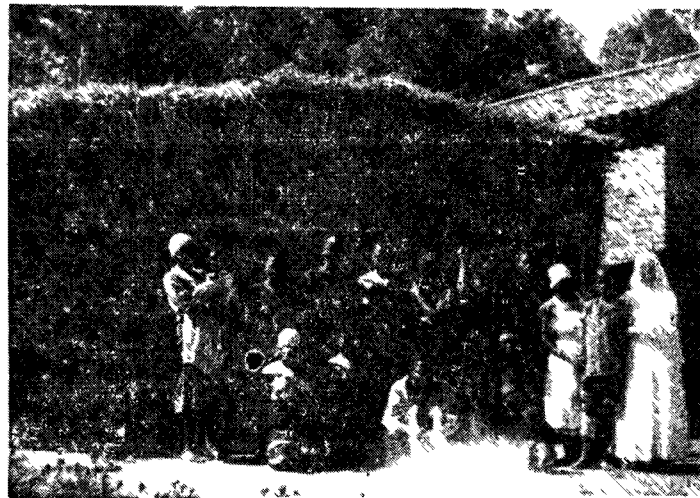
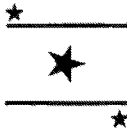
Il fait obscur quand nous revenons à Likuni. Mère Supérieure nous attend avec un bon souper chaud. La nuit est reposante sous ce toit accueillant.

LUNDI, 20. — Saint Bernardin de Sienne est au calendrier. Ce nom évoque le souvenir de la chère et regrettée Mère Générale à qui je succède. Que son âme repose en paix par la miséricorde de Dieu! C'est aussi l'anniversaire de l'entrée de la Communauté dans la Garde d'Honneur du Sacré-Cœur de Jésus.

Nous assistons à la messe de six heures à la cathédrale. Après le déjeuner, nous nous rendons à l'évêché faire nos



Sœur FÉLIX-DE-VALOIS inaugure ses cours d'agriculture.
Les élèves sont à faire de la terre neuve au pied d'une termitière



Sœur MARIE-JACQUES au dispensaire
(Construction temporaire)



Visite aux malades dans une embarcation de fortune:
un tronc d'arbre creusé.



★

Sœur JOSEPH-DE-MAZENOD
avec Benita, notre première orpheline

★



Les élèves de l'école de Guillemé en costume de gala
Au deuxième rang les religieuses indigènes



A L'AÉROPORT DE FORT JAMESON

adieux à Monseigneur Julien. Il nous a encore comblées: « Vie de Monseigneur Dupont », carte du Nyassa, nombreuses photographies, etc. Je lui renouvelle nos protestations de bon vouloir et le remercie du choix qu'il a fait de nous pour coopérer à l'évangélisation dans son vicariat. Son Excellence nous bénit et nous assure du secours de ses prières.

A 1h.15 de l'après-midi, les religieuses assistent à notre départ. Que Dieu les bénisse et leur rende toutes les délicatesses dont elles nous ont comblées! Son Excellence vient nous favoriser d'une dernière bénédiction. C'est le premier adieu définitif que je fais depuis mon départ d'Ottawa. Que Dieu féconde de plus en plus cette belle vie épiscopale et missionnaire!

Le R.F. Jean-Guy nous ramène à Guillemé, où il séjournera quelque temps. Comme au Basutoland, des nuages de poussière se forment sur la route. A 3h.25, les cinquante-cinq milles sont franchis et nous nous retrouvons avec nos Sœurs, orphelines depuis trois jours. Comme elles ont passé par tous ces endroits en venant fonder à Guillemé, la conversation ne chôme pas.

Retour à
Guillemé

La récréation du soir est agrémentée par le récit de notre voyage chanté sur l'air de « Youkaidi », par nos trois jeunes missionnaires. Ces chères Sœurs ne manquent jamais une occasion de faire plaisir. Il m'en coûtera de quitter nos quatre fondatrices du Nyassa après les jours d'intimité que j'ai vécu avec elles sur le « Chinese Prince » et ceux que je viens de goûter sous leur toit.

MARDI, 21. — Concert préparé par les chères Sœurs indigènes et leurs élèves. Les fillettes exécutent un beau programme de gymnastique. Les petites, dans un costume coquet, apportent leur gracieuse contribution. J'offre à toutes de chaleureuses félicitations.

Ce concert terminé, un autre d'un genre différent commence: dans le jardin, les fourmis rouges sont à l'œuvre. Nous nous hâtons vers elles, car je désire fort les observer. Le R.P. Supérieur nous accompagne. Avant notre arrivée, elles

Fourmis
rouges

ont déjà construit un petit chemin large de deux pouces, avec remblais. La longueur visible en est d'environ un pied; le reste disparaît dans une galerie souterraine. Cette belle route unie est couverte de fourmis qui progressent toutes dans la même direction: de gauche à droite. Sur les remparts, les « soldats » très affairés, vont et viennent sans arrêter. En dépit de nos efforts pour obéir à la consigne « pas de bruit », l'alarme est jetée dans le camp. Plusieurs soldats quittent leur position et se répandent de tous côtés pour découvrir d'où peut bien venir le danger! Comme ces fourmis sont carnivores, il faut faire attention pour qu'elles ne montent pas sur nous.

Un peu plus loin s'offre une autre construction, plus petite mais plus compliquée, avec tunnel permettant aux fourmis d'atteindre l'autre bord du fossé. Quand ces fourmis entrent en masse dans une hutte, les habitants n'ont qu'à leur céder la place. Elles vont partout, dévorant tout; mais comme la vermine fait partie du menu de ces bestioles, les Indigènes ne sont pas fâchés de leur passage.

Si cette leçon d'histoire naturelle pouvait être donnée en présence de nos petits Canadiens, j'en connais plus d'un qui aurait été aussi intéressé que nous.

Chiques

Le pays, d'ailleurs, ne nous ménage pas des leçons de ce genre. Tous les missionnaires connaissent les « malakénia » ou « chiques », variété de puces tropicales qui pénètrent dans la chair de l'homme et des animaux. Généralement, l'insecte pond un œuf près de l'ongle d'un orteil. Une douleur lancinante annonce la visiteuse. Il faut enlever cet œuf avec précaution afin de ne pas briser l'enveloppe. L'opération se fait au moyen d'une épingle de sûreté bien stérilisée. Epingles et aiguilles sont de première nécessité au Nyassa; elles équivalent à de l'argent. Il est entendu que l'opération est douloureuse: on travaille dans la chair vive. Plus on attend, plus le mal augmente. Une négligence prolongée peut même causer la perte d'une phalange. Aujourd'hui, c'est Sœur Joseph-de-Mazenod qui subit ce petit martyre: deux œufs étaient superposés sur le même doigt du pied. La religieuse chargée du dispensaire dit

que, parfois, des mamans imprévoyantes lui apportent des bébés aux orteils remplis de ces parasites. Pauvres mignons!

Chaque matin, nos Sœurs doivent déloger de derrière les images et les cadres, le petit insecte communément appelé « poisson d'argent ». Autrement, tout serait attaqué. Il leur faut aussi, chaque matin, faire un grand ménage dans la maison afin de démolir les termitières des fourmis blanches construites pendant la nuit. Si le plancher n'est pas imperméable à la fourmi, une colonie le traverse et commence l'érection d'un tunnel vertical. Au réveil, vous êtes tout surpris de trouver une espèce de branche de douze à quinze pouces qui monte de votre plancher. De cette branche sortent des branchettes. Si vous touchez à la construction, le tout s'effondre, et vous avez devant vous un petit amas de la terre dont mesdames les fourmis se sont servies pour l'ériger. Si vous n'y touchez pas et si la distance est assez restreinte, les branches adventives atteindront un meuble ou même le mur. Alors commencera le festin.

Fourmis
blanches

Parfois, les fourmis construisent leur tunnel le long du mur. Si on néglige de le détruire, il prendra de l'ampleur. Ainsi abrités, les insectes s'attaquent au mur qu'elles rongent sans merci.

Les fourmis peuvent aussi s'introduire directement dans les meubles, dont elles attaquent le contenu. Même la tôle d'un récipient fermé ne leur résiste pas. Elles sécrètent un acide qui perce le métal, leur livrant ainsi passage à l'intérieur. Pour conserver le peu qu'elles ont, nos Sœurs doivent toujours être à l'affût de la fourmi blanche. On me raconte qu'en une seule nuit, ces insectes élevèrent une termitière assez considérable pour obstruer une route presque complètement. Un missionnaire qui y était passé la veille au soir, n'étant pas sur ses gardes, y subit un accident d'automobile le lendemain matin.

Fourmis rouges, chiques, poissons d'argent, termites m'ont fait faire une bien longue digression. C'est qu'ils ont de l'importance au Nyassa! Je reviens à ma narration de mardi, le vingt et un.

Dans l'après-midi, visite au champ de riz où je vois l'emplacement du futur hôpital-village. Une hutte non loin du pensionnat des garçons est actuellement au service des malades.

A la récréation, chacune essaie de ne rien laisser paraître de l'émotion qui la gagne. Le sacrifice de la séparation s'annonce. Rien d'aussi pénible qu'un sacrifice de ce genre en perspective. Mais Dieu le veut! Chants et prières en commun raniment l'entrain et le courage.

**Dernier
jour à
Guillemé**

MERCREDI, 22.—Notre dernier jour ensemble. Chant à la messe; demain, les cœurs seront trop serrés. Comme j'ai remercié le bon Dieu de ces jours passés avec nos chères Sœurs! Avec quelle ferveur je l'ai supplié de continuer à les aider! De quelle force en effet n'ont-elles pas besoin, ces quatre fondatrices! Venues pour sauver les âmes, elles devront payer avec la monnaie par laquelle les âmes s'achètent: la souffrance! Dignes de Mère Bruyère et de ses trois compagnes, fondatrices de Bytown, vous le serez, mes chères Filles, j'en ai la certitude.

Après le déjeuner, je photographie les élèves de l'école en costume de gala, robe européenne bien ordinaire; puis je visite la classe de Sœur Joseph-de-Mazenod. Enthousiaste comme nous la connaissons, elle est tout entière à sa tâche. L'horaire est bien rédigé et indique un travail méthodique. L'inspecteur est annoncé pour vendredi. Puisse cette première entrevue lui être favorable!

La journée se passe ainsi en visites, projets, conseils et derniers encouragements.

Comme nouvelle du jour, on nous apprend que, pendant la nuit, un lion a dévoré une vache à deux milles de la mission.

En réponse à notre invitation, le R.P. Boyer, p.b., supérieur, le R.P. Lesueur et le Frère Jean-Guy viennent passer la récréation avec nous. La solennité de l'heure permet cet écart à nos coutumes religieuses. Le R.P. Supérieur nous favorise de chants en patois languedocien. Nos distingués visiteurs nous intéressent et nous édifient. Avant de nous

quitter, ils réitèrent leurs remerciements et leurs vœux de succès, et nous donnent leur bénédiction.

Après leur départ, nous prolongeons la veillée. Nos cœurs ont besoin d'intimité. Ensemble nous chantons et nous pleurons. Sœur Joseph-de-Mazenod entonne le chant d'adieu, composition de Mère Louis-Gérard sur l'air botrelrien de « Lettre de René Goupil à sa mère ». Chanté à l'unisson, il fait en effet couler nos larmes: larmes de faiblesse, non pas, mais larmes de pur attachement filial et maternel, larmes que le Maître comprend et qu'il doit bénir.

Au mois de Marie, qui suit la prière du soir, nous chantons avec pleine confiance notre recours à cette bonne Mère. Recours à Marie, oh! oui, recourons à la Reine des missions, ce soir, demain et toujours.

JEUDI, 23. — Il faut partir! Le R.P. V. Chamberland vient dire la messe au couvent. On conçoit le thème de toutes les prières...

Le déjeuner est vite expédié. Les chères Sœurs indigènes m'attendent pour les adieux. Ont-elles deviné les belles choses que j'aurais voulu leur dire? Puis, c'est le tour de nos aspirantes et de nos employées. Une dernière visite à la chapelle. Je rappelle à notre bon Jésus tout ce que je lui ai confié durant ces deux semaines. Et c'est le départ! Il est 9h.20.

Son Excellence Monseigneur Julien et le R.P. F.-X. Lapointe, supérieur de Kacebere, ont mis leurs camions à notre disposition. Ces gracieusetés permettent à nos Sœurs de nous accompagner jusqu'à l'aéroport de Fort Jameson.

Les RR.PP. Boyer et Lesueur sont à la porte pour nous donner une dernière bénédiction. Sœur Françoise-Thérèse et moi prenons place en avant avec le R.P. Dufault. Le R.P. Chamberland, Mère Louis-Gérard et les trois autres missionnaires sont dans le camion conduit par le R.Frère Jean-Guy.

Un dernier regard à la Mission Sainte-Anne, un dernier sourire de remerciement au groupe sympathique que nous quittons, et mon voyage de Guillemé est chose du passé!

Nous prenons le chemin de Kacebere. Là-bas, une forme blanche se dessine au bord de la route. C'est le R.P. Peltier venu de Ludzi à bicyclette. Encore une de ces délicatesses-surprises dont il nous gratifia si souvent à bord du « Chinese Prince ». Le Père a tôt fait de monter dans notre camion avec la précieuse bicyclette qui l'a porté à notre rencontre.

**Grand
Séminaire**

Bientôt nous atteignons le Grand Séminaire. Le R.Père Supérieur et tout le personnel nous font le meilleur accueil. Comme il est tout près de midi et que nous augmentons de neuf le nombre de ceux qui prendront part au dîner, deux de nos Sœurs se dirigent vers la cuisine et le réfectoire pour prêter main forte au personnel.

Pendant qu'on s'agite de ce côté, le R.Père Supérieur complète avec nous la visite trop sommaire faite à notre premier passage. Le jardin contient de tout: légumes variés, arbres tropicaux de toutes sortes: bananier, manguiier, oranger de Madère, palmier, avocatier et cédrilla, ce dernier très précieux parce qu'il fournit un bois inattaquable aux termites. Le bon Père nous montre le béliier qui fournit trois mille quatre cent cinquante gallons d'eau par heure à la mission. Cette installation est due à l'ingéniosité de leurs excellents Frères.

Nous saluons les quarante et un grands séminaristes. Sous la direction du plus ancien, ils chantent un magnifique VIVAT avec accords polyphoniques. L'« Ad Multos Annos » qui le termine est aussi le souhait que je leur fais, à eux et à leurs tribus qu'ils évangéliseront avant longtemps.

L'heure du dîner est arrivée. Nous faisons honneur au succulent repas, le dernier dîner que nous prenons au Nyassa. Rien n'a été épargné pour lui donner un aspect de fête. Le R.P. Dufault, économe, a fait le sacrifice des gâteries qui lui restaient encore de la boîte de Noël envoyée par sa généreuse famille. Un gros gâteau, aux nombreuses chandelles allumées, figure au centre de la table. « Si je les éteins toutes du premier coup, me dit-on, je ferai un bon voyage ». Le gâteau est approché avec précaution. Le Père Peltier s'avance « afin, dit-il, de suivre de plus près ce qui va se passer ». Ma compagne de

droite, Sœur Joseph-de-Mazenod, offre ses services. L'instant est solennel. Tous les yeux sont rivés sur les chandelles roses qui diminuent en longueur à une allure inquiétante. La gravité du moment me trouble un peu. Enfin, au signal donné, je souffle... et toutes les bougies s'éteignent à la fois. Enchantement général. Mais comme plusieurs ont contribué à mon bonheur jusqu'ici, je crois que, cette fois encore, plusieurs ont voulu m'assurer un heureux retour.

Après avoir remercié nos charitables hôtes de leur bienveillance, nous partons. Les RR.PP. F.-X. Lapointe, supérieur, R. Bernier et S. Sormany nous font l'honneur de nous accompagner jusqu'à l'avion.

Il faut se dire adieu. Oui, c'est bien à Dieu que je confie mes chères Filles; mais aussi aux soins paternels des Pères Blancs. Comme j'apprécie leur présence aussi nombreuse à cette heure! Ils veulent adoucir la peine de la séparation. Mais ils veulent aussi combler auprès de celles que je quitte le vide que va produire mon départ. En disant à ces bons Pères un dernier merci, je les assure que notre reconnaissance se traduira en un souvenir journalier dans nos humbles prières.

Fort
Jameson

A 2h.15, nous nous envolons, emportant avec nous la bénédiction de ces religieux. Est-ce téméraire de croire que celle de Son Excellence Monseigneur Julien plane sur nous depuis le point du jour? Le temps est superbe. Pas un nuage au firmament; dans mon âme, une légitime fierté d'être Mère des missionnaires viriles que je laisse dans la brousse équatoriale.

Avant d'arriver à Lusaka, nous survolons le camp des Polonais hébergés par le gouvernement durant la guerre. Mère Louis-Gérard, qui l'a visité, me dit que ces réfugiés jouissent d'une aisance relative. Leurs écoles, leurs hôpitaux, leurs salles de réunion et surtout leur magnifique petite église avec leurs prêtres résidents, font dire à ces bonnes gens qu'ils préfèrent de beaucoup rester entourés de fils barbelés plutôt que d'aller se mettre dans les serres de la Russie.

Après avoir parcouru quatre cents milles, nous descendons à l'aérodrome de Lusaka à cinq heures. Deux religieuses Dominicaines nous accueillent. Leur auto nous conduit chez

Lusaka

M. Harry Humphrey, bonne famille catholique où Mère Louis-Gérard a déjà rencontré tant de charitable sollicitude. L'hospitalité d'aujourd'hui est de la même cordialité. Cela fait du bien.

VENDREDI, 24. — Lever matinal. Communion à l'église, une pièce du presbytère transformée en chapelle. Les catholiques au nombre de cinq cents, soit un bon tiers de la population, se proposent de bien loger le bon Dieu, dès qu'ils le pourront. Ce sont les Jésuites polonais qui s'occupent de ce territoire où la diversité des langues rend le ministère particulièrement difficile. La ville offre un aspect étrange par ses trois divisions bien distinctes: la partie commerciale, la colline du Gouvernement où résident les employés civils; enfin le quartier résidentiel de Son Excellence le Gouverneur de la Rhodésie du Nord et de ses conseillers.

Immédiatement après notre action de grâces, nous nous rendons à la gare, où nous prenons le train à 6h.45. Il fait déjà obscur lorsque nous atteignons Livingstone, ce qui nous empêche encore une fois de voir les chutes Victoria pendant le jour. Coïncidence étrange: Miss Stoyale monte sur le train. On lui a assigné le même compartiment qu'à nous. Sur le quai de la gare, rencontre fortuite de Mrs O'Connell, connue sur le « Chinese Prince ». Cette dame me prie de la rappeler au bon souvenir des autres passagers religieux.

Bulawayo DIMANCHE, 26. — Nous atteignons Bulawayo à l'heure des messes. L'arrêt est si bref qu'il nous est impossible de nous rendre à l'église. Donc, pas de messe pour nous aujourd'hui. Faute de mieux, nous y assistons d'esprit et de cœur. Absorbées dans nos missels, nous suivons fidèlement les prières du cinquième dimanche après Pâques. La journée durant, nous avons essayé de compenser la privation du matin.

A toutes les gares, les Indigènes nous offrent des fruits et des « curios ». Quelques pauvres mamans sollicitent « sweets » ou argent pour le bébé qu'elles présentent et voudraient faire

admirer. Mère Louis-Gérard réussit à les comprendre et peut leur dire de bonnes paroles.

Avec Zeerust, nous sommes dans le Transvaal. Nous passons Magaliesburg, Krugersdorp nommée d'après le Président Kruger. Sœur Thomas-Edmond a fait ses études ici et les parents de Sœur Bernadette, une de nos bonnes postulantes, y demeurent.

L'animation augmente à mesure que nous approchons de Johannesburg, où nous arrivons à 6h.17 de l'après-midi. Le bon Père Gérard Martin, o.m.i., administrateur du vicariat du Basutoland jusqu'à la nomination de Son Excellence Monseigneur Bonhomme, nous accueille avec autant d'affabilité qu'il accueillait les fondatrices en 1931. Il nous conduit à « Mazenod », foyer modèle pour jeunes filles, dirigé par les Sœurs Dominicaines d'Oakford, et appartenant aux Révérends Pères Oblats.

Johannes-
burg

R. P. Gé-
rard Martin
o.m.i.

Nous voilà donc dans Johannesburg, centre le plus important de l'Afrique après le Caire. Nous en ferons la visite demain. Pour ce soir, nous jouissons de la cordiale hospitalité des bonnes religieuses.

LUNDI, 27. — Le R.Père Martin, o.m.i., dit la Sainte Messe. Après deux longs jours de jeûne eucharistique, c'est un grand bonheur que de pouvoir approcher de la Table Sainte.

Comme le programme à remplir est chargé, nous déjeunons et nous partons. Le R.P. Martin est notre dévoué et intéressant guide. « Village Main » est le premier quartier visité. Les Sœurs Dominicaines de Kingwilliamstown y ont une magnifique institution: « Saint Thomas Training School for African Girls ». Douze religieuses sont chargées de cent dix grandes pensionnaires dont plusieurs suivent les cours d'École normale. Quatre teachers et trois mistresses enseignent à trois cent trente élèves dans les Grades et les Standards, où les futures institutrices viennent mettre en pratique les méthodes qu'elles apprennent.

De là, nous nous dirigeons vers la résidence des Pères qui desservent l'évêché. Heureuse surprise: Le R.Père Émile

Gilbert, o.m.i., curé de Marakabei, Basutoland, et le R.P. R. Guilbeault, directeur de nos écoles, sont ici. Le premier se remet d'une maladie sérieuse; le second est en voyage d'affaires. Au cours de la matinée, pendant une course obligatoire que je fais à la banque, Mère Louis-Gérard se rend auprès de Son Excellence Monseigneur David O'Leary, o.m.i., qui désire des Sœurs Grises de la Croix pour Johannesburg. La moisson est grande, les ouvrières toujours trop peu nombreuses, hélas!

Courte visite à « Melrose House », autre foyer où nous dînons et prions. Puis, de nouveau, en route! Le long du chemin, le R.Père Martin nous parle des Noirs et de leur grande misère. Les Basutos, naturellement, ont un droit particulier à ses soins. Ils le savent, en usent et en abusent parfois. Qui oserait les en blâmer?

Au passage, le R.Père nous montre des « Compounds », abris des pauvres mineurs. Un seul « compound » peut occuper une superficie de cinq cents pieds par mille pieds. Cent dix hangars de ce genre abritent près de quatre cent mille Indigènes. Les chambres, de vingt pieds par quinze, logent chacune de quatorze à vingt Noirs. Les fenêtres sont petites et hautes. A l'heure du repas, chacun passe à la cuisine, prend sa pitance et s'en va la « déguster » dans son coin. Des milliers de Noirs travaillent sous terre.

Il va sans dire que la religion est souvent négligée par ces pauvres gens. Le Père Martin, assisté des Révérends Pères Chevrier, Morin et Lachance du Basutoland, commence demain une grande retraite. Pour atteindre le plus d'âmes possible, les bons Pères prêcheront jusque dans les « Compounds ». Puisse Dieu couronner le zèle ardent de ces missionnaires par un succès sinon complet, au moins consolant!

Nous voici à Orlando township, dans la banlieue de Johannesburg. Ce quartier d'une superficie de quatre mille acres a l'aspect d'une petite ville bien bâtie. On n'y voit que deux grandeurs de bungalows; les uns à deux pièces et les autres à trois. Faite de brique et couverte de tôle, dès que l'extérieur est terminé, la maison est cédée à une famille. Chacun finit l'intérieur et enjolive l'extérieur comme il l'entend. Le loyer

étant de vingt schellings par mois, on comprend le peu d'argent qui reste au chef de famille pour pourvoir aux besoins de la maisonnée. Donc, vie strictement pauvre!

Environ soixante-quinze mille Noirs vivent pauvrement dans ce quartier « modèle ». Les enfants confiés aux Sœurs de la Sainte-Famille de Bordeaux fréquentent l'école Saint-Jean-Berchmans. Nous les avons visités. Belle tenue, air sérieux, et studieux. Garçons et filles bénéficient de grandes pièces spécialement réservées aux travaux manuels.

En face de l'école, grande et belle église dédiée au Christ-Roi. L'autel et le marchepied sont de marbre. La marqueterie du sanctuaire, avec ses carreaux de bois bien ajustés, produit un bel effet. Les chandeliers et les fanaux fort artistiques sont dus aux talents d'un garçon de la paroisse.

Le R.Père A. Vandenbussche, o.m.i., vient nous saluer, tout juste comme nous reprenons l'auto. Des monceaux de déchets de mine jalonnent la route. Nous passons par une autre réserve bien clôturée où cent mille Noirs vivent entassés. Une vraie barrière sépare leur réserve de celle des mulâtres qui vivent en colonie. Ces derniers ont leur église, leur hôpital et des écoles neutres seulement. Plus loin, « Canada Junction » est réservé aux Européens.

Afin de nous donner une idée moins incomplète de la triste situation de la masse noire, le R.Père nous fait parcourir quelques rues de Newclare où vit la crapule. Le spectacle est navrant: maisons d'apparence suspecte, gens de toutes les catégories aux portes et sur les trottoirs, enfants déguenillés ou peu vêtus. En plein jour même, on n'entre dans ces masures qu'à ses risques et périls. Et dire que près de trente mille de ces pauvres êtres vivent dans cette section! Comment les relever? Comment leur faire du bien? Quel problème! Quel apostolat! C'est celui qu'ambitionne le R.P. Gérard Martin, avec son grand cœur d'apôtre.

Nous arrivons à Martindale. Le R.Père nous conduit chez les Sœurs de la Congrégation de Sainte-Marie de Namur, qui ont une florissante province de langue française au Canada. Onze cents élèves reçoivent d'elles instruction et éducation.

Tout est beau, moderne. Le R.P. Delajod, o.m.i., que nous allons saluer, nous montre son église Saint-François-Xavier. Puis c'est le retour à Mazenod, où nous avons à peine le temps de souper et de prendre congé des aimables religieuses avant de nous rendre à la gare.

A huit heures, nous quittons Johannesburg après avoir exprimé au R.P. Martin la reconnaissance bien profonde et bien vive que nous éprouvons envers lui. Sans sa charité, que connaîtrions-nous de Johannesburg ? Puisse-t-il avoir compris à quel point nous apprécions les heures qu'il nous a si libéralement consacrées !

Ficksburg MARDI, 28. — Bethlehem-Ficksburg, dernière étape de notre voyage en chemin de fer. Le Frère Chamberland nous attend à la descente du train. Grâce à lui, la bonne Madame Johnstone nous conduira à Leribe. Pendant que j'attends Mère Louis-Gérard, qui ne manque jamais de messages à faire, deux dames de Capetown viennent me saluer. L'une d'elles parle français. En vacances à Leribe, chez Madame Johnstone, elles ont entendu parler de Pontmain et s'y sont rendues. Nos Sœurs les ont accueillies comme elles savent le faire. Elles les ont même accompagnées à la grotte de Pitseng. Ces dames gardent bon souvenir de leur visite.

Pontmain De Leribe à Pontmain, il y a encore deux heures de lorry, en comptant les arrêts pour permettre aux Indigènes de descendre, eux et leurs bagages. A 6h.45 de l'après-midi, c'est enfin la mission et notre couvent ! Un personnel nombreux nous souhaite la bienvenue. En effet, au personnel régulier de la maison sont venus se joindre nos chères Sœurs Marie-de-Jésus et Thérèse-Angéline, de Paray ; Sœur Saint-Patrice et Sœur Blanche-Irène, de Butha Buthe ; les bons Frères Lemay et Rousseau, o.m.i. Ensemble, nous entonnons le cantique de l'action de grâces. Ce beau et bon voyage ne peut s'être effectué que par la protection céleste.



Le Révérend Père GÉRARD MARTIN, o m i ,
l'apôtre des Noirs dans Johannesburg, Transvaal

DE RETOUR AU BASUTOLAND

MERCREDI, 29 MAI. — C'est la fin de l'automne ici. Le sommet des montagnes est couvert de neige. Pendant mon absence, les arbres fruitiers et les peupliers se sont dépouillés de leurs feuilles. Par contre, dans le jardin, des touffes de violettes continuent à produire de belles fleurs; les glaces, les pétunias, les pensées, les lierres résistent à la gelée. Dès neuf heures de la matinée, la température est idéale.

De retour à Pontmain

La Vierge de mai me procure le bonheur de baptiser un bébé rachitique. C'est ainsi que j'inaugure mon retour au Basutoland. En plus, ce soir même, je commence la visite canonique du couvent.

Visite canonique

Ma Sœur Saint-Léonidas arrive de Paray avec un guide. Sa compagne, Sœur Béatrix-d'Assise, après une longue journée à cheval, se sentait trop lasse pour poursuivre le voyage. Le lendemain matin, elle dut rebrousser chemin. Quel sacrifice! manquer la retraite et la réunion des Sœurs blanches certainement exceptionnelle cette année. A Paray encore, Sœur Claire-du-Sacré-Cœur accepte le même sacrifice. Impossible pour elle de se rendre à Pontmain; elle ne peut, en l'absence du médecin, laisser la région sans garde-malade graduée.

SAMEDI, 1er JUIN. — De Butha Buthe, Sœur Marie-de-l'Annonciation nous arrive. Pour parcourir quarante-deux milles, il lui a fallu quatre heures de chevauchée par de vilains chemins.

A 5h.30 de l'après-midi, nous revient Albertina fatiguée, haletante. Voici sa pathétique histoire: Peu après son baptême et avant de lui donner le titre d'aspirante qu'elle désirait, nous l'avons laissée partir vers son village pour y revoir sa famille.

Héroïsme de certaines vocations indigènes

Ses parents la traitent rudement, froissés qu'ils sont de sa décision; plus fâchés encore de la perte qu'ils auront à subir si leur fille, ne se mariant pas, les prive des bœufs sur lesquels ils comptent.

Voyant qu'on ne la libère pas volontiers, la courageuse enfant cherche son salut dans la fuite. Son frère la poursuit. S'il l'atteint, la pauvre Albertina sera ruée de coups et ramenée à la hutte où les mauvais traitements ne manqueront pas. Dieu veille sur elle. Visiblement protégée, elle réussit à regagner Pontmain. Nous la recevons à bras ouverts. Nous voudrions bien récompenser sa constance en la revêtant immédiatement de l'uniforme des aspirantes. Qui sait si ses parents ne viendront pas la réclamer? Pour quelque temps encore, elle sera donc, tout comme avant, l'enfant de la maison.

L'histoire d'Albertina, c'est l'histoire de presque toutes nos chères Sœurs indigènes. En effet, à peu d'exceptions près, toutes doivent payer chèrement le bonheur de la vocation religieuse. Ainsi Sœur A.M. me raconte que sa sœur mariée décéda jeune. Comme le père de la défunte avait reçu des bœufs au mariage de sa fille, le gendre, selon la coutume du pays, réclama une sœur de la défunte. Le temps venu, le père envoie notre future Sœur A.-M. à Paray pour qu'elle épouse son beau-frère, excellent catéchiste d'ailleurs. Monseigneur Gérard Martin, alors administrateur général du vicariat, se rend pour conférer le sacrement de mariage. Les femmes habillent la jeune fille de force pendant qu'elle pleure à chaudes larmes, plus par chagrin que par tradition cette fois. Rendue à l'autel, elle dit NON sur un ton décidé. Le lendemain, on la force de retourner à l'église. Un même NON catégorique est encore sa réponse. Monseigneur l'administrateur lui conseille alors de se rendre ou de disparaître. Le soir, la jeune fille et sa compagne de prédilection, notre future Sœur Marie-Aloïs, vont cacher dans une caverne leurs couvertes et autres objets requis pour la route. Elles se couchent en paix. Au petit jour, les deux amies prennent le chemin qui descend de la Montagne jusqu'à Pontmain. Sept jours durant, elles voyagent à pied

dans la neige. Lorsque Mère Louis-Gérard les accueille, les deux héroïques jeunes filles, à bout de force, ont les pieds en sang, tout sillonnés de larges crevasses.

Notre chère Sœur Marie-Aloïs, morte en prédestinée, dort maintenant son dernier sommeil dans le petit cimetière de Pontmain. Son amie enseigne.

Citons encore une autre histoire du même genre. Il s'agit de notre Sœur F.A., née Yvona M. Ne pouvant obtenir de ses parents l'autorisation de se faire religieuse, Yvona prend le parti de s'enfuir. Un cousin qui veut l'épouser se met à sa poursuite. En chemin, la jeune fille s'égare; c'est son salut. Le lendemain matin, le garçon arrive à Pontmain pendant la messe. Il assiste au défilé des pensionnaires et des aspirantes, qui sortent de l'église, bien surpris de n'y pas voir sa cousine. Heureusement, elle était restée après les autres pour aller à confesse. Mise au courant de l'affaire, Sœur Marie-des-Anges a tôt fait de dérober Yvona aux regards du prétendant. Ce dernier se rend au Moreneng. Vers quatre heures de l'après-midi, il revient rôder autour de la maison. Une pensionnaire protestante aide Yvona à se cacher sous une boîte vide dans le hangar. Bredouille, le jeune homme se retire. A la sortie de la mission, il rencontre trois femmes qui l'encouragent à poursuivre ses recherches. Revenant sur ses pas, il demande la Supérieure. Sa mine n'a rien de rassurant. Lorsque Mère Louis-Gérard se présente, notre énergumène la frappe sur la jambe d'un si violent coup de bâton qu'elle en souffrira longtemps. Il lance des cailloux dans les fenêtres. Sœur Sainte-Blanche accourt, son tricot à la main. Elle lui croise ses broches sous le nez. Craignant pour ses yeux, le garçon s'enfuit au village, où une femme le cache dans sa hutte. Plainte est portée au chef du district. Le coupable est trouvé et conduit devant la justice, qui le condamne à expier en prison sa conduite désordonnée.

Quelques années plus tard, Yvona M., devenue Sœur F.-A., se rend dans sa famille pour assister sa mère mourante. Elle y rencontre le cousin. « Je suis heureux, lui dit ce dernier, de te voir religieuse, et je te félicite d'avoir tenu bon. » Ce

changement d'attitude dénote un immense progrès dans la mentalité des Noirs. Cependant, tout n'est pas fait. Actuellement, une de nos Sœurs indigènes poursuit des études avancées à Roma. Lorsque je rencontrai son père, ces jours derniers, je lui parlai avec éloge de sa fille, ajoutant qu'il pouvait en être fier. Le cher homme de répliquer sur un ton de regret: « Oui, j'en suis fier, mais je n'ai pas mes bœufs ».

**R. P. A.
Kieger,
o.m.i.**

LUNDI, 3. — Ouverture de la retraite annuelle des Sœurs blanches. Le R.P. Aloïs Kieger, o.m.i., en est le prédicateur. Nous l'attendons.

Ce bon Père est un vieil ami. Curé de Pontmain et directeur de nos premières Sœurs missionnaires au Basutoland en 1932, il encourage beaucoup le recrutement de filles indigènes en vue de la vie religieuse. Mère Louis-Gérard trouve en lui le guide expérimenté qu'il lui faut dans la formation de nos premières Sœurs indigènes. Curé de Saint-Michel depuis 1937, il s'intéresse toujours à notre Congrégation. Nos Sœurs sont heureuses de bénéficier de sa prédication.

Cinq heures. Le prédicateur attendu n'arrive pas. Nos retraitantes commencent quand même les saints exercices. Chant du « Veni Creator » et salut du Très Saint-Sacrement par le R.P. L'Hour, o.m.i.

Le lorry voyant notre soumission parfaite à la volonté de Dieu, qui permet retards et contretemps, se décide d'arriver. En guise de compensation, il amène non seulement le R.P. Kieger et nos chères Sœurs de Roma, mais encore les Révérends Pères Béchard, Jalbert et Goudreault, le Frère Talbot et deux Scolastiques indigènes.

**Films du
centenaire
de la Con-
grégation**

Heureuse nouvelle: le Frère Talbot apporte tout ce qu'il faut pour permettre de montrer aux Sœurs les vues de notre centenaire à Ottawa. Il apporte aussi le film des célébrations du centenaire à Pontmain. Les Pères assistent à cette représentation. Soirée agréable pour tous. L'Esprit-Saint arrangera tout pour que les distractions, si distractions il y a, ne soient pas sérieuses. Dommage que Monsieur l'abbé F. Raymond et le docteur Coupal n'aient pu voir le bonheur de nos Sœurs

indigènes. Cette vue les aurait sans doute réjouis et dédommagés un peu des peines qu'ils se sont données dans la préparation de nos beaux films de la maison-mère.

JEUDI, 6. — Un télégramme daté du trente et un mai m'annonce que Sœur Françoise-Thérèse, supérieure au Nyassa, a été administrée le jour même. Nous sommes au 6 juin. Que se passe-t-il là-bas? La consternation est générale et bien vive mon inquiétude. Le Sacré-Cœur reçoit nos ferventes supplications. Puisse-t-Il épargner la jeune fondation!

La fondation de Guillemé, au Nyassaland, sous le coup de l'épreuve

DIMANCHE, 9. — Fête de la Pentecôte! Nos quinze Sœurs retraitantes sont vraiment privilégiées. Leur grand recueillement en pareil jour ne peut qu'attirer en leurs âmes l'Esprit de lumière et ses dons les meilleurs.

Dans l'après-midi, réunion à la salle de communauté pour une bien touchante cérémonie, dernier acte de nos fêtes du Centenaire au Basutoland. Postulantes, novices et professes sont groupées autour de la croix de profession de notre bien-aimée Mère Bruyère. Agenouillées en présence de cette chère relique, nous récitons, à deux chœurs, les « Protestations au Père Eternel ». Du haut du ciel, nos vénérées Mères d'Youville et Bruyère doivent se pencher avec amour sur leurs Filles de la terre, exilées volontairement pour l'expansion du règne du Christ.

LUNDI, 10. — Clôture de la retraite selon l'usage établi dans la Congrégation. Les langues se délient comme par enchantement.

MARDI, 11. — Avant que les Sœurs blanches se dispersent, nous échangeons, une dernière fois peut-être, vœux et sentiments dans une petite fête de famille commémorative du quinzième anniversaire de l'arrivée des fondatrices au Basutoland. Au nom des Sœurs blanches actuellement au Basutoland, Sœur Sainte-Auréa félicite Mère Louis-Gérard de l'œuvre accomplie. A son tour, Mère Louis-Gérard félicite ses aides-

missionnaires et remercie la Communauté de l'assistance fournie pendant cette période.

MERCREDI, 12. — Visite de M. Jensen, nouvel Inspecteur en chef des écoles du district, et de son assistant, un Indigène. Ils semblent bien disposés à notre endroit.

Guillemé

Enfin, des nouvelles de Guillemé! Ma Sœur Françoise-Thérèse a fait une forte attaque de malaria. Elle est hospitalisée chez les Sœurs Blanches de Likuni. On me laisse espérer qu'elle se remettra. Nous prions avec encore plus de ferveur aux intentions de la malade et du jeune trio si fort éprouvé.

JEUDI, 13. — Nos Sœurs de la Montagne, premières arrivées, sont aussi les premières à nous quitter. Bien long et bien pénible le voyage qu'entreprennent nos chères Sœurs Saint-Léonidas et Marie-de-Jésus; pénible surtout pour cette dernière que le cheval fatigue particulièrement. Après déjeuner nous leur faisons nos adieux. En vraies missionnaires, elles refoulent leurs larmes et s'éloignent bravement, se retournant de temps à autre pour répondre à nos signes amicaux. Bientôt, elles disparaissent à nos regards. Que Notre-Dame les garde!

**R. P. A.
Kieger,
o.m.i.**

VENDREDI, 14. — A 9h.15, départ du R.P. Kieger. Ce sympathique Père me disait ce matin: « Je suis content d'être resté quelques jours après la retraite. J'ai pu voir le bon esprit qui existe et la paix qui règne dans la mission. Je serai toujours à votre disposition. Si je puis jamais vous rendre service, j'en serai très heureux. Mon cœur est dans votre œuvre! » Paroles qu'il fait bon entendre. Dans sa bonté, Dieu suscite, où et quand il le faut, des cœurs généreux et dévoués.

Détail intéressant: j'apprends que la hutte de l'avenue Saint-Bruno est la plus ancienne construction de Pontmain. Elle existe depuis 1912, alors que le R.P. Thommerel était curé. Lors du vingt-cinquième anniversaire de fondation de la mission, elle fut transformée en chapelle. Son Excellence Monseigneur Bonhomme se fit un bonheur d'y célébrer la Sainte Messe.

SAMEDI, 15. — A 11h.15, un lorry est à la porte. Nos Sœurs de Roma et de Butha Buthe savent bien que cette arrivée annonce leur départ. En effet, à trois heures, nos dernières missionnaires nous quittent. Sœur Marie-des-Anges, Sœur Sainte-Aurélia et Sœur Marie-Léonard pour Roma; Sœur Saint-Patrice pour Butha Buthe. Pontmain ressemble maintenant à notre vieille maison grise d'Ottawa quand, après les retraites, les missionnaires retournent à leurs postes respectifs.

DIMANCHE, 16. — Avec Mère Louis-Gérard et Sœur Saint-Faustin, je suis allée du côté de la fontaine. On est à y installer une pompe, amélioration considérable pour la mission. Au début de la fondation, Mère Louis-Gérard découvrit des sources. Elle fit construire un vaste réservoir et installa un béliet pour monter l'eau. Tous les jours, Sœurs et jeunes filles devaient aller chercher l'eau à la fontaine. Tableau fort pittoresque que de les voir revenir une urne sur la tête! Pittoresque peut-être, mais pas du tout pratique! La pompe et le moteur simplifient tout.

LUNDI, 17. — La récolte du maïs est déjà commencée. Elle se continuera jusqu'au début de juillet. Procédé fort simple: on laisse sécher le maïs sur l'épi; on en recueille ensuite les grains dans des sesiu, urnes faites avec certaines herbes qui sont à l'épreuve des rats et de l'eau. Racines, tiges et feuilles sont soigneusement conservées pour le chauffage.

Récolte du
maïs

MERCREDI, 19. — Deo Gratias! Un télégramme de Guillemé est porteur de bonnes nouvelles. Sœur Françoise-Thérèse se remet peu à peu. Que sa sainte patronne lui continue sa protection et lui redonne la santé!

Guillemé

JEUDI, 20. — Vers dix heures, le R.P. L'Hour bénit solennellement la pompe et le moteur que viennent d'installer les RR. FF. Joachim et Vien. Les religieuses assistent à la cérémonie. Sœur Sainte-Blanche, particulièrement intéressée au temporel de la mission, a suivi avec assiduité les travaux d'installation.

Elle compte sur cette amélioration et encore plus sur cette bénédiction pour alléger les soucis de Mère Louis-Gérard... et les siens propres.

A 3h.30 de l'après-midi, c'est toute une cavalcade qui nous arrive de la Montagne: les Pères G. Jalbert, D. Gauvin et N. Lefebvre, o.m.i., ainsi que ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur, en route pour Roma. Le R.Père Lefebvre, musicien de renom, demeurera à Pontmain temporairement. C'est sans doute la divine Providence qui nous envoie en sa personne un précieux renfort pour notre fête de tout à l'heure.

Fête du
R. P.
L'Hour,
o.m.i.

En effet, à la récréation qui suit le souper, les Sœurs offrent leurs hommages et leurs vœux à leur dévoué curé, le R.P. L'Hour, o.m.i., qui célébrera demain le dixième anniversaire de son ordination. Le modeste programme des novices est enrichi par les harmonieux accords du R.Père Lefebvre, et toute notre réunion rehaussée par la présence des aimables confrères du jubilaire. Ce dernier termine son allocution par une délicate allusion au cinquantième anniversaire de ma première Communion, qui coïncide avec son anniversaire de prêtrise.

VENDREDI, 21. — Deux messes en cet heureux jour. La première à six heures par le R.P. D. Gauvin, est suivie, à 6h.30, de celle du jubilaire lui-même. Beau chant de circonstance: « Merci Seigneur pour toutes vos bontés. » Un coeur délicat avait eu soin d'ajouter le couplet suivant:

Seigneur, mon Dieu, merci pour la prêtrise,
Pour les missions, pour notre sainte Église.
Pour tant d'hosties sans cesse consacrées. (bis)
Merci, mon Dieu, pour chaque âme conquise;
Merci, Seigneur, pour toutes vos bontés.

Une délicatesse semblable fait chanter dans un cantique à mon intention:

“ Je me souviens du jour où je vous reçus,
Mon Dieu, pour la première fois”.

Il me faut, paraît-il, un bouquet de fête! Où le prendre? Mère Louis-Gérard, jamais à bout de ressources, s'en va vers

son unique touffe de pensées, choisit la plus éloquente et me l'apporte. Je la dépose sur ma table devant la statue de Mère d'Youville. Offrande de l'indigent qu'est tout missionnaire, tu es bien touchante!

SAMEDI, 22. — Veille de la solennité de la Fête-Dieu. Comme le reposoir est chez nous, tout le monde s'affaire pour les préparatifs. On voudrait tant faire beau, magnifique pour l'Hôte attendu digne du zèle le plus empressé!

Sœur Françoise-Thérèse, supérieure du couvent de Guillemé, Nyassa, m'écrit une bonne longue lettre. Voilà qui calme les graves inquiétudes éprouvées à son endroit. Encore à l'hôpital de Likuni, elle retournera bientôt vers ses Sœurs. Reconnaissance à Dieu, à Monseigneur Julien et aux bonnes Sœurs Blanches qui n'ont épargné ni prières ni bons soins.

Mère Louis-Gérard ajoute quelques violettes à ma pensée. Ces fleurs symboliques doivent réjouir notre Mère d'Youville. Cette Vénérable Mère est connue et aimée de nos petites Sœurs indigènes qui se plaisent à mettre en scène certaines tranches de sa vie. Médailles et images sont par elles très appréciées. Daigne notre première fondatrice aider ses Filles du continent noir!

DIMANCHE, 23. — Solennité de la Fête-Dieu et fête patronale de chère Mère Assistante, Mère Alice-de-Marie. Nos prières à ses intentions ont une touche de ferveur toute particulière.

Les Sœurs mettent la dernière main au reposoir. Elles sont ingénieuses: la nécessité est mère de l'invention. Rien de riche, mais beaucoup de goût et surtout un grand amour.

Après la messe de dix heures, la procession se met en marche. L'assistance est bien recueillie. Dommage que les petits garçons, presque tous bergers, soient si peu nombreux.

Vers une heure, la foule se disperse et nous dînons. Le soir, agréable réunion de famille. Le R.P. L'Hour veut bien nous fournir l'occasion de savourer quelques chants de sa Bretagne. Le R.P. Lefebvre nous sert du folklore canadien et Sœur Claire-du-Sacré-Cœur, de l'inédit: « Comme ça ». Nos lecteurs y reconnaîtront notre voyage dans la montagne.

Guillemé

Soirée de
famille

SOUVENIR DE ROUTE

Air: Comme ça
 Dans le rang de St-Dominique.

C'était le 19 mars par un beau jour comme ça,
 Notre Révérende Mère quittait Roma comme ça,
 Pour aller visiter dans la montagne comme ça.
 Sœur Claire fut sa compagne: elle aimait ça comme ça.
 Qu'elle fut courageuse
 Dans la montée rocheuse
 Qu'elle fut courageuse quand elle montait comme ça !

Vers deux heures c'est la pluie qui commençait comme ça,
 Qui rendait les sentiers impraticables comme ça.
 Et pendant six longues heures nous voyagions comme ça,
 Trempées et inquiètes dans la noirceur comme ça.
 Nous demandant sans cesse
 Dans ces ténèbres épaisses
 Nous demandant sans cesse comment arriver comme ça.

Saint Joseph ne pouvait nous délaisser comme ça;
 Il fit briller la lumière à nos yeux comme ça.
 Après divers appels on répondait comme ça:
 Attendez, nous venons à votre secours comme ça.
 Ne bougez pas de là:
 La carrière est en bas;
 Vous pourriez vous tuer en descendant comme ça.

L'accueil fut chaleureux à la mission comme ça:
 Approchons-nous du feu pour nous sécher comme ça.
 Une visite au bon Dieu et un souper comme ça
 Nous remirent la santé et la façon comme ça.
 La pluie qui ne cessa
 Nous força de rester là
 Pour jouir pendant six jours de cette bonne vie comme ça.

Le lundi suivant, reprenant le chemin comme ça,
 Nous traversions la rivière en chaloupe comme ça,
 Pour nous rendre gaiement à Saint-Laurent comme ça,
 Pour dormir aux poux de poules et aux quatre vents comme ça;
 Les rats partout courant,
 Sans cesse nous éveillant.
 Ah ! que c'est épatant à Saint-Laurent comme ça !

Fraîches et reposées après une nuit comme ça,
 Nous filons vers Paray la joie au cœur comme ça.
 Vraiment c'est idéal de voyager comme ça,
 Par les jolies montagnes et les vallons comme ça,
 Évoquant des souvenirs
 Qui nous ont bien fait rire,
 Parlant des écoliers de Sudbury, comme ça.

Approchant de Paray nous rencontrons comme ça,
Des gens qui reconnaissent 'Me Clara comme ça.
"Lumela" par ci, "Lumela" par là comme ça !
Que Dieu est bon d'écouter nos prières comme ça.
Voici notre docteur,
Comment dire notre bonheur !
Voici notre docteur qui nous revient comme ça.

Enfin nous arrivons à l'hôpital comme ça.
Nos Sœurs de là viennent nous rencontrer comme ça.
Après les accolades et un bon thé comme ça,
Partons pour la mission accompagnées comme ça.
Mais nous apercevons
Une vraie procession:
Les enfants avec cloches et pavillons comme ça.

Merci à Vincenti qui nous guida comme ça !
Puisse-t-il avoir trouvé le chemin du ciel comme ça !
Hommages à Basuto son fier cheval comme ça.
N'oublions pas Koko qui fut si bon comme ça:
Catéchumène zélé,
Il sera baptisé,
Il s'appellera André, nom qu'il choisit comme ça.

.....

Nous chantons ensuite des couplets de circonstance au R.P. L'Hour, qui s'absentera pour une couple de semaines. Un couplet spécial est à l'adresse des bons Frères Vien et Joachim, qui ont installé la pompe pour amener l'eau à la maison. Le vieux bélier deviendra de la ferraille. Qui le regrettera ?

LUNDI, 24. — La Saint-Jean-Baptiste: fête nationale au Canada. On s'en souvient en Afrique! Le R.Père Curé chante une grand'messe à cette occasion. Il nous quitte vers neuf heures pour Durban, où il assistera à l'ordination de deux Pères Oblats: ce sont les deux premiers prêtres Zoulous. Monseigneur DeLalle, qui se retire à cause de son grand âge, officiera probablement pour la dernière fois.

La Saint-Jean-Baptiste au Basutoland

Sœur Claire-du-Sacré-Cœur profite du lorry pour aller faire quelques emplettes à Ficksburg. Elle revient le même soir porteuse d'une bien triste nouvelle. L'Imprimerie Mazenod a été la proie des flammes durant la nuit du mercredi, 19 juin. Quel désastre! Que de pertes en quelques heures! Nous adressons un télégramme de sympathies au R.Père D.-J.

DesRosiers, pro-vicaire des missions. L'incendie, qui cause tant de dommages aux Révérends Pères Oblats, n'est pas sans nous atteindre aussi, quoique de façon bien moindre. Anéantie la première partie de la Règle traduite en sesuto! Il faudra recommencer les retouches.

**Admission
d'une aspi-
rante**

Touchante cérémonie au noviciat. Albertina voit réaliser son grand rêve. Elle quitte le bandeau blanc des jeunes filles, que Mère Louis-Gérard remplace par le béret bleu des aspirantes. L'exhortation qui accompagne ce geste fait impression sur l'heureuse élue: « Que cette coiffure qui désormais couvrira votre tête, soit un signe de votre séparation d'avec le monde. Puisse-t-elle vous rappeler que vous devez vous préparer sérieusement à la vie religieuse par la pratique de toutes les vertus, surtout en imitant l'obéissance de la Sainte Vierge dans le Temple ». Une médaille miraculeuse avec cordon bleu est passée au cou d'Albertina, qui, radieuse, reçoit de toutes le fraternel baiser de paix. Sa récente conversion au catholicisme nous engage à lui laisser continuer l'étude de la religion et à prolonger, si nécessaire, la durée du stage préparatoire au postulat. Ces pauvres enfants! Conçoit-on l'immense besoin qu'elles ont de l'assistance divine pour faire mourir en elles le païen sans cesse renaissant?

MARDI, 25. — Le ciel est couvert de nuages opaques. C'est l'hiver. Il fait froid. Pour réchauffer un peu, au moins les cœurs, le R.P. Lefebvre fait résonner le piano plus harmonieusement que jamais.

Mes lézards JEUDI, 27. — La grosse gelée a épargné lierre, glaces, pétunias et violettes. A neuf heures, il fait chaud. A midi, c'est brûlant! Merci, Seigneur, qui dispensez avec tant de libéralité la bien-faisante chaleur. Nous nous en trouvons bien, mes lézards aussi, car j'ai des lézards! Depuis quelque temps, en effet, deux ont élu domicile dans l'espace libre entre la moustiquaire de ma fenêtre et la pierre du cadre. C'est plaisir de les voir s'étirer au soleil. Comme les fourmis du Nyassa, ils ont l'ouïe très développée. Au moindre son, ils dressent la tête, prêts à fuir.

VENDREDI, 28. — Fête du Sacré-Cœur de Jésus. Imposante cérémonie religieuse avec procession du Saint-Sacrement sur le terrain de l'église. A 6h.30 de l'après-midi, le lorry de Sebetia nous amène les RR.PP. G. Jalbert, D. Gauvin et C. Blais, ce dernier curé de Sebetia et cousin de nos Sœurs Sainte-Blanche, Thérèse-Angéline et Saint-Patrice, toutes trois missionnaires au Basutoland; le R.P. G. Villeneuve, cousin de nos Sœurs Saint-Omer, Sainte-Solange, Joseph-Anselme et Saint-Fernand; le R.P. G. Blanchard, professeur au Séminaire de Roma.

Nous nous empressons de leur servir à souper. Le repas terminé, nos visiteurs se rendent à la salle de communauté. Ils rappellent le souvenir des belles vacances passées à la Blanche où les Scolastiques oblats d'Ottawa ont leur maison de campagne. Entraînée par la musique du R.P. Lefebvre et et par l'enthousiasme du R.P. Blanchard, la compagnie entonne le refrain si pieux à Notre-Dame de la Blanche et ces autres refrains que l'on aimait chanter, le soir, en payayant sur les eaux du lac Mc Gregor. On parle de la visite de Son Eminence le Cardinal Rodrigue Villeneuve, o.m.i., accompagné de M. le Chanoine J.-A. Chamberland de Québec. Un Père commence la chanson composée en l'honneur du grand petit Cardinal lors de sa première visite cardinalice à la Blanche, et les neuf couplets y passent dans l'union des voix et des cœurs.

Son Éminence le Cardinal R. Villeneuve, o.m.i.

Pie Onze s'était endormi
Ce soir-là, penché sur sa table,
Et tombait son front vénérable
Chargé d'un labeur infini;
C'est si dur au pauvre Saint-Père
De guider la barque de Pierre !
Le Pape s'était endormi

Dans son sommeil, le Pape voit un ange sortir de l'ombre, les ailes encore grisées de l'océan. C'est l'ange des missions oblates canadiennes qui porte sous son aile un manteau rouge. Intrigué, Pie XI demande une explication. L'ange alors de dire:

C'est un manteau couleur de sang,
 Car depuis qu'en la plaine immense,
 Prêtre de l'éternel silence,
 L'Oblat s'en va tout frémissant,
 Sur ses pas je cueille à mesure
 Le sang tombé de sa blessure...
 C'est un manteau couleur de sang !

Extasié autant qu'ému, le Pape s'écrie:

J'en veux couvrir un cardinal !
 Que là-bas, tout près du grand fleuve,
 Sur l'Archevêque Villeneuve,
 On jette ce manteau royal !
 Car je veux qu'il marche, sur terre,
 Empourpré du sang de ses frères,
 Dans son manteau de cardinal ! "

S. E. Mgr
 Jos. Bon-
 homme,
 o.m.i.

Tout naturellement, de la légende cardinalice on passe à la légende épiscopale: celle que le talent poétique du R.P. Eugène Nadeau, o.m.i., inventa pour expliquer l'élévation du R.P. Joseph Bonhomme, o.m.i., alors curé de Notre-Dame de Hull, à la dignité de Vicaire Apostolique du Basutoland. Les treize couplets sont chantés avec refrain.

Cette fois, c'est l'ange gardien du Basutoland qui part en quête d'un prélat pour ses vaillants protégés. Alors qu'il survole les clochers de la capitale canadienne à la recherche de l' élu, le coq d'argent du clocher Notre-Dame de Grâce, l'église-mère de la ville de Hull, lui chante son plus invitant cocorico. L'ange accourt d'une seule tirade de ses ailes et, sous le clocher, il trouve un religieux que l'austère sacrifice attire, que le devoir enchaîne au travail, un homme enfin dont le coq peut dire qu'

Il en faut du courage
 Pour le décourager.

Sans dire mot et

Sans replier son aile,
 L'ange s'en fut tout droit
 Vers la Ville Éternelle
 Le dire au Pape-Roi.

C'est ainsi que, depuis 1933, l'Église du Basutoland marche à grands pas sous la vigilante houlette de Son Excellence Monseigneur Joseph Bonhomme.



Sur le lorry de Sebetia

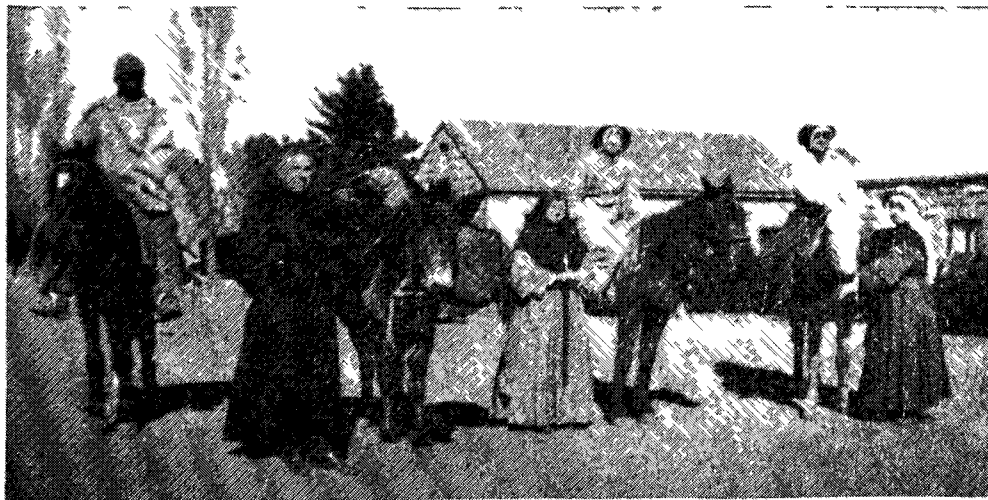
Missionnaires Oblats R F VIEN, RR PP C BLAIS, N. LEFEBVRE, D. GAUVIN,
G BLANCHARD, G VILLENEUVE, G JALBERT.



★

TEDDY sur le seuil de ma porte.

★



Départ pour la Montagne

Sœurs FRANÇOISE-THÉRÈSE et JEANNE-EMMANUEL, ERNEST, leur guide,
et la mule de charge MIVA



MOFUMAHALI AMELIA, lors de la consécration du pays au Cœur Immaculé de Marie
La Régente est entourée des principaux chefs de la nation.



Son Excellence Mgr BONHOMME, o.m.i., le R. P. M. FERRAGNE, o.m.i., M.
l'abbé BONAVENTURE, la T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI et
le personnel du couvent de Roma.



La T. R. MÈRE GÉNÉRALE. R. P. EMMANUEL, o.m.i., du Séminaire
de Roma, R. P. GUILBEAULT, o.m.i., secrétaire des écoles catholiques
du Basutoland, Sœur FRANÇOISE-THÉRÈSE.

Une troisième figure sympathique surgit à nos regards: celle de Monsieur le Chanoine J.-A. Chamberland de Québec, compagnon de son Eminence le Cardinal Rodrigue Villeneuve, dans la visite dont nous venons de parler. On lui dédia aussi sa chanson sur l'air de « Funiculi ». Un Père l'entonne incontinent. En voici le refrain que Pères et Sœurs reprennent à l'unisson:

Jamais (bis) à la Blanche (bis)
On n'avait vu chanoine noir aussi courtois, aussi charmant.
Vive le très digne et très bon Chanoine Chamberland !

Il fait bon évoquer, en pays de missions, le souvenir de Monsieur le Chanoine, directeur général de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi au Canada. Les missionnaires du Basutoland savent combien précieux sont les secours fournis par cette œuvre pontificale et combien abondants les dons de leurs compatriotes!

MERCREDI, 10 JUILLET.— La malle m'apporte des nouvelles inquiétantes du Nyassa. Sœur Françoise-Thérèse, plus souffrante qu'elle ne le pensait, est en danger continu de reprendre la malaria. Guillemé

VENDREDI, 12. — Les vacances d'hiver se terminent aujourd'hui. Nos maîtresses indigènes ont profité de ce temps pour préparer elles-mêmes avec des terres naturelles, la peinture qui recouvre les murs de leurs classes neuves. Elles ont aussi posé l'enduit du plancher, préparé selon la mode du pays: lisou, terre et eau.

Sœur Blanche-Irène remplace Sœur Jeanne-Emmanuel chez les enfants du « Maryland Kindergarten », classe ouverte en 1943 pour les enfants des chefs. Elle est bien préparée pour assurer le succès de l'œuvre.

VENDREDI, 19. — Courte visite à Seboche. Le R.P. Béchard, o.m.i., curé, nous montre l'emplacement du couvent que nous habiterons en janvier 1947. Au retour, je remarque que notre chauffeur indigène porte une chaussure noire et l'autre jaune. Si je l'avais questionné, je suppose qu'il m'aurait R. P. Béchard, o.m.i.

répondu comme dans l'histoire: « J'en ai une autre paire comme ça à la maison ».

SAMEDI, 20. — Une lettre de l'hôpital Glen Grey de Queens-town m'apporte d'encourageantes nouvelles de nos deux Sœurs indigènes étudiantes en sciences infirmières. Je suis réellement fière de leurs succès.

Les mimosas sont en fleurs. Sœur Marie-Angéline, Indigène, sous-maîtresse des novices, m'en apporte des grappes d'un beau jaune safran, très parfumées. J'en fleuris la statue de notre Vénérable Mère d'Youville.

Mère Louis-Gérard part pour Guillemé

DIMANCHE, 21. — L'état de santé de la Supérieure de Guillemé nécessite un voyage au Nyassa. Mère Louis-Gérard l'entreprend aujourd'hui. Si sa condition le permet, la malade sera ramenée ici. Un changement de climat l'aidera peut-être à se remettre. Dans le cas où il faudrait la rapatrier, le départ pour le Canada sera plus facile de Durban que de Beira.

MARDI, 23. — Quarante-deux patients au dispensaire aujourd'hui. Toutes sortes de gens se présentent. Il y a même des soldats en uniforme, revêtus de la traditionnelle couverture. « O beati mores! »

Teddy

Me voici avec un emploi peu banal. Il y a quelque temps, les Sœurs attirèrent mon attention sur le fait que nos deux chiens, Pitseng et Teddy, surtout ce dernier, aboyaient lamentablement chaque fois que les cloches de l'église ou du couvent sonnaient. Une idée me vint que c'était leur façon de protester contre ce bruit ou bien que ce bruit pouvait bien leur faire mal aux oreilles. Alors je couvre de mes mains les oreilles de Teddy, le plus petit. Il cesse aussitôt d'aboyer. A la prochaine occasion, je répète le geste; même résultat. Depuis, dès que la cloche commence à sonner, Teddy accourt vers moi, la tête basse, en se plaignant comme pour implorer secours. Je ne puis résister à cette supplication. Les Sœurs trouvent cela bien amusant. Quant à Pitseng, si le petit Teddy ne commence pas le concert, il reste généralement tranquille.

JEUDI, 25. — Séance cinématographique parlante à Pontmain! Ce n'est pas un mince événement. Le R.P. Curé a envoyé des messagers dans toutes les directions pour inviter les gens à la représentation. Par malheur, la journée s'annonce maussade. C'est dommage. Enfin, le bon Dieu connaît son affaire.

Vues parlantes

Le Frère Talbot arrive de Roma dans la matinée avec le précieux appareil. Des ecclésiastiques et des étudiants l'accompagnent.

Les enfants des différentes écoles de la mission, sous la conduite des religieuses et des teachers, emplissent l'église. Un premier film illustre les coutumes des Basutos et montre leurs chefs. Comme les parents de plusieurs enfants de la classe maternelle figurent, les applaudissements ne manquent pas. Un deuxième film déroule nos fêtes du centenaire de la Congrégation à Pontmain. Ici encore, plusieurs physionomies connues et aimées devant lesquelles les enfants battent des mains. Enfin, le film de résistance « Le Roi des rois » paraît sur l'écran. L'assistance suit avec grande attention l'émouvant drame de la Passion. Au microphone, un scolastique indigène traduit en sesuto le texte anglais qui accompagne les vues. Coïncidence frappante: pendant que sur l'écran se déroule la scène du crucifiement, dehors il pleut à torrents; éclairs et éclats de tonnerre se succèdent sans répit. Le même fait se répète pendant la séance des adultes, qui a lieu à 6h.30 du soir. Nos Sœurs indigènes ont été vivement impressionnées par ce film. Les Noirs de partout ont dû l'être aussi, car la merveille achève de passer par toutes les missions accessibles du Basutoland.

VENDREDI, 26. — Fête de la bonne sainte Anne. Je gèle malgré les deux gilets et les deux manteaux ajoutés à mon costume régulier qui n'est pas léger. En dépit du froid, deux cents Dames de Sainte-Anne assistent à la messe en l'honneur de leur patronne. Plusieurs sont nu-pieds. La plupart ont parcouru des distances considérables pour venir prendre part à la fête qu'une grande procession couronne. Il y a de quoi faire réfléchir les civilisés que nous sommes.

Fête de sainte Anne

En me rendant à la messe de neuf heures, je remarque les cimes enneigées des montagnes. Au retour, le spectacle a changé considérablement: il ne reste plus sur les sommets que des taches éparses. Néanmoins, le froid persiste dans la maison. Pas de combustible autre que le lisou, et ce dernier en quantité bien limitée. C'est une souffrance à ajouter aux autres pour la rançon des âmes.

MARDI, 30. — Le R.P. L'Hour nous apprend que le journal « Southern Cross » rapporte que Son Eminence le Cardinal Villeneuve est si dangereusement malade qu'on a dû lui administrer l'extrême-onction. Que la Vierge Immaculée nous obtienne la guérison de l'auguste malade!

MERCREDI, 31. — Le mois de juillet touche à sa fin et je suis encore au Basutoland, alors que j'espérais avoir un bateau pour le Canada au début de juin. Malgré mes démarches répétées auprès des agences de voyage par air et par eau, on me donne peu d'espoir d'un prochain retour. J'ai lu quelque part que les heures désespérées sont les heures de Dieu. J'en suis presque rendue là. Alors j'espère.

Le chef
Marcellinus

L'après-midi nous amène la visite de Marcellinus Gabasheane Masupha, troisième chef en importance du Basutoland et père de nos petites Angelina et Blandina du jardin d'enfants. Cet excellent catholique a fait beaucoup pour nos écoles.

Bizarreries
du langage
sesuto

VENDREDI, 2 AOUT. — Un incident survenu au cours de la journée est bien typique de la mentalité du mosuto. Peterozi a neuf ans. Ce petit homme, aussi intelligent que réfléchi, fréquente notre jardin d'enfants depuis sa fondation. Son père, le chef Letsie, ne le cède en importance qu'au grand chef de Matsieng. Or, ce matin, Peterozi est venu, tout penaud, vers ma Sœur St-Faustin. Il avait un aveu sérieux à faire. Après que la religieuse l'eut encouragé de son mieux, l'enfant a fini par avouer; « J'ai tué une vitre! » Sœur Saint-Faustin, qui me raconte le fait, d'ajouter: « C'est beaucoup de gagné. Il y a quelque temps, Peterozi aurait dit: la vitre est morte. A

présent, il avoue au moins la part qu'il a prise à ce trépas prématuré ».

L'aveu de Peterozi me remet en mémoire quelques bizarreries de langage d'élèves, de patients et même de l'une ou de l'autre de nos jeunes Sœurs indigènes. Il est tout probable que, dans leur cerveau, l'expression rende exactement l'idée conçue et selon sa modalité propre. Le tempérament y est bien aussi pour quelque chose.

— « Parle », dit-on à un enfant à qui il faut faire admettre une faute. « Ma langue refuse », répond-il.

— Mère Louis-Gérard demande à Sœur M.-B. si elle a éteint la lampe avant de partir. « Je l'ai humiliée », répond la religieuse, c'est-à-dire: « baissée un peu ».

— « Ma Sœur a la voix brûlée », déclare Sœur X en parlant de Sœur Y, qui fait une laryngite.

— Une femme au dispensaire: « Je vous ai apporté ma main pour que vous la soigniez ».

— « J'ai le cœur noir », déclare une patiente de Paray, pour: « Je n'ai pas d'appétit ».

— Une élève porte un sac rempli de bouteilles. Par négligence véritable, quelques-unes se sont cassées. L'élève explique: « Elles se sont battues en chemin ».

— « Qui a brisé cette vitre? demande Mère Louis-Gérard à une jeune postulante. La coupable de répondre candidement: « Le banc l'a traversée ».

— Une pensionnaire en montrant ses souliers percés: « Mes souliers sont fatigués ».

DIMANCHE, 4. — Dans une lettre circulaire adressée à son clergé et à ses diocésains, Son Excellence Monseigneur Bonhomme annonce que, le 18 août prochain, la nation sera consacrée au Cœur Immaculé de Marie par la Régente, à Roma même, et, dans chaque arrondissement, par le chef local. Cet acte solennel sera précédé d'un triduum prêché et d'un jeûne général. Son Excellence demande, en outre, que la neuvaine préparatoire à la fête de l'Assomption soit aussi solennelle que possible. C'est pourquoi il y aura chaque jour

Lettre pastorale de S. E. Mgr Bonhomme sur la Consécration du pays au Cœur Immaculé de Marie

exposition du Saint-Sacrement, récitation en commun des litanies de la Sainte Vierge et du chapelet avec, à chaque dizaine, récitation de la prière recommandée aux enfants de Fatima par la Vierge elle-même.

Andreas MARDI, 6. — Le petit Andreas nous arrive de Paray. C'est merveille de voir comme il manie ses béquilles avec dextérité. Les élèves de l'école maternelle rivalisent à qui mieux mieux pour lui rendre service.

Sœur Françoise-Thérèse a dû quitter Guillemé Une deuxième arrivée nous réjouit bien davantage. Mère Louis-Gérard revient du Nyassa avec ma Sœur Françoise-Thérèse. A l'aller et au retour, le trajet a été mouvementé: retard de train, danger de manquer l'avion, atterrissage si brusque que les passagers en ont blêmi. Le bon Dieu a protégé les chères voyageuses tout comme il a protégé Son Excellence Monseigneur Julien dans la circonstance que me raconte Mère Louis-Gérard. Son Excellence et le R.P. Fady devaient prendre le bateau le mardi, 30 juillet, pour se rendre à la tête du lac Nyassa. Le départ de nos Sœurs fixé au premier août fait remettre ce voyage à plus tard. Or, il arriva que le bateau que devaient prendre Son Excellence et le R.P. Fady, se fendit en deux en plein milieu du lac, entraînant la mort de cent quarante personnes qui se trouvaient à bord.

Les voyageuses nous apprennent aussi que nos Sœurs de là-bas sont en vacances jusqu'aux premiers jours de novembre, et que, non seulement la hyène, mais le lion rôde maintenant à proximité de la mission. Il faut redoubler de précaution.

Mariage indigène MERCREDI, 7.—Au Basutoland, le mariage des Indigènes se fait sans fréquentations proprement dites. On ne manque pas de prudence tout de même. A preuve ce qui se passe aujourd'hui à Pontmain.

Une dame de Butha Buthe a remis à Mère Louis-Gérard une lettre venant du père d'une de nos pensionnaires, élève du Standard VI. Il autorise sa fille à parler au jeune homme qui se présentera sous peu avec l'intention de la demander en mariage. Il prie Mère Louis-Gérard de dire un bon mot pour que

l'affaire se boucle, si toutefois elle juge à propos de s'y intéresser.

Or, le prétendant se présente aujourd'hui accompagné de deux jeunes gens, tous trois bien mis; il demande la permission de parler à notre Clémentina, âgée de dix-huit ans. Il avoue ne l'avoir jamais vue, mais on lui a dit qu'elle était bonne et jolie. Cela suffit. Il vient alors voir si elle lui agréera, et réciproquement. Accompagnée d'une « mistress », Clémentina se présente au parloir pendant notre dîner. Après une heure et demie de conversation, elle fait demander Mère Louis-Gérard pour lui faire part de sa décision: le jeune homme lui plaît; elle en avertira son père par écrit. Mère Louis-Gérard demande au prétendant de ne pas déranger Clémentina avant ses examens, ce à quoi il accède. Aux futurs époux, elle conseille de faire les choses comme il faut. « C'est mon intention », répond le jeune homme.

On sert aux trois jeunes gens du pain et du thé sucré. Ils partent d'autant plus heureux qu'ils avaient un peu craint d'être éconduits par la religieuse.

En me racontant la chose, Mère Louis-Gérard me dit que ce n'est pas la première visite du genre qu'elle reçoit, et qu'elle est toujours heureuse d'avoir l'occasion de contribuer à un mariage chrétien.

SAMEDI, 10. — Partie de balle au panier entre l'équipe de l'école des filles de Saint-Albert, desserte de Pontmain, et l'équipe de nos pensionnaires. Les nôtres l'emportent par neuf points contre trois. Des teachers forment le jury. L'enjeu est une coupe offerte par Mère Louis-Gérard. Comme nos invitées sont venues de loin, nous les retenons à coucher. C'est facile; nous n'avons qu'à leur donner l'espace, puis chacune s'enroule dans sa couverte et tout est dit. Nous avons servi le thé aux teachers avant leur départ.

Partie de
balle au pa-
nier

MARDI, 13. — J'ai pris la décision de me rendre à Roma avec Sœur Françoise-Thérèse, pour assister à la grande fête du 18. Je répète donc le trajet déjà fait à deux reprises.

Départ
pour Roma

JEUDI, 15. — Fête de l'Assomption, de précepte au Basutoland.

Consécration solennelle du Basutoland au Cœur Immaculé de Marie

DIMANCHE, 18. — Un jour mémorable se lève pour la nation des Basutos. Un concours important de religieux, de chefs et de sous-chefs sont réunis à Roma. Pendant toute la journée d'hier, les lorries n'ont cessé d'amener des visiteurs désireux de participer à la solennité de ce jour. On me dit qu'ils sont près de sept mille. La température est idéale.

La Régente Amélia, bien mise à l'européenne, arrive dans son bel auto pour la messe pontificale célébrée à dix heures. J'y assiste avec Sœur Françoise-Thérèse, Sœur Marie-Léonard et une Sœur indigène.

La Régente prend place à un prie-Dieu d'honneur en avant, du côté de l'Évangile. Chefs et sous-chefs, placés derrière elle, lui font une escorte d'honneur.

Après la messe, procession sur le terrain de la cathédrale. L'ordre du défilé a été prévu. Tout favorise la piété des fidèles. De tous les groupes montent des Avé et des chants à la Vierge. En venant rejoindre nos rangs, la fanfare du collège des Frères du Sacré-Cœur joue ses plus beaux airs en l'honneur de l'Immaculée. Arrivés devant la résidence des Pères, les sept mille participants se postent par groupes aux endroits assignés, face à l'autel érigé au pied de la grande statue de l'Immaculée, magnifiquement ornée de fleurs naturelles.

Lorsque Son Excellence Monseigneur Bonhomme, assisté uniquement par des prêtres, diacres, sous-diacres et acolytes indigènes, est arrivé au pied de l'autel, et que la Régente, entourée des chefs, s'est agenouillée au prie-Dieu qui lui est destiné, il se fait un grand silence. Au microphone, le R.P. Odilon Chevrier, o.m.i., dirige les prières de la foule.

Pour lire l'acte de consécration de la nation au Cœur Immaculé de Marie, la Régente a désigné le chef Marcellinus Gabasheane, père de nos petites Angéline et Blandina du « Maryland Kindergaten ». L'imposante formule est prononcée sur un ton solennel. Le truchement de la radio en porte les paroles jusqu'aux derniers rangs des assistants. La Bénédic-

tion du Saint-Sacrement est comme le sceau posé par Notre-Seigneur sur la donation officielle du pays à Marie.

Dans tout le pays, des cérémonies semblables se déroulent sous la présidence des chefs catholiques.

D'étape en étape, le Dieu de toute miséricorde avait acheminé la nation basuto vers cette consécration solennelle du pays à la Vierge Immaculée.

Roma s'élève sur l'emplacement même de la première mission fondée en ce pays par le merveilleux Père Joseph Gérard, o.m.i., en 1863. Comme le Père, les Basutos désignaient cette fondation sous le nom de « Motse oa 'Ma Jesu » c'est-à-dire le village de la Mère de Jésus. On raconte que Moshoeshoe, visitant pour la première fois la chapelle de cette mission, arrêta si longuement son regard sur la statue de la Vierge que le missionnaire la lui déposa entre les mains quelques instants. Quatre ans plus tard, Moshoeshoe, encore païen, consent à se laisser consacrer à Marie avec tout son peuple. Les années s'écoulaient pendant lesquelles il protégea les missionnaires sans toutefois se convertir lui-même. La conversion miraculeuse de son petit-fils Griffith en 1912, déclencha le mouvement extraordinaire de conversions qui s'accroît d'année en année.

L'acte solennel posé par la Régente, en ce matin du 18 août 1946, est la proclamation officielle de la prise de possession du pays par la Vierge sans tache.

LUNDI, 19. — Pèlerinage national à Notre-Dame de Fatima, proche Saint-Jean de Tlali, au pied des plus hautes montagnes du Basutoland. Lever à 4h.15. Messe à cinq heures par M. l'abbé Benedict Marole. Départ à 6h.30 dans le lorry de Roma, que conduit le Frère Talbot. Comme compagnes, j'ai nos Sœurs Françoise-Thérèse, Sainte-Aurée, Marie-Eléonore et Marie-Paula, ces deux dernières professes perpétuelles indigènes. Le R.P. Ferragne, supérieur, m'accorde le passage, à titre gracieux, ainsi qu'à ma Sœur Françoise-Thérèse. Une prière reconnaissante se mêle à celles que nous égrenons ou chantons sur le parcours en l'honneur de l'Immaculée. Avec nous, dans

Pèlerinage
national à
Notre- Da-
me de Fa-
tima

le lorry se trouvent le R.P. Ferragne lui-même, M. l'abbé Raphaël Mohasi, le R.P. Emmanuel, o.m.i., Indigène, le R.F. Dumaine, o.m.i., mes quatre compagnes et d'autres passagers. Les trois autos des grands chefs nous précèdent.

Le chemin est difficile: montées et descentes abruptes, courbes inattendues et dangereuses, précipices vertigineux. De temps à autre, à cause de l'importance des personnages qu'ils conduisent et aussi par protocole indigène, les chauffeurs des autos descendent pour inspecter les moteurs et les pneus de leurs véhicules.

Nous arrivons au lieu du ralliement à 9h.30. Le spectacle est prenant. Les pentes des montagnes forment cirque autour des pèlerins qui se comptent par centaines. Plusieurs ont parcouru plus de cent milles pour prendre part à la fête. Du côté du chemin qui donne sur le ravin, des hommes et des garçons forment des groupes pittoresques et recueillis. De l'autre côté, la pente abrupte d'une haute montagne est presque recouverte de gens qui chantent et prient.

Le nombre des pèlerins s'accroît sans cesse. On en voit qui arrivent à pied, à dos d'âne, de cheval ou de mule; d'autres descendent de camionnettes ou de charrettes à bœufs.

Et l'ampleur des chants et des cantiques va aussi toujours s'augmentant.

A dix heures arrive l'auto de Son Excellence Monseigneur Bonhomme. La procession se forme immédiatement. En sa qualité de chef spirituel du diocèse, le prélat, en soutane violette, marche en tête de son clergé et de son peuple: prêtres réguliers et séculiers dont plusieurs Indigènes, Frères et Sœurs de diverses Congrégations dont quelques Indigènes aussi, séminaristes et collégiens tous Indigènes. Le peuple: ce sont toutes ces bonnes figures d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants qui entrent dans le cortège de la Vierge. Les religieuses ferment cette longue procession. Des bannières flottent dans les rangs et, pendant plus d'une heure, les acclamations à la Vierge s'élèvent vers le ciel en flots bien rythmés.

Du sommet d'une éminence nous apparaît Fatima, désormais lieu de pèlerinage en l'honneur de la Sainte Vierge. Je

crois comprendre un peu l'émotion de François d'Assise et celle des Croisés devant Jérusalem. Une grande croix de bois a été plantée au centre du plateau où s'élèvera bientôt le futur temple national de Notre-Dame de Fatima. Au pied de la croix, un autel rustique a été disposé, fait des pierres de la montagne. Une enceinte de même formation, mais très basse, entoure ce sanctuaire, qui a pour dôme un ciel d'un bleu immaculé comme le manteau de Notre-Dame. Un haut parleur a été installé du côté de l'Évangile.

Lorsque nous arrivons sur le terrain, Monseigneur commence sa messe. M. l'abbé Raphaël Mohasi donne le sermon. Une sainte table provisoire a été érigée devant l'autel. On y distribue la Sainte Communion. L'affluence des communiantes est si considérable que les prêtres doivent bientôt s'avancer vers les rangs qui se multiplient devant les autres pèlerins. Cela fait du bien au cœur d'assister à une telle profession publique de Foi dans un tel cadre de nature.

Après l'action de grâces, d'innombrables groupes se forment un peu partout pour prendre le repas que l'on a apporté avec soi. Je profite de ce temps pour saluer plusieurs Pères Oblats: le R.P. J. Thomas récemment nommé « Vicaire délégué ». Je suis heureuse de lui offrir nos félicitations. Avec lui sont les RR.PP. Klein, Langevin, Montgrain, Chénier, Quirion et Blanchard. Le R.P. O. Mousseau, o.m.i., curé de Saint-Rodrigue de Shoepane, me présente les religieuses du Bon-Pasteur de cette mission. Je suis particulièrement heureuse de rencontrer Sœur Véronique de la Passion avec qui j'évoque quelques souvenirs du « Chinese Prince. »

A 1h.10, le peuple se réunit de nouveau autour de l'autel pour entendre le sermon que Son Excellence donne en habits pontificaux. Le prélat y met toute son éloquence et tout son cœur; aussi la foule écoute-t-elle avec une profonde attention. Après qu'elle eût exposé le Saint-Sacrement et que la chorale eût chanté un motet, Son Excellence procède à la bénédiction des malades et des infirmes. Elle dépose l'ostensoir sur la tête de chacun d'eux. Pendant ce temps, le R.P. Chevrier, toujours au micro, dirige les supplications de la foule. Le peuple répond

avec ferveur; quelques-uns lèvent les mains au ciel dans l'ardeur de leur confiance.

Un perclus à l'écart pleure et gémit parce que l'ostensoir n'a pas reposé sur sa tête. Des hommes charitables le transportent près de l'autel où Son Excellence lui donne la précieuse bénédiction de Jésus-Hostie avec la paix; à partir de ce moment le malheureux se tait et prie de tout son cœur.

Après la bénédiction des malades, une nouvelle procession s'organise. On circule autour du terrain où s'élèvera le sanctuaire national de Fatima. Le R.P. E. Morin, o.m.i., curé de Tlali, organisateur de ce pieux pèlerinage, dirige et surveille tout. Toujours au micro, le R.P. Chevrier fait prier le peuple à diverses intentions. Il porte la bienveillance, ce dont je suis confuse mais fort heureuse, jusqu'à signaler la présence de la Supérieure Générale des Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, ce qui me vaut plus de cinq mille Ave Maria en quelques minutes. Que notre bonne Mère du Ciel bénisse le charitable Père, ma chère Congrégation et tout ce bon peuple! La Régente et sa suite suivent la procession dans un profond recueillement. Ce pèlerinage est, sans contredit, le plus émouvant que j'aie fait de toute ma vie.

Que s'est-il passé dans les âmes? Dieu seul le sait; mais ce que j'ai appris, c'est que, à l'issue de la cérémonie, près de trente adultes païens ont demandé à Son Excellence leur admission au catéchuménat.

Tlali

Comme le Saint-Sacrement avait été apporté de Tlali, le R.P. Ferragne l'y reporte dans le lorry de Roma, avec les mêmes passagers comme adorateurs, cette fois. Nous avons la consolation d'être de ce nombre. Lorsque la Sainte Hostie a été déposée au tabernacle, je salue les chères Sœurs du Bon-Pasteur: Sœur Saint-Viateur, une ouvrière de la première heure, et Sœur Marie-Wilfrid, arrivée au pays juste avant notre contingent. Comme l'après-midi est déjà assez avancé, les religieuses tiennent à ce que nous prenions le thé avant de retourner à Roma. En effet, nous n'y arrivons qu'à sept heures du soir. Chacune des pèlerines faisant sa part, nos Sœurs qui n'ont pu être de l'imposant pèlerinage sont bientôt

mises au courant des faits. Comme la Vierge a dû faire pleuvoir les grâces sur le Basutoland.

MERCREDI, 21. — Nous profitons de la belle température pour aller rendre visite aux Sœurs du Bon-Pasteur, en fonction à l'Université de Roma depuis plus d'un mois. En passant près de la cathédrale, nous nous agenouillons sur la tombe du R.P. Joseph Gérard, o.m.i., l'apôtre du Basutoland du temps de Moshoeshoe. Sur le terrain de l'Université, nous rencontrons un groupe d'étudiants en toge. Ils n'assistent aux cours qu'en tenue académique.

Sœurs du
Bon-Pas-
teur

VENDREDI, 23. — Ma Sœur Fr ançoise-Thérèse et moi quittons Roma avec Son Excellence accompagnée du R.P. E. Morin, curé de Tlali, et M. l'abbé F. Ward, professeur à l'Université de Roma. Son Excellence nous fait l'honneur de son propre auto pour nous conduire jusqu'à Marseille. En route, elle nous fait visiter sa villa Saint-Joseph et pousse la bienveillance jusqu'à nous faire dîner à sa table. Nous y rencontrons le R.P. L.-P. Roy, o.m.i., administrateur de la ferme dont bénéficient la maison épiscopale de Roma et les institutions qui en dépendent. L'étape Marseille-Ficksburg franchie en train, nous filons ensuite jusqu'à la mission Sainte-Thérèse où je vais surprendre les chères Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie en leur première fondation au Basutoland. La R.Sœur Maurice-Marie, supérieure, une parente de Monseigneur Oscar Julien, p.b., Vicaire Apostolique du Nyassa, nous offre l'hospitalité. L'accueil sympathique que je trouve me fait conclure que toutes les religieuses missionnaires, quel que soit le costume, sont véritablement sœurs. En attendant le souper, Sœur Supérieure nous fournit l'occasion de saluer le R.P. L. Hamel, o.m.i., curé; puis elle nous fait visiter leur établissement. Pendant la récréation du soir, un album photographique m'apprend l'histoire de cette florissante mission.

Départ de
Roma

Sœurs des
Saints-
Noms-de-
Jésus et de
Marie

SAMEDI, 24. — Messe à l'église pendant laquelle les filles pensionnaires font du beau chant en parties. Après déjeuner,

Retour à
Pontmain

visite au cimetière, un des plus beaux du Basutoland. A dix heures, nous prenons congé de nos aimables hôtes et revenons à Pontmain pour le dîner.

**Consécra-
tion de la
région de
Pontmain
au Cœur
Immaculé
de Marie**

Je retrouve la maison toute décorée en prévision de la Saint-Louis, fête patronale de Mère Louis-Gérard. Au dîner, les Sœurs me racontent la cérémonie de la consécration de la région de Pontmain au Cœur Immaculé de Marie. Ce fut très imposant, me dit-on. Un char triomphal drapé de bleu portait la statue de Notre-Dame de la Victoire entourée de neuf angelots noirs bien vivants. Partie de l'église à 9h.30 de la matinée, la procession s'avance vers le Moreneng, village des chefs de Tau. Le défilé, qui finit par compter trois mille personnes, dure une heure et demie. Le groupement des pèlerins se fait en face de la résidence du chef Khethisa. Après le sermon, le R.P. L'Hour célèbre la messe de la Sainte Vierge. L'autel est richement décoré de soie et de fleurs des champs. Plus de six cents personnes s'approchent de la Sainte Table. La messe terminée, la reine-mère Angéline Tau s'avance jusqu'au pied du trône marial où elle lit avec piété l'acte de consécration nationale à Marie. De nombreuses offrandes sont déposées au pied de la Vierge. Dix païens et païennes sont admis au catéchuménat.

La procession reforme ses rangs; elle circule à travers le village des chefs avant de reprendre le chemin de la mission. Lorsque la statue est déposée à sa place accoutumée dans notre chapelle, c'est au tour des religieuses à lui présenter leurs hommages. Puisse cette auguste Reine les agréer, et bénir tout spécialement la Congrégation dont elle est la première Supérieure!

**Fête de
Mère Louis-
Gérard**

A 1h.30, nous arrivent à cheval, de Butha Buthe, nos Sœurs Marie-de-l'Annonciation et Saint-Patrice. A quatre heures, la Communauté réunie présente à Mère Louis-Gérard des félicitations et des vœux de fête. Sont présentes: six aspirantes, huit postulantes, quatre novices, huit professes indigènes et onze Sœurs blanches, soit un personnel religieux de trente-sept membres. Comme au Canada, on se borne à des offrandes spirituelles.



Le char de la Sainte Vierge à la procession du 18 août.
Les bœufs de la mission sont à l'honneur.



★

Des angelots "en corps et en âme"
entourent le trône de Notre-Dame
des Victoires.

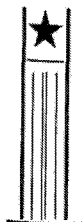
★



★

Le R. P. F. LEYDEVANT, o.m.i.,
ex-curé de Pontmain

★





En pèlerinage au cimetière de Pontmain
Nos cinq Sœurs indigènes décédées sont enterrees ici.



La R Mère CLAIRE-DE-LA-TRINITÉ, provinciale des RR SS des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, et sa compagne, R Sœur MAURICE-MARIE, supérieure du Couvent de Ste-Thérèse



Nos Sœurs CLAIRE-DU-SACRÉ-CŒUR, supérieure, et MARIE-MASTAI sur leur départ pour le Nyasaland.

DIMANCHE, 25. — La Saint-Louis. Au prône, le R.P. L'Hour a signalé la fête patronale de Mère Louis-Gérard et sollicité des prières en retour de tant de services qu'elle a rendus à la mission. Après la messe, les Indigènes viennent nombreux la saluer. On me dit que, avant-hier, dans un programme bien pensé et bien rendu, les élèves de l'école lui ont présenté leurs hommages et leurs vœux. En retour de leur gentillesse, ils ont reçu des bonbons.

Cet après-midi, à 2h.30, à la salle Bruyère, les élèves pensionnaires célèbrent avec ampleur les quinze années d'apostolat de la chère fondatrice au pays des Basutos. Entre autres numéros — chants de fête, danses et récitation — le programme comporte une saynète en sesuto intitulée **LE JOUR DU BAPTEME**. Cette composition de Sœur Marie-du-Calvaire est rendue avec un naturel parfait par les élèves du jardin d'enfants. Après avoir remercié petits et grands, Mère Louis-Gérard met le comble à leur allégresse en distribuant des douceurs.

**Quinze
années
d'apostolat
mission-
naire**

Le soir, c'est plus sérieux. A 7h.30, toujours à la si accueillante salle Bruyère, les religieuses offrent un concert en hommage à l'héroïne du jour. En plus des chants et des récitation de circonstance, elles interprètent une pièce française en un acte: **LA VIERGE NOIRE** (celle dont la statue est honorée dans la crypte de la cathédrale de Chartres), et une autre pièce en sesuto: **MARTHE ET MARIE**. Le clou de la fête est, sans contredit, le chant français inédit et intitulé **ESPERE, CHANTE, TRIOMPHE**, dans lequel on célèbre les heures héroïques, les heures douces, les heures douloureuses, les heures glorieuses de ces quinze années vécues en terre africaine, uniquement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dieu a visiblement béni l'œuvre des courageuses fondatrices. Il convenait de le souligner en ce jour.

LUNDI, 26. — Nos arbres fruitiers sont en fleurs: pruniers tout blancs, abricotiers rose tendre et pêchers d'un rose plus foncé. Ces dernières fleurs font de belles parures avec le délicat feuillage des mimosas. Vu de notre véranda, le paysage,

ce soir, est insurpassable de beauté. Au loin, les Indigènes ont mis le feu à l'herbe. L'ensemble des petits brasiers donne l'impression d'une grosse ville illuminée, et non celle d'un embrasement.

SAMEDI, 7 SEPTEMBRE. — Je termine aujourd'hui ma retraite de huit jours, faite en compagnie de ma Sœur Françoise-Thérèse. Après la messe, toutes nos Sœurs psalmodient le « Te Deum » avec nous. Quel bonheur d'avoir de l'aide pour remercier le bon Dieu des grâces reçues pendant la semaine!

Sœur Claire-du-Sacré-Cœur, supérieure à Guillemé

Après souper, j'annonce la nomination de Sœur Claire-du-Sacré-Cœur au poste de supérieure de notre fondation de Guillemé, au Nyassa. La tristesse se mêle aux félicitations. Au Basutoland, elle manquera certainement à ses sœurs.

Pour clôturer solennellement la retraite paroissiale des jeunes filles prêchée par le R.P. Joannès Lerotholi, o.m.i., indigène, le R.P. L'Hour les invite, au nombre de deux cent dix, à participer à une procession au flambeau sur le terrain du couvent. Chaque personne, même les petits du jardin d'enfants, porte un cierge allumé. Le cortège se forme près de notre chapelle. Au rythme des Avé et des chants, il descend l'avenue d'Youville, contourne le noviciat, longe la salle Bruyère, prend l'avenue Sainte-Famille et passe près du presbytère pour entrer dans l'église. La belle statue de Notre-Dame de Pontmain est entourée de lampions et de fleurs. Pas d'autre luminaire dans le temple que la flamme des lampions et celle de nos cierges. Après la Bénédiction, le Saint-Sacrement est reporté dans la sacristie, car les retraitantes, ayant apporté leur nourriture pour la durée de la retraite, couchent encore ce soir dans l'église et à l'école.

Procession de la Sainte Vierge

DIMANCHE, 8. — Fête de la Nativité de la Sainte Vierge. Assistance extraordinaire à la messe paroissiale. Après le dîner, le R.P. Curé organise une grande procession. Comme le 18 août, le char de la Vierge est traîné par deux bœufs. Les femmes, les enfants, les religieuses, puis le R.P. Joannès escorté de deux enfants de chœur précèdent le char. Les hom-

mes le suivent. La procession avance dans la direction de l'école protestante, « l'école des Chache », comme on dit par ici. Le mot « Chache » est de fabrication mosuto pour désigner « Church of England ». Le vent soulève des nuages de poussière, ce qui ne ralentit nullement la ferveur de la foule dont prières et cantiques se succèdent sans interruption. De retour à l'église, la statue de Notre-Dame est placée en évidence près de la balustrade. Les retraitantes, cierge à la main, l'entourent pendant que l'une d'elles lit l'acte de consécration à Marie.

Après la Bénédiction du Saint-Sacrement, il y a réception des catéchumènes, bénédiction des grains, donation des cierges et offrandes au prédicateur.

LUNDI, 9. — Confiante que la santé de ma Sœur Françoise-Thérèse résistera au climat du Basutoland, et désireuse de répondre à son ardent désir de rester missionnaire chez les Noirs, je donne à cette chère Sœur une obédience pour Paray. Tout en dirigeant le dispensaire, elle y remplacera ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur auprès des malades de l'hôpital. Comme on ne se rend dans la Montagne qu'à cheval, Sœur Françoise-Thérèse part immédiatement avec Sœur Marie-Mastai pour faire ses débuts en équitation. Admirable enthousiasme missionnaire!

Sœur Fran-
çoise-Thé-
rèse ira à
Paray

JEUDI, 12. — J'éprouve une réelle satisfaction à visiter l'exposition des travaux manuels de nos élèves du Standard VI. Chacune des huit filles a confectionné une robe d'enfant avec garniture brodée; un balai, un « sethebe » ou panier pour recevoir la farine, un pot en terre cuite et quelques sous-plats en fibre d'aloès. Les deux garçons du cours ont à leur crédit un chapeau de paille, un panier pour vanner le grain, un « sesiu » modèle miniature du réceptacle destiné à recevoir la récolte du grain; ce réceptacle ordinairement de quatre pieds de haut, est à l'épreuve de l'eau et de la vermine. Les inspecteurs Jensen, un Anglais, et Tshiki, un Indigène, en visite officielle à l'école, louent le travail de l'institutrice, Sœur Marie-Bruno, une Indigène. Dans les classes, les élèves subissent l'examen

Exposition
de travaux
manuels
scolaires

oral en anglais. En dehors de la langue maternelle, toutes les matières s'enseignent en anglais.

En Afrique comme en Amérique, les écoles exigent un personnel bien qualifié. Celles qui embrassent cette carrière n'ont jamais fini leurs études. Il se présente toujours de nouvelles exigences. Cela vaut la peine de s'y soumettre quand il s'agit de former des chrétiens.

Madame Johnstone, de Leribe, nous amène trois dames de Cape Town en villégiature à son hôtel. L'une d'elles, venue du Nouveau-Brunswick, fait du service dans un hôpital du Cap.

**Sœur Marie
Mastaï ira
au Nyassa**

VENDREDI, 13. — Après prières et mûres réflexions, je décide d'envoyer ma Sœur Marie-Mastaï au Nyassa avec ma Sœur Claire-du-Sacré-Cœur. Tout en aidant nos Sœurs de Guillemé, elle se familiarisera avec la langue et les coutumes des Indigènes en vue d'une deuxième fondation au vicariat de Monseigneur Julien.

DIMANCHE, 15. — Fête de Notre-Dame des Sept Douleurs. A Ottawa, fête patronale de Mère Marie-des-Martyrs; ici, celle de notre chère invalide, Sœur Marie-du-Calvaire. Cette dernière peut se rendre à l'église pour la messe dans sa chaise roulante. Elle prend le dîner avec nous à une table spéciale qu'elle peut facilement atteindre de sa chaise. De ce temps-ci, elle ne peut se porter même sur ses béquilles. Elle craint d'être confinée au lit pour le reste de ses jours. Espérons que, comme cadeau de fête, Notre-Dame améliorera sa condition.

**Sœur Fran-
çoise-Thé-
rèse part
pour Paray**

LUNDI, 16. — Sœur Françoise-Thérèse et Sœur Jeanne-Emmanuel nous quittent pour la Montagne avec Ernest comme guide. Afin de réduire la fatigue de ce long trajet à cheval, il se fera en quatre étapes. Que saint Michel conduise les chères voyageuses à destination saines et sauvées!

**Tempête de
poussière**

Tout l'après-midi, la poussière a tourbillonné en tous sens. Impossible jusqu'à quatre heures de voir un seul coin du ciel ni une seule crête de montagne. A 4h.30, un épais nuage brun monte à l'horizon du côté ouest. Il avance avec rapidité,



Nos juvénistes de Pontmain



★

Sœur MARIE-ANGELINA, la première religieuse indigène des Sœurs Grises de la Croix. Sous-maitresse des novices depuis quelques années.

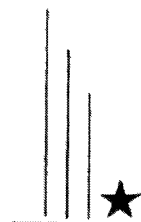
★



★

Postulantes qui ont pris le Saint Habit le 6 janvier 1947

★



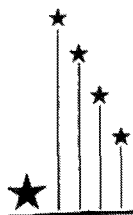


PONTMAIN Avenue Sainte-Famille Écoles inachevées



Mère LOUIS-GÉRARD
près des écuries

Sœur SAINTE-BLANCHE sonne la cloche
réglementaire. Ce lieu est d'une richesse
unique



saupoudrant tout sur son passage. En pareille circonstance, il est prudent de se mettre à l'abri. Nos Sœurs avaient commencé la lessive à huit heures ce matin. Ce soir, le linge trempe encore dans les cuves. Bien qu'on ait eu soin de les recouvrir, la poussière s'y est infiltrée à tel point que tout est d'un brun foncé. On devine le travail qui attend nos Sœurs indigènes demain.

En entrant dans ma chambre pour le repos de la nuit, je remarque que je commence une nouvelle chandelle. Depuis trois mois, à chaque chandelle que je commence, j'espère toujours que je n'en verrai pas la fin. Cette fois encore, je caresse l'espoir de partir pour le Canada avant que la présente mèche ait atteint le bougeoir. Qu'en pense Dieu ? Maintenant que mon travail est terminé, j'aspire à retourner vers les personnes et les lieux qui me réclament. « Pas de bateau, pas d'avion » : sont les réponses que je reçois invariablement aux multiples démarches faites depuis la fin de juin. L'heure du retour viendra, c'est sûr. A Dieu de me l'indiquer. D'ici là, je n'ai qu'à pratiquer le saint abandon.

MERCREDI, 18.— En réponse à l'invitation du R.P. L'Hour, les Dames de Sainte-Anne assistent à la messe et communient à mes intentions.

Peu après neuf heures, le R.P. Curé vient me dire que ces bonnes dames, pensant que mon séjour au Basutoland tire à sa fin, veulent me saluer officiellement comme elles l'on fait à mon arrivée. En effet, elles avancent solennellement deux à deux, en procession et en chantant le cantique de la reconnaissance dans leur langue. Nous nous rendons à la salle Bruyère. Les petits du jardin d'enfants exécutent un joli programme à la grande satisfaction de ces dames. Montant sur la scène, la présidente, 'Me Alphonsina, me débite une longue adresse bien tournée. Avec un bouquet spirituel joliment enluminé, les dames me présentent encore quelques cadeaux. Je reporte l'honneur de ces touchants hommages à celles qui, par de nombreuses années de dévouement, m'attirent cette réception.

Réception
d'adieu des
Dames de
Sainte-
Anne

Les dames commencent maintenant leur propre programme. 'Me Alphonsina et six compagnes montent sur la scène où elles exécutent des danses nationales. De temps à autre, quelques spectatrices se joignent aux danseuses. A deux reprises, 'Me Elisa, ex-présidente, monte en élaborant un pas de danse. La première fois, c'est pour couvrir la tête de la soliste qui, dans le plus fort des mouvements, avait enlevé son tuku; la deuxième fois, elle demande discrètement à une jeune danseuse de remonter son châle qui laisse voir un coin d'épaule. Le châle monte insensiblement pendant que la danse continue. Ce qui me frappe, c'est que ces dames ne tolèrent rien d'inconvenant un tant soit peu. Elles agissent de même dans leurs propres villages.

Après avoir remercié le R.P. Curé, instigateur de cette belle fête, et les dames de leur amabilité et de leur générosité, je les accompagne jusqu'aux environs de la chapelle où je les photographie. Comme clou de la fête, je donne à chacune une pleine poignée de bonbons. Un large sourire accompagne leur merci.

VENDREDI, 20. — Nous commençons une neuvaine solennelle à Notre-Dame de Fatima et à l'archange saint Michel. But: des vocations et un bateau pour le Canada.

Visite des
Sœurs des
Saints-
Noms-de-
Jésus-et-
de-Marie

LUNDI, 30. — Sœur Claire-du-Sacré-Cœur nous arrive vers la fin du souper. Avec elle, la T.R. Mère Marie-Claire-de-la-Trinité, provinciale des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie, et la R.Sœur Maurice-Marie, supérieure du couvent de Sainte-Thérèse. Cette visite répond à un de nos plus chers désirs.

MARDI, 1er OCTOBRE.— Le bon Dieu nous donne une journée radieuse, en harmonie avec le bonheur que nous procure la présence de nos aimables visiteuses. Après le déjeuner, nous leur faisons faire le tour de notre propriété. Par le truchement des photos, nous pérégrinons ensemble à

travers le vicariat du Nyasaland et de l'une à l'autre de nos missions du Basutoland.

Vers onze heures, nous allons visiter l'église. Le Père Curé donne la Communion à une quinzaine de personnes venues de loin. N'est-ce pas édifiant ?

A une heure de l'après-midi, nous assistons au baptême de dix-neuf enfants: cinq garçons et quatorze filles, âgés de neuf à quinze ans. Demain, ils feront leur première Communion.

Après le thé, les petits du jardin d'enfants nous donnent un échantillon de leur savoir-faire. Comme toujours, c'est charmant. Après souper, nous jouissons d'une vraie récréation en famille. Les deux Congrégations n'ont-elles pas eu, en terre canadienne, il y a cent ans, un fondateur commun, le Révérend Père Pierre Adrien Telmon, o.m.i. ?

MERCREDI, 2. — Fête des saints Anges. A cause de la pluie qui tombe fort et dru, le R.Père Curé vient nous donner la Sainte Communion au couvent. Peu après le déjeuner, le lorry nous enlève nos chères visiteuses. Avec notre au revoir affectueux, elles emportent nos meilleurs vœux de santé.

A neuf heures, messe de première Communion. Quarante-trois enfants reçoivent la première visite du bon Dieu. Malgré une pluie torrentielle, l'assistance est nombreuse. Après la cérémonie, comme la pluie tient toujours, le Père Curé enlève le Saint-Sacrement de l'église pour permettre aux gens de prendre quelque nourriture à l'abri. Quand je retourne un peu plus tard, la nef présente un spectacle inaccoutumé. Les familles se sont reconstituées. Chaque groupe fait cercle autour de son « mofaho »: petit lunch. Commodément assis par terre, tous mangent et causent à qui mieux mieux. Je distribue des bonbons aux nouveaux baptisés et aux premiers communiantes. Pour mettre un peu d'animation, j'en jette des poignées de côté et d'autre. Il faut voir l'entrain et entendre les rires. Et tout cela se fait, comme naturellement, dans la maison du bon Dieu, qui laisse tomber sa pluie sur leurs jardins et leurs champs!

Première
Communion

JEUDI, 3. — Fête de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, patronne des missions. La pluie tombe toujours. Déjà les côteaux verdissent. Le pays est sauvé de la famine. Deo Gratias!

**Départ
pour le
Nyassa**

VENDREDI, 4. — Premier vendredi du mois. A trois heures de l'après-midi, fête intime en l'honneur de nos chères Sœurs Claire-du-Sacré-Cœur et Marie-Mastaï. Les religieuses tiennent à leur redire leur affection tout en leur souhaitant bon voyage et fructueux apostolat dans la brousse équatoriale.

DIMANCHE, 6. — Nos deux missionnaires nous quittent aujourd'hui. Chacune s'efforce de cacher ses impressions. Après la messe, les Dames de Sainte-Anne, dont Sœur Claire-du-Sacré-Cœur a été la directrice, viennent la saluer ainsi que Sœur Marie-Mastaï. L'une d'elles de dire à Mère Louis-Gérard: « En tout cas, nous avons bien pensé que, avec tout votre « trottagé » au Nyassa, on ne gagnerait pas grand'chose de bon ». A 2h.30, la plupart des Sœurs blanches et quelques professes indigènes montent en lorry avec les voyageuses que nous accompagnons jusqu'à Leribe. L'accueillante maison du R.P. O. Chevrier, o.m.i., nous ouvre ses portes. Après une légère réfection prise en commun, nos Sœurs de Pontmain retournent à la mission, tandis que Mère Louis-Gérard et moi restons pour conduire les voyageuses au train de Ficksburg.

MARDI, 8. — Retour de Ficksburg. Sœur Jeanne-Emmanuel arrive de la Montagne. Son voyage de retour n'a pas été sans accident. Son cheval est mort à Lejone et la mule de charge s'est cassé une patte dans le « Koro » — c'est ainsi qu'on désigne les cols de la Montagne. Il lui a fallu emprunter deux montures pour terminer son trajet.

Teddy

On m'apprend que Teddy est mort lundi matin. La pauvre bête dépérissait depuis quelque temps. Il avait l'air caduc à notre départ dimanche. Les visites journalières de « Petit Vieux », comme l'appelait le bon Père L'Hour, me manqueront.

MERCREDI, 9. — Le R.P. R. Guilbeault, o.m.i., secrétaire des écoles catholiques du Basutoland, vient nous dire la messe. Il est en tournée d'inspection avec M. Thomas Mofolo, secrétaire général de la « National African Co-Operation Society in Basutoland », et de M. John Scout, Indigène, agronome de carrière attaché au secrétariat des écoles catholiques. Arrivés de Paray hier, ils rencontrent aujourd'hui le personnel enseignant de la région. Naturellement, les élèves ont congé. Les séances pédagogiques remplissent la journée. M. Mofolo parle de l'importance de l'éducation et du rôle de l'instituteur au point de vue moral surtout. M. Scout traite d'horticulture et d'agriculture à l'école. Après avoir parlé méthodologie, le R.P. Guilbeault annonce qu'une retraite fermée sera donnée en décembre, à Roma, pour le personnel enseignant laïc. Soixante-quinze noms figurent déjà sur sa liste. C'est beau.

Confé-
rences pé-
dagogiques
sous la di-
rection du
R. P. Guil-
beault,
o.m.i.

A force de démarches et de tact persuasif, le R.P. Guilbeault a obtenu beaucoup du gouvernement en faveur des écoles catholiques. Dernièrement, il a fait ajouter cent huit écoles sur la liste de celles qui reçoivent une subvention de l'État. Les catholiques en avaient déjà cent trente-deux. De plus, pendant dix ans, les catholiques ont l'assurance de faire reconnaître dix écoles chaque année. A ce taux, dans dix ans, la plupart de nos professeurs seront payés par le Gouvernement. Si les promesses tiennent, les écoles catholiques du Basutoland pourront vivre.

VENDREDI, 11. — Son Excellence Monseigneur M.-H. Lucas, s.v.d., Délégué Apostolique en Afrique du Sud, a demandé que le mois d'octobre soit employé à propager l'idéal catholique sur le mariage et le foyer. Les journaux catholiques font la propagande par des articles de presse nombreux et variés. Ainsi, un des récents numéros du « Catholic Times of South Africa » publie, en deuxième page, un long article qui attire mon attention: « Correspondence Course prepares for Christian Marriage ». Il est question d'un « Cours de préparation au mariage » donné sous la direction du R.P. André Guay, o.m.i. On dit que ce cours est unique dans le monde catholique

S. E. Mgr
M.-H. Lu-
cas, Délé-
gué Aposto-
lique, et le
mariage
chrétien

et qu'il est un exemple frappant d'Action Catholique où les laïcs coopèrent avec le clergé dans l'intérêt d'une bonne cause. L'initiative, partie de la J.O.C. de Montréal, a produit de si heureux résultats que le Centre Catholique de l'Université d'Ottawa entre de plain-pied dans le mouvement. Le « Catholic Times » annonce que tout Catholique intéressé pourra bénéficier de ces cours.

SAMEDI, 12. — Nous fêtons dans la joie et la prière, la fête de notre chère Mère Saint-Maximilien, deuxième conseillère générale.

VENDREDI, 18. — Je termine la broderie d'un pavillon de ciboire que j'offre à Mère Louis-Gérard pour notre chapelle de Pontmain. Cette broderie continuera de transmettre mes messages au Cœur Eucharistique de Jésus en faveur de nos chères missions africaines, longtemps après que je serai partie.

DIMANCHE, 20. — Dimanche de la Propagation de la Foi. S'il était donné aux catholiques d'Amérique de voir à quelles fins servent leurs aumônes, ils se féliciteraient de leur générosité. En pays de missions, des apôtres de choix s'épuisent pour établir la cité de Dieu sur terre. Ayant, depuis huit mois, vu de près les missionnaires à l'œuvre, je puis dire que les âmes coûtent cher. Tout de même, que de bonheur n'éprouve-t-on pas dans cette poursuite de rédemption! Par contre, que d'angoisses et que d'inquiétudes quand il faut ralentir son zèle, faute de fonds!

Anastasia
reçue au
postulat

Avant le souper, une de nos bonnes élèves pensionnaires du Standard VI, Anastasia, présidente des Enfants de Marie, est admise au postulat. Son père païen a fait quelque difficulté pour la libérer, car il n'a plus qu'elle. A la grande demande faite par sa fille, il s'est pris à pleurer et lui a demandé ce qu'il lui avait refusé puisqu'elle voulait ainsi le quitter pour toujours. Anastasia plaida si bien sa cause qu'il finit par accorder la permission sollicitée: « Je t'aime assez pour te laisser faire

ce qui te rendra heureuse!» Admirable générosité qui ne manquera pas de plaider en faveur de sa conversion.

MARDI, 22. — Journée pluvieuse. Quelle aubaine pour les jardins et les moissons! La foudre gronde et les montagnes en répercutent les échos; ce qui n'empêche pas le R.P. F. Leydevant, o.m.i., de nous arriver par le lorry de 6h.30 de l'après-midi. Ce bon Père a été curé de Pontmain et chapelain du couvent à deux reprises. La formation des Sœurs indigènes lui tenait beaucoup à cœur. Sa connaissance approfondie du sesuto fut une aide précieuse pour toutes nos Sœurs. En lui, elles ont toujours trouvé un sage conseiller, un directeur éclairé et un prédicateur plein de zèle.

R. P. F.
Leydevant,
o.m.i.

JEUDI, 24. — Une lettre de Queenstown me donne d'excellentes nouvelles de nos deux Sœurs indigènes en entraînement à l'hôpital Glen Grey. On me les dit dévouées, attentives et bonnes. Le personnel de l'institution les appelle: « The Smiling Sisters ». Travailler dans la joie et semer de la joie par le sourire, n'est-ce pas rendre son entourage heureux?

MARDI, 29. — Espérant que mon départ pour le Canada ne tardera guère, je décide de faire une dernière visite à notre mission de Butha Buthe. Partie en lorry avec Sœur Jeanne-Emmanuel, qui reviendra au pays avec moi, nous nous arrêtons à Leribe chez le bon Père O. Chevrier, o.m.i. L'infatigable missionnaire a réussi à implanter une école catholique au camp même et une autre dans le Moreneng. Ce sont deux belles victoires pour la Religion. Lorsqu'elle sera terminée, l'école de Leribe, en pierre blanche avec chassis en fer, sera des plus modernes. Aux deux classes s'ajoutent deux vérandas spacieuses qui serviront de locaux scolaires au besoin. A mesure que le nombre d'élèves augmentera, des pavillons parallèles seront ajoutés à la construction primitive.

Visite à
Butha
Buthe

R. P. Che-
vrier,
o.m.i.

C'est merveille de voir le terrain que ce zélé missionnaire a conquis au catholicisme depuis qu'il est au Basutoland. Comme il sait bien mettre à profit les aumônes qu'il reçoit du

Canada, n'épargnant ni peine ni trouble pour faire fructifier chaque dollar!

Labours

MERCREDI, 30. — Sur la route qui conduit à Butha Buthe, hommes et femmes sont au labour. C'est pittoresque de les voir conduire une charrue tirée par deux ou trois paires de bœufs. Les bornes de leurs champs sont tracées avec exactitude; les sillons s'alignent parallèles. Si les pluies torrentielles qu'il fait en cette saison facilitent le travail de la terre, elles n'en produisent pas moins une érosion désastreuse dans bien des cas. On a vu la terre meuble de certains champs entraînée avec violence vers d'autres endroits, laissant à nu la couche rocheuse qui la soutenait.

Deux personnes rencontrées sur la route retiennent mon attention. Sur le lorry, l'attitude distinguée d'un ministre protestant indigène me met au cœur le désir de prier spécialement pour sa conversion. Quel excellent prêtre il aurait probablement fait s'il avait eu l'avantage de connaître notre sainte religion! L'autre, habillé à l'européenne, monte un superbe cheval. Tout en lui dénote un chef du plus pur sang basuto. Les passants s'inclinent profondément devant lui, et lui les salue avec la mine d'un prince.

Le grand Moreneng

A ma profonde satisfaction, le lorry se rend au grand Moreneng où demeure Letsie, premier chef du district de Leribe et deuxième chef en importance du Basutoland. Son fils Peterozi est élève à notre jardin d'enfants de Pontmain depuis le début. Le Moreneng de Letsie domine un gros village. Sauf de rares exceptions, les huttes sont faites de pierres blanches bien taillées. L'entrée de la partie réservée au chef est protégée par une broche barbelée qui traverse le chemin, à trois pieds de terre, de sorte qu'il faut s'accroupir pour pénétrer dans l'enceinte. Après avoir avancé de quelques verges, nous trouvons Letsie assis sous un abri de branches, occupé aux affaires de son district. Il n'est que 7h.30 du matin. En face du chef, un homme, son secrétaire sans doute, déroule des papiers dont il semble faire part du contenu à son maître et à ceux que je crois être ses conseillers. En vrai gentilhomme,

le chef se lève et vient nous saluer le plus aimablement du monde. Sœur Jeanne-Emmanuel lui donne des nouvelles de Peterozi. Son épouse, excellente chrétienne, vient aussi à nous. D'une hutte voisine sort une vieille Indigène qui nous présente les deux mains. Maria Tau, sœur de notre Sœur Marie-Hectorine et ancienne élève de Pontmain, l'accompagne; Maria peut avoir une vingtaine d'années, est mariée et vit au Moreneng. Comme elle semble heureuse de revoir Sœur Jeanne-Emmanuel! Letsie habite une grande maison à l'européenne. Un peu plus loin, il est à se construire un cottage moderne avec baie.

JEUDI, 31. — A Butha Buthe depuis hier matin. Les vingt-trois élèves du Standard VI viennent me saluer pendant la récréation de l'avant-midi. Les douze garçons de ce cours ont l'air sérieux. Deux ont fait la campagne du nord de l'Afrique pendant la récente guerre mondiale. L'un a vingt-deux ans; l'autre, vingt-cinq. Trois entreront au Séminaire en janvier. Les filles sont vraiment gentilles. Il y a des vocations de Sœurs Grises de la Croix parmi elles. Nous espérons bien avoir un Standard VII ici l'an prochain.

VENDREDI, 1er NOVEMBRE. — Fête de tous les saints. Nous ne sommes pas sans penser à nos devancières qui jouissent de l'éternel repos. Puissent-elles nous obtenir de nombreuses recrues qui permettront de répondre à tant de demandes de fondation!

Après la messe de dix heures, célébrée par le R.P. Y. Perigny, o.m.i., la paroisse se rend au cimetière en procession. Au départ, on chante le « Dies irae » en sesuto et, le reste du temps, on récite le chapelet. Après la bénédiction des fosses, on revient à l'église dans le même ordre pour la Bénédiction du Saint-Sacrement.

Dans l'après-midi, je visite les écoles neuves et les jardins Écoles scolaires. L'école élémentaire a bonne apparence avec sa nouvelle allonge; elle est surtout commodément divisée et aménagée. L'école intermédiaire est tout à fait moderne, avec

**Jardins
scolaires**

sa couverture d'amiante et ses chassis en fer. On veut en faire un modèle du genre. Les quatre classes sont bien éclairées; les tableaux noirs y seront nombreux. L'entrée principale est presque imposante.

Les jardins des élèves m'intéressent d'autant plus que l'école de Saint-Paul de Butha Buthe est dotée d'une véritable école d'agriculture sous la direction d'un « teacher » spécialiste en la matière. Le fait que ce teacher est rémunéré par la mission prouve une fois de plus que l'Église catholique ne recule devant aucun sacrifice pour faire œuvre civilisatrice en même temps qu'œuvre de rachat des âmes.

Les filles ont leur jardin en avant de l'école primaire. Les plates-bandes bien alignées commencent déjà à produire. Les pêchers et les abricotiers sont chargés; les fruits seront mûrs pour Noël. Près de la clôture, des fleurs opalines d'une rare délicatesse attirent mon attention. On les appelle justement: « fleurs du paradis ».

Le jardin des garçons est en avant du presbytère. Comme dans celui des filles, les plates-bandes et les allées sont tirées à la ligne. Même les rangs de légumes sont soigneusement alignés au moyen d'une corde faite d'herbes natives très souples. Les clôtures supportent des rosiers sauvages de toute beauté. Chaque classe a sa section particulière où le genre et le mode de culture sont adaptés au degré d'avancement des élèves. Par un système ingénieux de canaux et de fossés, l'eau de pluie qui descend des montagnes est recueillie dans un vaste réservoir d'où elle est distribuée à travers les diverses sections des jardins. On prépare l'engrais sur place; un énorme mulon où le fumier alterne avec des couches végétales est en fermentation à proximité du jardin des garçons.

Le teacher Francis n'épargne rien pour inculquer aux élèves le sens de la responsabilité et les former à la culture intelligente des fruits et des légumes, même à celle du maïs et du sorgho, graminées importantes dans l'alimentation des Indigènes. Les garçons, à tour de rôle, se lèvent au petit jour pour faire le labour. On me dit qu'ils ne manquent pas de conduire les bœufs d'une voix formidable comme font leurs



★

R P ODILON CHEVRIER,
o m i, résidant au camp
de Leribe

★



★

R P YVES PÉRIGNY, o m i, assistant à Butha Buthe



Mlle MARY MARTIN g m e avec quelques enfants des lépreux



★

'Me ANGELINA TAU, cheffesse de Pitseng, en habit de dame de Ste-Anne: châle noir, jupe et turban bruns, ruban mauve avec médaille. Ses deux petites-filles, Maria et Agnès, l'accompagnent. Elles étaient "angelots" à la procession du 8 septembre.

★



★

La même allant en ville par le lorry. Son tablier aux nombreuses pièces de couleurs variées, est de l'élégance indigène.

★



★

Une coquette vient de se faire coiffer. Un épi de maïs passé dans les cheveux produit cet effet.

★

ainés. Afin de conserver aux jeunes plantes l'humidité dont elles ont besoin pour fortifier leurs racines, le « teacher » les fait recouvrir de paille pendant un certain temps. Les arbres fruitiers sont émondés et arrosés à point. Tout dernièrement, il a fait couper les racines des eucalyptus du côté de notre jardin pour éviter l'appauvrissement du terrain. Les directives et les démonstrations d'ordre pratique se donnent dans l'allée centrale du jardin lorsqu'un nombre tant soit peu considérable d'élèves y sont intéressés.

Rien d'étonnant que l'école de Saint-Paul, où l'enseignement agricole est donné sur une telle base scientifique, ait puissamment contribué, en 1945, à faire classer le district de Butha Buthe au premier rang parmi tous les districts du Basutoland.

L'École industrielle des filles est aussi sur un très bon pied. Elles y reçoivent un enseignement aussi varié que pratique.

J'apprends avec une vive satisfaction que nos Sœurs indigènes Eulalia-Maria et Maria ont obtenu des inspecteurs leur Diplôme de Mérite scolaire. Toutes nos Sœurs indigènes enseignantes mettent à profit la formation pédagogique qu'elles ont reçue à l'École normale de Roma. Les sacrifices que la Communauté fait pour instruire les Sœurs indigènes destinées à l'enseignement ne sont pas perdus. Ils trouvent leur récompense immédiate dans le bien qu'elles accomplissent auprès de leurs compatriotes et dans le prestige qu'elles contribuent à donner aux écoles catholiques du pays.

SAMEDI, 2. — Sœur Marie-de-l'Annonciation, supérieure, me procure l'avantage de visiter le « Children's Home » pour les enfants des lépreux qui ne sont pas eux-mêmes atteints de la lèpre. Le R.P. Périgny nous y conduit en lorry. Ce foyer est sur le chemin de Leribe. Pour y arriver, il faut traverser « Emmanuel Mission » dirigée par la secte des Sabatistes. Huit huttes construites au flanc de la montagne servent de dortoirs à leurs garçons pensionnaires, tandis que les filles ont une grande et belle maison sur le sommet de l'éminence.

“Home”
pour les
enfants **lé-**
preux

L'école, en pierre blanche, est au centre d'un groupe de maisons bien construites.

Mlle Mary
Martin

Nous descendons de voiture pour pénétrer dans l'enceinte du « foyer ». A notre gauche, des roses de toutes les variétés fleurissent un vaste parterre. C'est ravissant. La matrone, Mademoiselle Mary Martin, vient aimablement à notre rencontre; elle nous conduit à sa véranda solarium. Nous causons en attendant que la sieste des enfants soit terminée. Avec une charmante modestie, Mademoiselle Martin nous apprend qu'elle naquit à Londres il y a soixante-douze ans; qu'elle est garde-malade diplômée et qu'elle a fait du service actif pendant vingt-cinq ans auprès des lépreux de Maseru. C'est dans cet emploi qu'elle vit la grande pitié des enfants qui naissaient dans la léproserie. Plusieurs contractaient la terrible maladie tandis que d'autres trouvaient une mort prématurée. L'idée d'un foyer avait souvent été proposée, mais personne n'osait se charger de l'œuvre. Enfin, il y a sept ans, Mademoiselle Martin offrit ses services.

L'enceinte magnifique qu'occupe le foyer ne portait pas alors une seule herbe. Le nivelage du sol permit d'élever des terrasses pour des cultures variées; la construction d'une digue facilita celle d'un réservoir pour retenir l'eau de pluie et l'eau des sources avoisinantes. Un commencement de verger fut aussitôt planté.

Tout au bas du terrain, verdit un champ de cactus à fourrage pour la nourriture des vaches en hiver. Un vaste kiosque entouré de moustiquaire métallique protège les jeux des enfants. Tout à côté, un enclos circulaire attend les tout petits qui s'amuseront en sécurité tout en jouissant du soleil. Entre l'enclos et le kiosque, quatre balançoires ont été improvisées avec des pneus d'automobile tournés à l'envers; des ouvertures pratiquées dans ces pneus laissent passer les jambes des enfants. L'économie, la sécurité et le confort se trouvent ainsi réunis.

C'est dans le pavillon réservé aux enfants que se révèle toute la grandeur d'âme de Mademoiselle Martin. Ce pavillon est construit en brique. Un étroit corridor nous conduit

dans une cour intérieure pavée de blocs de ciment rouge. Neuf bébés noirs, frais et dispos, s'amuse à qui mieux mieux : trois, dans des balançoires ; les autres, par terre, sur des tapis. Mlle Martin nous dit qu'elle a actuellement vingt-deux de ces mignons qui s'échelonnent de quelques mois jusqu'à cinq ans. Elle en a eu jusqu'à trente-cinq. On enlève les enfants à la mère peu après leur naissance. Transportés ici, ils reçoivent des soins particuliers. Lorsqu'ils ont cinq ans, on les place dans de bonnes familles. On prétend que, à cet âge, tout danger de contagion est passé. Avant d'être placés, les petits garçons sont habitués à la couverture, dans laquelle ils s'enroulent pour se coucher sur le plancher.

De la cour, nous passons au réfectoire où tables, sièges et plancher sont en bois naturel. Comme le réfectoire, la cuisine et les dortoirs reluisent de propreté.

En sortant, Mlle Martin attire mon attention sur une construction en brique qui abrite la buanderie et la laiterie. Sur la pelouse nous faisons connaissance avec les plus grands ou plutôt avec les moins petits, qui marchent plus ou moins d'aplomb. Propres, bien portants et heureux, ils reçoivent de cette seconde mère l'affection qui a dû leur être enlevée si tôt après leur naissance. Mademoiselle condescend à mon désir de la photographier au milieu des enfants.

Outre l'infirmière blanche qui l'aide depuis quelque temps, la directrice est assistée d'un Indigène pour le jardin, d'une Indigène pour la cuisine, d'une autre pour l'entretien de son pavillon ; d'une femme et de deux jeunes filles pour le soin des enfants ; enfin, d'une gardienne de nuit. L'institution est maintenue aux frais du gouvernement anglais de Maseru.

C'est à bon droit qu'on a surnommé Mademoiselle Mary Martin « la Florence Nightingale du Basutoland ». Cette infirmière ne semble pas se rendre compte qu'elle fait de l'héroïsme à longueur d'années.

DIMANCHE, 3. — L'église est comble à la messe de dix heures. C'est que, le premier dimanche du mois, les chrétiens viennent de toutes les stations. Les autres dimanches, les plus éloignés

se réunissent dans leurs villages respectifs pour des cérémonies religieuses sous la direction du teacher. En dépit de la chaleur, toutes les femmes et les jeunes filles portent le châle ainsi qu'un tablier. C'est là être toiletté. Plusieurs portent une tuque de laine ou même un couvre-chef en fourrure. Selon les Indigènes, ce qui protège du froid garantit pareillement contre la chaleur. Assertion contestable! Après la messe, je salue le chef Kuini, en charge de Butha Buthe. C'est un fervent catéchumène.

Après la Bénédiction du Saint-Sacrement, le R.P. J. Sanfaçon, o.m.i., curé, conduit processionnellement la paroisse au cimetière au chant du « Dies irae » en sesuto. Il y a sermon et bénédiction des tombes.

Soirée de
famille

Après le souper, nos petites Sœurs indigènes me font l'hommage d'un nouveau répertoire de chansons harmonisées en quatre parties. Un de ces chants est dédié aux religieuses qui ont séjourné à Butha Buthe en leur qualité de missionnaires. C'est ainsi que nos chères Sœurs Saint-Télesphore, Marie-Julie et Jeanne-Emmanuel reçoivent la mention de ce qu'elles ont accompli pour aider au progrès de la maison. C'est très délicat et charmant de gratitude. Au nom du personnel religieux, Sœur Marguerite d'Youville, Indigène, m'assure de la fidélité de toutes et m'offre des vœux de bon voyage. On me présente une petite barque- Afrique-Canada — avec, à bord, les religieuses de Saint-Paul et, à la poupe, moi-même guidée par le Sacré-Cœur. Une riche gerbe spirituelle accompagne les vœux. Nos chères Sœurs indigènes terminent par le chant: « O that I had wings, I would fly to Canada ». Naturellement, je leur ai demandé d'attendre que j'y sois rendue pour les accueillir. Si le devoir ainsi que la Communauté d'Amérique m'attendent là-bas, je sens bien que la séparation d'avec mes chères filles africaines me sera pénible.

Seboche

LUNDI, 4. — Le R.P. Béchar, o.m.i., curé de Saint-Charles de Seboche, nous dit la messe. Nous irons seconder les travaux

apostoliques de ce bon missionnaire en janvier en faisant une fondation chez lui.

Nos élèves du Standard VI ont versé les honoraires de deux messes basses pour le succès des examens qu'ils subiront les 5 et 6 courant. Ils ont déjà fait bénir les plumes dont ils se serviront en cette circonstance: pieuse pratique qui témoigne de leur foi en la bénédiction du prêtre.

MARDI, 5. — Ne pouvant nous rendre à Pontmain hier soir, nous avons couché au presbytère du R. P. Chevrier, absent par affaire. Ce matin, j'ai la surprise d'assister à un exercice religieux nouveau pour moi. Rendues à l'église dès six heures, nous y trouvons quelques femmes en prière. Le nombre des catholiques augmente rapidement. Bientôt, une voix d'homme commence la prière du matin que tous continuent à l'unisson. Après le chant d'un cantique, ce monsieur s'avance et explique le troisième commandement de Dieu pendant près d'une demi-heure, posant des questions à l'assistance, approuvant ou rectifiant les réponses selon le cas. L'exercice se termine par l'Angélus et quelques invocations. Lorsque nous sortons de la chapelle, il y a bien sur le gazon une quarantaine de personnes qui attendent qu'on enregistre leur présence.

Un catéchiste à l'œuvre

J'apprends que le monsieur en question est Leoni, le catéchiste du R.P. Chevrier. Le mardi est son jour pour Leribe: chapelle et prison. Il circule dans toutes les stations confiées au Père, suppléant ainsi au petit nombre de prêtres. Leoni n'est plus jeune, puisqu'il a été à l'école du R.P. Joseph Gérard, o.m.i., le grand apôtre des Basutos.

En attendant le lorry qui nous conduira à Pitseng, je salue Moramong Molapo, chef de Peka, et Tumahole, chef de Mositi, endroit où, le 15 août dernier, Son Excellence Monseigneur Bonhomme présida la bénédiction solennelle de l'église construite dans le territoire du R.P. Odilon Chevrier, o.m.i.

MERCREDI, 6.—Le jardin de Pontmain s'est transformé en mon absence. Sœur Saint-Faustin est heureuse de m'y conduire. Les lys se sont épanouis par douzaines; les passe-roses,

Retour à Pontmain

les merveilles du Pérou, les pétunias et les mufliers fleurissent partout. L'équium porte à six pieds de hauteur son cône rose, où les fleurettes disparaissent littéralement sous la couche d'abeilles qui les butinent. Les vignes promettent une abondante cueillette. Partout, la récolte sera bonne si toutefois les sauterelles et la grêle ne dévastent pas les champs et les jardins avant la maturité des plantes et des fruits.

Anastasia
est persé-
cutée

La journée est aux événements. C'est d'abord Anastasia, notre dernière aspirante, qui doit retourner chez elle. Influencé par des parents calvinistes, son père est venu la chercher. Il est demeuré insensible aux larmes de sa fille. La pauvre enfant aura à lutter pour sauvegarder sa vocation.

S. E. Mgr
J. Bon-
homme,
o.m.i.

Vers trois heures de l'après-midi, une grande animation règne dans la mission. Son Excellence Monseigneur Bonhomme vient d'arriver. Nous nous empressons de préparer le thé et de quérir les Sœurs qui sont un peu partout. Son Excellence, étant à Sainte-Monique, a bien voulu répondre à l'invitation que lui fit notre bon Curé, le R.P. E. L'Hour, de venir nous visiter avant mon départ pour le Canada. Connaissant la distance considérable de Sainte-Monique à Pontmain, nous apprécions davantage cette aimable condescendance du vénéré prélat. Quoique très pressée, Son Excellence se prodigue à tous. Elle visite notre chère malade, Sœur Marie-du-Calvaire, cause un peu à la salle de communauté, bénit notre jardin d'enfants, visite les nouvelles écoles, et rencontre toutes nos Sœurs indigènes. Après nous avoir donné une dernière bénédiction, Monseigneur nous quitte à quatre heures. Notre vive gratitude l'accompagne. Tout s'est passé comme dans un beau rêve. Inutile de dire que le bon Père L'Hour est tout heureux d'avoir contribué à notre bonheur.

Un sorcier
authentique

VENDREDI, 8. — Dès 7h.15 de la matinée, un patient étrangement panaché se présente au dispensaire. J'apprends bientôt qu'il se nomme Mokhalo Spanyol, qu'il demeure à Ha Tsepe dans les limites de la paroisse même de Pontmain, qu'il a pour chef Nicholas Seabata, un catholique, enfin qu'il est médecin indigène, autrement dit: un sorcier! Il a, paraît-il,



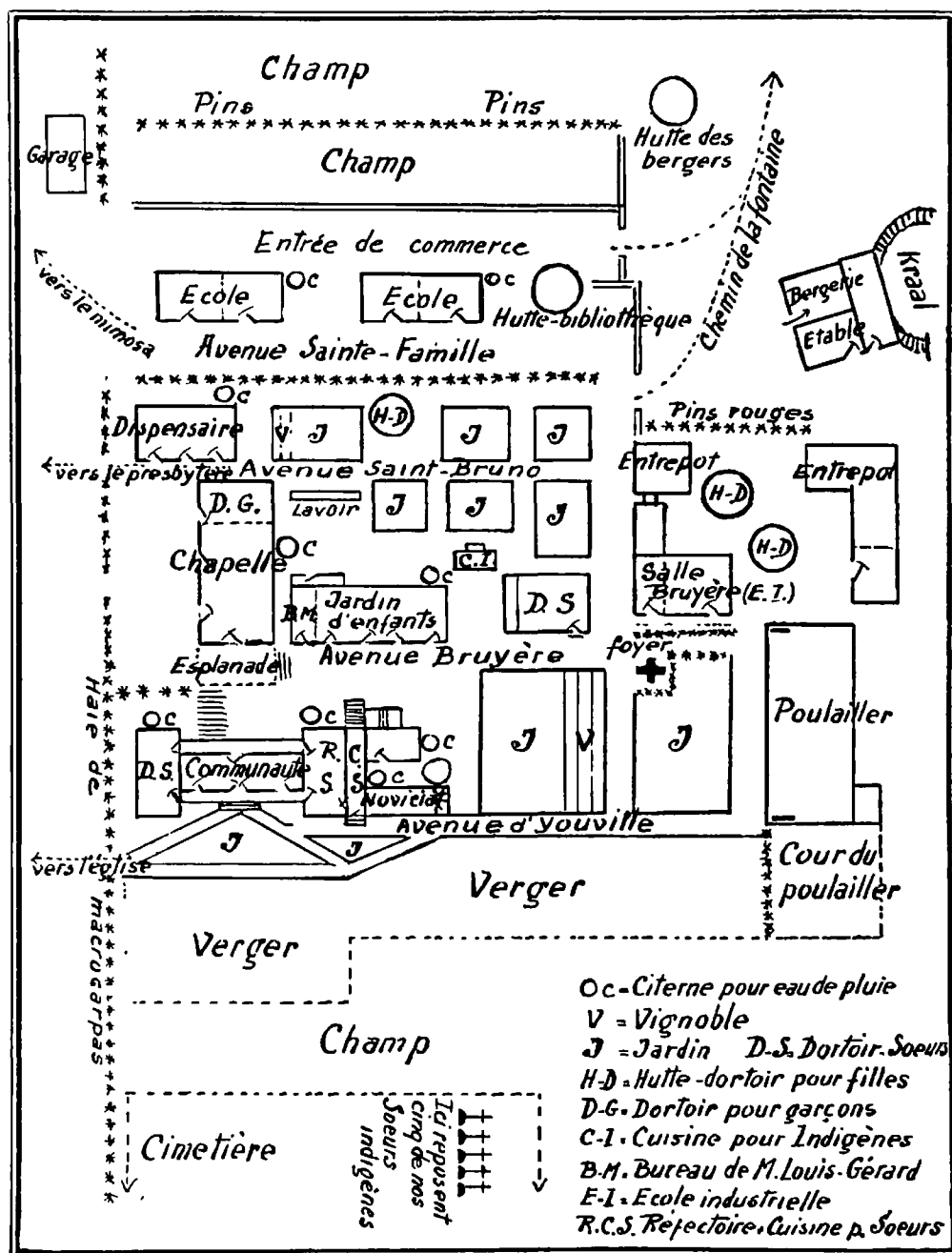
PONTMAIN Avenue d'Youville Communauté et noviciat



PONTMAIN Avenue Bruyère M. JOHN TABELLE, teacher



PONTMAIN Avenue Saint-Bruno
Sœur BLANCHE-IRENE avec PITSENG et TEDDY à la porte du dispensaire



PLAN DE LA MISSION DE PONTMAIN

le pouvoir de guérir toutes les maladies, sauf la sienne: une maladie de foie. Mère Louis-Gérard, qui le connaît, m'amène vers lui. Il consent à se laisser photographier. En écartant sa couverture, il laisse voir les nombreux colliers qui pendent à son cou. Des aigrettes de je ne sais trop quelle nature ornent son chapeau, tandis que deux étranges pendants garnissent son front. A part sa maladie, il se dit troublé par des esprits de ce temps-ci. Pauvre homme! Que Dieu ait pitié de lui!

SAMEDI, 9. — Quinzième anniversaire de l'arrivée de nos premières Sœurs à Pontmain. Le presbytère et le couvent étaient alors partiellement construits. L'église ne l'était pas encore. La messe se disait sur la véranda des religieuses. Aucun arbre ni arbuste sur le terrain de la mission. Aujourd'hui, grâce à l'esprit prévoyant et ordonné de Mère Louis-Gérard, Pontmain est ce qu'on peut appeler « une résidence-village modèle ». Corps de logis et dépendances sont disposés de façon telle qu'on y accède par des avenues bien alignées et, en majeure partie, munies de trottoirs de ciment. Jardins, vignes, champs cultivés, cours de récréation, poulailler, kraal, tout est à la place la plus commode pour les religieuses, les élèves et le domestique de la maison. La richesse des plantations faites depuis 1931, démontre ce que la persévérance peut accomplir dans un terrain inculte et naturellement aride.

Quinze
années
d'apostolat
au Basu-
toland

Que de transformations depuis! Que d'actions de grâces à rendre au bon Dieu pour le travail accompli au milieu de difficultés sans nombre! Quelle belle gerbe Mère Louis-Gérard et ses compagnes n'ont-elles pas à présenter aujourd'hui à la Congrégation: cinq maisons prospères et quarante-trois professes indigènes qui font espérer un avenir fécond en faveur de l'Église catholique africaine. Naturellement, c'est jour de grande réjouissance pour nous toutes.

Comme nos élèves veulent être de la fête, celles de notre cours élémentaire invitent les équipes de balle au panier des écoles « stationales » de Bolahla et de Sietsa pour disputer la coupe de Mère Louis-Gérard. Bolahla l'emporte sur Sietsa, et les

Partie de
balle au
panier

nôtres sur Bolahla. Nos sept gagnantes se montrent nobles envers les vaincues à qui elles présentent des bonbons. Ce sont les teachers qui guident la joute sous la surveillance d'une Sœur indigène. Plusieurs élèves des autres écoles assistent à l'intéressant tournoi.

Encore un
sorcier ■

La journée se termine par la visite d'un nouveau sorcier, lui aussi souffrant d'une maladie que ses amulettes sont impuissantes à guérir. Son pouvoir magique réside dans deux courts pendants de perles fixés à une mèche de cheveux en arrière de la tête. Il nous déclare solennellement que ses services sont requis un peu partout, même au Natal. Contrairement au visiteur d'hier matin, il ne porte pas de breloques autour du cou. Il ne s'en décore que pendant l'exercice de ses fonctions. Et dire qu'il se trouve toujours des gens crédules pour encourager les sorciers, parfois même au prix de leur vie! On reconnaît que, règle générale, les sorciers ne sont pas étrangers aux meurtres rituels.

Séance
d'adieu

DIMANCHE, 10. — Bien que la divine Providence ne m'ait encore donné aucune assurance ni même aucun indice d'un retour prochain au Canada, nos Sœurs pensent que cela pourrait bien arriver un de ces jours! Sœurs et pensionnaires nous gratifient, Sœur Jeanne-Emmanuel et moi, d'une de ces jolies séances qu'elles semblent pouvoir improviser en toute circonstance. Comme Sœur Jeanne-Emmanuel doit revenir au Canada avec moi par le premier bateau qui se présentera, il convenait de mettre en scène ses anciens élèves du jardin d'enfants. Moi-même je suis heureuse d'applaudir à l'hommage de gratitude qu'ils lui rendent, car elle n'a rien épargné pour assurer le succès de cette œuvre naissante.

Au cours de la séance, dans une composition du R.P. L'Hour, garçonnets et fillettes se font les interprètes chantants du personnel de la mission, m'assurant du bon souvenir et des prières de tous, et m'offrant des vœux de bon voyage.

Comme je souffre d'une laryngite, Mère Louis-Gérard remercie et félicite les participants en mon nom et en celui de ma future compagne de voyage.

MARDI, 12. — Vers 6h.30 de l'après-midi, deux jeunes filles, Augustina et Térésia, nous arrivent de Paray. La première est de Pontmain. Elle a passé l'année à Paray comme aspirante au noviciat. Térésia est de Paray. Pressentant de l'opposition à sa vocation religieuse, cette dernière s'est sauvée de chez elle. Toutes deux sont parties de la Montagne à pied, mardi dernier, le cinq, au petit jour. Elles ont marché tout le long du chemin, couchant à la belle étoile ou dans des huttes délaissées par les bergers. Dimanche, elles ont entendu la messe à Sebetia. Les pauvres enfants sont à bout de forces, mais heureuses d'arriver au postulat. Comme la grâce de Dieu est puissante! Et comme de tels sacrifices doivent être agréables au divin Maître! Ces exemples donnés par des Indigènes encore jeunes et faibles sont de nature à faire réfléchir profondément.

Aspirantes
héroïques

JEUDI, 14. — Nous prenons grand congé en l'honneur de notre chère Mère Saint-Josaphat, économe générale, dont c'est la fête patronale aujourd'hui. Nos missionnaires de partout sont les heureuses bénéficiaires de ses multiples attentions en leur faveur. Toutes lui souhaitent une abondance de faveurs célestes.

VENDREDI, 15. — Les trente-cinq catéchumènes adultes qui seront baptisés le vingt-quatre courant, sont arrivés à la mission au cours de l'avant-midi pour parfaire leur instruction religieuse et se préparer au grand jour dans la prière et le recueillement. Sœur Marie-Stefania les aidera à bien employer leurs temps libres, faisant avec eux le chemin de la Croix, des visites au Saint-Sacrement et autres exercices pieux. A midi, ils accompagnent les élèves, qui, selon leur coutume des vendredis de novembre, se rendent au cimetière en récitant le chapelet et en reviennent au chant du « Dies irae » en sesuto. Ces gens coucheront à l'école et ne retourneront chez eux que dimanche après-midi. Ils ont apporté quelque nourriture, juste assez pour entretenir leurs forces. Que la grâce de Dieu les inonde pendant ces jours précieux!

Retraite
prépara-
toire au
baptême
des caté-
chumènes
adultes

Une effroy-
able tem-
pête

MERCREDI, 20.—Un orage électrique comme je n'en ai pas encore vu de ma vie se déchaîne vers deux heures de l'après-midi. La pluie et la grêle font un bruit épouvantable en rebondissant sur la tôle du toit. Les éclairs ininterrompus, suivis de près par le fracas de la foudre et accompagnés par le roulement incessant des échos que les montagnes se renvoient de l'une à l'autre, m'ont fait penser à la fin du monde. Je me suis demandé si ma dernière heure n'était pas venue.

A la première accalmie, Mère Louis-Gérard vient s'enquérir de mon état. Elle m'apprend que la foudre est tombée sur la salle Bruyère où se tient la classe industrielle. A ce moment, Sœur Blanche-Irène surveille la sieste de ses petites filles sur le théâtre tandis que Sœur Marie-Madeleine, Indigène, guide le travail de trois élèves dans la grande salle. Du toit, la décharge électrique suit un des fils de fer qui aboutissent dans les murs; elle éclate près de nos filles, qui sont projetées sur le plancher. Ont-elles été tuées? Les religieuses s'empressent, mais déjà nos trois pensionnaires se remettent bravement sur pied. En dehors d'un engourdissement général, on constate qu'elles souffrent de légères brûlures aux mains et aux jambes. Les petites sont indemnes. Nous avons manifestement été protégées. Reconnaissance à Dieu et à Notre-Dame de Pontmain.

Nous ne sommes pas encore remises de notre émotion qu'un deuxième orage se déchaîne plus violent encore que le premier. Le ciel est en feu une heure durant; la foudre éclate de tous côtés à la fois; la grêle tombe en grêlons informes. Cette fois, la mission est épargnée. On me dit que ces perturbations atmosphériques, beaucoup plus violentes et fréquentes qu'au Canada, finissent à la longue par affecter le système nerveux. Je le crois sans peine.

JEUDI, 21. — Fête de la Présentation de Marie au temple de Jérusalem. Ce matin il y a abondance de poissons sur les rives de la rivière Hlotse. Un jeune garçon qui vient en vendre à Mère Louis-Gérard, lui dit que l'eau les a tués parce qu'il y en avait trop. Le fait est que, dans les pluies torrentielles, l'eau



PONTMAIN Clientele variée au dispensaire. Sœur THÉRÈSE-ANGÉLINE et son aide



UN SORCIER AUTHENTIQUE



PASCALIN avec son poupon, au sortir de la messe Pontmain



PONTMAIN Le R. P. L' HOUR fait sa classe hebdomadaire de catéchisme aux catéchumènes.



Les catéchumènes, accompagnés des parrains et marraines, se rendant à l'église pour la cérémonie du baptême.



Le R. P. E L' HOUR nous présente ses trente-six néophytes.

descend des montagnes avec une telle violence que les pauvres poissons sont projetés sur les rives à tous les tournants des cours d'eau.

VENDREDI, 22. — La retraite des catéchumènes se poursuit presque au milieu du tonnerre et des éclairs. Les futurs baptisés ont de vingt-cinq à quatre-vingt-cinq ans. Dieu appelle à tout âge. La doyenne se rappelle fort bien la mort de Moshoeshoe survenue en 1870.

DIMANCHE, 24. — Le bon Dieu nous favorise d'un soleil res- Le grand
jour du
baptême !
plendissant. Ce sera grande fête dans les cœurs et dans les fleurs. Levés de bon matin, les catéchumènes se rendent à l'église pour faire la prière avec nos pensionnaires. Ils se dirigent ensuite vers les locaux scolaires mis à leur disposition. Les femmes y revêtent la tunique et le turban blancs. Recueillis, tous attendent qu'on vienne les chercher. Pendant ce temps, les chrétiens se hâtent d'arriver pour l'imposante cérémonie. Plusieurs femmes se sont arrêtées à quelque distance de l'église pour mettre chaussures, jupe fraîche, couverture et tuku de fête. Près de l'église, un groupe nombreux de Dames de Sainte-Anne récitent le chapelet à haute voix.

Un peu avant neuf heures, le R.P. L'Hour annonce que le moment est venu pour les catéchumènes de se rendre à l'église. La foule commence le chapelet. Les futurs baptisés sortent de l'école deux à deux, accompagnés chacun de son parrain ou de sa marraine, selon le cas. Chaque marraine tient sous son bras une natte bien enroulée. Sœur Maria conduit le défilé. Si ce n'était du soleil sur nos têtes, je me croirais l'heureux témoin d'une procession des premiers chrétiens escortant les néophytes dans les galeries des catacombes romaines. Les catéchumènes entrent pendant que les fidèles chantent en sesuto: « Esprit Saint, Dieu de lumière ». Ils se placent en double rangée devant la sainte table, les cinq hommes au centre et les femmes de chaque côté. Chaque marraine étend sa natte, assez grande pour s'y asseoir avec sa

filleule. Plusieurs étrennent des couvertures neuves. Les parrains portent l'habit européen.

A 9h.30, sermon. A dix heures, chant du « Veni Creator », après quoi le R.P. Curé procède aux cérémonies du baptême. D'une voix forte et distincte, le teacher lit à l'assemblée un commentaire de chacune de ces cérémonies. Avant le baptême proprement dit, les néophytes se prosternent profondément pendant que les fidèles chantent le cantique du pardon. L'acte de contrition récité en commun, ils se redressent et s'agenouillent à la sainte table pour recevoir l'eau régénératrice. A ce moment, l'assistance entonne « Ke mo Christe » — « Je suis chrétien ». Moment solennel! Touchant miracle de la miséricorde divine opéré par le pouvoir du prêtre! Pour donner des âmes à Dieu, le missionnaire a sacrifié pays, famille, aises. Ne reçoit-il pas aujourd'hui le centuple promis à celui qui sacrifie tout pour suivre le Christ?

A onze heures, la cérémonie du baptême est terminée. L'assemblée entonne le chant d'action de grâces tandis que le prêtre se prépare à célébrer la Sainte Messe devant une assistance d'au moins trois mille personnes. Certains chrétiens ont dû marcher de quatre à cinq heures pour se rendre à l'église. Plusieurs ont même affronté des rivières encore gonflées.

Le chant semble plus pieux et mieux réussi que d'habitude. Près de sept cents fidèles s'approchent de la sainte table à la suite des nouveaux baptisés. C'est une véritable fête de famille. La messe se termine à midi par la réception de nouveaux catéchumènes, deux hommes et trois femmes.

Les Dames de Sainte-Anne reconduisent les nouveaux baptisés sur le terrain de l'école au chant d'un cantique à la Sainte Vierge. Qui croirait que, après une si longue cérémonie, ces bonnes dames, la plupart à jeun, continuent leur procession d'usage autour du mimosa en chantant le cantique de la Royauté du Christ, et que cette procession est suivie de leur assemblée dominicale régulière? Leur piété semble ne jamais se lasser. Heureuses chrétiennes!

Parents et amis se sont partagé les nouveaux baptisés. Ils ont apporté nourriture abondante pour le dîner de fête.

C'est charmant de les voir groupés sur les pelouses et dans les allées. Les langues se délient dans ces figures qui rayonnent.

Notre Anastasia a eu la permission d'assister à la messe Anastasia
sous la surveillance de son père, homme d'une quarantaine d'années, instruit et assez en moyen. Sous le coup de la persécution qui la poursuit, la pauvre enfant a beaucoup maigri. Nous lui avons conseillé d'accompagner son père à Johannesburg. Païen, M.X. ne comprend rien aux aspirations de sa fille à la vie religieuse; cependant il lui permettra de revenir après Noël pour suivre les cours de l'École industrielle.

Les nouveaux baptisés restent à la mission pour faire leur Feu de joie
seconde communion demain matin. A cinq heures, ils se réunissent de nouveau à l'église pour le sermon et la consécration à la Sainte Vierge. Puisse cette bonne Mère leur obtenir persévérance jusqu'à la mort! Pour couronner une si belle journée, le R.P. L'Hour leur donne une grosse botte de paille pour faire un feu de joie en plein air. Quand nous arrivons pour jouir du spectacle, il fait déjà nuit bien qu'il ne soit que sept heures et demie. Une partie de la paille flambe au milieu de l'avenue Sainte-Famille. Les femmes, jeunes et vieilles, filleules et marraines, sont assises en rond autour du feu avec un air de béatitude consommée. Pour les amuser, nos filles pensionnaires chantent en rythmant quelques pas de gymnastique. Entraînées par la cadence des jeunes, les aînées entrent en scène et exécutent les danses dont j'ai été le témoin quasi émerveillé lors de mon arrivée à Pontmain. Pendant ce temps, il ne manque pas de volontaires pour attiser le feu. L'enthousiasme croît avec chaque flambée.

Jusqu'ici plus ou moins passifs, les hommes se mettent maintenant de la partie. L'un d'eux, acrobate superbe, s'élance dans le feu, mais y échappe toujours. Les applaudissements ne lui sont pas ménagés. Ils sont maintenant trois qui sortent victorieusement du saut périlleux. Mais voici que le plus jeune des nouveaux chrétiens commence une harangue solennelle à la gloire de leur grand chef Griffith, le premier roi catholique de la nation. Tous écoutent avec le plus profond respect. On me dit que le jeune homme a bien parlé. Cris, cabrioles et danses recom-

mentent de plus belle pour ne cesser qu'avec le flamboiement des dernières brindilles de paille.

Le Père entonne alors Complies en sesuto. Le recueillement se fait sans effort et tous poursuivent le chant dans un bel ensemble. Le traditionnel souhait: Khotso, Pula, Nala — paix, pluie, abondance — met le comble à leur bonheur.

Anastasia
de nouveau
persécutée

LUNDI, 25. — Peu avant cinq heures du matin, une alerte met la maisonnée sur pied. Croyant trouver sa fille chez nous, le père de notre pauvre Anastasia vient la réclamer. A travers ses larmes, il raconte que, la première fois qu'Anastasia s'est sauvée, il l'a vite retrouvée. De retour au foyer, il l'a battue. Comment expliquer ce revirement quand, jusqu'ici, il n'a eu que des bontés pour son unique enfant? Anastasia s'est sauvée de nouveau la nuit dernière. Mère Louis-Gérard supplie le père de ne la plus maltraiter. Mieux vaudrait la libérer que de la faire mourir. Un père devrait savoir que quand une fille mosuto a fixé sa volonté, elle ne change pas facilement d'idée. Le pauvre homme s'éloigne avec son inquiétude et sa peine au cœur. Puisse la Vierge Marie protéger la chère enfant et faire entendre raison au malheureux père!

Les nouveaux chrétiens assistent à la messe dans leurs habits baptismaux. Six couples prennent place près de la balustrade. Comme l'un ou l'autre conjoint vient d'être baptisé, ils viennent faire bénir leur mariage. Tous communient avec une ferveur visible. Après l'action de grâces, je photographie le R.P. Curé au milieu du groupe. Le R.P. L'Hour donne à chacun une belle image de la Sainte Famille avec, au verso, le nom du nouveau chrétien. J'ai l'honneur de distribuer les précieux souvenirs.

Peu après déjeuner, le R.P. L'Hour et la plupart des néophytes prennent place dans le camion de Sebetia, avec le R.Frère Blais au volant. C'est un complément inattendu à la fête. Le bonheur consiste, non seulement à raccourcir considérablement et gratuitement la route, mais surtout à partir en groupe. L'écho nous apporte la mélodie du cantique qu'ils chantent à la Sainte Vierge.

On me dit que la fête se continue dans les villages, et même qu'on va au-devant des nouveaux baptisés en chantant des cantiques: beau geste qui fait penser à la ferveur des premiers chrétiens.

JEUDI, 28. — Visite de deux jeunes cavaliers hollandais. Ils se rendent à la grotte de Pitseng. L'un étudie la médecine à l'Université de Pretoria; l'autre, dans son pays. Tous deux sont en villégiature chez Madame Johnstone, à Leribe. La visite de notre maison les intéresse.

Vers la fin de l'avant-midi, une de nos Sœurs indigènes tue un serpent près du bureau de Mère Louis-Gérard. Il mesure bien vingt pouces de long. Naturellement, on m'apporte le trophée.

J'étais plongée dans ma correspondance lorsque ma Sœur Thérèse-Angéline entre dans ma chambre en coup de vent, portant dans ses bras un bébé très malade. Comme la mère est païenne, la religieuse a pu me l'apporter sous prétexte de le montrer à « la Mère du Canada », mais en réalité pour que je baptise à son insu. A peine l'eau régénératrice a-t-elle coulé sur le front de l'enfant que ma porte s'ouvre de nouveau. C'est la mère qui réclame son trésor. Si l'enfant vit, il faudra solliciter des parents la permission de le faire élever dans la religion catholique. Dieu se sert parfois de ce moyen pour convertir toute une famille. Quel emploi consolant que celui d'infirmière dans un dispensaire de mission!

Un bap-
tême au
dispensaire

VENDREDI, 29. — En nous rendant à l'église pour la Sainte Messe, nous avons remarqué le père d'Anastasia qui arrivait à cheval. A notre sortie, il nous confie que tous ses efforts pour retrouver sa fille ont été vains. Le pauvre homme s'écrie en pleurant: « Si au moins, je la savais vivante! » Le R.P. Curé et Mère Louis-Gérard s'efforcent de lui montrer la nécessité de la libérer afin de lui laisser suivre son attrait. Il se dit consentant. Après le déjeuner, Mère Louis-Gérard envoie deux de nos grandes pensionnaires à Butha Buthe pour ramener Anastasia à Pontmain si elles réussissent à la localiser. Le

Anastasia
recherchée
par son
père

teacher, qui part pour Roma, doit aussi tenter de la retracer. Nous redoublons de prières, car le trajet à Butha Buthe est long. Nos deux émissaires, ayant à marcher la majeure partie de la journée, ne pourront revenir que demain soir.

SAMEDI, 30. — Au calendrier ecclésiastique figure la fête de saint André. Bien que le grand apôtre ne soit pas directement mon patron, on a tout de même pensé de m'envoyer d'Ottawa un câblogramme de vœux. J'en suis bien touchée.

Andréas Comme au jardin d'enfants on ne parle que vacances, Mère Louis-Gérard demande à mon protégé Andréas: « Où vas-tu aller pendant les vacances? » Le petit bout d'homme de répondre avec un grand sérieux: « Quand une personne est restée ici quelque temps, peut-elle désirer aller rester ailleurs? » N'est-il pas intelligent et surtout reconnaissant, ce cher petit?

Anastasia retrouvée Peu avant souper, comme nous étions à causer sur la véranda, Mère Louis-Gérard et moi apercevons trois filles qui se dirigent vers nous. Ce sont nos émissaires de la veille qui nous ramènent à pied notre Anastasia, retrouvée chez une bonne dame de Butha Buthe qui l'avait recueillie en attendant le dénouement de l'affaire. Rendues au pont, toutes trois reconnurent le père d'Anastasia qui se dirigeait vers elles à cheval. Prises de peur, elles hâtèrent le pas, mais il les rejoignit sans difficulté. A leur grand soulagement, il causa aimablement avec elles jusqu'à la mission.

Rien à faire que d'encourager la pauvre Anastasia à suivre son père, qui l'attend près de l'église. Il veut qu'elle l'accompagne sans délai. Nous lui donnons du pain et la courageuse jeune fille doit aussitôt se remettre en marche, son paquet sur la tête. Pendant au moins une heure et demie, elle devra à pied, suivre son père, qui, lui, restera à cheval. Que la douce Vierge Marie ait cette héroïque enfant en sa maternelle garde et la ramène saine et sauve au berceau religieux dont on l'a si péniblement arrachée!

DIMANCHE, 1^{er} DÉCEMBRE. — Mère Louis-Gérard reçoit une lettre d'Anastasia. Son père tient absolument à ce qu'elle

l'accompagne à Johannesburg pour voir sa tante, gravement malade, paraît-il. Elle partira demain, mais c'est à contre-cœur. Ce qui l'encourage, c'est la promesse que son père lui a faite de lui laisser reprendre ses études après Noël.

LUNDI, 2. — Dans l'après-midi, le R.P. Sylvain, o.m.i nous arrive de la Montagne à cheval. Professeur d'histoire à l'Université de Roma, le Père profite des vacances scolaires pour visiter les missions du pays.

Dans la soirée, Mère Louis-Gérard revient de Ficksburg où elle est allée par affaire. Elle a eu l'occasion de rencontrer l'héroïque Anastasia à la gare et elle a pu lui donner de précieuses directives. L'important pour la jeune fille est de ne pas tomber entre les mains de ses parents calvinistes. Ce sont eux qui prévalent sur son père.

MERCREDI, 4. — Nos arbres sont chargés de fruits, mais les oiseaux les mangent sans merci. Nous en savourerons peu; il faut nous y résigner. Dans le jardin, de beaux petits oiseaux vert-bleu voltigent de fleur en fleur sans se poser nulle part. Ils me font penser à nos colibris du Canada, bien qu'ils soient un peu plus gros. Je n'ai pas encore entendu chanter un seul oiseau au Basutoland; tous ne font que piailler comme nos moineaux canadiens. Beau plumage, pauvre ramage!

Sur la fin de l'avant-midi, nous arrive de la grande visite dans un magnifique *Nash* de marque américaine. C'est le R.P. O. Chevrier qui nous amène des touristes en villégiature chez Madame Johnstone. Nous faisons connaissance avec M. F.-A. Spencer, agent à l'étranger de la compagnie automobile Nash de Détroit; avec M. Lehnor de Milwaukee, Wisconsin; avec M. et Mme Currie et une amie de Durban.

Après avoir causé un peu, nous faisons le tour de la propriété avec nos visiteurs. Au retour, le thé est servi sur la véranda. Naturellement, je parle aux deux Américains des multiples et vaines démarches faites jusqu'ici pour m'obtenir passage pour l'Amérique sur un bateau ou par avion. Monsieur Spencer me conseille d'écrire à la Compagnie de Navigation Rennie de

Anastasia

Les oiseaux

Visiteurs
américains

Durban. Il appuie même ma requête d'une lettre de recommandation, ce dont je lui suis fort reconnaissante.

M. Lehnor a aussi sa proposition à faire. Pourquoi ne tenterai-je pas auprès de la Compagnie Cotts de Johannesburg, de me faire accepter à bord d'un avion de la ligne Robin qui fera dans quelques jours l'envolée Johannesburg- Léopoldville-Ascension-Natal (Brésil) — New York? Sur deux chances, j'entrevois la possibilité qu'une au moins me soit favorable. Je confie ces nouvelles démarches à saint Joseph et à Notre-Dame de Lorette.

VENDREDI, 6. — La novice chargée d'aider Sœur Marie-du-Calvaire à se préparer pour la messe, a tué un serpent qui était caché près du lit de la malade. C'est un voisinage toujours redouté, car la plupart de ces reptiles sont venimeux.

DIMANCHE, 8. — Par bonheur, l'Immaculée-Conception, qui n'est pas fête d'obligation ici, tombe un dimanche cette année. Notre bonne Mère du ciel aura donc une belle fête. Les fidèles sont nombreux comme aux plus grandes solennités religieuses de l'année. On sent que la Vierge est aimée au pays des Noirs.

A la fin du dîner, on vient me chercher. Clementi, un de nos protégés maintenant teacher à Mokhachane, m'attend dehors avec sa quarantaine d'élèves. Après la salutation de circonstance, ces enfants me chantent plusieurs belles chansons en parties. Un nombreux auditoire est accroupi autour de nous ou appuyé sur la haie. Mère Louis-Gérard remercie en mon nom.

Bientôt la cloche de l'église appelle les fidèles à former une procession en l'honneur de notre Mère Immaculée. Je ne suis pas sans penser que, en ce moment, la Sainte Messe commence à la maison-mère. C'est donc en union avec les deux Communautés d'Ottawa et de Pontmain que je prie. Quatre Enfants de Marie portent la statue de Notre-Dame de Lourdes sur un brancard. Si je suis peinée d'être encore éloignée de la maison-mère, j'éprouve, par contre, un véritable bonheur à chanter les louanges de notre bonne Mère avec le personnel de



Les RR. PP. E L'HOUE, A LACHANCE, O CHE-
VRIER, Y. PÉRIGNY, H ROBITAILLE, o.m.i.
et le chef MARCELLINUS.

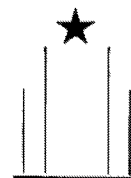
Jubilé d'argent sacerdotal du
R P. ODILON CHEVRIER, o.m.i.



Le Mystère de Noël
.. Il n'y a pas de place pour eux dans l'hô-
tellerie."



Adoration des bergers et des mages.





Saynète Un mariage à Pontmain.



Les fils des chefs montent la pyramide.



Fleurs noires et fleurs blanches

Pontmain: Sœurs Grises de la Croix, blanches et noires, et les pieux fidèles de cette mission. C'est ainsi que notre pauvre cœur humain peut à la fois souffrir et être heureux.

LUNDI, 9. — La préparation immédiate au jubilé d'argent sacerdotal du R.P. Odilon Chevrier, o.m.i., bat son plein. Partout, un entrain inaccoutumé. Sur la fin de l'après-midi, le lorry de Sebetia conduit par le R.Frère Blais nous amène le digne jubilaire ainsi que le R.P. H. Robitaille, o.m.i., curé de Sainte-Monique. Un peu plus tard, nous arrivent à cheval, de Butha Buthe, le R.P. Sanfaçon et son assistant, le R.P. J.-Y. Périgny, o.m.i.

Jubilé d'ar-
gent sacer-
dotal du
R. P. O.
Chevrier,
o.m.i.

MARDI, 10. — C'est le jour de grande liesse. Pendant la messe du jubilaire, les religieuses chantent des cantiques en français et en sesuto. Les chers petits du jardin d'enfants font aussi entendre leurs voix. Ils savent que c'est au bcn Père Chevrier que leur classe maternelle doit son existence.

Après le déjeuner, les Pères et le chef Marcellinus s'assoient sur notre véranda. Ils jouissent évidemment des photos que j'ai posées au Basutoland et au Nyassa, ainsi que des vues du centenaire de la Congrégation à Ottawa.

A deux heures, grand concert à la salle Bruyère. D'autres invités se sont rendus pour honorer le cher jubilaire; ce sont le chef Khetisa Tau de Pitseng, père des petites Maria et Agnès; M.Isaac Moyane, agronome, père du jeune Clementi, 'Me Agnes Molapo, mère du jeune Odilon et de Laurentina; cette dernière est au noviciat en qualité de postulante. Quant au chef Marcellinus Gabasheane Masupha, il a ses deux fillettes, Blandina et Angelina, au jardin d'enfants.

Les religieuses et les chers petits du jardin d'enfants sont à l'honneur dans le programme élaboré offert en hommage au distingué jubilaire.

1. Deux chants en sesuto, à plusieurs parties, par les religieuses indigènes. Très beau.
2. Saynète en quatre tableaux: LE MYSTÈRE DE NOËL par les petits du jardin d'enfants.

Première scène: l'Annonciation

Deuxième scène: Marie et Joseph cherchent un logement à Bethléem

Troisième scène: l'ange apparaît aux bergers

Quatrième scène: Les bergers et les mages adorent l'Enfant-Jésus.

Le tout est débité dans un anglais presque impeccable. Les enfants semblent pénétrés de la sainteté du sujet; aussi y mettent-ils toute leur application. A les voir s'exécuter, on oublie et la taille et la couleur des personnages.

3. Sketch de fête: **LE JARDIN DE LA VIERGE**, par quelques religieuses.

Pendant l'intermède, le R.P. L'Hour, dans un discours particulièrement heureux, félicite le jubilaire et lui présente les vœux de l'institution.

4. Sketch en sesuto, composition du R.P. L'Hour: **UN MARIAGE A PONTMAIN**. L'action se déroule selon les coutumes du pays. Ici, le naturel des petits acteurs est prenant. Même les plus jeunes tiennent à remplir parfaitement leur rôle. Rien ni personne ne manque à la cérémonie, pas même le R.P. Curé avec sa croix d'Oblat. Le petit bout d'homme qui remplit ce rôle ne se départit pas un instant de son sérieux... et ceux de la noce s'en donnent!

5. Chœur français: **BARCAROLLE**, par toutes les religieuses.

6. Chant sesuto: **VIVE LE BON PERE CHEVRIER**, par les petits garçons, avec accompagnement de leurs instruments symphoniques. Toute la vie du zélé missionnaire y passe.

7. Évolutions par les fillettes.

8. Évolutions par les garçonnets.

9. Récitation et chant en français, par les petites filles.

10. Avec tout le personnel sur la scène, présentation formelle des vœux, d'un riche bouquet spirituel et d'un modeste billet de banque.

11. Chant français: **PRETRE SUBLIME**, par les religieuses. Avec sa délicatesse coutumière, le héros de la fête répond à notre humble tribut de reconnaissance. Il renverse les rôles en distribuant aux élèves du jardin d'enfants des

cadeaux et des bonbons en quantité. A Mère Louis-Gérard, il donne de l'argent pour l'œuvre. Puisse Dieu lui rendre au centuple cette touchante générosité!

La journée se termine par un super-pique-nique préparé sous l'habile direction de Sœur Sainte-Blanche.

MERCREDI, 11.—Quelques visiteurs ont profité de l'auto du chef Marcellinus pour retourner chez eux hier soir. Les autres partent ce matin.

A 10h.30 le courrier m'apporte un télégramme urgent. Il est de Cotts. Je brise le cachet et lis avec émotion: « Passage available; departure seventeenth, etc. Passage accepté; départ le dix-sept, etc. » Le message stipule qu'il me faut un certificat d'injection contre la fièvre jaune et un certificat de vaccination contre la petite vérole. Je suis en règle; donc je puis partir. Je remercie Dieu, puis demande au R.P. L'Hour et à Mère Louis-Gérard de garder le secret jusqu'à midi. Un serrement me prend au cœur; si je suis heureuse d'aller reprendre ma place au foyer, j'ai de la peine de quitter les personnes et les choses que j'ai appris à aimer.

**Télégram-
me heu-
reux ! un
avion pour
New York !**

Cette bonne nouvelle met fin à une volumineuse correspondance commencée dès mon arrivée pour assurer mon retour au Canada au mois de juin d'abord, puis à la date la plus rapprochée possible. Correspondance avec: Thomas Cook & Son Ltd, Durban, onze lettres; William Cotts & Co, Ltd, Durban, deux; Air passage through the South African and General Investment and Trust Co, Johannesburg, une; British Overseas Airways Corporation, Johannesburg, trois; High Commissioner for Canada, Pretoria, trois; R.P. L. Sormany, o.m.i., Durban, une; Parry, Leon & Hayhoe, East London, deux; Son Excellence Monseigneur J. Colbert, Port Elisabeth, trois; John T. Rennie & Sons, Durban une; Wm Cotts & Co Ltd, Johannesburg, deux. Ce n'est donc pas faute de démarches si j'ai dû attendre jusqu'au jour où la Providence inspira au bon Père Odilon Chevrier de nous amener deux visiteurs américains en villégiature chez Madame B. Johnstone de Leribe.

**Couronne-
ment de
multiples
démarches**

Je me lance dans les préparatifs immédiats. Il me faut éliminer beaucoup, car je n'ai droit qu'à soixante-six livres de bagage.

**Adieux aux
Dames de
Sainte-
Anne**

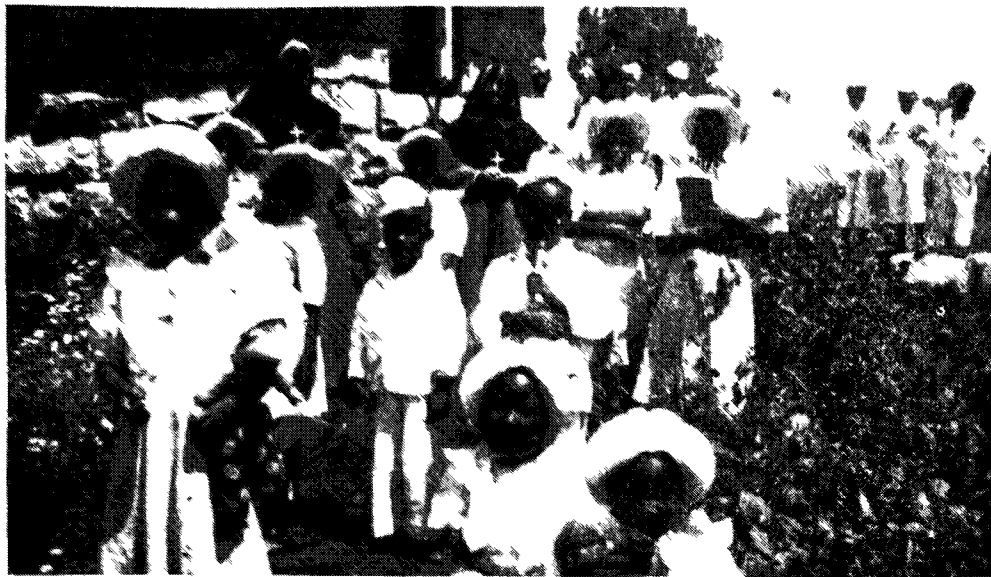
Le R.P. Curé vient me chercher pour faire mes adieux aux Dames de Sainte-Anne. Elles sont bien une cinquantaine qui sont venues communier. Je les rejoins sous le mimosa. Je les assure de mon meilleur souvenir et leur reparle de l'édification qu'elles m'ont donnée. De leur côté, elles me promettent un chapelet par jour jusqu'à Noël.

« Partir, c'est mourir un peu ». Je sens déjà le déchirement de la prochaine séparation. Au commencement du dîner, j'annonce mon départ aux religieuses réunies. Si l'occasion qui se présente répond aux prières de mes Filles, un nuage de tristesse n'en couvre pas moins toutes les figures. Pour ne pas paralyser l'appétit, je tâche de faire diversion.

JEUDI, 12. — Sœur Jeanne-Emmanuel, que je suis forcée de laisser au Basutoland jusqu'au prochain bateau, pousse la générosité jusqu'à partir à cheval pour Leribe, d'où elle enverra des appels téléphoniques à nos Sœurs de Roma et de Butha Buthe; des télégrammes à Nosseigneurs Bonhomme et Julien, ainsi qu'au R.P. Gérard Martin, o.m.i.; d'autres encore à mes chères Filles de Paray et du Nyassa; enfin des câblogrammes en Amérique. Il me faut prévenir toutes ces personnes de mon départ presque subit.

**Adieux à
mes chers
Filles et
aux enfants
de Pont-
main**

A onze heures, les élèves viennent me saluer. Le R.P. L'Hour se fait leur interprète. Mère Louis-Gérard traduit mes sentiments à l'endroit de ces chers enfants. Que Dieu fasse d'eux tous des chrétiens convaincus! A quatre heures, je rencontre mes chères Filles blanches et noires, réunies à la salle Bruyère pour les adieux. Il me semble que ce n'est qu'hier que l'on m'accueillait dans cette même salle avec tant de cœur. Pourtant, il y a de cela dix mois! Le chant d'adieu est semé de larmes. Les miennes coulent aussi. Mère Louis-Gérard adresse à la Mère plus encore qu'à la première autorité, les adieux des Sœurs du Basutoland. Sœur Marie-Thérèse dit quelques mots au nom des Sœurs indigènes. Je



Élèves du "Maryland Kindergarten" de Pontmain, fils et filles de chefs, en habit de gala



Les mêmes dès qu'il fait un peu froid.



Le bonheur d'un déjeuner pris au soleil



Les Dames de Sainte-Anne sortant en procession de l'église de Pontmain. Cérémonie dominicale



Les Dames de Sainte-Anne en prière sous le mimosa.



Le T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI au milieu des Dames de Sainte-Anne, à la séance d'adieu dont elles lui font hommage

réponds avec toute la tendresse que j'éprouve pour ces chères Sœurs, et avec tout le courage que je puis trouver en moi pour vaincre mon émotion.

Nous prenons le dernier souper sous les pins rouges près du dispensaire. A la fin du repas, le R.P. L'Hour veut bien adresser la parole en français. En termes exquis, il rappelle les beaux jours que j'ai vécu en Afrique, mais surtout à Pontmain. En me souhaitant un bon voyage, il m'assure que les messes qu'il dira pendant la traversée aérienne seront à mes intentions et que, dans la suite, il me donnera un memento particulier au saint autel. Quel précieux secours! Comme je suis reconnaissante envers ce Père dévoué qui, depuis mon arrivée jusqu'à ce dernier soir, n'a cessé de me faire plaisir. Incapable de surmonter mon émotion, je réponds par le silence.

Souper
d'adieu

La journée se termine par une heure sainte aux pieds de Jésus-Hostie.

VENDREDI, 13. — Messe à 6h.45; le R.P. Curé la dit à mes intentions. Le cantique « Providence de Dieu » prend à cette heure une signification toute particulière. Déjeuner hâtif. Le R.P. L'Hour prend une dernière photo de la Mère au milieu de ses Filles. A 7h.30, Mère Louis-Gérard et Sœur Blanche-Irène prennent le lorry de Pitseng. Je les rencontrerai chez Madame Johnstone, à Leribe.

A huit heures, le lorry de Sebetia nous attend avec le R.Frère Blais au volant. Je m'agenouille pour recevoir la bénédiction du R.P. Curé. Du regard, j'embrasse une dernière fois et les religieuses que je quitte et la Mission où elles se dévouent; puis je me dirige vers la voiture. Andréas est là. Que Dieu bénisse et garde le cher enfant! Comme dernier bonjour, je déroule à mes Filles mon répertoire de sesuto.

Adieu,
Pontmain !

La portière du lorry se referme sur le R.P. L'Hour, les Frère Dumaine et Cournoyer, Sœur Sainte-Blanche et moi-même. Quelques instants après, je ne vois plus mes Filles que dans mon cœur. Pendant que Sœur Sainte-Blanche cause avec le Frère Blais, je refoule mes larmes et réitère mon oblation de confiante soumission à la sainte volonté de Dieu.

Heureuses
rencontres
avant le
départ

A neuf heures, nous descendons chez Madame Johnstone où nous retrouvons nos deux compagnes. Ensemble, nous allons rendre visite au R.P. Chevrier. A 10h.30, les autos de Mesdames Balfe et Johnstone nous conduisent à Ficksburg. Les RR.PP. L'Hour et Chevrier se sont dérangés pour nous accompagner. Nous dînons ensemble à l'Hôtel Commercial. Bientôt nous arrive la T.R. Mère Claire-de-la-Trinité, provinciale des Sœurs des Saints-Noms-de-Jésus-et-de-Marie. Nos Sœurs de Butha Buthe suivent de près, conduites par le R.P. Périgny. Nous partons pour la gare où m'attendent trois de mes bonnes Sœurs indigènes de Butha Buthe ainsi que les Frères qui nous ont accompagnées. Le R.P. J.-Y. Périgny a la bonté de photographier le groupe. Le train de Bloemfontein est en gare. J'ai juste le temps d'échanger quelques mots avec ceux et celles qui restent: les trois Pères, les Frères, nos chères Sœurs Marie-de-l'Annonciation, Saint-Patrice, Sainte-Blanche, Blanche-Irène et nos trois Sœurs indigènes. Les Frères aident Mère Louis-Gérard et moi à nous installer dans le compartiment 660-G, deuxième classe. Encore quelques poignées de mains, quelques regards et le train s'ébranle. Du quai, les RR.PP. Chevrier, L'Hour et Périgny me bénissent. Un tout dernier témoignage d'attachement et c'est fini! Merci, mon Dieu, de m'avoir donné de vivre ces dix mois de vie missionnaire. Pour quelques jours encore, j'en goûterai les charmes dans la compagnie de notre chère Mère Louis-Gérard qui ne me quittera qu'au départ de l'avion.

Adieu,
Basuto-
land !

Dans notre compartiment se trouvent déjà une institutrice blanche du camp de Leribe et trois Boers qui parlent l'afrikaanse.

Un désappointement m'attend aux premières stations. Je croyais y rencontrer nos Sœurs de Roma: Marie-des-Anges, Sainte-Aurée, Marie-Léonard et quelques Sœurs indigènes. A cause de la lenteur des communications, mon message ne s'était probablement pas rendu à destination. C'est ainsi que la Providence nous présente un dernier sacrifice.

Lorsque nous atteignons Bloemfontein à 8h.30 du soir, le train de Johannesburg est en gare. Le chef nous place seules

dans le compartiment 518-B, en dépit de notre billet de seconde.

SAMEDI, 14. — Nous arrivons à Johannesburg à 9h.45 de la matinée. Le bon Père Gérard Martin nous attend. C'est bonheur de le revoir et confusion de sentir qu'il se dérange encore une fois pour nous. Une première course en auto chez Mitchell Cotts et Cie; le temps presse puisque les bureaux seront fermés depuis ce midi jusqu'à mardi matin. Je laisse mon passeport à ces messieurs qui le feront endosser pour les territoires belge et brésilien; je dépose ensuite 250 livres, 15 schellings, soit \$1001.00, comme prix de mon passage sur l'avion qui nous traversera en Amérique.

Johannes-
burg, R. P.
G. Martin,
o.m.i.

Le R.P. Martin nous conduit à Melrose House où la Supérieure, Mother Mary Angela, nous ménage un accueil aussi cordial que celui qu'elle nous fit à notre retour du Nyasaland. Quant au bon Père il se hâte de rejoindre la réunion qui l'a attendu en vain toute la matinée.

DIMANCHE, 15. — Communion au couvent et messe à l'église paroissiale. Au cours de la journée, Mother Mary Angela nous entretient de son œuvre des foyers. Commencée il y a quinze ans avec quatre pensionnaires seulement, l'œuvre s'est développée dans Johannesburg avant de s'implanter à Pretoria et à Durban. Le seul foyer de Melrose House, où sept religieuses se dévouent, abrite cinquante-huit pensionnaires. Les autres institutions sont prospères.

LUNDI, 16. — Congé civique. Messe au couvent. Je profite de la tranquillité du jour pour écrire en terre africaine un message collectif à chacune de nos missions. Le R.P. Martin venu s'enquérir de mon programme de demain, passe la soirée avec nous. Nous sommes des plus intéressées d'entendre le récit personnel de sa carrière missionnaire. Que d'abnégation, de dévouement et d'amour héroïque remplissent cette belle vie!

MARDI, 17. — C'est le grand jour. Mère Louis-Gérard et moi avons le cœur gros. Après déjeuner, nous nous rendons chez Cotts avec mes sacs de voyage. Nous avons le plaisir d'y rencontrer M. Lehnor. La présence de cet excellent catholique à bord de l'avion me sera un véritable réconfort. Chaque passager a droit à un total de deux cent soixante-six livres, personne et bagage compris. La jeune fille qui me pèse ne peut s'empêcher de sourire lorsqu'elle constate que je suis en règle de ce côté. De Cotts, nous filons à la Standard Bank pour obtenir les permis de voyage dont je ne me suis pas encore munie.

Le R.P. Martin vient souper avec nous à Melrose House. Le repas terminé, je fais une dernière visite à Notre-Seigneur dans un tabernacle africain. A la porte de la chapelle, je fais mes adieux à Mère Louis-Gérard. Après avoir salué la Mère Supérieure et les religieuses, je sollicite la bénédiction du bon Père Martin.

Derniers
adieux

Maintenant, en route pour le bureau de Cotts. A huit heures, je prends l'auto de la compagnie avec d'autres passagers. Nous nous dirigeons vers l'aérodrome Palmietfontein en dehors de la ville. Le R.P. Martin nous suit de près avec Mère Louis-Gérard. Il explore l'avion tandis que ma compagne et moi profitons des quelques minutes qui nous restent. A 9h.45, adieux définitifs. Le R.Père m'enverra une bénédiction dans l'air et Mère Louis-Gérard ne manquera pas de m'assister de ses plus ferventes prières.



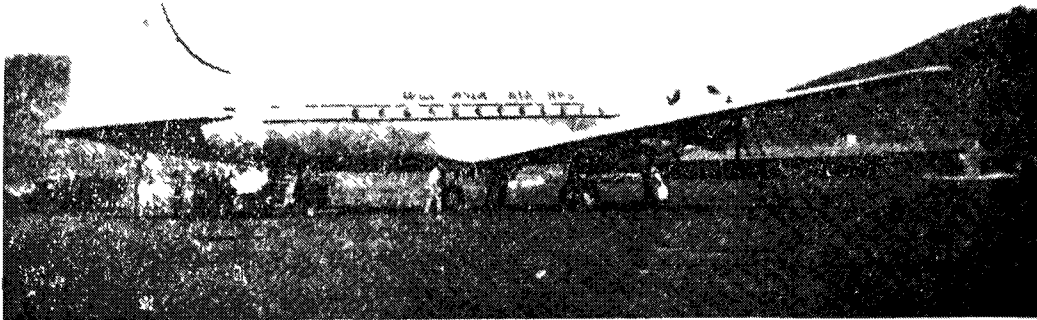
Les RR. PP. P. PÉRIGNY, O. CHEVRIER et E. L' HOUR ains que les RR. FF. BLAIS, COURNOYER et DUMAINE, accompagnent la R. Mère Générale à la gare de Ficksburg.



Quelques Sœurs, blanches et indigènes, accompagnent la T. R. Mère Générale jusqu'à Ficksburg.



La T. R. Mère SAINT-ANDRÉ-CORSINI et Mère LOUIS-GÉRARD sur le train de Bloemfontlin. Tout le bagage entre par les deux fenêtres d'un même compartiment: d'où leur grandeur.

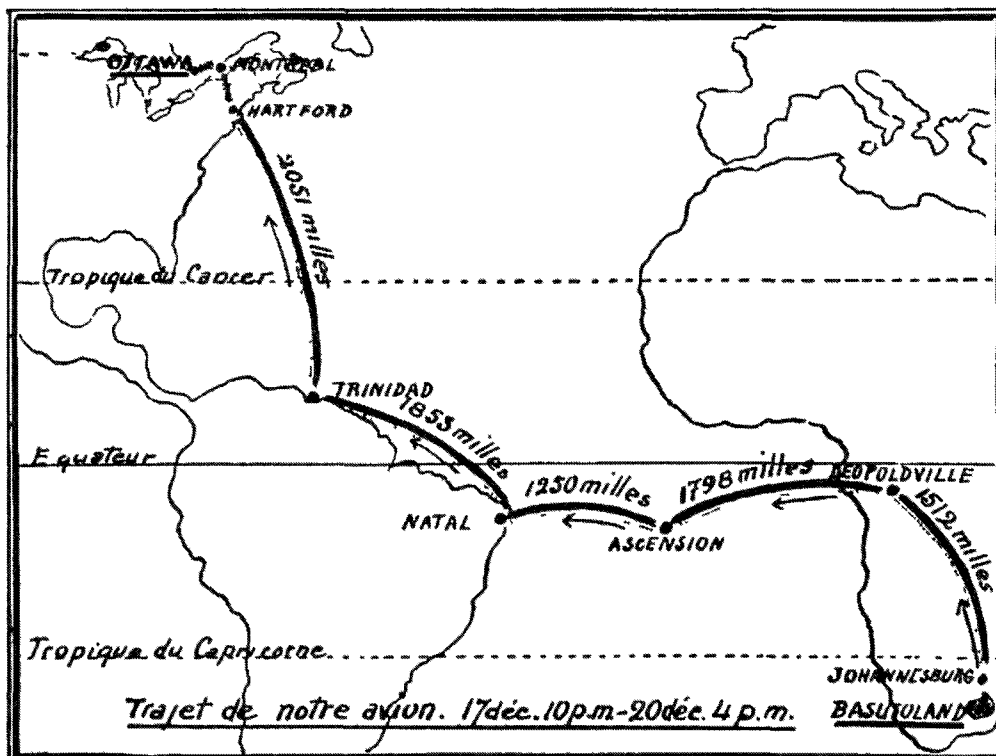


Notre avion à l'aéroport de l'île Ascension.



Notre Dame m'attend en sa grotte enneigée de la maison-mère, Ottawa.

A Marie, mes remerciements pour sa maternelle protection durant mon long et périlleux voyage.



30 HEURES DANS L'AIR

DE L'AFRIQUE À L'AMÉRIQUE

MARDI, 17 DÉCEMBRE. — A la suite des autres passagers, je prends l'escalier d'embarquement qui conduit à l'entrée de l'avion. Deux hôtesses, Mesdemoiselles Kay Redmond et Vera Hooze, nous accueillent avec un gracieux sourire. L'une d'elles m'assigne le siège numéro quatre, en avant à droite, en me glissant à l'oreille que les secousses y seront moins fortes qu'ailleurs. Je l'en remercie. Je m'installe en suivant l'indication: « Fasten seat-belt.— Bouclez la ceinture de siège ». Le départ s'effectue à dix heures du soir, tel qu'annoncé. Je me laisse emporter sans inquiétude, soutenue par les bénédictions et les prières de ceux et celles qui s'intéressent à mon envolée. Afin de prévenir les nausées, une hôtesse nous offre de la gomme. Elle initie chaque passager à son petit domaine, lui indiquant comment il peut contrôler à volonté l'air, sa lumière et sa chaise. Un oreiller et une couverture sont à la disposition de chacun. Le décollage se fait sans fortes secousses et le trajet commence dans la nuit noire.

MERCREDI, 18.—J'ai reposé sans pouvoir dormir à cause du bruit et des émotions. A six heures du matin à ma montre — cinq heures au soleil, — une hôtesse vient nous avertir que nous serons à Léopoldville (Congo Belge) dans trente minutes. Nous ajustons nos ceintures. L'aéroport est immense; les pistes d'atterrissage sont longues et larges. C'est merveille de voir avec quelle adresse notre pilote, M. C. H. Strickland, manœuvre son avion pour lui faire prendre terre. Munis de nos passeports, nous montons dans deux autobus pour nous rendre à un restaurant de touristes. Les premiers mots que j'y entends sont: « Hé, Nicolas! » en bon français. Instincti-

En avion !

Léopold-
ville

vement, je regarde l'homme qui les a prononcés. Monsieur Lehnor vient aimablement déjeuner à ma table. Les Noirs qui nous servent parlent français. En revenant à l'aéroport, je vois deux Noires, bébés au dos, vêtues de longues robes et drapées dans de beaux tissus fleuris aux couleurs voyantes. Leur port est gracieux. En attendant de monter dans l'avion, je cause avec un homme assez âgé qui me parle d'un voyage qu'il a fait dans l'ouest canadien. Je suis fière du beau témoignage qu'il rend aux chères Sœurs Grises rencontrées là-bas.

Au-dessus
des nuages

A sept heures, l'avion part pour l'île Ascension, où nous ferons escale à 2h.45 de l'après-midi. Le ciel est couvert. Nous survolons les nuages. On dirait une mer d'ouate blanche brisée par quelques crêtes de neige molle. Ma pensée monte plus haut; elle s'élève jusqu'au Créateur de la mer, de la terre et de l'air. Sans doute, il reçoit avec bienveillance les prières qui lui arrivent d'Afrique et d'Amérique pour le succès de ce voyage. Je pense à Mère Louis-Gérard, que j'ai laissée seule à Johannesburg hier soir. Elle doit être sur la route de Queens-town, où elle va chercher nos deux Sœurs indigènes en entraînant à l'hôpital Glen Grey. Chères Africaines grises, ma pensée les suit partout.

Notre avion, qui maintient une altitude moyenne de dix mille pieds, fait du cent quatre-vingt-deux nœuds à l'heure. Outre sa charge de commerce, il peut transporter quarante passagers. Nous sommes vingt-neuf, répartis en dix nationalités différentes. L'avion en est à son voyage d'essai entre l'Afrique du Sud et les Etats-Unis. La section réservée aux passagers est partagée en deux par une allée centrale. Neuf fenêtres percent les parois latérales. Une tablette métallique est suspendue au-dessus des sièges. C'est tout comme dans les meilleurs trains. Des rideaux attachés aux vitres des fenêtres servent à atténuer les reflets du soleil sur les ailes de l'avion. Le pilote est séparé des passagers par une porte toujours fermée.

Ile Ascension

A mesure que nous approchons de l'île Ascension, les cratères de ses volcans éteints se dessinent de mieux en mieux. Sauf une éminence garnie d'un jardin potager et d'un verger,

la surface de l'île est complètement dénudée. Après l'atterrissage, un piètre autobus nous conduit à un restaurant genre cafétéria. J'apprécie de nouveau la compagnie de M. Lehnor.

L'île appartient à l'Angleterre. A une extrémité, les Anglais ont établi un important bureau câblographique. A l'autre, les Etats-Unis maintiennent un vaste aéroport, où je photographie notre avion. Nous reculons de nouveau nos montres.

Après une escale de deux heures, c'est-à-dire à 4.15 de l'après-midi, nous reprenons l'air en direction du Brésil. J'appelle à notre secours tous les saints protecteurs de ma chère Congrégation pour ce dernier survol de l'Atlantique. La température est belle. Nous volons toujours au-dessus des nuages blancs et moutonnés.

Pour souper, une hôtesse nous apporte un plateau qu'elle dépose sur l'oreiller placé sur nos genoux. Les mets, qui viennent de chez Patterson, Johannesburg, sont disposés avec goût dans une boîte de carton. Une carte de bon voyage les accompagne. Vers 8h.30, scit quatre heures après notre départ d'Ascension, on nous avertit de boucler nos ceintures, car nous allons descendre à Natal bientôt. En attendant, on nous apporte sur plateau une légère collation. Nous sommes encore à la déguster quand nous voyons au loin des lumières qui brillent dans la nuit. A neuf heures, nous foulons le sol de l'Amérique du Sud. La chaleur est écrasante.

Natal,
Amérique
du Sud

Il s'agit de traverser les formalités portugaises. On nous fait entrer dans une vaste pièce quatre par quatre. Un médecin prend notre température; un premier officier, puis un deuxième examinent nos passeports, et un douanier, nos sacs. Lorsque tous les passagers ont accompli ces formalités, un autobus nous conduit à « Grand Hôtel », à douze milles de l'aéroport. Le parcours est long dans l'obscurité. On m'assigne la chambre 63. Plusieurs autres passagers sont sur le même étage que moi. Il est deux heures du matin quand je m'installe pour prendre un peu de repos. Impossible de dormir dans cette chaleur étouffante.

JEUDI, 19. — A 6h.15, je descends pour déjeuner. Menu : une énorme moitié de papaye, une brioche beurrée et du

café très fort. Deux dames âgées, passagères sur notre avion, se mettent à ma table. Le geste charitable de M. Lehnor en a dégêné plusieurs qui viennent causer aimablement.

Il pleut tout la matinée. A onze heures, je descends pour le dîner. Des hommes traversent la salle à manger. Ce sont les membres du « Rotary Club » de la ville qui ont ici un banquet. Mes moments libres sont consacrés à la prière et à mon journal. Au milieu de l'après-midi, je rejoins les autres passagers sur le balcon. Trois dames viennent causer avec moi. Ensemble, nous commentons les coutumes de Natal. Les tramways sont ouverts; quoiqu'il y ait des sièges libres à l'intérieur, les marche-pieds sont garnis d'hommes; des gamins volent des « tours » au risque de leur vie. De gros et grands hommes montent de très petits ânes. Les mules sont plus petites que celles du Basutoland; ces bêtes traînent de légères voitures qui roulent sur deux vieilles roues d'automobile. Les hommes portent le complet blanc. J'ai vu un monsieur vêtu d'un beau rose tendre!

A 3h.45, un autobus nous ramène à l'aéroport. De jour, le parcours est superbe. Les papayers sont généralement très hauts et les fleurs, extraordinairement belles. Cette journée d'arrêt nous a fait du bien.

A cinq heures, notre avion décolle à destination de l'île Trinidad. Vers huit heures, on nous sert sur plateau un repas soigneusement préparé à l'hôtel de Natal: pain blanc, fromage, poulet, œuf, patates frites, galettes savoureuses, pêches en conserve, banane et thé chaud.

Trinidad

VENDREDI, 20. — Tel qu'indiqué sur l'horaire, nous descendons à Trinidad à deux heures du matin. Des automobiles nous conduisent à un restaurant fashionable. Nous nous attablons pour déjeuner. Il est 2h.30. Le service est parfait. Grâce à la bienveillance initiale de M. Lehnor, la plupart des passagers causent maintenant avec moi comme avec une vieille connaissance. Je m'en réjouis.

A 3h.30, nous entreprenons la dernière étape du voyage. Trinidad-New-York. C'est encore la nuit. Je suis heureuse de

saluer une dernière fois la Croix du Sud avec ses étoiles indicatrices, constellation que j'ai eu l'occasion d'admirer tant de fois sur l'Atlantique et en terre africaine. Les secousses de l'avion se font plus fortes. Il faut garder sa ceinture bien bouclée. Le soleil se lève pour ceux qui planent au-dessus des nuages. Le spectacle est grandiose. A neuf heures du matin, une hôtesse nous passe des fruits; un peu plus tard, du thé. Puis ce sont des formules de douane qu'on nous demande de remplir. Le terme du voyage approche donc!

A 1h.30 de l'après-midi, sur plateau toujours, on nous apporte une boîte préparée à Trinidad. C'est notre dîner: sandwiches, banane, prunes en conserve, gâteau, thé et pastilles de menthe. Tous y font honneur.

Le beau temps s'est éloigné. Nous traversons des brouillards si denses que rien n'est visible, pas même les ailes de l'avion. La sirène crie souvent. C'est lugubre. Personne ne parle. Seule religieuse dans l'avion, je me sens en quelque sorte chargée de la sûreté de l'équipage. Le chapelet roule entre mes doigts. Si Dieu guide un oiseau dans sa migration, sa Providence conduira le nôtre à bon port.

Une hôtesse nous dit que, à cause du brouillard, il serait dangereux de descendre à LaGuardia; en conséquence, le pilote atterrira à l'aéroport de Hartford, Connecticut. A quatre heures, nous touchons les pistes du champ Rentschler, dans l'est de la ville. Merci, mon Dieu; vous ne pouviez nous faire défaut!

En attendant qu'arrive de New-York l'autorisation de libérer l'avion de ses passagers, nos dévouées hôtesses, toutes deux catholiques, nous présentent une succulente collation. De gais propos aident à passer le temps. Enfin, on nous permet de sortir. Il neige. Nous passons au bureau de l'aviation pour attendre les douaniers qui viendront de New-York. Entre temps, je tâche de me trouver un gîte pour la nuit. La R.Mère Supérieure des Sœurs du Saint-Esprit, 118, rue Main, m'assure que je serai la bienvenue. Quel bonheur ce sera de me trouver dans une maison religieuse! Encore au bureau, je téléphone aux Sœurs Franciscaines Missionnaires

Épais
brouillard

Hartford
Connec-
ticut

L'envolée
est ter-
minée

Les Sœurs
du St-
Esprit

de Marie de « Divine Providence Foundation », New-York. Pas de réponse.

Dernier
merci à
M. Lehnor

A dix heures, les passagers ont à peu près fini de subir l'examen douanier. Je fais mes adieux à M. Lehnor, instrument de la divine Providence dans mon retour au Canada. Pendant la traversée, sa bienveillance m'a été d'un secours inappréciable. Je le remercie avec effusion, l'assure de mes prières et de celles de mes Sœurs, et l'invite à se rendre à notre maison-mère, si jamais il vient dans la capitale canadienne. Tandis que la plupart des passagers se rendent à la gare pour prendre le train de New-York, je me fais conduire chez les religieuses. Après les avoir remerciées de s'être dérangées pour me donner l'hospitalité à une heure si tardive, je fais honneur au goûter qu'elles me servent. La fatigue des dernières heures m'a aiguisé l'appétit.

J'appelle New-York de nouveau; cette fois, avec succès; Mère Assistante et Mère Saint-Josaphat m'attendent. Elles me rejoindront par le premier train du matin. Assurée de cette rencontre, je repose en paix, heureuse de reprendre un peu du sommeil que j'ai perdu pendant la traversée.

SAMEDI, 21. — Il a plu toute la nuit. Ce matin, la température est encore maussade. Messe à l'église paroissiale. Pendant le Saint Sacrifice, une belle voix chante « Cor dulce, Cor amabilis ». Une larme surgit aussitôt à l'évocation des chers chrétiens de Pontmain qui chantent cette hymne si pieusement dans leur langue.

La bonne Mère Supérieure, Sœur Yves-du-Sacré-Cœur, veut bien prendre le déjeuner avec moi. Nous causons de leur Institut et de ses œuvres. J'adresse des câblogrammes au Basutoland et au Nyassa pour annoncer mon heureuse traversée.

Mère Assis-
tante et
Mère St-
Josaphat
me rejoi-
gnent

A 10h.30, nos chères Mères Assistante et Saint-Josaphat arrivent. Il est facile de deviner l'émotion qui nous étroit. En elles, c'est toute la Communauté qui m'accueille et que j'embrasse. La conversation ne languit pas; on voudrait tout savoir à la fois. Ces chères Mères me disent qu'elles sont à

New-York depuis le dix-sept, n'étant pas certaines si la date de mon câblogramme de Leribe indiquait le départ d'Afrique ou l'arrivée aux Etats-Unis. Elles ont profité de leur séjour pour rendre visite à Son Eminence le Cardinal Rodrigue Villeneuve, o.m.i., hospitalisé à l'hôpital Misericordia de New-York. Que Dieu nous conserve une si précieuse vie! Nos Mères se sont rendues hier après-midi à l'aéroport La Guardia, dans l'espoir d'y voir atterrir l'avion d'Afrique. Il neigeait à plein ciel. Plusieurs autres personnes attendaient avec elles. Vers trois heures, un opérateur annonce au microphone que notre avion survole l'aéroport, mais que, ne pouvant atterrir à cause des conditions atmosphériques, il se dirige vers l'aérodrome de Hartford, Connecticut. Consternation générale. Nos Mères quittent La Guardia, anxieuses de savoir comment nous allons nous en tirer. Mon téléphone d'hier soir les trouva debout dans l'espoir qu'un message viendrait les rassurer.

Je tiens à partir pour Montréal ce soir même, ce qui me permettra d'être à la chère maison-mère demain, dimanche, et d'y trouver les Sœurs réunies en plus grand nombre que sur semaine. Nous nous rendons à la gare pour 11h.30. Le train est en retard, ce qui nous fournit l'occasion de rencontrer Mademoiselle Rose-Alba Baulac, professeur à l'école supérieure de Hartford. Nous acceptons avec gratitude les services empressés de cette charmante demoiselle.

DIMANCHE, 22. — A quinze minutes passé minuit, le « Wash- Montréal
ington Express » nous emporte vers la métropole canadienne. Nous arrivons juste à temps pour la grand'messe à la cathédrale Saint-Jacques. Que d'actions de grâces à rendre à Dieu pour mon retour inespéré au pays et pour les faveurs innombrables qui m'ont soutenue pendant ce voyage de onze mois!

Après un dîner hâtif pris à la gare, nous montons dans le « Colonial Coach » d'Ottawa. Il est 1h.30. Incapable de traduire les sentiments qui m'animent pendant cette dernière étape du voyage, je laisse à mon lecteur de les deviner.

Ottawa

La Maison-
Mère !

L'accueil

A cinq heures, nous sommes à notre maison de la Ferme d'Youville, à dix milles seulement de notre maison-mère. Nos autres Mères de l'administration générale se sont portées à ma rencontre. Quelle chaleureuse réception! Bientôt, nous poursuivons notre chemin dans notre auto, cette fois. Comme cette intimité m'est douce! Il est 5h.45 quand nous prenons la rue Bruyère. La grande porte s'ouvre à deux battants. Les RR.PP. Pierre Pépin et Antoni Toupin, o.m.i., nos dévoués aumôniers, m'accueillent à l'entrée. Les RR.Pères me précèdent à la chapelle pendant que le « Magnificat » s'échappe du cœur de toutes mes Filles; elles emplissent la rotonde. Lorsque toutes sont entrées dans la chapelle, le R.P. Pépin procède à la Bénédiction du Saint-Sacrement. Nos sentiments se traduisent dans un vibrant « Te Deum » en présence de l'Ostensoir. Je demande à Notre-Seigneur de bénir celles que j'ai quittées et celles que je retrouve.

De nouveau, on prend place dans la rotonde. Le R.P. Aumônier me souhaite la bienvenue en termes exquis, comme d'habitude. Je lui suis reconnaissante de l'autorisation d'insérer ici ses aimables paroles.

Très Honorée Mère Générale,

Ce fut au chant de l'Ave Maris Stella, que, le 9 janvier 1946, vous quittiez cette maison bénie. Vos pas vous dirigeaient vers les lointains rivages de l'Afrique du Sud. J'imagine volontiers qu'alors votre cœur eût plutôt voulu y voler, de longs mois d'attente, pleins d'incertitude, l'ayant jusque-là retenu dans l'exercice d'une fonction majeure de votre rôle de Mère Générale.

■ Les voies de Dieu ne ressemblent pas toujours à celles des hommes: il faut peu de choses parfois pour obstruer celles-ci; celles-là, au contraire, sèment les meilleurs succès sur tous les sentiers. Pour le dire encore une fois, nous nous reportons au câble du 8 février dernier qu'il tardait déjà à vos filles de recevoir, pour apprendre quelle heureuse traversée fut la vôtre; nous relisons avec un contentement plein de gratitude les accueils reçus là-bas, les mutuelles consolations qui y furent profondément goûtées, et le travail, si rempli et délicatement poussé, d'une visite canonique et d'une installation où tout votre cœur y passa dans une admiration et dans des conseils que l'affection et la sagesse dictaient, drus et sûrs, à toutes ces bonnes filles privées depuis dix ans du réconfort de pareilles lumières et de si maternels encouragements.

Vint ensuite le bateau du premier juin, qu'on peut décorer du titre pompeux: "La Providence"; ou plutôt, il ne vint pas — ce bateau — ; il nous faudrait même l'attendre longtemps encore selon les calculs humains, si ceux de Dieu n'eussent changé un mode de retour que nous appré-

cions hautement, ce soir, au chant d'un Magnificat bien mérité par la Vierge de toute protection.

Très Honorée Mère, mes talents littéraires ne me permettent pas de vous décrire l'explosion de joie causée dans cette maison par votre câble reçu le douze décembre courant; je me refuse également de souligner, avec trop d'instance, la joie sincère, la profondeur de joie surtout de toutes celles qui s'empressent, en ce moment, autour de votre auguste personne. Le radieux de leur figure, pâle reflet encore de leur âme, vous dit mieux que je ne pourrais le faire, le contentement et la reconnaissance qu'elles portent au Cœur de Dieu, puisque leur Avent est fini et leur attente satisfaite: la désirée d'une nation sainte, qui est la leur, vient de paraître, grandie toujours davantage par son titre de Mère et l'affection profonde qu'il recèle, et par l'auréole d'une mission de bien et de sacrifices consentis, là-bas, au profit d'un groupe qu'on admire et qu'on aime, pour son zèle et les succès d'un apostolat foncièrement chrétien; dans la balance, en effet, d'une visite canonique réussie et d'une installation pleine d'espoirs entreront désormais en ligne de compte, plus de six mois d'angoisses que votre cœur a royalement enregistrées.

Ici, Très Honorée Mère, peu de monde manque à l'appel, puisque la Providence nous a épargné les deuils nombreux durant votre absence; et le groupe de figures nouvelles qu'il vous fera bientôt plaisir de saluer vous redira que, en retour de vos nombreux sacrifices sur terre africaine, la bonne Providence s'est plu à combler merveilleusement les cadres de notre postulat.

Le mot de la fin, dans cette bienvenue, Très Honorée Mère Générale, je le réserve à l'expression de notre vive gratitude à l'adresse de Mère Assistante. Je vous assure qu'elle n'a pas même semblé vouloir vous faire opposition; mais votre travail, elle l'a accompli avec le doigté, le cœur et l'esprit religieux que vous lui connaissez depuis toujours. Ce soir, en vous disant la joie que nous cause votre retour, je crois grandir la vôtre en remerciant publiquement, au nom de toutes, cette chère Mère Assistante et les dévouées conseillères qui l'ont aidée dans la conduite d'une famille qui vous aime et demande à Dieu de vous garder longtemps à sa direction, maintenant surtout que vous avez appris à attendre si patiemment et avec une si admirable confiance en une Providence, qui fait tout tourner au bien de ceux qui l'aiment.

Je me reprends en disant plutôt que vos sacrifices et les nôtres s'unissent présentement dans un chant de reconnaissance et dans une fervente prière qui vous obtiennent du Ciel mille bénédictions et, à nous, cet esprit religieux, cette fidélité à la tâche, cet amour de la famille qui vous récompensent partout de vos multiples labeurs et nous unissent tous sous les signes indilébiles de la Croix et de la Charité: cette croix et cette charité que vous avez vues à l'honneur en ce lointain pays des Noirs, et que nous voulons, à notre tour, aimer et inscrire au programme de notre vie apostolique.

Je remercie le R.Père d'avoir si éloquemment interprété les sentiments des religieuses, et, ces dernières, de s'être rendues si nombreuses pour m'accueillir en cet heureux moment. Pensant satisfaire la légitime curiosité de toutes les personnes présentes, je raconte brièvement les événements survenus depuis le quatre décembre, événements qui ont si merveilleusement opéré la réunion de ce soir.

Mon voyage est terminé.

Chers membres de la Congrégation, chers religieux avec qui nous missionnons, chers bienfaiteurs et amis, puissent les modestes pages qui précèdent vous être un tribut de gratitude pour la part que vous avez prise au succès de mon voyage; un gage de confiance dans le bienveillant appui que vous apportez à l'efficacité de notre action, où qu'elle s'exerce; une promesse de prières de la part de mes Filles, les soixante et une admirables religieuses que j'ai vues à l'œuvre dans nos sept maisons africaines; et ces autres quinze cents religieuses qui se donnent sans compter dans nos soixante-quinze établissements du Canada et des Etats-Unis; enfin, de la part de Dieu, une promesse de bénédiction sur vos âmes et celles que vous chérissez.

Maison-Mère des Sœurs Grises de la Croix

Ottawa, 25 mars 1947

Fête de l'Annonciation de la Bienheureuse Vierge Marie.

**DISTANCES PARCOURUES
DU 9 JANVIER AU 22 DÉCEMBRE 1946.**

30 JOURS EN MER: De l'Amérique à l'Afrique.

Train.....	868 milles
Bateau.....	7,608 milles
Autobus.....	89 milles
TOTAL.....	8,565 milles

300 JOURS SUR TERRE: Au Basutoland et au Nyasaland

Train.....	4,726 milles
Cheval.....	200 milles
Avion.....	800 milles
Autobus.....	1,724 milles
TOTAL.....	7,450 milles

30 HEURES DANS L'AIR: De l'Afrique à l'Amérique

Train.....	331 milles
Avion.....	8,464 milles
Autobus.....	125 milles
TOTAL.....	8,920 milles

GRAND TOTAL.....	24,935 milles
-------------------------	----------------------

RÉSUMÉ

Train.....	5,925 milles
Bateau.....	7,608 milles
Cheval.....	200 milles
Avion.....	9,264 milles
Autobus.....	1,938 milles
GRAND TOTAL.....	24,935 milles

TABLE DES ILLUSTRATIONS

DE L'AMÉRIQUE A L'AFRIQUE

Le Chinese Prince au quai de Port-Elisabeth

Son Excellence Mgr Oscar Julien, p.b., et le capitaine
Y.S. Thornton

Missionnaires pour le Basutoland

Missionnaires pour l'Afrique-Équatoriale

Missionnaires pour la Rhodésie

Le groupe des passagers religieux

AU BASUTOLAND

Son Excellence Mgr J. Bonhomme, o.m.i., Vicaire Apostolique du Basutoland

R.P. E. L'Hour, o.m.i.

R.P. Jeremiah, o.m.i.

R.P. J.-B. Caron, o.m.i.

R.P. Sanfaçon, o.m.i.

R.P. J. Béchard, o.m.i.

Nos premières missionnaires encore à Pontmain

Le groupe des religieuses canadiennes Sœurs Grises de la
Croix au Basutoland

Le groupe des religieuses indigènes Sœurs Grises de la
Croix au Basutoland

Résidence des religieuses à Butha Buthe

Mission de Pontmain

Intérieur de l'église de Pontmain

Sœur Marie-Hectorine, indigène, guide le chant des
élèves

Le chef Michel Mohale

La T.H. Mère Saint-André-Corsini au milieu des Dames
de Sainte-Anne

Le personnel indigène de Pontmain
 En route pour la grotte de Pitseng
 Nouveaux mariés
 Un baptême au dispensaire
 Sœurs Maria-Monica et Maria-Thomas, indigènes, étu-
 diantes en science infirmière à Queenstown
 Le docteur Bertha Hardegger
 Le personnel du couvent de Roma
 Normaliennes avec leurs professeurs
 Sa majesté Amélia Seeiso, Régente du Basutoland
 A Marakabei
 Quittant Marakabei pour Paray
 Traversant la rivière Senqunyana
 S.E. Mgr Bonhomme dans les montagnes du Basutoland
 Le personnel du couvent de Paray
 A Paray
 R.P. Paul Cornellier, o.m.i., et autres
 Le personnel de l'hôpital de Paray
 Andréas, l'infirmier, après son baptême
 Départ de Paray
 Madame Blanche Johnstone
 M. Lawrence Lenkhanya, teacher
 Le personnel du couvent de Butha Buthe
 Les pensionnaires du couvent de Butha Buthe

AU NYASALAND

S.E. Oscar Julien, p.b., Vicaire Apostolique du Nyassa
 La mission de Guillemé
 Les fondatrices de la mission de Guillemé
 A Guillemé. Le teacher Bernardo et ses élèves
 Ludzi nous attend
 Sœur Félix-de-Valois inaugure ses cours d'agriculture
 Sœur Marie-Jacques au dispensaire
 Visite aux malades
 Sœur Joseph-de-Mazenod et Benita
 Les élèves de l'école de Guillemé avec les Sœurs indigènes
 de Maria-Theresia

A l'aéroport de Fort Jameson
R.P. Gérard Martin, o.m.i.

DE RETOUR AU BASUTOLAND

Sur le lorry de Sebetia
Teddy sur le seuil de ma porte
Départ pour la montagne
Mofumahali Amélia entourée des principaux chefs du pays
S.E. Mgr Bonhomme, R.P. Ferragne, M. l'abbé Bonaventura et les Sœurs de Roma
R.P. Emmanuel et le R.P. R. Guilbeault, et la T.H. Mère St-André-Corsini
Procession de la Sainte Vierge
Les angelots de la procession
R.P. F. Leydevant, o.m.i.
Pèlerinage au cimetière de Pontmain
RR.SS. Claire-de-la-Trinité et Maurice-Marie
Départ pour le Nyasaland
R.P. O. Chevrier, o.m.i.
R.P. Y. Périgny, o.m.i.
Mlle Mary Martin et quelques enfants des lépreux
'Me Angelina Tau, dame de Sainte-Anne
'Me Angelina Tau s'en allant en ville
Une coquette vient de se faire coiffer
Juvénistes de Pontmain
Sœur Marie-Angelina, Indigène
Nos postulantes de Pontmain
Pontmain, avenue d'Youville
Pontmain, avenue Bruyère
Pontmain, avenue Sainte-Famille
Pontmain, écoles inachevées
Mère Louis-Gérard près des équiums
Sœur Sainte-Blanche près des lierres
Clientèle variée au dispensaire de Pontmain
Un sorcier authentique
Pascalina avec son poupon
Classe de catéchisme

Catéchumènes se rendant à l'église pour le baptême
 Trente-six nouveaux noéphytes
 Les Dames de Sainte-Anne à leur procession dominicale
 Les Dames de Sainte-Anne en prière sous le mimosa
 La T. H. Mère Saint-André-Corsini au milieu des Dames
 de Sainte-Anne
 Fils et filles de chefs, au Maryland Kindergarten
 Les mêmes quand il fait un peu froid
 Le bonheur d'un déjeuner au soleil
 Quelques Pères Oblats et le chef Marcellinus
 Le Mystère de Noël, saynète... pas de place pour eux dans
 l'hôtellerie
 Adoration des bergers et des mages
 Un mariage à Pontmain, saynète
 Les fils des chefs montent la pyramide
 Fleurs noires et fleurs blanches
 A Ficksburg, groupe de Pères
 A Ficksburg, groupe de religieuses

DE L'AFRIQUE A L'AMÉRIQUE

Notre avion à l'aéroport de l'île Ascension
 La maison-mère, Ottawa

CARTES ET PLAN : —

Le Basutoland
 Du Basutoland au Nyasaland
 Partie sud du Nyasaland
 De l'Afrique à l'Amérique par avion
 La mission de Pontmain (plan)

TABLE DES MATIERES

Avant-propos.....	7
 30 JOURS EN MER	
De l'Amérique à l'Afrique.....	11
 300 JOURS SUR TERRE	
Au Basutoland.....	57
Au Nyasaland.....	157
De retour au Basutoland.....	195
 30 HEURES DANS L'AIR	
De l'Afrique à l'Amérique.....	283
Distances parcourues.....	293
Table des illustrations.....	295

